

L'ACTION NATIONALE

Volume LVII, Numéro 10

Juin 1968

\$5.00

LIONEL GROULX, ptre

(13 janvier 1878 - 23 mai 1967)

L'HOMME ● L'ŒUVRE

POUR VOS ACHATS CONSULTEZ NOTRE RÉPERTOIRE D'ANNONCEURS CLASSIFIÉS

TABLE DES MATIÈRES

ÉDITORIAL, F.-A. ANGERS : Un témoignage	831
Guy FRÉGAULT : Lionel Groulx	842
Mme Juliette LALONDE-RÉMILLARD : Groulx intime	857
Lionel GROULX : Ma mère	876
Lionel GROULX : Testament	889
Michel BRUNET : Ma première rencontre	890
Patrick ALLEN : La bibliothèque de Groulx	899
Rosario BILODEAU : Groulx et la Confédération	912
Benoit LACROIX : Pourquoi avoir tant aimé l'histoire	925
Richard ARÈS : Catholicisme et nationalisme	936
Jean-Pierre GABOURY : L'État français	948
Victor BARBEAU : Témoignage	964
Esdras MINVILLE : Lionel Groulx, prêtre	966
Pierre PATRY : In memoriam	967
Michel PELLETIER : Le grand libérateur	971
Jean TÉTREAU : Historien d'un peuple	979
Jean ÉTHIER-BLAIS : Mon hommage	985
André MAJOR : Le droit à la vie	988
Jean MARCEL : Le maître de prose	992
Émile ROBICHAUD : L'éducateur de la nation	996
Mme Julia RICHER : Dans les années 30	1003
Madeleine DIONNE : Notre chanoine	1013
Jean GENEST : Une vie de travail et d'amour	1039
Index de l'année	1117

LA FAMILIALE

COOPÉRATIVE DE CONSOMMATION

Maintenant fusionné avec

L'Association coopérative d'Investissement

(contrôlée par la Fédération des Magasins CO-OP du Québec)

Construction d'un nouveau magasin
dans le Domaine Saint-Sulpice
à l'angle des rues André-Grasset et Legendre

Le magasin actuel à 5271, rue Saint-Hubert
a été fermé à la suite de cette décision

Pour tous renseignements appeler à **381-3154**

L'ACTION NATIONALE

VOLUME LVII, Numéro 10 MONTRÉAL Juin 1968

●

CE VOLUME
A ÉTÉ RENDU POSSIBLE
GRÂCE À UNE
GÉNÉREUSE SUBVENTION DU
MINISTÈRE DES AFFAIRES
CULTURELLES
ET DE LA
FONDATION LIONEL GROULX

●

●

REMERCIEMENTS SPÉCIAUX

**À TOUS CEUX QUI ONT RENDU
POSSIBLE CE VOLUME**

- Mme Juliette Lalonde-Rémillard.
- Mlle Madeleine Dionne (Fondation Groulx).
- Mlle Marie Baboyan (Bibliothèque municipale).
- Mlle Jacqueline Trépanier (Bibliothèque St-Sulpice).
- M. Armour Landry (photographies).
- L'Office d'information et de publicité du Québec.
- Radio-Canada.
- La Presse, Le Devoir, L'Action.
- L'Office national du film.
- Les Editions Fides.
- M. Albert Benoit (Héliogravure Inc.).
- Institut de Recherches cliniques de Montréal.
- M. Patrick Allen.
- M. André Major.
- M. Serge Martin (SECAS International).
et à tous les collaborateurs.

Éditorial

Un témoignage

N'étant pas Montréalais, mais Québécois de naissance, Charlevoisien par toute ma jeunesse et mon adolescence, je n'ai connu l'abbé Groulx que très tard, à mon entrée à la Ligue d'Action nationale en 1938.

Je n'ai pas vécu l'expérience et l'enthousiasme des « Croisades d'adolescents ». Ni n'ai jamais eu le privilège de m'asseoir à ses cours d'histoire de l'Université de Montréal. Pas plus que de communier en leur temps, fût-ce par l'intermédiaire d'amis qui y participaient, à cette « mystique » dont il réclamait l'avènement chez nous et qu'il insufflait lui-même, en la vivant, à ceux qui le côtoyaient.

A cette époque déjà lointaine, je ne connaissais ni personnellement, ni intellectuellement l'abbé Groulx. Je n'avais lu ni sa « Croisade d'adolescents », ni son « Appel de la race », ni ses ouvrages d'histoire. J'en étais à n'avoir lu par hasard, dans mes fonds de Charlevoix, que le « Au cap Blomidon ». Il est vrai que je fus à Montréal dès 1928. Mais je faisais mes études aux H.E.C., sans rien d'autre. Venant de loin, isolé et sans amis, je n'avais pris à ce moment-là aucun contact avec les milieux où on connaissait, suivait et aimait l'abbé Groulx.

Hors la région de Montréal, il semble que l'abbé Groulx restait peu connu. A mon cercle d'A.C.J.C. de Charlevoix, l'homme qui nous inspirait de déposer l'esprit partisan et qui nous attirait au nationalisme, c'était Bourassa. Pensée nationaliste canadienne (ce qui vou-

lait dire non colonialiste), mais non moins authentiquement canadienne-française, quoi qu'on en prétende aujourd'hui.

Ce n'est finalement qu'à Paris, entre 1935 et 1937, qu'ayant connu André Laurendeau et m'étant lié d'amitié avec lui, l'abbé Groulx et sa pensée entrèrent dans ma vie par nos discussions. Ce que j'avais distraitement appris de ce dernier par les journaux de Montréal entre 1928 et 1935, m'incitait à le considérer comme un « séparatiste » militant, ce dont j'étais plus loin alors qu'aujourd'hui.

Quand j'entrai à L'Action nationale, et que je le rencontrai pour la première fois, je n'y arrivais pas du tout dans l'esprit d'un disciple ou d'un admirateur de l'abbé Groulx. Je gardais, au contraire, mes réserves à son égard et j'attendais de le mieux connaître. Il se peut que cette situation donne encore plus de valeur au témoignage que je suis prêt à porter sur l'extraordinaire stature de cet homme. Je disais de lui, dans L'Action nationale de septembre 1967, qu'avec Bourassa, c'étaient les deux seuls hommes de dimension héroïque dans notre histoire depuis 1837. C'est dire que ma vision de cet homme n'a cessé de le grandir en moi entre 1938 et 1968.

C'est donc progressivement que j'ai appris à connaître l'abbé Groulx, à la fois à travers son œuvre et mes contacts tardifs avec lui. C'est par degrés que s'est révélée à moi sa personnalité intense et qu'il a conquis mon admiration la plus entière, par la haute qualité de son travail, l'effort de perfection qu'il y mettait, sa parfaite et totale intégrité, son souci de la vérité, son extraordinaire vigueur intellectuelle et ce dynamisme, ce courage à toute épreuve dans la rectitude de pensée et l'intensité de l'amour, l'amour profond du paysan racé pour le peuple dont il était issu. Amour profond de sa terre, amour apitoyé pour ce « petit peuple » (selon une ex-

pression qui lui était chère), cette « race » conquise et assujettie: Amour intense pour son métier d'historien, dans la double mission qu'il y poursuivait de donner à ce peuple une histoire qui soit à la fois véridique et source de vie; de lui donner aussi une pensée militante qui le sortit de sa torpeur, le tirât de ses peurs, des compromissions de ses politiciens à gage, pour lui insuffler le sens de sa dignité et le courage d'affronter son destin.

Et tout cela, envisagé, en vrai prêtre qu'il était, dans la pleine perspective du sacerdoce. D'autres qui s'y connaissent mieux que moi en la matière l'ont dit: « Le cœur de l'abbé Groulx était en tout un vrai cœur de prêtre ». Rien d'étonnant par suite qu'il ait été, pour le peuple canadien-français son prophète « de la voie, de la vérité et de la vie » ! Et pourtant, il y avait chez l'abbé Groulx, comme un fond de pessimisme presque noir. Il y aurait, de son personnage, une belle étude psychologique à poursuivre, du pessimisme, comme ressort d'action beaucoup plus stimulant que tout ces optimismes soporifiques qu'on lui a tant reproché de fustiger. La clef en était dans la formule d'Antonio Perrault son grand ami: « Je n'ai plus d'espoir, mais je continue d'agir comme si j'espérais ». Quoique l'abbé Groulx, au fond, espérait toujours contre tous vents et marées; il espérait par la foi qu'il avait trouvée dans notre histoire de desseins providentiels sur notre avenir. « Incorrigible espérant », disait de lui sa nièce et collaboratrice si inlassablement dévouée, Madame Juliette Remillard.

Bien sûr, la masse réserve toujours ses faveurs plutôt aux optimistes; les tirages comparés du *Reader's Digest* et de *L'Action nationale* en notre milieu en témoignent comme partout ailleurs. Mais en quoi a consisté notre histoire canadienne et canadienne-française depuis un siècle, sinon à donner raison contre tous leurs détracteurs optimistes, aux idées de ces deux « pessimistes » que furent Bourassa et Groulx ?

Bourassa et Groulx deux noms indissolubles, dans notre histoire, même s'il leur est arrivé de se heurter, comme entre toutes les générations, les hommes de valeur. Il sera toujours impossible de dire des deux, qui aura été le plus grand. Chacun a pu être aussi grand dans les circonstances qu'il devait affronter, mais l'abbé Groulx aura eu le privilège d'être le grand homme des circonstances les plus décisives, les plus hautes dans le destin d'un peuple. Ils nous ont été deux hommes providentiels accordés à leur temps sur les chemins de notre Terre Promise, et indissociables l'un de l'autre. Groulx aurait-il été exactement ce qu'il fut si Bourassa n'avait pas passé avant ? Ces deux hommes avaient une qualité en commun, qui ne pouvait pas ne pas faire que chacun d'eux eût été autre que nous les avons connus dans des temps différents : cette qualité c'est leur sens du réalisme, qui leur interdisait tous les idéalismes échevelés. Pour eux deux, la pensée devait toujours être haute, et pour tous les deux d'ailleurs à la hauteur sentie et vécue d'un enracinement dans le divin ; mais elle devait aussi être incarnée, appropriée aux circonstances du temps dans lequel elle se meut. Comme tous les hommes de progrès, ils étaient en avant de leur temps... pour le tirer vers l'avant ; mais sans jamais commettre l'erreur de se détacher du peloton vivant. Ne cherchons pas ailleurs la raison de leur succès, qui est lui-même la preuve de la sûreté de leur jugement à ce sujet.

Au moment de l'action, il est toujours difficile d'apprécier la sûreté de jugement de l'homme ainsi privilégié. De savoir au juste s'il ne veut pas aller trop vite ou s'il ne va pas trop lentement. Mais la sûreté du jugement se mesure bien après le temps, quand on peut voir comment ces hommes ont tiré le temps à eux et comment l'histoire devient comme le produit de leur gestation.

La sûreté de jugement d'un Bourassa a trouvé sa suprême manifestation dans le fait qu'il a su se retirer

quand il a senti que ses convictions personnelles n'étaient plus accordées au développement du temps. Et la supériorité de Groulx se mesure-t-elle là, qu'il a été présent au temps pour en diriger le mouvement jusqu'à la fin de son âge avancé et qu'il est entré dans l'éternité sans avoir vieilli, nous laissant les paroles de vie selon lesquelles doit se continuer notre mouvement. Mais dans notre histoire, Bourassa et Groulx ne cesseront ensemble de grandir en importance.

Bourassa aura été le Précurseur. Il en avait la force et les limites. Prophète de la fierté personnelle de ce qu'on est, base de toute restauration nationale; et redresseur des voies tortueuses par son pouvoir d'indignation et de flagellation par l'éloquence. Mais dans tout cela un peu trop de distance dans le mépris du grand seigneur devant les lâchetés d'un peuple accroupi dans la peur et dans l'évasion par les compromissions et la partisanerie politique. Et alors, après ces coups de clairon de l'éveilleur et ces coups de fouet du dompteur, le prophète pourra accomplir son œuvre, l'œuvre qui doit être d'amour. Dans autant de fierté, l'abbé Groulx mettra la tendresse d'un amour paternel, sacerdotal; de la pitié, dans les misères de la Conquête, pour ce pays dont il voit en beauté toutes les virtualités parce que françaises et catholiques. Ce n'est pas le peuple qu'il consent à mépriser en dépit de toutes ses laideurs de peuple vaincu et abusé; c'est l'élite qu'il fustige pour son apathie, sa veulerie, sa partisanerie, son avachissement dans l'arrivisme.

Ce Lionel Groulx tel que nous l'avons vu, tel que nous l'avons connu, je crois personnellement et finalement que c'est tout entier au sacerdoce que nous le devons. Et ce n'est pas la seule chose que le Canada français devra à son Eglise, que tant et tant méprisent et vilipendent aujourd'hui. Mais ce sera, comme peuple, la plus grande; car que peut-il y avoir de plus grand dans

l'histoire d'un peuple que d'avoir son grand homme, son guide et son sauveur ? Et peut-être y a-t-il à en tirer, comme disait Menaud, un « avertissement ». Car que serait devenu Lionel Groulx s'il n'avait pas été prêtre ? que serait et que sera le Canada français sans sa fidélité aux valeurs catholiques qui l'ont fait ?

Il n'y a pas à se dissimuler que l'abbé Groulx avait un faible, qui m'apparaissait même comme une faiblesse, pour la politique. Et que serait devenu l'abbé Groulx dans la voie politicienne ? Ce sera le paradoxe de sa carrière que d'avoir gagné sa partie selon le mode auquel il n'avait pas confiance: la conversion des « vieux partis » à ses idées politiques. Toute sa vie, il a cherché, et attendu, et essayé de susciter, l'homme qui lancerait le parti politique rénovateur. Et c'est désespéré qu'il a vu successivement la faillite de toutes les tentatives qui se sont esquissées en ce sens.

Enfin, c'est lui et lui seul qui a gagné la partie, lui le chef politique sans parti, retenu hors de la politique par son sacerdoce; non engagé dans les luttes politiques, mais triomphant contre toutes les oppositions — et l'on sait combien elles furent universelles, mesquines et impitoyables contre lui; et d'autant plus qu'il était moins partisan, et par là plus grand, plus gênant, impossible à compromettre. Il a gagné par la seule force de son génie inspirateur de tout un peuple dont il éveillait l'âme en l'exprimant. L'abbé Groulx, rappelons-nous le, a été la bête noire de tous les puissants: de Taschereau, du Duplessis première manière prolongée; et ni Ernest Lapointe, ni Louis Saint-Laurent, ni Lesage première manière, celui d'Ottawa, ne le tenaient en très haute estime. Encore en 1937, combien de nos intellectuels au surplus, de nos universitaires, même les plus hauts gradés, faisaient réellement cas de ses idées ? Et pourtant voilà que du fond le plus obscur de l'âme populaire, survient tout à coup comme d'un volcan en pleine mer, une formi-

dable explosion de tout son système de pensée — et qui s'impose aux politiciens ébahis, obligés de s'y soumettre pour pouvoir être élus. Quel plus magnifique triomphe de la pensée sur la matière !

Naturellement, l'abbé Groulx n'avait pas tort fondamentalement. Il est bien évident que tout, dans la vie d'un peuple, doit déboucher dans la politique pour aboutir. Mais pendant qu'il désespérait de ne pas voir surgir l'homme politique, c'est son action intellectuelle à lui qui faisait son chemin par sa vertu propre, par sa justesse, par son désintéressement, par sa correspondance avec les véritables aspirations populaires.

Cette « action intellectuelle » politique, il l'avait lancée par *L'Action française*. C'est une véritable découverte que j'ai faite à ce sujet lorsqu'à l'occasion du 50^e anniversaire de la Ligue des Droits du français, j'ai voulu préparer le numéro spécial de *L'Action nationale* « 50 ans de nationalisme positif ». Certes on se rappelle le rôle d'avant-garde de la revue, son action éveillante sur le milieu comme maison d'édition qui lance nos auteurs. Ce qui a été oublié, c'est la série de ces admirables enquêtes dont on n'a retenu que la plus fracassante; celle qui a été publiée en volume sous le titre de « Notre avenir politique » avec les conclusion séparatistes du P. Rodrigue-Marie Villeneuve.

Effectivement, une série de dix enquêtes sur la réalité linguistique, politique, culturelle, économique, sociale du Canada français. Et au bout de cette longue gestation de dix ans, la onzième enquête: « Notre doctrine nationale ». J'ai alors compris que l'abbé Groulx avait été comme le premier recteur de notre première véritable université. C'est-à-dire non pas seulement une institution enseignante — et *L'Action française* était tout entière une chaire d'éducation permanente avant la lettre — mais une institution de recherche aussi, et qui fonde son enseignement sur la recherche. La prise de cons-

ciencia de la mise sur pied et du développement de ces « enquêtes » permet aussi de mieux saisir la personnalité de l'abbé Groulx comme homme de pensée et comme homme d'action tout à la fois. C'est là qu'on saisit que tous ces hommes dont l'abbé Groulx fut le chef, le père Papin Archambault l'inspirateur initial et l'éminence grise, Esdras Minville le plus parfait disciple, étaient loin d'être les rêveurs, les hargneux, les idéologues irréalistes qu'on les accusait d'être. Avant de parler et d'agir, ils étudiaient et ils méditaient. Ils étudiaient non pas à coup d'hypothèses sentimentales ou fantaisistes, mais en interrogeant minutieusement la réalité. Leur domaine n'était pas l'imaginaire, le subjectif, la vaine gloire personnelle des théories sensationnelles... dussent-elles ne pas résister au temps; mais le réel, l'objectif, l'effort de construction sur les bases solides de l'observation saisie dans la distinction entre l'essentiel et l'accidentel.

Quel mot d'ordre nous donna-t-il, à nous de l'Action nationale, qui allions être les continuateurs de cette partie de son œuvre; au moment de déposer la plume de directeur de l'Action française? Lorsqu'en décembre 1927, Groulx termina, dans l'« enquête » qu'il avait tenue seul cette année-là, le douzième article de la onzième année d'enquête menée sous le titre général de « Notre doctrine nationale »; il nous laissa la directive suivante:

« Ni à Ottawa, ni à Québec, nous n'avons une représentation qui sauvegarde avant tout les intérêts collectifs des Canadiens français. Quelle arme de combat nous reste-t-il alors?... Notre peuple et notre élite ont besoin d'une formation et d'une préparation. Qui la leur donnera? L'éducation. Tout est là!

« Hâtons-nous de créer, par l'éducation, la puissance rédemptrice de l'élite: noyau de penseurs, pour ceux qui ne pensent pas, ou pensent mal;

noyau d'apôtres, pour ceux qui n'agissent pas ou agissent mal; noyau de compétences pour faire front contre les forces rivales; noyau de chefs pour suppléer ceux qui l'étant par fonction, ne sont que des suiveurs par lâcheté et par trahison.

« L'action seule de cette élite, recrutée dans toutes les classes sociales, depuis le salarié, l'agriculteur, le commerçant, l'industriel, le financier, le professionnel, l'éducateur, l'universitaire, nous sauvera. C'est par l'éveil et l'évolution d'une *opinion indépendante*, c'est-à-dire libre de la servitude politique et ploutocratique, que le peuple, mieux instruit, mieux éclairé, mieux dirigé dans le sens de sa destinée collective, secouera le joug des potentats qui lui préparent un cercueil. Les fruits de cette semence dussent-ils ne profiter qu'à nos petits-fils, l'œuvre vaut la peine d'être accomplie. »

Le « prophète » avait vu juste. Il n'allait nous être donné qu'à nous, les petits-fils de sa génération, de commencer à récolter. C'est pourquoi, même si nous avons fait beaucoup de chemin depuis les quarante ans que ces propos ont été écrits, la plupart des choses qu'il nous dit là restent substantiellement vraies à l'heure actuelle. Il a bien souvent désespéré depuis, et nous avons partagé avec lui ses désespoirs. Entre 1927 et 1957, nous avons vécu des années de « grande noirceur », qui même si elles se sont écoulées sous l'égide de Duplessis, ne tenaient pas qu'à lui qui garda au moins une lumière allumée contre presque toute notre élite: la lumière de la défense de l'autonomie provinciale.

C'est que ce programme d'éducation nationale qu'il avait réclamé, il était loin de se développer d'une façon satisfaisante. Les déficiences, les cupidités, les lâchetés, on les trouvait jusque dans l'école même; et là même où le phare devait éclairer: l'université. Qu'on se rappelle les épisodes de l'enseignement prématuré de l'anglais introduit au primaire, du bannissement presque systéma-

tique dans nos écoles de toute véritable formation patriotique, hypocritement ou par faiblesse remplacée par le « civisme », et de l'effarant épisode de démission de l'élite universitaire devant l'offre de subventions fédérales aux universités. Et pourtant subtilement, sourdement, l'éducation se faisait. Il en fallait peu pour qu'elle colle, tellement l'âme populaire, y aspirait. Les idées de l'abbé Groulx devaient triompher contre toutes les fausses « cités libres ». Son mot d'ordre de ce mois-là se terminait ainsi: « Aucun groupe ethnique n'a des intérêts aussi considérables ni aussi élevés que les nôtres à protéger dans la Confédération canadienne. Pour protéger ces intérêts nous avons besoin d'utiliser toutes nos forces. Fasse le ciel que nous sachions fonder enfin l'organisme sauveur qui ralliera, et disciplinera toutes les énergies ».

Quarante ans après, le besoin est toujours aussi évident, mais nous espérons que les États généraux ont surgi pour que ce soit 1968 l'année de cet « organisme sauveur » qui puisse rallier et DISCIPLINER les énergies. Pourtant des doutes subsistent malheureusement encore à voir le manque de persévérance dans une action constructive et profonde, la hâte de passer de l'action disciplinée à la frénésie de l'action électorale.

Je terminerai, pour appuyer mon propos, sur des remarques d'un homme qui n'a jamais partagé beaucoup des idées de l'abbé Groulx et tout particulièrement qui n'avait pas de sympathie pour son style patriotique: Jean-Charles Falardeau. Au moment où je faisais moi-même « ma découverte » de l'œuvre-clef de L'Action française, je recevais un exemplaire dédicacé d'un petit opuscule que Falardeau venait d'écrire sur l'« Essor des Sciences sociales au Canada français ». Je lui soumettais que s'il voulait bien tenter l'expérience que je venais de vivre, il devrait reviser le commentaire suivant qu'on y pouvait lire sur l'abbé Groulx: « Hommage à son œuvre historique et aux innombrables énergies qu'elle a fait

flamboyer dans les directions les plus variées, quelquefois les plus opposées », mais « elle a aussi contribué à masquer les réalités sociales contemporaines. »

Jean-Charles Falardeau me répondait ceci, dans une lettre qu'il m'a autorisé à reproduire :

« Pour résumer, je vous dis en gros que je suis d'accord avec cette partie de votre jugement affirmant que *le véritable fondateur de la recherche politique, sociale et économique chez nous, c'est Monsieur le chanoine Groulx...* à la condition d'encadrer cette opinion dans l'affirmation plus générale que, dans notre société depuis Etienne Parent, il y a eu des *fondateurs*, des pionniers, des initiateurs des mêmes idées et des mêmes institutions à peu près à chaque génération.

« ... Il reste que l'abbé Groulx a été, lui, le Canadien français qui a eu le plus d'influence sur le plus grand nombre de ses compatriotes, directement ou indirectement, pendant plus d'un demi-siècle, laissant loin derrière lui Henri Bourassa, et même Olivar Asselin... Pour ma part, je découvre maintenant d'une façon plus complète cet effort. Encore l'été dernier j'ai relu les textes de la cinquième « enquête » de L'Action française (1921) sur « le problème économique » comme si c'était une découverte. De même qu'en parcourant la correspondance de Léon Gérin, j'ai trouvé des lettres de l'abbé Groulx révélant une lucidité et une information sociologique remarquable...

« *Et nous n'en avons pas fini de déterminer toutes les innovations de l'abbé Groulx. »*

Je crois qu'il ne saurait y avoir de meilleur mot de la fin de ce témoignage liminaire. N'ayons pas peur d'honorer l'abbé Groulx de toutes les façons imaginables, car il n'a pas fini de nous faire honneur !

François-Albert ANGERS,
président de la Ligue d'Action nationale

LIONEL GROULX

par Guy Frégault,

Sous-Ministre des Affaires culturelles du Québec

Il y a aujourd'hui parmi nous une place vide, et personne ne peut la remplir. Ce n'est pas parce que l'homme qui nous a quittés il y a un an avait manqué de prévoyance. Contrairement à nous, qui écoutions avec une incrédulité tranquille les propos dont il accompagnait la publication de "son dernier ouvrage" — il est vrai qu'il a tenu ces propos plus d'une fois — il ne se regardait pas lui-même comme une institution impérissable. Nous savions, bien sûr, que Lionel Groulx disparaîtrait un jour; ou plutôt, notre logique le savait, mais nous l'aimions trop pour que nos sentiments consentissent à s'en persuader: aussi remettions-nous à plus tard, aussi bien que la chose, l'ennui d'y penser. Pas lui. Lorsque je l'ai connu, voici maintenant trente ans, il se cherchait déjà, selon son expression, un successeur. Il avait pressenti deux ou trois de ses élèves lorsqu'il me trouva au pied de sa chaire, à l'Université de Montréal, en 1938.

Ce n'est toutefois pas un homme, ce n'est pas un "successeur" unique que le chanoine Groulx devait laisser dans son sillage. Après lui, c'est une constatation qu'on a déjà faite, il ne pouvait plus se lever d'historien national du Québec et du Canada français. L'évolution des méthodes de travail, l'organisation de la recherche et le développement d'abord hésitant, puis accéléré des cadres universitaires allaient imposer aux études historiques un caractère de plus en plus technique et de plus en plus collectif. Chacun peut cultiver ses petites vanités et nourrir ses petites revendications; il n'en reste pas moins que notre temps est celui où les équipes succèdent aux grandes

personnalités et les écoles, aux maîtres prestigieux. Fait plus important encore, ce qui se passe, ce qui s'est passé dans le domaine des disciplines historiques s'est également produit à l'échelle de la société tout entière. Que ce soit au sein d'entreprises ou d'institutions, des groupes de techniciens plus ou moins obscurs, plus ou moins anonymes prennent la relève des chefs solitaires, pour analyser les idées, élaborer les projets ou réaliser les programmes. Nous sommes à l'époque des ingénieurs. Ce phénomène, qui devait forcément nous atteindre, s'assimile assez bien à une révolution. Et toute révolution — je précise que je pense aux révolutions qui réussissent, puisque même les érudits n'évoquent guère les autres — laisse derrière elle des nostalgies légitimes sur la voie du progrès qu'elle promet. Nous avons eu Garneau. Nous avons eu Lionel Groulx. Nous n'aurons plus d'historien national.

Puisqu'il s'agit aujourd'hui de dégager l'essentiel de la vie et de la pensée de Lionel Groulx, je voudrais — me servant de ses propres paroles aussi souvent que possible, esquissant, en somme, ce qui voudrait être un "Lionel Groulx par lui-même" — signaler combien il a été un homme de son temps et combien il a donné son temps en exprimant certaines réalités fondamentales du Québec et du Canada français.

— I —

Le Québec de 1878, dans lequel naît Lionel Groulx, est une petite province de 1.300.000 habitants, dans un Canada qui se décerne en français — c'est-à-dire en traduction — le titre de "puissance", bien que sa population dépasse à peine le chiffre de quatre millions. Cette année-là, Sir John-A. Macdonald reprend le pouvoir à Ottawa. Une crise politique éclate à Québec, et un parlementaire propose en Chambre l'abolition du Conseil législatif. Il n'y a que sept ans que Papineau est disparu. Mgr Bourget vit toujours. Mgr Laflèche est évêque de Trois-Rivières. L'abbé Casgrain et Joseph Marmette régissent les lettres. Octave Crémazie n'est pas encore mort. Louis Fréchette

termine sans éclat une brève carrière politique et gravit le Parnasse, où, deux ans plus tard, un prix de l'Académie française va l'installer à demeure. Pamphile LeMay comment *Picounoc le Maudit*. William Chapman est un jeune homme de 28 ans. On éprouve l'impression de se trouver devant un manuel d'histoire du Canada dont il resterait à lire la moitié et en présence d'un précis de littérature canadienne-française ouvert au deuxième ou troisième chapitre.

Lionel Groulx est d'une famille de petits paysans durs à l'ouvrage. Un grand drame collectif marqua son enfance: celui de l'écrasement des Métis de l'Ouest et de l'exécution de Louis Riel. Quelqu'un a écrit que les nombreuses réunions publiques dont cette crise occasionne la tenue partout au Québec se terminent par la *Marseillaise*. "Il fait erreur, me confie un jour l'abbé Groulx. Ce couplet, je l'ai entendu; je l'ai chanté. L'air était bien celui de la *Marseillaise*, mais non les paroles." Et de me les citer, sans hésitation:

Enfants de la Nouvelle-France,
Douter de nous n'est plus permis.
Au gibet, Riel se balance
Victime de nos ennemis.

Quand l'enfant entre au collège, c'est un événement. A la fin de ses classes, il hésite entre le droit et les ordres. Il choisit de devenir prêtre. Non pas que le ministère paroissial l'attire: ce n'est que lorsque tout va mal — André Laurendeau le note dans sa brochure — qu'il parle de "se faire curé". Mais l'enseignement le passionne. Attention! je ne veux pas créer, ici, d'équivoque. La spiritualité de Groulx a toujours été très élevée. Il signe: "Lionel Groulx, prêtre". Sa foi est absolue, elle a quelque chose d'immense. En l'observant, on évoquait malgré soi le mot de Stuart Mill: "Un homme qui a la foi est une force sociale égale à celle de 99 hommes qui n'ont que des intérêts."

Né d'un milieu modeste, il portera presque toute son élégance à l'intérieur, ce qui vaut beaucoup mieux que

de se la commander tout entière chez son tailleur. La société dans laquelle il grandit est conservatrice, traditionaliste et coiffée d'une oligarchie habile à défendre des privilèges qui lui sont, au reste, assez rigoureusement mesurés. Cet "Establishment" est loyaliste. En 1949, l'abbé Groulx rapporte: "Les hommes de mon âge ne l'ont pas oublié: dans nos célébrations patriotiques d'il y a quarante à cinquante ans, quelle est la vertu civique la plus volontiers exaltée par nos orateurs politiques et académiques ? L'amour du pays, le culte de la langue et de la culture originelle ? Non pas, mais la loyauté canadienne-française à la couronne britannique (1) !"

Dire de cette oligarchie qu'elle vit comme elle pense serait lui faire un peu trop honneur: elle ne pense guère; mais elle agit comme elle parle. Et cela devient révoltant. Lionel Groulx en est justement révolté. Dans son *Histoire du Canada français*, il cite, approbateur, Henri Bourassa: "Il n'y a pas une atteinte portée à la langue française, à l'école catholique et française, aux droits de l'Eglise et de la race qui n'ait trouvé ses apologistes chez nous, et parmi les plus huppés des nôtres... (2)" Il a jugé notre bourgeoisie "gangrenée". "On l'a vue, jette-t-il, s'angliciser autant qu'elle l'a pu. Non seulement elle a dirigé ses enfants vers les maisons d'éducation anglaises, dont elle faisait quelquefois la fortune; elle a tenté l'assaut de [quelques-uns de nos établissements] pour y faire triompher, si possible, ses exigences tyranniques, ses mondanités, son anglomanie de moeurs et d'esprit (3)". Il a en très médiocre estime nos "élites" traditionnelles. En 1948, il va jusqu'à se demander: "Où se recrutent les jeunes gens qui réussissent le mieux dans leurs études ? Parmi les fils de professionnels, qui seraient censés apporter, de leur foyer, un premier bagage de culture ? Ne serait-ce pas plutôt parmi les fils de paysans ou d'ouvriers, enfants, jeunes gens qui sont partis de zéro (4) ?"

1. *Pour bâtir* (Montréal, 1953), p. 15.

2. *Histoire du Canada français*, (2 vol., Montréal, 1962), 2: p. 323.

3. *Notre avenir politique* (Montréal, 1923), p. 246.

4. *Pour bâtir*, p. 45.

Il a osé s'élever contre l'oligarchie et contre les idoles — j'allais dire: les fétiches — de l'oligarchie. Celle-ci, avec la sottise qui est normale chez elle, a voulu le discipliner. Dans ses cours, il avait révoqué en doute la pérennité de l'empire britannique et de la Confédération; il avait dirigé la célèbre enquête de l'*Action française* sur "Notre avenir politique". Déjà, ainsi qu'il le raconte avec bonne humeur, "pour avoir refusé à l'empire britannique... les promesses de la vie éternelle", il avait, sur la foi d'un dossier établi, bien entendu, par un compatriote plein de zèle, failli voir sa candidature écartée à la Société Royale. L'aventure fut plus sérieuse lorsqu'il demanda à l'Université de passer du statut de professeur à la leçon à celui de professeur régulier. Ne s'avisait-on pas d'exiger qu'il s'engageât, sous sa signature, "à respecter le régime confédératif et à ménager les légitimes susceptibilités" des anglophones (5) ? De cette lutte dont il sortit vainqueur, il devait garder un souvenir amer. Près de vingt ans après, il déclarait: "Il n'existe pas deux sortes d'histoire; je n'en connais qu'une: l'histoire objective, véridique. Et, pour ma part, j'ai déjà dit à quelques messieurs de l'Université [de Montréal] qui me mettaient le couteau sur la gorge, que, selon mes modestes moyens et dans le plein usage de ma liberté et de mon droit, je n'en écrirais jamais d'autre (6)."

Le milieu social dans lequel il a évolué a marqué de plus d'une façon sa carrière d'historien. Tout d'abord, celle-ci a débuté assez tardivement. Lionel Groulx a 37 ans lorsqu'il fait ses premiers cours à l'Université. Sans doute possède-t-il une solide culture générale, mais il n'a guère appris son métier. D'Europe, où il a séjourné trois ans, il est revenu avec un doctorat en philosophie et un doctorat en théologie, obtenus l'un et l'autre à Rome; il est aussi rentré avec une ébauche de thèse sur le parler canadien-français, étude commencée à Fribourg, durant l'année qu'il y a consacrée aux lettres.

5. André Laurendeau, *Nos maîtres de l'heure: l'abbé Lionel Groulx*, (Montréal, 1939), p. 61.

6. *Pourquoi nous sommes divisés* (Montréal, 1943), pp. 6-7.

Ensuite, il donne son enseignement dans des conditions peu favorables au travail scientifique. Il lui faut longtemps gagner sa vie en dehors de l'Université. *L'Action française* l'accapare. Pour la plupart, ses livres sont faits de conférences et de discours. Même son "magnum opus", son *Histoire du Canada français*, a d'abord été conçu pour les auditoires de la radio. Et l'éloquence le séduit. Plusieurs de ses héros sont des orateurs : Mercier, par exemple (7), Henri Bourassa surtout, qu'il présente ainsi : "Fils de l'artiste Napoléon Bourassa, petit-fils de Papineau, fortement racé, d'un caractère tout d'une pièce et d'une conscience inflexible, l'homme brille et s'impose par un talent oratoire insurpassé au Canada, talent admirablement servi par une intelligence robuste, lucide et par une culture comme on n'en possède guère dans le monde politique de son temps. Aussi puissant au parlement que devant les foules, sans rival dans le sarcasme et dans les hautes indignations, l'orateur offre un mélange de logicien et de fougueux à l'emporte-pièce, mais d'une fougue disciplinée, toujours aussi près de l'idée que de la passion (8)."

Si je cite cette appréciation enthousiaste, c'est pour signaler la fascination que Bourassa exerce sur Groulx. De toutes les influences que l'historien a subies, celle du fondateur du *Devoir* a été la plus puissante. Ses premiers écrits en portent très nettement la marque. Comment, par exemple, ne pas reconnaître l'écho de la voix du chef antiimpérialiste dans cette observation tirée d'un article que l'abbé Groulx publie en 1917 : "Nos politiciens, depuis vingt ans, ont travaillé sans relâche à déprimer l'âme nationale en transportant à Londres le point d'appui de notre patriotisme et en faisant du Canada un état-serf de l'empire britannique (9)." Lorsqu'il anime, en 1922-1923, l'enquête sur "Notre avenir politique", le directeur de *L'Action française* part d'une hypothèse de Bourassa ; l'ébranlement du Canada par les influences contraires

7. *Histoire du Canada français*, 2: p. 333.

8. *Ibid.*, p. 338.

9. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXI, no 30 (1967): p. 672.

de l'impérialisme britannique et de l'impérialisme américain. Il entrevoit l'indépendance du Canada français comme une conséquence de la dislocation du Canada, elle-même provoquée par la désintégration de l'empire britannique et les commotions brutales dont "les survivances ethniques" font peser la menace sur les Etats-Unis. Dans les conclusions qu'il apporte à cette enquête, le directeur cite encore "l'homme qui a porté sur nos problèmes le regard le plus vigoureux et le plus pénétrant"; celui-ci vient d'écrire: "La Confédération a vécu, en puissance. Durera-t-elle encore vingt ans ou trente ans, je l'ignore; mais elle doit se dissoudre un jour. En annexant cet immense territoire de l'Ouest où devait pénétrer l'influence américaine, les pères de la Confédération ont fait une erreur capitale. Ils ont mis le poison dans le berceau de l'enfant (10)."

Je ne peux ici que poser des jalons. Les rapports de Groulx et de Bourassa méritent une étude. Après un éloignement attribuable, sans doute, à l'évolution du fondateur du *Devoir* en même temps qu'à celle de l'historien, les deux hommes se rapprocheront durant la seconde guerre mondiale. Dans son *Histoire du Canada français*, Lionel Groulx consacre à Bourassa tout un chapitre, qui est un éloge. Si considérable soit-elle, cette influence n'est pas la seule que l'historien ait subie. Est-il nécessaire de préciser ici qu'accueillir des influences n'est pas un signe de faiblesse? Il se révélerait aussi malsain de se fermer à toute influence que de se confiner dans une maison dont les portes et les fenêtres ne s'ouvriraient jamais.

— II —

Marqué par le milieu dans lequel il a grandi, par la réaction qui le dresse contre une oligarchie plus dure que forte et par le mouvement nationaliste qui suit, puis devance le panache de Bourassa, Lionel Groulx apparaît, ainsi qu'il est normal, comme un fils de son temps. Mais ce sera son destin singulier que de se hausser au-dessus de son époque. Son action et sa réflexion l'amèneront à

10. *Notre avenir politique*, pp. 233-234.

établir quelques-unes des positions essentielles du Québec et du Canada français. Il y parviendra en redécouvrant la nécessité vitale qui domine depuis deux siècles la vie de la collectivité à laquelle il appartient: la résistance à l'assimilation.

La résistance à laquelle il convie ses compatriotes s'appuie sur l'histoire. On m'a souvent demandé s'il faut voir en lui un historien ou un homme d'action. Ma réponse est que seul un homme d'action pouvait pratiquer l'histoire comme il l'a fait et que seul un historien pouvait mener l'action qu'il a menée. Il existe plus d'une sorte d'historiens: il y a ceux qui veulent chercher pour savoir, ceux qui veulent savoir pour comprendre et ceux qui veulent comprendre pour transformer. Lionel Groulx a été de ces derniers. Il a écrit (et Monsieur Ramsay Cook a raison d'attacher de l'importance à ce texte): "L'Histoire, oserais-je dire, et sans aucune intention de paradoxe, c'est ce qu'il y a de plus vivant; le passé, c'est ce qu'il y a de plus présent." En s'exprimant ainsi, l'abbé Groulx n'a pas seulement rejoint, comme Monsieur Cook le pense, le sentiment "d'un distingué philosophe mexicain"; il a abouti à la définition la plus juste et la plus féconde de l'histoire. On se rappelle que Marc Bloch — l'un des deux ou trois hommes qui ont le plus fait avancer la méthode historique au XXe siècle — rejetait l'idée que le passé constitue l'objet de l'histoire. Il avait vu que c'est stériliser cette discipline et lui enlever son caractère scientifique, c'est-à-dire explicatif, que de l'enfermer dans la notion de passé. Ce qui fait, pour une meilleure compréhension de l'homme vivant en société, le seul intérêt du "passé", c'est qu'il se prolonge dans le présent.

Il serait oiseux d'employer beaucoup d'ingéniosité à dégager des abondants écrits de l'historien national la conception qu'il se fait de l'évolution du Québec et du Canada français. Le résumé le plus succinct de l'histoire de Groulx, c'est Groulx lui-même qui l'a établi. Après avoir rappelé que, de 1604 à 1760, le fait français a seul existé au Canada, il poursuit:

Dès 1764, nous refusons de devenir des Anglais, dans l'empire britannique. Dix ans plus tard, l'Acte de Québec... consacrait, et nous savons avec quel éclat, cette volonté isolationniste. Consécration que le... parlement [impérial] renouvelait en 1791, par la formation du Bas et du Haut-Canada... Pendant un demi-siècle, le Bas-Canada continua de vivre sa vie comme province ou Etat distinct. En 1841, on tentait de revenir à la politique assimilatrice de 1764. ... Nous faisons bloc autour de LaFontaine comme, pendant vingt ans, nous l'avions fait autour de Papineau. En 1842, Bagot, puis le gouvernement impérial s'inclinaient de nouveau devant l'irréductible fait français... Dernière et plus solennelle consécration en 1867. La Confédération n'était pas possible sans le Québec, et nous refusons d'entrer dans la Confédération, sinon en qualité de province autonome. Province autonome, province française nous sommes redevenus. Une fois, deux fois, trois fois, quatre fois ! (11)

Qu'est-ce que cela signifie ? Que les recherches de l'historien s'ordonnent par rapport à l'existence, ou plutôt par rapport à la vie du groupe national canadien-français en tant que groupe, en tant que groupe national, en tant que groupe national distinct. On aura, par ailleurs, reconnu dans ce texte un texte de combat, et qui porte bien sa date de 1948, ainsi qu'en témoignent les allusions ironiques à "l'isolationisme", signe dont étaient marquées les sorcières qu'on chassait en ce temps-là.

La réalité qui domine les préoccupations de Groulx est celle même de la vie. Ce qu'il admire chez "nos ancêtres", c'est ce qu'il appelle leur "irréductible résolution de vivre". "Vivre, s'écrie-t-il, malgré l'Iroquois, malgré l'Anglo-Américain. Vivre malgré la conquête anglaise, malgré les Craig, les Drummond, les Dalhousie, malgré les échafauds de Colborne; vivre malgré l'Angleterre de Durham, de Russell, de Sydenham, de Metcalfe; vivre malgré les lâchetés et trahisons de leurs politiciens, malgré leurs propres lâchetés et leurs propres trahisons;

11. *Pourquoi nous sommes divisés*, pp. 16-17.

vivre... pour l'amour de la vie, de la liberté, de l'indépendance, pour ce qu'il y a de bienfaisant et de sacré dans la fidélité à son être, à son âme, à sa foi, à sa culture, à sa civilisation (12)." Là encore, un rapprochement s'impose, comme il y a un instant, entre Groulx et Bloch: c'est ce dernier qui rapporte avec admiration le mot devenu célèbre de Pirenne: "Je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie (13)."

Nous saisissons ici la fidélité profonde et la profonde originalité de Lionel Groulx. Fidélité non à un passé, mais à une permanence. Originalité d'un esprit qui, se dégageant de confusions séculaires et de faiblesses intellectuelles dans lesquelles il faut bien voir, hélas ! les conséquences d'une débilité généralisée, fonce droit sur l'essentiel et fait des conditions fondamentales de la vie d'un groupe humain l'objet de ses recherches, de ses réflexions et de son combat. De même que les techniques avancent plus vite en temps de guerre, de même, à l'occasion de ce long combat, la pensée de l'historien fait ses muscles, affine sa précision et perfectionne son efficacité.

Dans notre histoire — je veux dire dans celle que nous vivons comme dans celle que nous écrivons — le noeud de tous les débats est évidemment le fait capital de la Conquête. Dès le début de sa carrière, Lionel Groulx en a saisi le sens. La rédaction des *Lendemain de conquête* remonte à 1919. C'est dans ce livre qu'on lit: "A l'annonce de la défaite des Plaines d'Abraham, il y eut donc banquet et fête au château de Ferney. Sur un théâtre élégant, au bout d'une galerie, on joua le *Patriote insulaire*... Puis les lampes, les fusées s'éteignirent; quelques sarcasmes sur les Peaux-Rouges et sur les "arpents de neige" se perdirent, sans doute, dans la nuit. Et ce fut, sur la Nouvelle-France lointaine, la grande obscurité lourde qui dure encore (14)."

12. *Pour bâtir*, p. 88.

13. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien* (Paris, 1949), p. 13.

14. *Lendemain de conquête* (Montréal, 1920), pp. 50-51.

Il y avait de l'audace à présenter la Conquête comme une nuit dont nous n'avions pas atteint le bout. Mais, ce qui importe davantage, il y avait là aussi de la vigueur intellectuelle. L'abbé Groulx contredisait la longue et respectable tradition, illustrée avec autorité par les personnages les plus en vue, dont Mgr Plessis, voulant que la conquête eût été un "bienfait providentiel". Cette idée, il devait d'ailleurs en faire lui-même l'histoire et l'analyse dans une étude publiée en 1944 (15). Il est ahurissant de songer qu'il y a à peine un quart de siècle, il n'était pas superflu de démontrer, avec toutes les précautions exigées par un sujet délicat, la fragilité d'une théorie aussi bizarre.

Cependant, en 1919, paraissait le premier volume du *Cours d'histoire du Canada* de Thomas Chapais. L'auteur commentait ainsi la défaite de la Nouvelle-France: "Nos destinées avaient fait un pas irrévocable. La Providence, qui gouverne les événements suivant de mystérieux desseins, avait décrété ce changement de souveraineté contre lequel nous ne pouvions nous insurger (16)." Vue de l'Establishment, dira-t-on, et l'on n'aura pas tort. Olivar Asselin pourra écrire plaisamment, en 1923: "Pour Monsieur Chapais, [la Providence] se présente sous les traits d'un gentleman qui boit de l'ale, mange du rosbif, fait beaucoup de business — *a great, a roaring business* — et occupe ses loisirs de bon géant à affranchir les peuples, après les avoir taquinés un brin pour éprouver leur bon naturel (17)." Il n'en reste pas moins que le même Asselin et les fondateurs de la Ligue nationaliste avaient affirmé, au début de leur *Programme*, publié en 1903: "Il est raisonnable de croire que la Providence, en donnant le Canada à l'Angleterre, a voulu le familiariser, par la conquête, puis par l'usage des institutions parlementaires, avec la jouissance de la liberté (18)." Je prie qu'on le

15. *Notre maître le passé*, troisième série (Montréal, 1944), pp. 125-164.

16. *Cours d'histoire du Canada* (8 vol., Québec, 1919-1934), 1: p. 19.

17. *L'Oeuvre de l'abbé Groulx* (Montréal, 1923), p. 63.

18. *Histoire du Canada par les textes* (Montréal, 1952), p. 229.

croie: je ne rappelle pas cela par pure méchanceté. Simplement, il faut comprendre qu'en donnant la Conquête pour ce qu'elle est, Lionel Groulx s'élevait contre une doctrine ancrée dans l'esprit d'une collectivité bien plus profondément atteinte qu'elle ne croyait par l'assimilation.

Il ne s'est pas contenté d'affirmer l'existence de sa nation. Il a convié ses compatriotes à organiser leur vie collective. Homme de son temps, il a le même point de départ que les contemporains de sa jeunesse et de sa maturité. En 1917, il arrive à "l'âge terrible" de quarante ans. Il publie alors dans l'*Action française* un article intitulé "Ce cinquantenaire", que la *Revue d'histoire de l'Amérique française* a eu raison de reproduire en 1967, parce qu'il constitue un document révélateur sur l'homme et sur son époque. 1917 est une année de crise: au Canada, la majorité fait sentir rudement son poids tant par l'orientation décisive qu'elle imprime à sa politique extérieure que par le style qu'elle conserve à sa politique linguistique. Extrêmement sensible à cette crise, l'abbé Groulx ne la perçoit ni dans une situation historique ni dans les institutions nées de cette situation; il la découvre seulement dans les hommes, et même dans quelques hommes: dans les "agressions" qu'il dénonce, il ne voit que "le fait d'une poignée de fanatiques et d'une turbulence bien au-dessus de leur force réelle". Il s'écrie: "Ah! comment aimer son pays et ne pas éprouver un mouvement de douleur et de colère devant toutes les bévues de ces petits hommes qui ont ruiné une grande espérance (19)!"

En 1922, il fait un pas de plus et pose en thèse que "partout où une collectivité humaine, consciente de sa vie et de son patrimoine moral, trouve un jour à trembler pour la possession ou l'intégrité de ses biens, dès lors un pressant instinct de conservation la pousse à mettre son patrimoine hors d'atteinte. D'elle-même, par une force plus puissante que sa volonté, elle s'arrache aux tutelles

19. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. XXI, no 30 (1967): p. 673.

oppressives, elle cherche des conditions d'existence qui lui procurent la sécurité; elle s'organise en Etat (20)." Sans doute, à cette position, l'historien apportera-t-il bientôt des nuances (21). Vers 1930, il lui arrivera même d'exprimer, à l'égard d'une éventuelle "ingérence étatique", des vues assurément singulières (22). Mais voici que la grande dépression économique se prolonge. Cette autre crise amène l'abbé Groulx à poser de nouveau le problème des institutions. En 1937, il préconise le renforcement des structures de l'Etat québécois: "Notre mal économique, déclare-t-il à des jeunes, notre mal social, maux si menaçants pour notre vie française, périls mortels, peut-on même dire, peuvent-ils être écartés, guéris, sans une action énergique de l'Etat, d'un Etat définitif et protecteur du droit et puissance de coordination? Si nous sommes aujourd'hui un peuple si humilié, piétinant dans l'incohérence, ne serait-ce point principalement parce que, depuis 1867, notre politique aurait généralement manqué d'orientation nationale? Votre génération aura même à se demander si notre guérison, notre avenir restent possibles sans de profondes réformes institutionnelles (23)."

Il n'a jamais tenu pour acquise la survie de sa nation. "Posons donc la question carrément, dit-il en 1953: sommes-nous si assurés de notre survivance (24)?" Pour vivre, précise-t-il la même année, il faut d'abord en faire le choix, "à la condition expresse... que le choix contienne tout ce qu'il implique loyalement: d'abord, et sans doute, la volonté résolue de vivre, mais encore la conquête franchement décidée des conditions essentielles de vie pour tout peuple (25)"... Cet homme, qui a été le guide d'une nation, ne pouvait pas manquer de voir l'importance des

20. *Notre avenir politique*, p. 25.

21. Voir, en particulier, *Enquête de l'Action française, Les Canadiens français et la Confédération canadienne* (Montréal, 1927), note liminaire, p. 1.

22. *L'Enseignement français au Canada* (2 vol. Montréal, 1934-1935), 1: p. 296.

23. *Faites-nous des hommes* (Montréal, 1938), p. 23.

24. *Pour bâtir*, p. 142.

25. *Ibid.*, p. 89.

réalités politiques. Il l'a proclamé: "Nous avons un pouvoir politique. Gardons-le pour nous, entièrement pour nous... Surtout, ayons une politique (26)." D'autre part, tout en accordant toujours un appui généreux aux mouvements nationalistes, il s'est constamment refusé à se lier à une formule politique, en quoi il a vu juste, puisque son rôle irremplaçable, son rôle historique consistait moins, de toute évidence, à pratiquer l'art du possible qu'à dégager son peuple des confusions traditionnelles qui l'aveuglaient et à le mettre en présence des exigences fondamentales de son destin.

*

*

*

L'inventeur de la prospective, Gaston Berger, a comparé notre civilisation à "une voiture qui roule de plus en plus vite sur une route inconnue lorsque la nuit est tombée. Il faut — concluait-il — que les phares portent de plus en plus loin si l'on veut éviter la catastrophe." Cette comparaison est à retenir. Lionel Groulx aura été un de ces phares puissants dont la lumière éclaire notre cheminement présent et aussi — l'expression est de lui — les chemins de l'avenir. Nous en avons, nous en aurons encore besoin. C'est dire combien nous devons garder le contact avec son oeuvre.

Son oeuvre, il peut exister deux moyens de la rendre stérile. Le premier serait de la négliger: enfermés dans une bibliothèque bien close, ses livres, comme tous ceux qu'on n'ouvre plus, ne pourraient que nous tourner le dos. Le second moyen serait aussi efficace que le premier: il consisterait à réduire cette oeuvre en formules figées, coupées de la vie, isolées de la recherche. "On suit ceux qui marchent", disait Péguy. On a suivi Lionel Groulx parce qu'il a eu la force d'avancer. Ce serait l'abandonner que de nous immobiliser là où, après avoir marché plus loin que tout autre, il a dû, à la fin, lui aussi, s'arrêter.

26. *Pourquoi nous sommes divisés*, p. 37.

De son vivant, il a été disponible. Il importe que son oeuvre toujours vivante, toute son oeuvre, nous devienne et nous demeure disponible. L'homme est maintenant entré dans son éternité. Désormais, il est au-delà des hommages, au-delà des ingratitude. Nous l'avons perdu une première fois quand la mort nous l'a enlevé. Nous ne le perdrons pas une seconde fois par l'oubli.

Guy FREGAULT

LIONEL GROULX INTIME

par Juliette Lalonde-Rémillard

Toute petite fille, je me souviens des visites de l'oncle Groulx, chez mes parents, visites toujours très courtes, qui n'impressionnaient pas tellement la petite villageoise que j'étais. C'était l'oncle taquin, toujours un peu pressé, qui voulait se faire conduire par mon père, le plus souvent à la maison paternelle. Le personnage prit une certaine importance à mes yeux d'adolescente lorsque, pensionnaire au couvent de Vaudreuil, les religieuses m'annonçaient, avec toute la considération requise, l'arrivée de M. Groulx au parloir. Et combien j'ai apprécié les "permissions" accordées, grâce parfois à la raison valable ou non de sa présence à la maison.

La nièce s'attacha à l'oncle et l'oncle à la nièce... Et un beau jour il m'amena à Montréal pour faire de moi sa secrétaire.

C'est une large tranche de ma vie que j'ai vécue à ses côtés. Je l'ai dit et je le répète: ce fut un enrichissement de tous les instants, une expérience à nulle autre comparable. Je connais le Groulx intime, le Groulx prêtre, le Groulx bourreau de travail pour lui et les autres, le Groulx de l'action, le Groulx écrivain, le Groulx historien. Saurai-je dégager les lignes profondes, les traits distinctifs qui ont caractérisé et l'homme et le prêtre ?

*

* *

Bien qu'il s'en défendît lui-même, je distingue nettement deux facettes à sa forte personnalité: l'homme de la ville et l'homme de la campagne.

A la ville, c'est l'homme soucieux, d'un abord plus difficile, accablé par une besogne qui pourtant lui tient

à coeur. Il l'avouait ainsi : "Dès que je mets les pieds à la ville, je me sens pris dans l'engrenage, absorbé par toutes sortes de problèmes, tiraillé de tous côtés... Je l'ai souvent dit, avec une plainte trop amère peut-être : le pire de ma besogne, ce qui m'aura le plus fatigué, ce n'est pas ma tâche quotidienne, quoi que j'y aie mis d'assiduité et quoi qu'elle exige de pensée, de réflexion continue, de vastes lectures, de documentation sans fin. Le pire, c'est ce sentiment d'avoir toujours quelqu'un à ses trousses, de se sentir infiniment grignoté, grignoté dans son temps, dans sa santé, de dire si souvent non quand il plairait bien davantage de dire oui, de porter son concours à tant d'oeuvres, à tant d'hommes qui en auraient besoin et avec l'illusion d'y pouvoir quelque chose."

Sa vie est réglée selon le plan travail ; l'horaire de la journée bien précis. Lever pour lui-même à 6 heures 30, messe à 7 heures dans son oratoire privé, déjeuner, court repos, lecture du bréviaire et au bureau, à 9 heures, même avant. La lecture du journal *Le Devoir* demeure sacrée. Il approuve ou il rouspète, selon le cas, en nous signalant tel ou tel passage. Il alerte parfois certains de ses amis. Il lit ensuite quelques pages de grands écrivains ou de grands penseurs, livres religieux ou autres, livres forts, "ceux-là qui obligent à colleter avec eux", qui obligent à penser, à réfléchir, lecture le plus souvent étrangère au sujet qu'il va traiter. Il ne se livre jamais à un travail de rédaction sans avoir au moins pris la peine de se "mettre le cerveau en forme". Sont restés, sur sa table, marqués d'un signet, *Le Carnet de notes* de Jacques Maritain, *l'Introduction au Nouveau Testament* de Ch.-H. Schelkle, le tome 1 des *Oeuvres* de Sainte-Beuve, le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Charles Péguy, *Créés dans le Christ Jésus* de Bernard Rey, lecture inachevée, annotée de façon systématique.

Durant la matinée Lionel Groulx n'aime pas être dérangé et réprime difficilement un froncement de sourcils lorsque l'on frappe à sa porte. Depuis 1939 il n'a jamais voulu posséder un appareil de téléphone sur son

bureau, de peur qu'on n'en abuse trop facilement. Mais j'ai toujours été étonnée de la bonne grâce et de l'affabilité avec lesquelles, constamment débordé, il recevait jeunes et moins jeunes. On lui a fait souvent une réputation de hautain, de pas facilement accessible. On cherche à s'expliquer cet air d'aristocrate qu'il possède. A ce propos, un étudiant me demande l'autre jour : "Y avait-il de la noblesse dans sa famille ?" La chose m'a fort amusée. Fils du terroir, il était resté de cette essence même, avec le goût cependant des belles et grandes choses. A Vaudreuil, dès son bas âge, en relations avec les familles des grands seigneurs et de l'aristocratie d'alors, les Lotbinière, les Harwood, les de Sales Bastien et combien d'autres, il parlait souvent de la noblesse de ces personnages dont il avait même gardé une image quelque peu idéalisée.

Petit de taille, il se tient toujours très droit. Il y a quelque chose d'inquisiteur dans son attitude. Il regarde bien dans les yeux de son interlocuteur, mais va vers lui la main tendue. La glace est vite rompue. Il sait poser la question qui met son visiteur fort à l'aise. Il aime causer. Et le dialogue se poursuit parfois pendant des heures. Sur la fin de sa vie, l'on s'inquiète de ces entrevues de trop longue durée. La secrétaire use parfois de subterfuges pour faire sortir l'intrus, chose dont il n'est pas dupe et qu'il n'approuve pas toujours. Lionel Groulx aime la jeunesse et ne refuse jamais sa porte à un jeune qui a besoin de conseils et d'appuis. C'est avec une plainte nostalgique qu'il évoque ces "heureuses années vécues à Valleyfield où une jeunesse intelligente, jeunesse de coeur, jeunesse de foi, m'aura arraché tant d'efforts sur moi-même, tant d'aspirations exaltantes, pour lui montrer le moins mal possible, l'âme sacerdotale qu'elle veut trouver dans ses maîtres. Assurément les plus grandes de ma vie. Celles où j'ai pu toucher aux âmes, travailler sur elles, celles où l'Esprit m'en a révélé l'incomparable beauté." Il avait foi en cette jeunesse. Et j'entends encore l'une de ses dernières réflexions après la visite d'un étudiant d'Ottawa venu tout spécialement causer avec lui : "Il n'y a pas à désespérer. Il y a encore de belles âmes de jeunes."

La matinée est coupée par une petite promenade de dix minutes dans le parc d'Outremont. Il revient parfois le cerveau en pleine ébullition, pressé de jeter sur le papier quelques idées neuves ou quelques tournures de phrases. L'on doit dîner à *midi tapant*, selon l'expression de la maison. Il est l'exactitude même. Chacun connaît la ponctualité du chanoine Groulx ou du simple abbé Groulx. Il ne fait pas attendre mais n'aime pas attendre non plus. A ce sujet, il s'impatiente facilement. Sa réputation était ainsi consacrée qu'une conférence de l'abbé Groulx commençait à l'heure. Tant pis pour les retardataires. Un jour — à cause d'un malentendu — nous avons raté le train de Vaudreuil qui devait nous amener à Montréal pour un rendez-vous. Je passe les commentaires et la saute d'humeur. Un taxi — chose rare et dispendieuse à l'époque — nous a amenés en vitesse à l'heure convenue. L'honneur était sauf.

C'est peut-être, à table, dans ces conversations à bâtons rompus que se révélait davantage le Groulx intime, l'esprit détendu, fin causeur, toujours le mot pour rire, la réplique facile, parfois cinglante. Il avait bonne fourchette et aimait *bien* manger. Sa bonne santé — relative à mon avis — qu'il attribuait au régime du Dr Carton, consistait en une alimentation bien balancée. Le repas du midi durait une heure, même plus lorsque nous avions des invités. Nous causions de tout, quelquefois âprement, si nous n'étions pas du même avis... Combien de fois ai-je regretté de ne pas avoir branché l'enregistreuse au récit de telle ou telle anecdote racontée avec verve, et de si grand intérêt !

D'une habitude contractée en Europe, la sieste du midi est de rigueur. De nouveau, lecture du bréviaire, retour au travail, correspondance, entrevue. A 4 heures 30 — régulièrement les voisins de la rue Bloomfield le croisent dans la rue — il se rend à l'église ou à la chapelle des Viateurs, pour sa visite au Saint-Sacrement. Prêtre, il l'est dans toutes les dimensions de ce grand mot, dans la plus haute acception du terme. Il vit sa foi avec une parfaite sérénité. Il croit en une Providence qui l'a favo-

risé de tant de façons. Son appel au sacerdoce, il le considère comme une grâce à part, hors cadre. "Pourquoi cet appel est-il venu à moi, écrira-t-il, au petit campagnard qui y songeait si mal quand il lui arrivait d'y songer ?" Il a voulu encore que cette réponse fut franche, absolue. "Don entier, don joyeux, irréversible en ma volonté..." Dans combien d'occasions s'est-il trouvé devant le dilemme du prêtre face à son destin spirituel et à sa tâche d'écrivain ? Il s'interroge. "On m'a tant dit que j'avais été appelé à une mission spéciale, que le bon Dieu m'avait chargé d'un message. Je l'ai cru ou presque, à certains jours, et j'en ai tremblé." On n'a qu'à relire l'extrait de son testament pour y percevoir l'inquiétude qui l'assaille à certaines heures. A 84 ans tout près, quelques bonnes âmes s'étonnent de le voir encore travailler. "Oh ! mon Dieu, s'écrie-t-il, faites-moi comprendre que je travaille, en mon humble mesure, pour le bien commun des miens, puisque, de l'addition du travail de chacun, peut s'accroître la vérité de tous."

Il a écrit pour servir. Il cède sans doute aux poussées de sa conscience, ou si vous voulez, de son tempérament. "Je suis Canadien français, je suis prêtre. Mes écrits ont jailli de ces deux sources." Professeur, il écrit et parle pour s'acquitter d'un devoir, son devoir d'état. Il ne joue pas à l'inconscient et n'ignore pas non plus l'influence de tout livre qu'on lit et surtout le rôle dans la vie d'un peuple du magistère de l'histoire. A propos de cette synthèse historique qui devint son *Histoire du Canada* en quatre et ensuite en deux volumes, il écrit : "J'ai hâte d'en finir avec cet ouvrage qui aura été somme toute l'ouvrage de ma vie depuis 35 ans, toutes mes études d'histoire n'ayant été, à vrai dire, que des travaux d'approche pour cette oeuvre capitale. Que sera-t-elle ? Réussirai-je à l'écrire comme je l'ai souhaitée, comme j'ai cru l'apercevoir à certaines heures ? J'ai peur souvent qu'elle ne m'apporte une profonde déception. Et pourtant, il y aurait quelque chose à faire qui serait d'une solide architecture et qui serait aussi, sans que l'historien l'y cherchât, quelque chose de passionnant."

Souci constant, chez lui, de l'exactitude. "Depuis mon retour des archives, continue-t-il, un autre jour, je relis à grandes journées... Rien comme ces reprises de lectures, après 20 ans, pour faire mesurer le chemin que l'on a parcouru tout de même dans le champ de l'Histoire. Que de faits, menus ou importants, qui prennent pour moi, une autre couleur, une autre portée. Je travaille à me renseigner plus exactement sur certains événements de la dernière décade de la Nouvelle-France. Toujours en vue de cette synthèse historique dont l'achèvement retarde et d'un retard qui me poursuit comme un cauchemar."

Eternel inquiet, il ajoute: "J'ai demandé à l'Esprit de la Pentecôte de me conserver tout ce qui m'est nécessaire de vigueur d'esprit pour achever, poursuivre ma tâche d'historien. Il me reste tant à faire. Et l'on attend tellement de ces oeuvres de ma maturité."

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle acuité il suit les différentes étapes de notre vie politique. Il a voulu réveiller le sens national de ses compatriotes. Il a été mêlé à divers mouvements qui ont bouleversé nos gouvernements depuis quelques décennies. L'on est venu le consulter. Lors des élections de juillet 1948, j'extrais de son "journal de vacances" (1), cette page on ne peut plus révélatrice de sa conception de l'autonomie provinciale:

(28 juillet 1948)

.....

"Et je ne puis m'empêcher de songer un peu et même beaucoup aux élections de ce soir. Quel en sera le résultat? Dans notre histoire elles apparaîtront un jour comme l'un des plus graves plébiscites jamais soumis à notre peuple. Tout s'est joué autour de l'autonomie provinciale, c'est-à-dire autour de l'avenir de la Confédération, de l'avenir de la province de Québec et des Canadiens français. Sera-ce la fin, par une abdication, de la

1. Toutes les citations dans cet article sont tirées, non pas de ses *Mémoires*, mais d'un « journal » de vacances.

longue lutte menée par les ancêtres depuis 1760, peut-on dire : lutte pour l'autonomie politique, nationale, culturelle, lutte pour la maîtrise de notre gouvernement, pour l'émancipation de l'étreinte du conquérant. Je ne puis songer à l'incertitude où nous laisse le résultat de ce soir sans beaucoup de mélancolie. Le peuple, dans son ensemble, ne paraît pas avoir saisi la gravité de l'élection, l'importance souveraine des enjeux. Comment en est-il arrivé là ? Voilà, encore une fois pour faire réfléchir amèrement sur le manque de sens politique et national de notre pauvre petit peuple. Et voilà pour faire réfléchir aussi sur les responsabilités du clergé canadien-français qui a tenu et qui tient encore, entre ses mains, tout l'enseignement et toute l'éducation de ce peuple. Qu'a-t-il fait de son quasi-monopole ? Et comment ce petit peuple en est-il arrivé à ne pas voir plus clair dans les problèmes capitaux de sa vie ? Comment nos politiciens — ceux d'Ottawa surtout et tous les politiciens libéraux — formés dans nos collèges et dans nos universités pour un grand nombre, en sont-ils arrivés à tourner le dos à l'idéal politique des ancêtres, aux grands, aux suprêmes objectifs de la vie nationale ? Comment des hommes généralement intelligents et parfois d'une certaine propreté morale, peuvent-ils se mettre à la remorque de l'idéologie anglo-canadienne qui vise à la suppression, au Canada — comme toujours depuis 1760 — de tout particularisme : particularisme politique, ethnique, social, linguistique, culturel ? Et ce, au profit de l'idéologie protestante et de l'idéologie impérialiste. Conduite si étrange de la part de nos politiciens qu'elle ne s'explique que par un manque déplorable de sens politique et national, et aussi faut-il le dire, un manque non moins attristant de conscience et de caractère. Le parti, l'intérêt personnel, chez nos chefs politiques se sont substitués depuis trop longtemps à l'intérêt collectif et national. Et ce sont des hommes formés par des religieux et des prêtres, fruits de l'éducation catholique, qui donnent au pays entier ce lamentable spectacle. Quel sera le résultat de ce soir ? Marquera-t-il la fin d'une lutte de plus d'un siècle et demi ? Ou le

peuple, dans un ressaut suprême, fera-t-il voir qu'il dé-tient encore plus d'instinct vital que la plupart de nos dirigeants ? En attendant, travaillons, travaillons, dans cette nature si riche de sève, au milieu de ces érables qui nous parlent de cramponnement indéfectible au sol, d'une vitalité indomptable.

17 septembre 1948...

Les choses n'ont pas tourné comme je l'avais appré-hendé. Le parti autonomiste — ou du moins qui se dit tel — l'a emporté par une majorité écrasante. Ecrasant échec de la politique centraliste du fédéral. Deo gratias ! Miracle providentiel quand il paraissait bien, de l'aveu de tous, que la masse du peuple ne saisissait guère l'en-jeu de la lutte électorale et que les chefs autonomistes se recommandent par si peu de prestige auprès de l'élite. Il nous manque maintenant une politique d'envergure qui tirerait parti de cette victoire. Jamais, je crois, parti politique, en notre province, n'est sorti aussi puissamment victorieux du scrutin. Si nous avons des chefs, de vrais chefs, quelle rénovation il serait possible d'espérer ! La crainte et le probable sont qu'avec des hommes de deuxième ordre, sans grandes vues, plus ou moins prison-niers de la haute finance, notre politique restera une petite politique d'essais, de tâtonnement, politique routi-nière, politique d'ébauches, mises bout à bout vaille que vaille. Espérons quand même que la Providence qui a donné le fameux coup de barre, n'en restera pas là. Elle a coutume de bien achever ce qu'elle a bien commencé." Incorrigible espérant !

*
* * *

Comment écrivait-il, m'a-t-on souvent demandé. Les lettres, d'un seul jet, s'il les écrit lui-même. Autrement il les dictait, en marchant, de façon que je le suive au dactylo, à moins que le sujet ne soit trop sérieux et la lettre trop longue, ce qui nécessitait une première ébau-che. Nous avons peu de copies de ses lettres autographes

avant 1937. J'imagine qu'une campagne sera lancée un jour afin qu'on puisse obtenir au moins une photocopie de la correspondance adressée à ses amis ou lecteurs assidus. Richesse indispensable où la pensée de l'homme se révèle franche, spontanée, outil indispensable à qui voudra entreprendre la tâche ardue — je ne le cache point — d'écrire la vie de l'abbé Groulx.

De quelle façon concevait-il un travail, une conférence, un article de revue, même un discours ? Chaque exposé nécessitait un plan bien défini avec notes et références. Pour transcrire un texte, il fallait se débrouiller à travers les grimoires, les ratures, les mots et les phrases numérotés, les crochets, les lignes en flèches, tombantes, remontantes, avec renvois au verso, retour au recto, etc. Une écriture fine, cependant régulière, qui n'a pas changé ou presque durant toute sa vie. Une fois le travail terminé, des pages entières à reprendre au dactylo, pages que l'on croyait pourtant bien définitives. Non qu'il écrivît facilement. C'était plutôt le goût de la phrase parfaite, le mot juste, une forme insatiable de nuances et de précision.

Il écrit à sa table de travail, il écrit sur ses genoux, même en voiture; l'avant-veille de sa mort, il corrige un texte d'un jeune ami en se rendant à Vaudreuil. Sur sa table de nuit, des projets, des idées, des pensées jetées là au fil de la plume, en pleine nuit, ou avant de s'endormir. Combien en ai-je cherché de ces bouts de papier, feuilles éparses, perdues dans le fouillis indescriptible de son bureau ! De nerfs solides, il ne l'est plus lorsqu'il est à la recherche d'un livre ou d'un document. L'appel angoissé qu'il me lançait dans ce temps-là — chacun le devinait — me laissait échapper cette réflexion : "Il a perdu quelque chose". Aussi interdiction formelle à toute femme de ménage de nettoyer ou d'épousseter la table de travail. Seule ai-je la permission d'y mettre un peu d'ordre, de temps à autre, d'y enlever journaux et revues qui l'encombrent... mais pas trop, et sous l'oeil vigilant du maître.

Nerveux, on le sent aussi à l'approche des conférences publiques, conférences ou discours prononcés, un certain

temps, à un rythme effarant. Il a parlé. Il a beaucoup parlé. Il a voulu prévenir, avertir, tant il souhaitait que ne monte de ce peuple qu'il aimait tant, la "plainte nostalgique d'avoir irrémédiablement perdu son âme". Il a dit des choses dures à ses compatriotes et s'en inquiétait parfois. Il lisait, relisait son texte jusqu'à le savoir presque par coeur, pour "ne pas en être esclave", se persuader aussi qu'il réveillerait la conscience des siens. Ceux qui l'ont entendu savent quelle force de persuasion le simple abbé Groulx, plus tard chanoine, mettait dans ses discours.

Sensible, mais non pas d'une sensibilité extérieure. Je l'ai rarement vu pleurer. Mais l'émotion lui montait facilement à la gorge, et parfois même jusqu'à lui étrangler la voix. Sensible à la critique ? La vie s'était chargée de lui faire une cuirasse. Il a reçu des coups durs qu'il a vaillamment encaissés. Et les coups les plus durs ne lui sont pas venus, hélas, des Anglo-Canadiens, comme l'on serait porté à le croire, mais bien de ses propres compatriotes. A peine une attitude plus préoccupée laissait percevoir quelque tracas. Aux demandes souvent réitérées de répondre à un article un peu plus acerbe, il avait l'habitude de dire: "Que mes amis s'en chargent." Il acceptait une critique constructive pourvu qu'on le lise. Une allusion très maladroite d'un écrivain ou pseudo-écrivain de chez nous qui avait souhaité sa mort l'avait laissé une seule fois quelque peu abasourdi.

Toute sa vie il a été fidèle à un idéal. Sincère avec lui-même, il ne savait pas mentir. Si parfois, il essayait de blaguer ou de camoufler la vérité, un simple coup d'oeil nous révélait l'astuce. Ma mère était ainsi. C'était un trait de leur caractère. On les prenait tout de suite en flagrant délit. Il ne savait pas ruser.

Dans la maladie — son médecin pourrait en témoigner — il était un patient soumis, facile à soigner, mais qui se devait de recouvrer la santé... et vite. Et Dieu sait si la Providence ne l'a pas ménagé de ce côté-là. Nous avons fait, en 1956, un voyage en Europe avec un groupe de 40 personnes. Chacun se rappelle — il avait alors 78 ans

— l'endurance et l'entrain qu'il manifestait. Jamais fatigué, toujours à l'avant, il se révélait un merveilleux cicerone. Au Mont Saint-Michel, il fut le premier à gravir les innombrables marches. Un malencontreux accident de santé l'oblige à subir, à Assise, petite ville d'Italie, une douloureuse opération et ce sans anesthésie. J'ai vécu là, ai-je besoin de l'avouer, les pires inquiétudes de mon existence. Je me souviendrai toujours de ce leitmotiv répété sans cesse dans son sommeil fiévreux: "Penses-tu que l'on va retourner au Canada?" Avec le courage qui le caractérisait, nous avons retenu l'avion de retour pour onze jours plus tard. Et nous sommes partis le jour dit. Je revis encore ces minutes intenses d'émotion lorsque, du haut des airs, nous avons aperçu Dorval... Montréal et tout ce que cela comportait d'espérance et de joie.

C'était la seconde fois qu'il revenait handicapé d'Europe. A son premier voyage d'études, obligé de subir une intervention chirurgicale pour une appendicite qui s'était compliquée d'une phlébite, Lionel Groulx, alors jeune prêtre, avait cru ne jamais revoir sa petite patrie. Ses "Mémoires" — que nous espérons livrer au public à l'automne — révéleront l'état d'âme de ce Canadien français, déjà épris de son pays par toutes les fibres de son être, et qui a peur de laisser "sa carcasse dans ce cimetière de Fribourg". Sensible, trop sensible aux longues absences, il s'ennuie terriblement de sa famille, de ses amis. Même s'il se plaît à savourer sa "solitude", il n'a pas le tempérament d'un ermite. Entouré, comblé, adulé même pendant de nombreuses années, il aime sentir quelqu'un autour de lui. Chacun remarquait sa présence à de nombreux lancements de volumes. Il revenait de ces réunions, tout comme des dîners mensuels de l'Académie canadienne-française, heureux d'avoir pu échanger des idées, bavarder gaiement avec des confrères.

Lionel Groulx n'est pas homme d'affaires. Il fait confiance à tous et chacun. Tout ce qui l'inquiète est de savoir quel montant il a encore en banque. Que n'a-t-on pas dit à ce sujet? L'on a même prétendu que Groulx exigeait \$100. pour chaque conférence qu'il prononçait.

Aucun cachet n'était fixé à l'avance et souvent il a parlé pour rien. On a même lancé le bobard que les "amis de l'abbé Groulx" lui avaient versé la somme de \$25,000. comptant. Nous habitions, en 1937, à mon arrivée chez lui, un logis au 2e étage du 847 est, rue Sherbrooke. Bien que les pièces y fussent assez nombreuses et de large dimension, nous y étions à l'étroit. Tous les placards étaient remplis de livres et c'était toute une corvée d'aller y dénicher le volume désiré. A la suggestion d'un ami, M. Henri Groulx, devenu plus tard ministre et qui demeurait alors rue Bloomfield, il acheta cette grande maison d'Outremont où enfin il y avait du soleil dans son bureau et dans sa chambre, pour la modique somme de \$8,000., "cadeau reçu des Amis de l'abbé Groulx". (2)

Il aimait Outremont où il recevait et rencontrait beaucoup d'amis. Que de promenades et de causeries avec le notaire L.-A. Fréchette, avec Me Maxime Raymond, député aux Communes, l'un des initiateurs de la Fondation Lionel Groulx, qui venait souvent le saluer le matin avant de se rendre au bureau, Monsieur Esdras Minville; visites chez M. Omer Héroux, chez M. J.-A. Désy, chez les Gauvreau de la rue McDougall, plus tard quelques visites chez ses amis Maisonneuve, compagnons du voyage d'Europe avec qui il s'était lié d'amitié, les Pelletier, notaire Dominique, et frère de Georges Pelletier du *Devoir*... pour ne nommer que ceux-là. A Outremont il a vécu trente années fécondes dans une atmosphère de livres et de documents. Des livres, il y en a encore partout, tous cotés sur fiches, ce qui ne l'empêchait nullement de nous désigner tel ou tel ouvrage avec sa dimension, sa couleur et même son épaisseur. Doué d'une mémoire prodigieuse, il savait trouver dans tel ou tel, un passage qu'il avait souligné. Bibliophile averti, il a acheté et payé parfois à la semaine une bibliothèque de références où il savait trouver la documentation nécessaire à son travail. Au printemps, à l'automne, à sa rentrée en ville, à l'époque des fêtes, il se rendait bou-

2. Entendons-nous, je ne veux nullement minimiser le geste de ses « amis » !

quiner et se procurer ainsi une nouvelle provision de lecture.

Pour terminer l'itinéraire de sa journée, disons que jusqu'à la défense expresse de son médecin, — il y a environ huit à dix ans — le chanoine travaillait à son bureau, après le repas du soir jusqu'à 9 heures 30 tout près. Et il regagnait sa chambre à 10 heures, las d'une journée bien remplie.

A l'époque de la télévision — puisqu'il ne pouvait rien faire d'autre — il se prit à aimer cette distraction. Et comme les sports l'attirent — jeune il s'était tout de même essayé au "baseball", avait même été arbitre — il se passionne pour le hockey. Mis au courant par mon mari des nouveaux rouages qui régissent ce jeu, il en saisit dès lors toutes les astuces. M. Maxime Raymond l'invite à l'accompagner au Forum. Et c'est ainsi que le soir de la fameuse émeute de Maurice Richard, le chanoine Lionel Groulx était présent. Chacun a pu le voir une dernière fois, quelques semaines avant sa mort, aux éliminatoires du hockey canadien. Et je rapporte ici cette boutade du chanoine qui, assis sur la toute première rangée, a pu voir les joueurs de très près: "Je comprends le "faible" des femmes pour Béliveau." Son joueur préféré cependant restait le petit Cournoyer qui, dans le temps, réchauffait trop le banc à son gré...

Certains films l'intéressent beaucoup. Et ce sont parfois de longues discussions sur le dénouement du drame... qu'il n'accepte pas d'emblée. De gros paris de 5 sous et 10 sous s'engagent entre mon mari et le chanoine sur les courses de chevaux télévisées. Et le cheval "Chateauguay", au nom bien français, favori de qui vous savez, remporte, comme par hasard, les honneurs du parcours ! Détails, sans doute, mais détails qui révèlent le côté humain d'une nature riche et généreuse.

*

* *

A Vaudreuil, aux Rapailages, Lionel Groulx redevient le fils de la terre qu'il est resté par le coeur et par toutes les attaches de ses souvenirs. Rasséréiné, détendu — nous étions le plus souvent en famille — on le sentait vivre pleinement et joyeusement. Vaudreuil a cet avantage d'être situé à une demi-heure de Montréal. Dès les premiers jours d'avril, nous prenons le chemin des Chenaux, assister à ce réveil de la nature, à cet "alleluia de la création" qui commence, les neiges disparues, à s'exprimer par de petites fleurs modestes. Une vraie vie de colons parfois, lorsque l'aqueduc n'est pas encore installé dans la petite maisonnette. Rien ne le rebute dans ce printemps un peu trop hâtif. Tout le ravit, au contraire. Ces menus événements ont tant de charme à ceux-là qui savent les goûter. "A quand, s'écrie-t-il parfois, la vraie, l'exaltante joie de la nature en plein réveil ?" Il ne se lasse point. "Oui, comme la solitude est bonne, en face d'un beau lac, dans la riche verdure du printemps, à écouter soir et matin le chant des oiseaux, à découvrir dans ses hydrangées un nid de fauvettes, à observer sur la mare d'eau voisine, le sillage d'un canard, suivre, jour par jour, le développement d'un bouton de pivoines, de rosier, d'une campanule, à se pencher sur les couleurs si variées, si veloutées d'un iris, d'un lilas rouge ou violet foncé. Petits riens où se reflètent pourtant la richesse de la grande nature, quelque chose d'un lointain rayon de la beauté divine. Energies inépuisables de notre monde qui nous enseignent à toujours recommencer, à faire effort, à oeuvrer jusqu'à la fin..."

Symbole d'une vie, sa vie...

Depuis au-delà de dix ans, je suis devenue son "chauffeur" attitré. Avant cette date il bénéficiait de la générosité de ses amis pour le conduire ici et là. L'on comprendra que, aussi passionnée pour la campagne que lui-même, j'eusse voulu parfois demeurer à la ville... Mon mariage a sans aucun doute résolu une partie du problème. J'écris ceci sans amertume. Nièce privilégiée, chacun sait que les privilèges comportent parfois des exigences. Nous répugnions, par exemple, mon mari et moi, par un beau di-

manche ensoleillé, à partir en randonnée sans l'amener avec nous. Nous voyagions à trois, le coeur léger, tant sa présence et sa jeunesse d'esprit nous rendaient la chose facile. C'est ainsi qu'à "La Cravache", club d'équitation dont l'un de nos amis, M. Roger Blouin est président, et le Dr Jacques Maisonneuve, fils de ses amis Maisonneuve, l'un des directeurs, l'on est tout heureux de posséder un autographe du chanoine, lors de sa visite du 16 avril 1967, à peine un mois avant sa mort.

Chaque année, nous allons admirer nos Laurentides, surtout son haut promontoire de Saint-Donat, sur le lac Archambault, où pendant 22 ans, Lionel Groulx a passé les vacances. Pèlerinage qui l'émeut profondément. Mais il retrouve dans sa petite retraite des Rapailages, sur le lac des Deux-Montagnes, le silence, le charme des bois, la vie tranquille, la nature ensorceleuse, dans ses horizons familiers, ceux-là "qui lui renvoient parfois son enfance avec un sortilège si prenant. Y aurait-il en moi quelques prédispositions secrètes à me faire voir, avec des yeux neufs, ce paysage accoutumé de mon enfance ? Qui me le dira ?"

A l'automne, balayer des feuilles mortes, une occupation qui a son charme, encore qu'elle pourrait inciter à tant de mélancolie. "Balayer des feuilles mortes, c'est comme balayer des illusions mortes, de souvenirs morts, avoue-t-il. Grands jours qui ont pourtant tellement de poésie." C'est à Vaudreuil aussi qu'il se livre, en clergymen, à ses sports favoris. Il aime la chasse, il aime la pêche, il s'amuse à scier du bois, il aime les longues promenades sur les coteaux, les excursions sur l'eau. Bon tireur il ne manque jamais sa cible et fait preuve d'une patience sans bornes. Il rampera — à 75 ans passés — toute une matinée pour atteindre des canards. En plein mois d'octobre il n'hésitera pas à se jeter à l'eau jusqu'à la ceinture pour aller chercher sa proie et se vantera d'"avoir marché sur les eaux". Extrêmement rapide et adroit, en avril dernier, il n'a pas hésité, dans l'étang que forme la montée printanière, chaussé de bottes comme un authentique fantassin, à s'approprier au fusil — je ne

sais si c'est permis — deux brochets de façon aussi leste que sûre. Les siffleurs, les rats laveurs ont connu une triste fin grâce à son tir. Il y a à peine une saison qu'il a remis à mon mari carabine et fusil, se disant trop vieux pour ce sport.

Il cultive les fleurs, il en connaît tous les noms scientifiques, a un faible pour le lilas et les roses. Il sarcle, il bêche, donne à son petit coin un air de fête. Il aime tout autant les oiseaux, salue avec enthousiasme l'arrivée d'une fidèle moucherolle, "Vie-Vie", qui vient tous les ans faire son nid sous le porche de l'entrée. Il adore le chant du loriot qu'il nomme "sa perle des Rapailages". A quoi, disait-il, tient la sonorité douce et mélancolique de ce chant, surtout aux heures du soir. "Oiseau poète, tu accroches et tu fais balancer ton berceau comme un rêve, comme une illusion tenace que les vents les plus forts n'emportent point. Que nous en avons accroché nous-mêmes des rêves et des illusions un peu partout, au bout des branches, au grand soleil, mais moins heureux que le loriot, après les premiers hivers, nous n'avons plus rien retrouvé..." Les jours de pluie, incapable de se livrer à ses travaux de jardinage, il sort de l'écrin, sa musique à bouche, et mélomane par instinct plus que par culture, nous joue quelques ritournelles. Chaque année, il accueille, pour un pique-nique familial, ses frères et soeurs, ses neveux et nièces avec toute leur marmaille. La famille lui tient à coeur.

Vaudreuil, solitude bienfaisante parmi ses fleurs et ses livres ai-je dit. Nous ne sommes, sur ce rivage de la Baie, que trois maisonnettes habitées, l'une par son frère et son neveu, l'autre par ma mère pendant deux ans, aujourd'hui par mes soeurs. Il éprouve cette joie de se sentir entouré de proches. Il voit grandir sous ses yeux quatre bambins et bambines. Les enfants sont attirés par ce vieillard bon papa, prêt à les gâter comme tous les grands-papas de la terre. Et il se plie volontiers à leurs caprices. Ne prend-il pas la peine d'adresser chaque jour une carte à mon neveu qui, pour en avoir reçu une, réclame avec force larmes le même courrier pour l'avenir...

A la campagne cependant, il ne chôme ni ne boude ses livres. Il écrit dans son cabinet de travail, pièce ensoleillée, un peu à l'écart, adjacente à sa chambre à coucher et qu'il nomme volontiers "sa suite". Sa porte est toutefois large ouverte.

Je connais des visites à Vaudreuil qui lui ont fait grand plaisir — et d'autres qui, hélas, lui ont laissé échapper des regrets. Je nomme, par exemple, de bons amis qui venaient le relancer jusque-là : René Chaloult, André Laurendeau, Michel Chartrand, Dr Jacques Genest et Madame, Dr Georges-Etienne Cartier et Madame, Léopold Richer et madame, Michel Brunet et madame, Paul Guillet, Dr Philippe Hamel, le Père Papin-Archambault, la famille Jean-Marie Gauvreau, les directeurs de la Fondation Lionel Groulx, Me Joseph Blain, Roger Charbonneau, Gérard Plourde, M. Joseph-A. Dionne, père de Madeleine Dionne, ma collègue de bureau qui, pendant dix ans, nous a fourni gratuitement le meilleur de ses services, M. Charles-A. Schaffer, inspecteur d'écoles qui a organisé avec d'autres instituteurs, aux environs des années 40, une récollection mensuelle, sorte de déjeuner-causerie présidé par le chanoine, dans le but de promouvoir la vie intérieure et le sentiment national chez les enseignants, Jean Drapeau, — et nombre d'autres que je ne puis, hélas, tous nommer.

Le 20 juin 1942, à la suite de la visite d'un leader du Bloc populaire canadien, il laisse échapper cette plainte nostalgique : "Mon Dieu ! que c'est une entreprise difficile que de sauver un peuple ! Voilà 40 ans que les hommes de ma génération attendent le mouvement libérateur. C'est à se demander quelles terribles épreuves nous réserve la Providence ! Ces visites me laissent chaque fois une indicible mélancolie que je dissimule de mon mieux..."

Je ne puis passer sous silence la venue de ses amis plus intimes, journée traditionnelle marquée d'un bon "gueuleton" où je m'efforçais — en l'occurrence j'étais la cuisinière — de servir un repas gastronomique. Les amis se nomment alors Alfred Langlois, confrère de classe,

évêque de Valleyfield, Percival Caza, ancien élève, évêque actuel du même diocèse, Jean-Marie Phaneuf, ami de toujours, chanoine et ancien curé de Vaudreuil. L'on jase, discute jusqu'à 4 heures, 4 heures 30, souvent encore à table. Cette journée est pour le chanoine un délice. J'avais l'habitude de lui dire: "C'est aujourd'hui que vous allez régler tous les problèmes de l'univers... et je devine qui sera le plus bavard!"

Et la mort a fauché les amis presque l'un après l'autre. Seul survit Mgr Caza. C'est dans sa petite maison de campagne que Lionel Groulx aimait tant qu'il a vécu, à son tour, les dernières heures de sa vie. Nous l'avions laissé le dimanche soir en parfaite santé. Je devais aller le chercher, le mardi matin, jour du lancement de son dernier ouvrage. A 6 heures 30 a.m. environ, sa soeur Cécile, — benjamine de la famille — est avec lui, m'appelle à son chevet et me prie d'avertir son médecin, le Dr Genest. Ma tante ne paraît pas trop inquiète ne croyant qu'à un malaise passager. Lui-même est confiant. J'arrive environ une demi-heure plus tard et le trouve au plus mal. Le Dr Jean Cuillerier est à son chevet. Une sueur froide lui couvre le front, le nez est pincé, le teint déjà ambré. Il est lucide. Je ne puis m'empêcher de lui dire: "Qu'avez-vous fait pour vous mettre dans un pareil état?" Je suis décontenancée. Il me répond: "Je ne sais pas. Je me suis peut-être fatigué à terminer l'article de l'Académie. Il est fini. Il est là sur ma table." J'essaie de l'encourager. Je lui annonce l'arrivée de l'ambulance, l'attente de son médecin, le Dr Genest, à Montréal. Il me dit alors: "Juliette, on n'aura pas le temps." Je ne sais que me taire. Sur ce, le prêtre entre et lui donne les dernières onctions. A ce jeune abbé Longtin qui lui demande s'il accepte la maladie — pour ne pas dire la mort — le chanoine répond d'une voix assurée: "Il y a longtemps que c'est fait." Au *Notre Père* il se reprend pour dire *Amen* et, se retournant de mon côté, il me souffle: "Je vais vomir." J'apporte en courant ce qu'il faut. Le médecin me jette entre les dents: "Ce sont les derniers spasmes." Je n'en crois pas mes oreilles. Effec-

tivement il passe de vie à trépas en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

C'est maintenant qu'il jouit de "l'éternel printemps avec ses sèves et ses fleurs qui passent toutes celles de la terre".

*
* *

J'ai beaucoup travaillé à ses côtés. Lionel Groulx donnait beaucoup de sa personne et demandait tout autant. Je ne regrette rien. J'avais conscience de collaborer à une noble cause : celle de l'histoire, à l'accomplissement d'un idéal de vie : le sien.

Je ne relis point sans une satisfaction bien légitime cette dédicace de son dernier bouquin, *Constantes de vie* :

A ma chère Juliette,
ces "constantes de vie" où j'enferme
tant d'autres constantes,
le plus cordialement du monde

Lionel Groulx, ptre

Souvenirs qu'on voudrait pouvoir garder si vivants,
avec toute leur féconde évocation.

Mme Marcel Rémillard



MA MÈRE

par Lionel Groulx, ptre

Parmi les souvenirs ou les images que je garde de ma mère, trois ou quatre me sont plus chers que les autres.

Je la revois d'abord, telle qu'elle se décrivait à nous dans ses rares ouvertures sur son enfance, en route pour l'école. Fillette de huit ans, elle s'en va, d'un pas vif, sur le grand chemin, en robe d'indienne, en chapeau de paille attaché sous le menton, en souliers de boeuf, une ardoise, un livre ou deux, rarement deux livres à la main. On était pauvre chez elle. Elle faisait comme d'autres; elle empruntait les livres des plus riches. En sa première année d'école elle partait de la terre de Fabien Desjardins, du rang des Chenaux sud, (terre passée aujourd'hui à un M. Christie) où travaillait son père. La famille émigra bientôt à l'Ile-Cadieux, alors île déserte, sur le lac des Deux-Montagnes. L'on y vivait seuls comme une famille de Robinson. Le chemin vers l'école s'allongea, pour le coup, de plus de deux milles. Six milles à parcourir pour l'aller et le retour. Le grand-père Portelance traversait la fillette à la terre ferme en canot. Et l'enfant s'engageait, par un chemin de fortune, à travers un bois sauvage d'un demi-mille; parvenue au trécarré de la terre de Fabien Desjardins, elle la descendait jusqu'à la baie de Vaudreuil, y prenait le rang des Chenaux qui la conduisait au couvent.

Le couvent ! quel souvenir elle avait gardé de ces religieuses de Sainte-Anne dont elle fut aimée et qu'elle avait toutes aimées. La plupart des Soeurs s'étaient trouvées parmi les compagnes de la fondatrice. C'étaient, nous racontait mère, de pauvres et humbles filles qui écuraient

elles-mêmes leurs planchers, le balayaient avec un balai de cèdre, faisaient leur savon, leur pain.

Sur les enfants, sur leur tâche d'institutrices, elles se penchaient avec le zèle plein de fraîcheur et d'allant, de toutes les communautés naissantes. La petite fille aux yeux gris-bleus qui s'en allait vers ces femmes, était la première des siens à vouloir être instruite; elle serait la seule instruite de ses frères et soeurs. Ses deux lieues par jour, elle les marchait pour devenir, sans s'en douter, la tête de file d'une autre génération qui, celle-là, saurait lire et écrire. Les soirs d'automne et d'hiver, quand il lui fallait retraverser, dans l'obscurité tombante, le bois solitaire du détroit, combien de fois la petite fille qui voulait savoir lire, dut se trouver téméraire, fut tentée de rester à la maison. Le lendemain, elle reprenait la route, poussée par quelque force secrète de la Providence, cette même force, cette même voix, sans doute, qui, contre le gré d'une mère peu soucieuse des choses de l'instruction, l'avait tirée de chez elle, pour la jeter sur le chemin de l'école.

Elle voulait s'instruire; un aimant irrésistible la tirait vers le village, vers le couvent, vers ces femmes dont le costume nouveau et la vie de pauvresses avaient étonné, puis séduit ses yeux d'enfant. Désir, passion de savoir qui met, dans la vie de cette petite paysanne, une singulière grandeur. Soeur Marie de l'Ange-Gardien, originaire de l'île Perrot, enseignait aux petites externes; elle savait à peine lire; elle épelait ses mots, nous assurait notre mère. Au couvent, la petite élève de l'île-Cadieux n'en apprendrait pas moins son catéchisme, au point de le réciter encore par coeur vingt ans et trente ans plus tard, sans jamais trébucher sur le moindre mot. Le soir, autour de la table, elle pouvait nous faire repasser nos leçons, corriger nos moindres déformations du texte catéchistique.

Au couvent, la petite fille apprendrait encore sa grammaire française, une orthographe d'une rare correction qu'elle conservera jusque dans les dernières années de sa

vie. Je me souviens de ses lettres d'une syntaxe impeccable, d'une écriture fine, aucunement stylisée, qu'on n'eût pas dite d'une paysanne, mais d'une main habituée à tenir la plume tous les jours. Au couvent, elle prit encore une foi profonde qui n'aimait guère, par pudeur, s'épancher en professions verbales, mais qui transparaisait, avec une impressionnante fermeté, dans ses attitudes devant la vie, son courage d'homme plus que de femme devant l'épreuve, dans son austère morale lorsqu'elle nous parlait de travail, de devoir, de probité, de respect des lois divines. Elle ne criait pas sa foi. Elle la vivait.

* * *

J'ai là, devant moi, un petit portrait de ma mère à vingt ans. Petit portrait sur zinc, sous verre, enchassé dans un écrin noir à panneaux carrés, de trois pouces par trois pouces, fermé par un mince crochet de cuivre. Dans un encadrement en feuillets dorés, elle m'apparaît debout, dans une robe pâle, attachée au col, par une mince cravate, cheveux relevés, bras pendants, mains fines dégagées par des manchettes blanches. Je la vois un peu frêle, svelte, non sans élégance dans le maintien.

Ce qui me frappe par-dessus tout, dans sa figure de jeune fille, dans ses yeux bien ouverts sur la vie, c'est la calme assurance, la ferme sérénité, l'absence de toute trace de tristesse ou de désenchantement: triomphe du courage sur une adolescence plus qu'austère, sur une période de labeurs durs qui aurait pu broyer, endolorir cette vie fraîche, mettre aux lèvres de cette petite femme l'ineffaçable pli d'amertume. A treize ans, pour obéir à la volonté de son père et de sa mère, elle avait dû quitter le couvent.

Elle était l'aînée des filles, la deuxième par l'âge de sa famille, une famille déjà nombreuse. Il lui fallait fournir sa part, venir en aide à la maison, soulager la pauvreté des siens. Quitter le couvent, ce fut, pour elle, la première et grande épreuve de sa vie. Pour l'enfant élevée au bord du bois, en cette Ile-Cadieux, alors en mar-

ge de toute habitation, on imagine ce que pouvait être, en regard du foyer familial, la maison des Soeurs, sanctuaire du savoir, école de prière à l'ombre de l'église. Hélas ! que ne l'avait-on laissée à ses livres, à ses chères études ? disait-elle souvent. Sûrement elle n'eût pas manqué de devenir religieuse ; elle se serait donnée au bon Dieu. Attrait véritable ? Appel d'en haut ? Rêve d'enfant ? La Providence la voulait ailleurs.

Retirée du couvent, la fillette de treize ans fut engagée par son père dans une famille de village d'abord, chez le Dr Desjardins, puis à Como, puis de nouveau à Vaudreuil, chez les Deslauriers, cultivateurs du détroit, à proximité de l'Île-Cadieus. Elle fut engagée au salaire assez commun à cette époque, d'une piastre par mois, à quoi se joignait le supplément d'une paire de souliers de boeuf et d'une jupe de flanelle. Pour sa part de besogne, elle aiderait aux travaux de la maison, aux travaux des champs. La journée commençait à quatre heures du matin ; elle se terminait à minuit. Le soir, on cousait, on tricotait. Ou encore, puisque la couventine possédait le rare privilège de savoir lire, elle enseignait le catéchisme, par coeur, aux grands garçons, aux grandes filles du voisinage, qui ne savaient pas même leurs grosses lettres. Elle les préparait à leur première communion.

La frêle enfant allait encore chercher l'eau à une source voisine, à deux arpents de la maison, la gouge sur les épaules. Elle traînait péniblement ses deux sceaux ferrés, trop longs pour ses bras et qui, au moindre faux pas, heurtaient le sol de leur fond. A certaines époques de l'année, racontait toujours ma mère, quand elle n'était pas occupée à l'enseignement du catéchisme, elle descendait à la cave humide, faire le triage des pommes de terre. Réparaître de temps à autre, au village, aller à la messe du dimanche à son tour, passer au couvent dire bonjour aux soeurs, en revenir avec une nostalgie dans l'âme, telle avait été son existence d'adolescente et de jeune fille.

A vingt ans, une flamme avait lui dans son coeur trop vide. De temps à autre, sur la route du voisinage,

un jeune homme, de dix ans plus âgé qu'elle, la croisait. On se disait bonjour ; on échangeait un sourire. Lui aussi portait un grand vide dans son coeur, une blessure incurable. Abandonné à cinq ans par son père, donné, par acte notarié, à un cultivateur, célibataire du Détroit, il n'avait connu ni le vrai foyer, ni la vraie joie. Parti à 18 ans, pour les chantiers de Pembroke ou de la Mattawan, il ne reparaisait qu'au mois de juillet, pour les travaux de la terre. Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés, je ne sais plus comment. Leur sort assez pareil les avait vite rapprochés.

Dans le portrait de vingt ans de ma mère, dans la sérénité presque joyeuse de sa figure, y avait-il quelque chose de la lueur qui brillait alors dans son coeur ? Les deux jeunes gens allaient se marier dans deux ans. La jeune fille donnerait un foyer à l'orphelin qui n'en avait pas connu ; elle se donnerait à elle-même, qui l'avait trop peu connu, le même bonheur. Tous deux se sentaient épris du même goût pour le travail. La vie ne les effrayait plus. Lui, de sa paie de chantier, s'était déjà acheté une terre. Pour sa part, elle apportait un coeur neuf, un coeur à son premier amour. Pour ces deux, comme la vie prochaine serait bonne ! Le portrait de ma mère à vingt ans respire la joie, la confiance en l'avenir comme un poème d'espoir, comme une petite chose que l'aube croissante jette en pleine vie. Plus tard, je sais quelqu'un qui ne parlait jamais de ces jours d'attente qu'avec une larme au coin des yeux.

* * *

Une troisième image : ma mère, telle que je la connus. Aussi loin que mes premiers souvenirs se reportent, je revois une petite femme de trente-cinq ans, vive, active, toujours en mouvement, jamais au repos. Cependant rien de brusque, rien de fiévreux en cette activité. Une personne plutôt calme, d'une rare possession de soi, d'humeur ni joyeuse, ni triste, jouant sa vie sur les notes ni trop aiguës ni trop basses. En somme la sérénité de

portrait de vingt ans qui se maintient, en dépit de quelques sautes de nerfs excédés par les soucis croissants, le tapage des enfants, le surcroît de travail, la visite trop fréquente du malheur.

Les malheurs n'ont pas manqué à la mariée de vingt-deux ans. Elle connut d'abord les longues absences de son mari. Une ambition le tenait : payer sa terre le plus tôt possible, cette terre qui, par échange, était devenue la terre des Chenaux, et dont il ferait pour nous le foyer paternel. Il avait renoncé aux chantiers ; mais il gardait l'habitude d'aller travailler dans le New-Jersey, à la cuisson au four de la pierre à peinture. Le travail était dur, exténuant. Il y prit la fièvre tremblante. Il lui fallut se contenter d'aller, sur l'Outaouais, au devant des *cages* qu'il reconduisait jusqu'à Québec. Ici se place un petit incident de vie de famille que ma mère se plaisait à raconter. Un printemps, le conducteur de cages passait à la tête de l'Île-aux-Tourtes. Il avait laissé là son radeau pour piquer une pointe en canot vers la maison des Chenaux. Avertie par un passant, ma mère se précipita au devant de son homme, au bord de la rivière. Elle portait dans ses bras, son premier enfant, née depuis quelques mois. A la vue du voyageur, la petite fille — c'était une petite fille — mue par l'instinct filial, se jeta de tout son élan à la tête de son père. Le pauvre homme en avait pleuré à chaudes larmes. Le couple des Chenaux n'allait connaître que deux ans de vie en commun.

Mon père mourut, après six ans de mariage, le 20 février 1878. Une épidémie de vérole emporta, en quelques jours, cet homme d'une santé ébranlée. Deux villageois charitables vinrent, à l'insu de leurs femmes, ensevelir le mort. Grand-père Pilon consola sa fille à travers le carreau. Un seul ami prit le risque de venir prier au corps. Ma mère passa deux jours et deux nuits, seule avec son mari, sur les planches, et avec quatre enfants, tous atteints de la vérole, dont moi-même, alors âgé de sept semaines. Puis, ce fut le veuvage. Le second mariage au bout d'un an. Trois ans plus tard, c'était la réappari-

tion de la mort. Réapparition encore terrible. En huit jours la diphtérie étranglait trois enfants : Angéline, ma petite soeur aînée de huit ans, Julien, l'un de mes petits frères de cinq ans, l'aînée des petites Emond, Alexandrine, âgée de deux ans.

Ma mère pleurait facilement. Elle dut pleurer à se vider les yeux. Mais elle ne pleurait que peu de temps. Une chose m'a toujours étonné en elle : son extraordinaire faculté de rebondissement. Au moment des pires déconvenues, des plus dures épreuves, moments qui se répétaient souvent, elle venait les yeux noyés d'eau. D'un coin de son tablier elle essuyait cette eau débordante. C'était fini. Elle reprenait sa tâche.

D'une larme à l'autre, elle restait la femme forte, sereine, active, prodigieusement active, faisant face à sa besogne, je ne sais trop comment. La première levée, le matin, la dernière couchée, sur le coup de minuit, elle avait trimé tout le jour, sans un instant de repos. Je ne me rappelle point avoir vu ma mère, assise quelque part, pour reprendre souffle, ne se faisant plus aller les mains, s'accordant une détente entre deux travaux. On eût dit le mouvement perpétuel.

Le plus souvent, elle tenait sa maison seule, n'ayant de servante qu'à l'époque de ses couches, et encore pour une semaine ou deux. Elle faisait le pain, le beurre, le blanchissage, les tricotages, la couture. Pas un vêtement, pas un point de couture qui fût jamais fait hors de la maison. Elle tressait nos chapeaux de paille, plissait nos souliers de boeuf ; pour nous vêtir de flanelle ou d'étoffe, le métier, toujours dressé dans la grand-chambre, fonctionnait en toute saison. Un coup de pédale par ci, un coup de pédale par là, aux moments de liberté. La tisserande fabriquait même de la catalogne pour les autres.

Ce qui ne l'empêchait pas, les jours de presse, d'aller donner son coup de main aux travaux des champs. Vers l'âge de neuf ou dix ans, je me souviens d'avoir vu mère, un jour de battage en plein air, sur une haute meule de

grain; armée d'une fourche, elle faisait dégringoler les javelles, elle *fournissait* la batteuse. Au milieu de tous ces travaux, elle eut quinze enfants, dont deux jumelles. Elle resta vaillante d'une endurance que je ne m'explique que par le solide moral, la foi vivante de nos vieux paysans.

Elle sortait peu, allait à la messe moins souvent qu'à son tour, ne se rendait au village que pour les emplettes dont ne pouvaient se charger les enfants. Lui parlait-on de promenades chez les parents des environs ? Elle commençait par résister; elle ne se résignait que tous ses prétextes épuisés. Sa famille, l'horizon familial lui suffisaient. Econome, l'esprit toujours porté en avant sur l'avenir, elle était la prévoyance de la maison. Elle conseillait fortement parfois son second mari, brave homme, la droiture même, mais plus prompt que sa femme à la dépense, aimant plus qu'elle les innovations, les nouvelles machines agricoles. Elle, qui savait compter mieux que lui, ne pouvait oublier les fameux paiements, les paiements annuels pour la terre qu'on rêvait de libérer de toutes redevances, bien à soi, bien assuré de la famille. Un sou qui rentrait à la maison, n'en devait plus sortir. Car les moindres sous compteraient, pour leur part, dans la somme finale.

Soucis féconds qui nous ont valu d'apprendre de bonne heure la leçon du travail. Quel profit dans l'esprit d'un petit paysan que sa contribution, si minime soit-elle, au paiement de la terre paternelle ! Je me souviens de ces petites phrases de notre mère qui revenaient annuellement: "Les framboises doivent être mûres à l'Ile-aux-Tourtes". Ou encore, invitation moins directe: "Il paraît que c'est tout rouge de framboises à l'Ile-aux-Tourtes". Nous savions comprendre à demi-mot. Nous partions, c'est-à-dire, je rassemblais mon petit monde, le monde des plus jeunes encore incapables des gros travaux des champs. J'avais neuf ans, dix ans; j'étais le chef naturel de l'équipe. L'équipe se composait de mes trois petites soeurs, de six à sept ans, et d'un frère encore plus jeune.

Notre mère nous préparait notre dîner. Et nous partions en chaloupe, nu-jambes et souvent nu-pieds, pour la grande île solitaire, à un mille de chez nous. Au milieu des mouches, des maringouins, le jeune chef avait beaucoup à faire, dans la chaleur accablante, pour remonter, de temps à autre, le moral de son équipe. Au retour, le soir, notre mère était la première à regarder au fond de nos paniers; elle comptait sept, huit terrinées de framboises. Vendues au village à quinze sous la terrinée, ces framboises rapportaient la somme monumentale de \$1.20. "Autant de gagné", disait la maman qui nous invitait à reprendre le lendemain la route de l'île.

Quand nous n'allions pas aux framboises, nous partions, encore en équipe, faire la cueillette des gadelles noires chez le seigneur Antoine Chartier de Lotbinière-Harwood, à raison de deux sous le gallon. Nous allions surtout, avant l'époque des foins, et entre les foins et la récolte, faire la cueillette du bois de grève: véritable manne jetée sur la glace, l'hiver, par les scieries de la région de Hull et d'Ottawa. La débâcle du printemps charriait cette manne: le vent nordet la poussait en nappes épaisses, dans les anses, les baies, de notre deuxième terre des Chenaux. La besogne consistait, pour la jeune équipe, à faire le choix des meilleurs morceaux au milieu des amas laissés dans les baies après la retraite des eaux printanières; ces morceaux, on les chargeait dans une charrette, et le frère aîné allait vendre ce bois au village, au prix d'une piastre le voyage. Cinq piastres par jour! C'était l'époque du gros gain qui mettait notre mère en grande joie.

J'avais à peine huit ou neuf ans que l'on m'envoyait, à peine la débâcle achevée, avec mon frère Albert, de trois ans plus âgé que moi, chacun dans sa chaloupe, glaner sur l'eau du lac des Deux-Montagnes, soit à deux milles environ, les plus beaux morceaux. Nous chargions nos pesantes embarcations de ce bois lourd, imbibé d'eau, et nous revenions à la maison, cambrés sur les rames, poussés ou entravés par le vent, la vague entrant parfois dans la chaloupe. Le soir, nous revenions éreintés, épuisés.

Durs exercices par quoi se formaient, dans les familles d'autrefois, les muscles de la volonté autant que les muscles du corps. Nous acceptions ces travaux sans rechigner, comme une tâche toute naturelle à l'époque. Nul de nous n'ignorait l'enfance laborieuse de notre mère. Au temps de son école, n'avait-elle pas transporté, en barque, avec un de ses jeunes frères, toute une récolte de pommes de terre, de Como à l'Île-Cadieux, allant et venant sur le lac des Deux-Montagnes ?

* * *

Quatrième et dernière image. L'image de la grande victime. A force d'économie et de travail, nos parents parvinrent à se libérer de leurs dettes. En 1882, Guillaume Emond, qui voyait se multiplier les bouches autour de la table de famille, ajoutait à la terre de Léon Groulx, ce que nous allions appeler la "terre du bois", vaste et beau domaine, à l'extrémité du rang des Chenaux, entouré d'îles avec façade à la fois sur la baie de Vaudreuil et sur le lac des Deux-Montagnes.

Pendant la première grande guerre, Guillaume Emond pouvait acheter et payer une troisième terre, dans les limites du village de Dorion. Parvenus à l'aisance, nos parents auraient pu nourrir l'espoir de vivre en paix leurs dernières années. Le bonheur dura peu. En 1916 l'aînée de nos soeurs, Flore, mourait encore jeune, laissant sept enfants. Quatre ans plus tard, en 1920, mon frère aîné, Albert, mourait à son tour subitement. Resté célibataire, il était, depuis longtemps, le vrai chef de l'exploitation agricole; père Emond préférait travailler à l'extérieur. Quatre ans plus tard, père Emond mourrait à soixante-dix ans. Pour notre mère, c'était le second veuvage. Ces derniers malheurs l'affectèrent beaucoup.

Deux ans après la mort de son second mari, une maladie bien faite pour apporter à cette femme active la suprême épreuve, manifestait ses premiers symptômes : l'artério-sclérose. Notre mère venait d'atteindre ses soixante-dix-sept ans. Il fallut procéder à l'amputation

d'une jambe au dessus du genou. Deux ans plus tard, l'implacable maladie s'en prenait à l'autre jambe, qu'il fallut encore amputer. La première amputation avait atterré la pauvre victime. Comment, à soixante-dix-neuf ans, accepterait-elle la seconde ? Elle se voyait, comme elle disait, portée dans un panier ainsi qu'un vétéran de la guerre. "A quoi serai-je bonne ?" Le chirurgien me confia la pénible tâche de lui faire, en rigoureuse vérité, l'exposé de son cas : ou point d'opération et la mort à brève échéance et la mort avec intoxication cérébrale ; ou l'opération et alors dix chances à peine sur cent de survivre ; promesse de deux ans de vie au plus. Elle m'écouta froidement, sans verser une larme. — "Donnez-moi une journée, jusqu'à demain midi, pour y réfléchir". Le lendemain la réponse fut nette : "Qu'on m'opère, mais tout de suite".

Je la revois, à l'hôpital, au moment où on lui apporte la civière qui doit la conduire à la salle d'opération. Sa dernière jambe tuméfiée, violacée, la fait souffrir horriblement. Les gardes s'approchent pour l'aider à monter sur le petit chariot. — "Laissez-moi faire", leur dit-elle, "je suis capable seule". De la seule force de ses bras, elle se soulève de son lit et se glisse sur le coussin. Après sa première opération, elle avait pu marcher avec des béquilles, aller un peu où elle voulait. Désormais nous ne la verrions plus que sur sa chaise roulante. Victime enchaînée. Elle eut plus de peine à se résigner. Sa foi, sa faculté de rebondissement la servirent encore.

Il lui arrivait de se plaindre un peu plus souvent de son affliction. Mais le ressort d'acier se raidissait en elle. Elle versait une larme aussitôt essuyée. Elle se remettait à causer, à rire ; elle était restée sereine, souvent joyeuse. Ses yeux, ses mains lui restaient. Elle les employa. Elle se mit à coudre, à repriser, à tricoter inlassablement. A quatre-vingt-quatre ans, elle qui n'avait jamais beaucoup travaillé dans les "bebelles", se mit à broder un couvre-pied, travail souvent repris, qui l'occupait pendant deux ans.

Elle avait toujours eu le goût de la lecture. Après sa première opération, j'avais pris maison pour lui faire une "retirance". Elle choisissait dans mes journaux, mes revues, ce qui pouvait l'intéresser. Le dimanche, comme elle ne pouvait travailler, je lui passais un livre, d'ordinaire une vie de saint de 200 à 250 pages. Elle le lisait dans sa journée. Puis vinrent les années assombries. Un voile sur ses yeux la laissa mi-aveugle. Après la vue, le Bon Dieu lui demanda l'ouïe. Elle ne pouvait plus coudre, tricoter, broder, ni lire; elle ne pouvait plus écouter la radio; elle suivait malaisément une conversation. Elle ressentit plus cruellement ses nouvelles infirmités, se mit à prendre de la peine pour des petits riens. Sa lucidité d'esprit restait pleine. Elle savait encore causer; elle savait moins rire. Sa voix forte, sa prononciation toujours nette faisaient oublier chez elle la nonagénaire. Ses doigts ne pouvaient plus faire qu'une chose: égrener le chapelet. Elle l'égrenait à toute heure du jour.

Deux ou trois mois avant ses quatre-vingt-quatorze ans, les premiers signes de la fin se manifestèrent par un amaigrissement subit, constant. Fait inouï, me dit-on, dans l'histoire de la chirurgie: elle avait survécu quinze ans à sa seconde amputation, dix-sept à la première. Elle vit venir la mort d'un oeil calme, presque froid. Quatre jours avant son dernier moment, je lui parlais de l'Extrême-Onction. — "Si tu le penses nécessaire", me dit-elle, "je suis prête". — Votre sacrifice est donc fait? lui dis-je. — "Ah, mon Dieu, il y a longtemps qu'il est fait". C'est très bien; mais vous pouvez le renouveler; et à chaque renouvellement, obtenir autant de mérite que la première fois. — "Je le renouvelle tous les jours", fut sa réponse. Alors, d'une voix claire, qu'on pouvait entendre de la pièce voisine, elle dit ces petites phrases bien ponctuées: "Notre Seigneur a dit: pardonnez, si vous voulez être pardonnés; je pardonne à tous ceux qui m'ont fait de la peine, qui m'ont fait du mal; et j'offre tout ce que j'ai souffert et tout ce que j'endure, pour l'expiation de mes péchés depuis mon enfance".

Quand on leur parle de la mort, les plus résignés ne peuvent retenir une larme. Elle me dit ces choses, les yeux secs, la voix ferme, comme s'il se fût agi de la mort d'un autre. Pas un instant, elle ne parut regretter de mourir : "Mourir, c'est bien long", disait-elle tout au plus. Une nuit, elle trouva la force de se dresser sur son séant. Les bras tendus vers le mur, elle se mit à crier d'une voix éplorée : "Mon Dieu, venez me chercher ; venez chercher mon âme. Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours, venez à mon aide..." Deux jours plus tard, la voix commença à lui manquer. Le cierge achevait de brûler. Le 13 octobre, à neuf heures du soir, elle s'éteignit doucement, sans un spasme, dans un dernier souffle à peine perceptible.

* * *

J'ai écrit ces lignes, à deux pas de son cercueil, par cet après-midi du 15 octobre où je suis seul à la veiller. J'ai remué ces souvenirs, comme on remue des cendres chaudes, avec l'espoir d'y trouver l'éclair d'une braise... C'est bien fini. C'est le feu éteint ici-bas pour toujours. Je regarde la chère morte. Son air grave, austère, mais toujours d'une impeccable sérénité, me prononce, à lui seul son éloge funèbre. Quelle unité dans cette longue vie ! Longue, émouvante fidélité à la tâche ! Longue prière de foi et d'espoir après laquelle il n'y a plus qu'à dire : Ainsi soit-il ! (*Manuscrit du 13 mars 1943.*)

Leimann

Extrait du testament

Je laisse à mes parents et amis ce court message: prêtre, j'ai fait peu de ministère auprès des âmes. Ce fut l'une des nostalgies de ma vie. Je m'en suis consolé en me rappelant que je n'avais choisi, ni ma carrière, ni mon devoir. J'ai accepté le choix qu'en ont fait pour moi mes supérieurs ecclésiastiques. Une autre de mes consolations, ce fut la conscience de travailler pour la survivance du Canada français: petit pays et petit peuple qui, parce que catholiques, m'ont toujours paru la grande entité spirituelle en Amérique du Nord. De ce point de vue qui fut celui de toute ma vie, on pourra s'expliquer, je crois, tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai fait, et de même pourra-t-on comprendre que parfois je l'aie fait passionnément. Pour ce motif et pour cette inspiration de mes actes, Dieu veuille me pardonner et me faire miséricorde.

Quand on n'a pas fait de sa vie tout ce que l'on aurait souhaité, il reste à faire au moins bon usage de sa mort. Une fois de plus, et en toute simplicité, j'offre la mienne pour l'Eglise, pour les causes que j'ai aimées et que j'aurais voulu mieux servir. Ma mort, je l'accepte comme la grâce d'en-Haut m'accorde de le faire et depuis longtemps, telle que le Bon Dieu voudra me l'envoyer, au jour, à l'heure de son choix. Qu'Il m'accorde seulement de l'accepter de sa main comme une suprême offrande: ma dernière messe de prêtre.

Je recommande instamment mon âme aux prières de mes parents, de mes amis, de tous ceux qui ont voulu m'assurer parfois qu'ils me devaient un peu de bien. Jeune séminariste, étudiant la page de théologie qui y a trait, j'ai fait le "voeu héroïque". Je l'ai émis en bonne et due forme. Je ne l'ai jamais répudié. On verra peut-être là une raison de ne pas m'oublier trop vite. . .

Lionel Groulx

Ma première rencontre avec Lionel Groulx

par Michel Brunet

Nous venions de vivre les mois chargés de l'année 1935-1936 qui marqua la chute du régime Taschereau et l'arrivée au pouvoir de l'Union nationale. Un hoquet de dégoût, qui à certains moments avait pris l'allure d'un sursaut pré-révolutionnaire, s'était emparé d'une population longtemps passive. N'avait-elle pas subi presque sans réagir l'hégémonie absolutiste du parti libéral provincial pendant trente-neuf ans ? Pour déloger les libéraux, il avait fallu une crise économique mondiale, une révolte au sein du parti au pouvoir et de l'oligarchie régnante, une alliance électorale (1935) entre l'Action libérale nationale de Paul Gouin et le parti conservateur provincial de Maurice Duplessis et, enfin, la fondation d'un nouveau groupement politique (1936). L'Union nationale, que Duplessis avait organisée en exploitant le manque d'expérience des membres de l'Action libérale nationale et en tirant habilement parti des circonstances, réunissait des conservateurs, des libéraux mécontents et des nationalistes. Duplessis était devenu le bénéficiaire de l'agitation nationaliste et réformiste qui avait débuté à l'époque de l'Affaire Riel, un demi-siècle auparavant. Sa victoire du mois de juillet 1936 avait soulevé de grands espoirs.

Depuis trois ans, j'entretenais un commerce régulier avec l'oeuvre de Lionel Groulx. Appartenant à ce groupe privilégié d'élèves qui ne s'énervent pas aux examens, je ramassais à chaque fin d'année académique une abondante récolte de volumes. L'institution que je fréquentais, le Collège de Saint-Laurent, avait abandonné la coutume de donner en prix les insipidités dorées sur tranche de la

maison Mame et faisait large la part des auteurs canadiens. Ce fut ainsi que, dès la fin de ma syntaxe, j'acquis mes premiers livres de l'auteur que je considère toujours comme le principal de mes maîtres. Les études historiques de son premier volume de la collection *Notre Maître, le passé* m'enthousiasmèrent. Certaines pages où l'auteur exprimait en une langue éloquente son amour des hommes et des femmes qui ont bâti notre pays, sa foi inébranlable en la continuité de l'oeuvre commencée, son admiration pour l'endurance, l'abnégation et la persévérance des pionniers me révélèrent mon identité nationale. Je me sentis solidaire de ces générations qui avaient lutté et souffert pour humaniser le territoire québécois. Je me rappelle avoir lu à haute voix plusieurs passages qui m'impressionnaient tout particulièrement. Mes parents et mes jeunes frères furent souvent les auditeurs conscrits de mes déclamations. Je cherchais à leur communiquer mon enthousiasme. Parfois, ils me prièrent de m'isoler dans ma chambre pour y continuer seul ma lecture. Le chat qui dormait sur mon lit se réveillait tout étonné d'entendre ce professeur en herbe. Il ne savait pas qu'il assistait à l'aube d'une vocation !

Une idée fixe s'installa dans mon esprit. Je désirais ardemment rencontrer Lionel Groulx. Parmi les nombreux auteurs que j'ai lus depuis mes premières lectures de l'école élémentaire jusqu'au moment présent, rares sont ceux que j'ai voulu connaître en chair et en os. Ceux auxquels j'ai été présenté au cours de ma carrière m'ont généralement déçu. Celui qui a le talent d'écrire ne sait pas toujours comment s'adresser à un lecteur admiratif qui le rencontre pour la première fois. La plupart du temps, il n'a rien à lui dire ou bien il parle uniquement de lui. J'avais le pressentiment que Lionel Groulx ne me décevrait pas. La rumeur m'avait appris qu'il était très affable et toujours disposé à accueillir les jeunes qui lui rendaient visite. Mise au courant de mon projet, ma mère tenta de me faire comprendre que je ne devais pas importuner cet écrivain et ce professeur de renom. Ses travaux et ses nombreuses occupations ne lui laissaient pas le

temps de recevoir un jeune blanc-bec de dix-neuf ans qui venait de terminer sa classe de belles-lettres.

Il m'apparut impossible d'abandonner mon dessein. Je m'interrogeais sur l'évolution politique du Québec. Premier ministre depuis quelques semaines, Duplessis avait montré qu'il n'avait nullement l'intention de respecter les engagements pris envers les principaux membres de l'Action libérale nationale qui avaient abandonné Paul Gouin pour se rallier à l'Union nationale. René Chaloult, Ernest Grégoire et Philippe Hamel, dont la bonne foi avait été trompée, venaient de se désolidariser de l'homme qu'ils avaient aidé à s'emparer du pouvoir. L'agitation des séparatistes me semblait sans issue. L'antisémitisme de certains groupes et leur fascisme larvé me rendaient perplexe. Les idéaux agriculturistes et corporatistes des clérico-nationalistes ne répondaient pas à mon inquiétude devant le phénomène de la crise économique qui sévissait depuis sept ans. Le milieu d'hommes d'affaires et d'industriels auquel ma famille appartenait m'avait habitué à d'autres points de vue. La politique internationale — le *New Deal* de Roosevelt, la guerre d'Ethiopie, l'établissement d'un régime républicain en Espagne et la guerre civile qui venait d'y éclater, les dictatures de Hitler et de Mussolini, l'expansionnisme japonais — retenait également mon attention. J'essayais de relier les problèmes canadiens et canadiens-français à la conjoncture mondiale. Malheureusement, les écrivains et les journalistes québécois que je lisais ne m'éclairaient que très peu à ce sujet.

Une autre question se posait à mon esprit. Lionel Groulx était-il démocrate ou attendait-il un dictateur pour assurer le salut des Canadiens français ? Une phrase de l'avant-propos de son premier volume de *Notre Maître, le passé* m'intriguait quelque peu : "Le sauveur de demain, s'il doit se lever, sera l'homme de foi et de génie qui aura embrassé dans la vue la plus large et la plus cohérente, l'ensemble de nos problèmes, qui voudra mettre à les résoudre le sacrifice magnanime de sa vie et

n'empruntera qu'à ce noble emploi de ses facultés, son magnétisme de chef." Plutôt enclin à croire que la démocratie demeurerait le système de gouvernement le moins imparfait que l'homme s'était donné au cours d'un long apprentissage, je ne pouvais accepter un programme de restauration nationale dont la réalisation dépendrait de la venue d'un messie. Mes lectures historiques — j'ai commencé à m'intéresser à l'étude de l'histoire dès mes premières années du cours secondaire — m'avaient appris que, si les grands hommes jouent un rôle important dans l'évolution des sociétés, le progrès de celles-ci dépend également de leurs ressources humaines et matérielles, de leur équipement mental, de leur sagesse dans l'utilisation de leurs institutions et d'une conjoncture favorable. Spéculer uniquement sur l'apparition d'un thaumaturge pour conduire un peuple vers une terre promise ne m'emballait pas. J'avoue, cependant, que cette idée avait cours dans les milieux nationalistes. Mussolini, surtout depuis la signature du traité du Latran (1929) entre le Saint-Siège et le gouvernement italien, comptait plusieurs admirateurs au Québec. Dès 1921, l'un des dirigeants de l'A.C.J.C., Yves Tessier-Lavigne, s'était écrié en plein congrès : "Demandons à Dieu de nous donner un homme de génie, organisateur à poigne, qui saura bien réaliser la tâche ardue dont la vision aujourd'hui nous effraie." Le culte du "chef" a toujours hanté les imaginations au Canada français — de Papineau à Trudeau en passant par Duplessis ! Quant à moi, même si, comme tous mes compatriotes, j'avais été exposé à l'action de ce virus, je cherchais à me convaincre qu'il était plus important pour les Canadiens français d'améliorer leur système d'enseignement, de s'efforcer de prendre une place moins insignifiante dans la vie économique de leur province et de tirer un meilleur parti des institutions démocratiques. Mais ils devaient d'abord y croire !

Après avoir préparé plusieurs brouillons, je rédigeai finalement une lettre dans laquelle j'exprimais à Lionel Groulx ma profonde admiration et le priais de bien vouloir m'accorder une entrevue. Mme Juliette Rémillard a

retracé ce document d'époque dans les papiers du chanoine. En voici le texte intégral :

Montréal le 3 septembre 1936

M. l'abbé Lionel Groulx
847 Sherbrooke

Monsieur l'abbé.

Si seuls les gens timides sont parfois téméraires ; je veux bien passer pour un timide.

Vous avouer mon admiration sincère, juvénile et enthousiaste pour vous serait bien superflu puisque le coeur de toute la jeunesse canadienne-française vibre à l'unisson du vôtre.

D'ailleurs ce n'est pas dans ce but que je me permet

Mon audace est encore plus grande : pourriez-vous m'accorder une entrevue ? Ce rêve que je caresse depuis longtemps deviendra-t-il une réalité ?

Quoique je n'aie aucun titre à faire valoir auprès de vous pour forcer votre porte : je demeure tout confiant.

Un disciple, un fidèle qui s'efforce de se hausser jusqu'à votre idéal sublime et qui ne désespère pas d'y parvenir

Michel Brunet
5119 Décelles
Côte-des-Neiges
Montréal

J'ai tenu à reproduire les nombreuses fautes de ponctuation et autres que contenait cette missive. Attribuons-les à l'émotion. Celle-ci m'avait, semble-t-il, même empêché de compléter mon troisième paragraphe. J'avais dû me mêler dans la transcription de mes brouillons. Le style est celui d'un rhétoricien de 1936 au Canada français !

Ma lettre expédiée, il ne me restait plus qu'à guetter le facteur avec l'appréhension d'un correspondant qui regrette la missive qu'il a écrite dès qu'il l'a déposée à la poste. Daignerait-il me répondre ? Sa réponse serait-elle favorable ? Je n'eus pas à m'interroger longtemps. Une

carte que je conserve précieusement, toute écrite de sa main, me parvint quelques jours plus tard :

Vaudreuil, 5 septembre 1936.

Mon cher monsieur,

Je compte rentrer à Montréal vers la mi-septembre. S'il vous plaît de m'appeler au téléphone, chez moi, à 847 Sherbrooke, est, je serai heureux de vous recevoir.

Bien vôtre,
Lionel Groulx, ptre

Ma joie fut grande. Je déclarai à ma mère qu'elle avait eu tort de me déconseiller ma démarche. J'attendis avec impatience la mi-septembre. Celle-ci arrivée, j'hésitai quelques jours avant de téléphoner. Je m'exécutai avec un chat dans la gorge.

Au jour "J", j'arpentais la rue Sherbrooke bien avant l'heure fixée. Enfin, le moment de sonner à sa porte arriva. Lionel Groulx lui-même me reçut. Souriant et simple, il m'avoua que ma lettre lui avait fait grand plaisir et qu'il espérait bien ne pas décevoir un lecteur qui désirait depuis si longtemps le rencontrer. Je bafouillai quelques mots qui avaient pour but de le remercier d'avoir accueilli favorablement ma demande. Ne venais-je pas en inquisiteur ? Pour lui poser une question. J'avais subitement mesuré la témérité de ma démarche. D'où ma confusion. Pouvais-je maintenant reculer ? Nous étions rendus dans son cabinet de travail : une immense pièce remplie de volumes. Il m'expliqua qu'il venait de rapporter en ville les livres qu'il avait déménagés à sa maison de campagne pour la saison estivale. S'approchant de son bureau, il m'invita à m'asseoir. Je cherchais en vain un fauteuil ou une chaise disponible. Il y avait des livres sur tous les meubles. Eclatant de rire, de ce rire spontané et discret qui n'était qu'un prolongement de son sourire habituel, il s'avança pour enlever deux gros bouquins — de la collection des *Relations des Jésuites* si ma mémoire ne me trahit pas — placés sur le siège de la chaise qu'il voulait m'offrir. Je m'emparai des volumes et lui deman-

dai où les déposer. Dans mon énervement, j'en échappai un. Il me suggéra de placer également l'autre sur le plancher et d'approcher ma chaise de son bureau.

Après lui avoir dit combien l'étude de l'histoire, celle du Canada et de la civilisation occidentale en général, me passionnait, je lui avouai que mon intérêt pour cette discipline demeurerait inséparable de celui que j'éprouvais pour l'évolution du monde contemporain. Comme tous les jeunes qui s'intéressent à l'histoire, je cherchais à comprendre le moment où je vivais et à prévoir l'orientation de la société à laquelle j'appartenais. Il est si naturel chez tous les hommes, en particulier lorsqu'ils sont à l'aurore de leur vie adulte, de demander à l'historien de prédire l'avenir même si sa fonction se limite à décrire le passé ! L'historien qui s'en étonne n'a pas compris la philosophie existentielle qui guide les humains dans leur cheminement vers l'avenir. Lionel Groulx n'était pas un antiquaire et mon aveu ne le surprit nullement. Je ne lui cachai pas que j'avais suivi attentivement l'évolution politique récente du Québec et que je m'interrogeais sur son sens. La volte-face du fondateur de l'Union nationale, qui avait semblé incarner les espoirs d'au moins deux générations de Canadiens français, signifiait-elle que nous n'étions pas prêts à un renouveau de notre politique ? Il me répondit que la tournure des événements ne l'avait nullement surpris. Je compris que Duplessis n'avait jamais eu sa confiance. Sans le lui dire, je jugeai qu'il était trop sévère envers l'homme politique dont j'avais suivi avec enthousiasme la campagne électorale de 1936. Trente-deux ans plus tard, je conserve la même opinion car je crois que la collectivité canadienne-française du Québec ne pouvait pas avoir alors un autre porte-parole que celui qu'elle s'était démocratiquement donné.

J'avais apporté avec moi mon exemplaire du premier volume de *Notre Maître, le passé*. Après avoir lu le passage sur lequel je m'interrogeais, je lui posai brutalement ma question : "L'homme que vous décrivez ainsi et que vous semblez attendre, n'est-ce pas un dictateur ?"

Ma remarque l'amusa et le surprit à la fois. Il redressa la poitrine et porta la tête en arrière selon un mouvement familier bien connu de ses intimes: "Que voulez-vous dire?" Je lui expliquai que pour moi ces lignes signifiaient qu'il avait peu confiance à nos institutions démocratiques et qu'il songeait à l'ascension subite d'un leader prestigieux qui s'imposerait au peuple à la manière d'un Hitler ou d'un Mussolini.

Il se leva et marcha en silence quelques secondes avant de me répondre. J'eus l'impression que personne ne lui avait auparavant fait cette objection. Me jugerait-il impertinent? J'aurais aimé pouvoir m'enfoncer dans le plancher et disparaître. Combien longues elles furent ces quelques secondes! Se tournant brusquement et me fixant dans les yeux, il me déclara que l'histoire lui avait appris qu'il n'y a pas de grandes oeuvres sans l'intervention d'hommes supérieurs pour les mener à bonne fin mais que ceux-ci ne sont pas le produit d'une génération spontanée. "Pour avoir des hommes de valeur, affirma-t-il, une société doit être en mesure de les produire et capable de les reconnaître et de les soutenir lorsqu'ils se présentent." Après avoir repris sa place à sa table de travail, il continua sur le ton de la confiance: "L'une des grandes faiblesses du Canada français c'est de s'imaginer que les idées ont une existence indépendante de celle des hommes qui les portent. Une idée ne peut pas faire son chemin si elle ne rencontre pas des hommes qui l'adoptent et la communiquent à d'autres hommes. Trop souvent, précisait-il avec une lassitude soudaine dans la voix, nous pensons qu'il suffit de lancer une idée généreuse et que celle-ci par sa seule force transformera la société. C'est oublier l'action des individus qui doivent donner vie à cette idée. Celle-ci ne peut voyager que d'une tête à une autre tête. C'est ici qu'entrent en jeu les institutions démocratiques. Celles-ci ont pour but de donner au peuple la liberté de choisir la politique qui servira le bien commun. Mais le peuple ne peut exercer cette liberté que s'il est bien informé."

Me regardant bien en face et voulant dissiper mes derniers doutes, il conclut avec force: "Vous vous demandez si je crois en la démocratie. Je réponds oui parce que je crois en l'homme doué d'une âme rachetée par le Christ. Etre intelligent et raisonnable, éclairé par la foi et entraîné par sa volonté, l'homme peut de grandes choses. Il suffit de le révéler à lui-même. C'est pourquoi j'aime répéter que, si les chefs politiques mettaient autant d'efforts à instruire le peuple qu'ils en dépensent à l'abrutir, nous aurions une autre histoire. Avant de condamner la démocratie, cherchons à éclairer les citoyens en donnant à notre petit peuple une pensée nationale et dénonçons ceux qui exploitent la bonne foi des électeurs." Depuis, j'ai souvent cité ces remarques à mes étudiants chaque fois que ceux-ci s'interrogent sur la nature du processus démocratique. Celui-ci suppose une population bien renseignée et exige de ceux qui sollicitent ses suffrages un sens élevé de leurs responsabilités. Lionel Groulx fut l'un de nos premiers penseurs à le comprendre. Toute sa vie fut consacrée à jeter les bases d'une pensée au service de la collectivité. Homme d'action intellectuelle, il a patiemment préparé les voies aux réalisateurs.

Cette première rencontre fut suivie d'échanges qui se sont échelonnés sur une période de trente ans. Je n'ai jamais oublié ce premier contact. J'avais dialogué avec un véritable maître parce qu'il croyait en l'homme, non pas l'homme désincarné des idéologues mais l'homme d'ici marqué par son milieu et par son histoire. Sa plus grande contribution a été de lui aider à se définir, à découvrir son identité. Cette étape étant franchie, nous avons acquis un capital psychologique dont nous avons déjà commencé l'exploitation. D'autres étapes suivront. Lionel Groulx n'en a jamais douté.

26 avril 1968.

Michel BRUNET

La bibliothèque de Monsieur Groulx

par Patrick Allen

Quelques semaines seulement avant de quitter pour toujours son "petit peuple", Monsieur le chanoine Lionel Groulx m'avait invité, en compagnie de mon épouse, "à faire le tour" de sa bibliothèque à 261, rue Bloomfield, à Outremont. C'était une faveur inattendue. Des livres, et des documents il y en avait dans neufs pièces sur une douzaine que comprenait sa confortable résidence: dans le hall d'entrée, dans la salle à manger, dans son bureau, sur son pupitre, sur ses fauteuils, dans les corridors secondaires de la maison, dans presque toutes les chambres de l'étage supérieur, dans la salle de recherche au sous-sol et dans une chambre forte. Des grappes de tablettes remplies de livres descendaient le long de tous les murs, permettant à peine aux belles fenêtres de laisser libre passage à la lumière venant de l'extérieur.

Nous avons un peu l'impression que la maison de Monsieur Groulx n'était plus une maison, mais l'habitat du livre; sa maison, c'était un foyer de pensée, un refuge de chercheur, un univers d'écrivain. Si Vigneault était passé par là, peut-être aurait-il cru bon de changer pour la circonstance son refrain de MON PAYS:

"Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver;
Mon jardin, ce n'est pas un jardin, c'est la plaine;
Mon chemin, ce n'est pas un chemin, c'est la neige;
Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver.

J'étais loin de penser alors que je reviendrais moins d'un an plus tard dans le même sanctuaire, guidé cette fois par Mme Juliette Rémillard, secrétaire de Monsieur Groulx pendant près de trente ans, afin de faire plus ample connaissance avec les livres que l'illustre disparu n'ouvrira plus et que je devrai feuilleter seul pour en pré-

senter quelques-uns à un public qui en soupçonne déjà l'intérêt, mais qui aimerait certes en savoir davantage.

Maintenant que l'organisateur du numéro spécial de l'*Action nationale* consacré à la mémoire de Monsieur Groulx me demande de sortir de l'ombre la bibliothèque que le grand historien a lui-même conçue et aménagée, avec sa collaboratrice immédiate, Mme Rémillard, je suis saisi de gêne et de fierté. De gêne, parce que la tâche excède ma compétence puisqu'il faudra à tout prix distinguer ce qui est pièce de pointe dans un faisceau de livres dont tous paraissent aussi remarquables les uns que les autres. De fierté, parce qu'une occasion m'est donnée de pénétrer en chercheur dans le laboratoire du plus prolifique homme de pensée et d'action de chez nous et le seul dont le président de l'Académie canadienne-française, Monsieur Victor Barbeau a pu écrire :

“Autant par la rigueur de sa discipline et l'étendue de sa science que par la probité de sa recherche et la hardiesse de ses vues, l'oeuvre de Monsieur le chanoine Groulx est un monument sans réplique dans les lettres canadienne.” (1)

Le volume qui nous présente l'*Oeuvre* du chanoine Lionel Groulx comme “un monument sans réplique dans les lettres canadiennes” a été conçu par Monsieur Victor Barbeau. La bibliographie, qui fait le dénombrement et la classification de tous les discours et de tous les écrits de Monsieur Groulx, est l'oeuvre de Juliette Rémillard et de Madeleine Dionne. Le tableau ci-dessous fait d'après cette bibliographie donne l'ordre de grandeur de l'oeuvre de Monsieur Groulx :

1. Avant-propos, *L'oeuvre du Chanoine Lionel Groulx*, témoignage bio-bibliographique, les publications de l'Académie canadienne-française, Montréal, 1964, 197 pages.

Cette bio-bibliographie n'a pas la sécheresse de celles que nous trouvons dans le commerce. Dans une présentation élégante et claire, elle nous apporte le sommaire des ouvrages, les jugements et les critiques de tous les milieux, avec les précisions bibliographiques qui s'imposent. Elle ajoute ainsi « à l'histoire du Canada français, l'histoire de l'oeuvre qui en est la magistrale illustration ». C'est la forme la plus durable et la plus éloquente de l'amitié et de l'admiration que l'Académie canadienne-française pouvait donner à son doyen, le chanoine Lionel Groulx.

Oeuvres historiques

- 23 titres d'ouvrages
- 17 brochures
- 42 séries de cours

Oeuvres oratoires

- 85 sermons
- 21 retraites
- 70 allocutions et discours
- 3 discours patriotiques
- 200 conférences (religieuses, patriotiques, historiques, éducatives, à caractère social, à la radio et à la télévision)

Divers

- 95 poésies, contes, romans, lettres ou préfaces
- 210 articles dans une trentaine de revues et de journaux
- 12 ouvrages en collaboration
- 232 critiques, compte rendus d'ouvrages etc., etc.

Cet apport sans précédent aux lettres canadiennes met d'abord en relief le talent, l'activité et la ténacité exceptionnelle de son auteur; il suppose aussi un outil efficace de production et une méthode de travail et de communication que nous tentons maintenant de présenter.

Taille de l'instrument de travail

La bibliothèque de M. Groulx compte environ 8000 livres, 2000 brochures et quelque 350 revues, qui forment sa collection personnelle. A cette collection, il faut ajouter ses manuscrits personnels, ses transcriptions de documents d'archives et d'autres provenant de sources diverses, ses cours, sa correspondance, son vaste recueil d'articles de journaux et de revues qui constituent l'un des spicilèges les plus remarquables du Canada tout entier.

Ce qui frappe dans les collections recueillies graduellement par M. Groulx, c'est l'ordre qui règne. Une classification méthodique permet à quiconque de se retrouver, grâce au patient labeur que Madame Rémillard a accompli, pendant une trentaine d'années. M. Groulx avait, en effet, compris qu'une bibliothèque n'est pas un

simple rangement arbitraire de livres où même le premier intéressé est vite perdu. Il a voulu que sa nièce se prépare à sa tâche par un cours en bibliothéconomie, ce qu'elle a fait brillamment. Nantie d'une technique suffisante, Mme Rémillard a su classer tous les livres, toutes les brochures, toutes les revues et tous les dossiers et les manuscrits pour les rendre facilement accessibles. M. Groulx préférerait un système de classification par ordre de matière et d'auteurs. Il ne voulait pas de numéro, pas de cote. Seules les brochures ont été marquées d'un numéro. Grâce à un fichier bien bâti par auteur et matière, on peut maintenant avoir une vue panoramique de toute la collection de la bibliothèque. Elles sont rares les collections privées qui sont ainsi organisées. J'ai eu l'occasion d'en visiter un certain nombre au Canada, aux Etats-Unis et même en France; je n'en ai pas trouvé de mieux aménagées du point de vue technique. On a l'impression que M. Groulx organisait sa collection pour répondre aux besoins d'une certaine catégorie de chercheurs et de rédacteurs de revues, notamment celle de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française qu'il devait fonder à la fin de sa carrière comme professeur à l'Université de Montréal.

Caractère initial de l'instrument

La taille de la collection importe moins que sa nature ou son caractère propre. Notons en passant que M. Groulx n'a pas constitué ses collections pour décorer sa maison, frapper le visiteur ou se faire juger pour un autre que lui-même; il avait été un étudiant curieux et brillant; il était un homme authentique de son milieu, un humaniste, un historien, un écrivain prolifique et un prêtre d'avant-garde: ses collections de bibliothèque sont faites à son image.

En tête de sa collection, non pas un incunable ou un livre rare, mais le premier livre qu'il a pu lire dès ses premières années de petite école, on découvre un livre qu'il a conservé avec soin et que Mme Rémillard tient aussi à conserver et qui s'intitule *Simon et Simonne*, par

Marthe Bertin, édité chez Mame à Paris. C'est un livre de prix comme on en donnait aux meilleurs élèves à l'école du village ou à l'école du rang.

A l'intérieur de la page couverture, M. Groulx, devenu professeur d'histoire et écrivain de pointe, a écrit ces lignes: "Petit volume que je conserve précieusement. Il me fut donné à l'Ecole des Viateurs, à Vaudreuil. Il m'est précieux pour avoir été l'un des premiers livres que j'ai lu et relu, tant j'avais soif de lecture et tant les livres étaient rares." On sait que dans la plupart des familles canadiennes-françaises du temps, on ne pouvait que rarement offrir en pâture à l'esprit des jeunes que l'*Almanach du peuple* et les livres de M. l'inspecteur ou de récompense en fin d'année scolaire.

Le goût et le besoin de lire incitaient le jeune Groulx à conserver les livres qu'il méritait en récompense et à se procurer ceux qui apaisaient sa curiosité intellectuelle. C'est ainsi que les oeuvres et surtout les biographies d'hommes comme Louis Veillot et Joseph de Maistre qu'il a lues pendant sa versification font encore partie de sa collection. Il y ajouta plusieurs oeuvres de grands maîtres qui ont frappé son adolescence en belles-lettres, en rhétorique et en philosophie: Montalembert, Lacordaire, Ozanam, le Père Gratry, etc. A côté de celles-là, il est d'autres oeuvres qu'il a relues souvent pendant sa vie de collégien; les oeuvres et biographies de Racine, Corneille, La Fontaine, Madame de Sévigné, La Bruyère, Bossuet, Massillon, Fléchier, etc. Tel est le fondement de la culture comme aussi de la collection de celui qui ignorait encore l'orientation que devrait prendre sa carrière et que peu d'historiens contemporains ont pu dépasser et même approcher. Ce n'est pourtant encore ici que le terrain où s'enracinera le grand arbre d'une collection de plus en plus spécialisée.

Caractère plus définitif de l'instrument

"Venu ou plutôt amené à l'histoire", en 1915, M. Groulx a lancé ses voiles vers un nouvel horizon. Pour

s'initier à son métier, il n'avait personne autour de lui, pas de maître en chair et en os, pas d'université facilement accessible dans le milieu. Les livres existaient et il les trouva. Il décida de lire les maîtres de l'histoire. Il commença par Thucydide et passa ensuite aux Romains, à Tite-Live, à Suétone, à Tacite, qu'il lut "dans la belle traduction de Guillaume de Budé". Quelques historiens anglais et américains ont eu aussi sa faveur et sont aussi venus enrichir sa collection. Les maîtres de l'école française ont cependant eu sa préférence: Augustin Thierry, Thiers, Guizot, etc. Il a lu en partie l'oeuvre de Godefroi Kurth et de Taine. Bien d'autres aussi, notamment ceux qui régnaient en historiens en 1931, comme Louis Madelin, Georges Goyau, Louis Gillet, Pierre de Nolhac, Pierre Gaxotte et Pierre de la Gorce (2). Rappelons ici que M. Groulx, la veille de sa mort, mettait la dernière main à l'article sur Pierre de la Gorce publié dans les Cahiers de l'Académie canadienne-française, le no 11.

Tels étaient les grands noms que M. Groulx avait inscrits dans sa collection avant 1935. En 1968, nous sommes ainsi en présence d'une collection bien différente par la taille et la diversité, bâtie autour des classiques dont nous venons d'énumérer les noms autour de M. Groulx. Pour nous en rendre compte, pénétrons ensemble dans l'atelier de travail, le bureau personnel de notre illustre disparu. L'atmosphère est agréable et propice à la recherche. Au mur, presque en face du fauteuil de travail, l'image de deux hommes que M. Groulx et beaucoup d'autres avec lui ont gravé dans leur mémoire: celle de Henri Bourassa et celle d'Armand Lavergne. Sur deux des quarante-cinq rayons de sa bibliothèque, la sculpture de la Vierge aux blés, de Bourgault, et celle de "La vie est belle", de Paul-Emile Caron. Face au visiteur qui entre dans le bureau une mosaïque des photographies de ceux qui ont créé et maintenu la *Fondation Lionel Groulx* "afin que vive un Institut d'histoire": Maxime Raymond,

2. *Pierre de la Gorce*, par Lionel Groulx, pages 130 à 136 dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, no 11, Reconnaissances littéraires, Montréal, 1967.

président, et fondateur, Joseph Blain, président actif, Dr Jacques Genest, vice-président, et les directeurs: Roger Charbonneau, Gérard Plourde, C.-A. Emond, J.-A. Dionne.

A gauche du beau pupitre de travail de M. Groulx, oeuvre de l'École du Meuble de Montréal, une bibliothèque tournante où le grand historien plaçait bien près de lui les ouvrages de consultation courante et de références dont il avait le plus souvent besoin, du matin au soir: encyclopédies et dictionnaires généraux et spécialisés, dictionnaire étymologique, dictionnaire biographique, dictionnaire historique, dictionnaires des idées suggérées par les mots, dictionnaire de synonyme, etc.; quelques annuaires, quelques répertoires bibliographiques, notamment l'inventaire chronologique des livres, brochures, journaux et revues publiés en langue française dans la province de Québec, depuis la fondation de l'imprimerie au Canada, de 1764 à 1905, par N.-E. Dionne; enfin, l'essai bibliographique, par Philéas Gagnon en deux tomes.

Dans les rayons de bibliothèque tout autour de son bureau, M. Groulx conservait ses grandes collections sur l'histoire. Quelques titres donnent une idée de l'ampleur de ces collections:

- Les Relations des Jésuites
- Les documents concernant l'histoire constitutionnelle du Canada
- Chronicle of Canada (32 tomes)
- History of Canada (Kingsford, 10 tomes)
- The Siege of Quebec and the Battle of the Plain of Abraham (Doughty, 6 tomes)
- Canada and its Provinces (23 tomes)
- A History of Americas (8 tomes)
- Workman's Works (Parkman, 13 tomes)
- Collection des documents historiques sur la Nouvelle-France recueillis aux archives de la province de Québec ou copiées à l'étranger
- Bulletins des recherches historiques (Québec, 44 tomes)
- Extraits des archives des ministères de la guerre et de la marine (14 tomes)
- History of Louisiana (3 tomes)

- The Documentary History of New York (4 tomes)
- Jugements du Conseil supérieur de Québec (6 tomes)
- Histoire de la colonie française en Canada (3 tomes)
- Lord Durham's Report on the Affairs of British North America (3 tomes)
- Jugements du Conseil Souverain de la Nouvelle-France (4 tomes)
- The Makers of Canada (11 tomes)
- Les Jésuites de la Nouvelle-France au XVIIe siècle (3 tomes) etc., etc.

Cette liste passe sous silence beaucoup de titres d'ouvrages qu'affectionnait particulièrement M. Groulx, comme son *Louis Riel*, par G. F. G. Stanley, mais elle suffit à donner une idée du style de collections dont s'entourait l'historien national. C'est pourtant ailleurs, dans une autre pièce de la résidence de M. Groulx qu'il faut aller voir ce qu'il avait de plus précieux.

C'est au sous-sol, dans une chambre forte que l'on doit pénétrer. Il conservait là bien rangés, grâce au soin de sa secrétaire, Madame Rémillard, des manuscrits, des livres rares, des collections de journaux qui ont maintenant cessé de paraître, des dossiers de toute nature et introuvables ailleurs.

a) *Des manuscrits authentiques*

A titre d'exemples, mentionnons ceux qui ont été donnés à M. Groulx par Mme Jeanne Girouard-Décarie, décrivant la rébellion de 1837 ou apportant des lettres inédites de Louis-Joseph Papineau, etc. Puis la correspondance de Laurier avec Georges Pelletier, celle d'Alphonse Desjardins, sur l'affaire des écoles du Nouveau-Brunswick, etc., etc.

La chambre forte renferme en outre les notes d'archives écrites à la main à Ottawa, par M. Groulx, lui-même, et formant 14 volumineux tomes bien reliés par Mme Rémillard elle-même; une quarantaine d'autres volumes représentent aussi des notes et des transcriptions

sous forme dactylographiée ou polycopiée de documents d'archives, de lettres, de décisions politiques ou administratives. A elles seules les lettres de L.-J. Papineau forment 17 tomes.

Puis, nous trouvons tous les manuscrits personnels des nombreux ouvrages que M. Groulx a publiés et les manuscrits de ceux qui ne le sont pas encore, comme les huit tomes de ses mémoires.

b) *Les livres et les journaux rares*

M. Groulx tenait à conserver dans sa chambre forte plusieurs de ses livres rares dont voici quelques titres :

- *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, le journal historique d'un voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique septentrionale, par le Père Charlevoix, s.j. (Paris, 1744, 6 tomes)
- *Moeurs des sauvages américains comparées aux moeurs des premiers temps*, par le Père Lafitard, s.j. (Paris, 1744, 4 tomes)
- *Histoire de l'Amérique septentrionale*, par M. de Bacquaville de la Potherie (Paris, 1732, 4 tomes)
- *Relations inédites de la Nouvelle-France (1672-1679)*, pour faire suite aux anciennes relations (1615-1672) (2 tomes)
- *Traité de la loi des fiefs chez Guillaume Brown* (Québec, 1777)

Devant les collections de journaux et documents qui ont eu dans le passé une grande renommée et qui conservent un intérêt certain en 1968, notons, parmi ceux que cache la chambre forte :

- *L'Aurore des Canadas*
- *Le Courrier*
- *L'Opinion publique*
- *Les Ordonnances des intendants et arrêts*
- *Le Journal de la Chambre du Bas-Canada*
- *Le Journal de la province du Bas-Canada*
- Etc., etc.

c) *Quelques dossiers, importants*

M. Groulx a tenu à conserver le testament authentique d'Olivar Asselin, les dossiers de Riel, de la polémique

sur Dollard des Ormeaux, les dossiers de Mgr Langevin, celui de Mgr Charbonneau, celui du Bloc populaire, etc., etc., ainsi que la correspondance de Maxime Raymond et d'autres liasses de correspondance.

d) *Les spicilèges*

C'est un volumineux documentaire, de quelque trente forts tomes, contenant des coupures de journaux et des photographies méthodiquement classées et présentant un magnifique ensemble de commentaires et de compte rendus sur l'activité de M. Groulx. A travers cette robuste collection, on peut découvrir ce que les penseurs et les journalistes ont dit et pensé du grand historien et retracer d'année en année les ramifications de son influence et de son prestige. C'est une gerbe aux mille épis qui fera rêver plus d'un historien et plus d'un rat de bibliothèque.

Nous n'avons encore rien exploré des collections qui garnissent les murs de cinq ou six autres pièces de la résidence de M. Groulx. Qu'il suffise de dire que l'éventail est aussi étendu que les domaines du savoir. Les autres ouvrages touchent un peu à tout: littérature française, littérature canadienne-française, arts, sociologie, philosophie, théologie, etc. Il paraît plus intéressant de tenter de voir un peu comment M. Groulx se servait de ses livres, s'il avait une méthode originale de travail. Nous prenons ici un risque calculé.

Méthode et instrument de travail

La veille de sa mort M. Groulx raconte dans l'article cité plus haut qu'il avait eu la plus grande envie du monde d'obtenir une entrevue avec Pierre de la Gorce, à Paris, pour avoir de lui quelques renseignements sur sa METHODE DE TRAVAIL. Il réussit. Pour M. de la Gorce, "tout problème d'histoire est un procès. Je constitue mon dossier le mieux que je puis. Je fais l'examen soigneux des parties; puis, s'il y a lieu, je donne mon avis." Et M. Groulx "comprit mieux alors, chez l'historien, ces longs et minutieux examens des faits, retournés

parfois en tous sens, patiemment suivis en leur long cheminement, puis le goût du portrait des personnages rencontrés à certains carrefours, coup d'oeil de fin psychologue qui saisit le mobile secret d'événement restés inexpliqués et parfois même d'étonnantes catastrophes." Ce que monsieur Groulx a aimé en ce maître historien, comme il appelle M. de la Gorce, "c'est la souveraine domination de l'esprit critique sur la matière historique."

Dès 1929 Monsieur Groulx donnait un cours sur la méthode de recherche dans les archives et les autres documents publics. Les notes qu'il a laissées de ce cours font voir une logique vigoureuse et des préoccupations à caractère unique dans le milieu canadien-français d'alors : initiation fouillée au travail de recherche, dans une bibliothèque générale et une bibliothèque spécialisée, recours au répertoire bibliographique pour la découverte du plus grand nombre possible d'articles et de livres sur le sujet donné. Il abordait ensuite les ressources disponibles dans les archives, les mécanismes d'accès, le traitement à donner aux faits et le sens du cheminement dans la critique historique.

M. Groulx exploitait à fond les ressources de sa bibliothèque. Il annotait la plupart de ses livres. On trouve trois genres d'annotations : des soulignés, des commentaires en marge et des synthèses à la fin ou au commencement du livre, avec l'indication des pages qui l'avaient frappé pour une raison ou pour une autre.

Quand il avait à écrire une lettre importante, il esquissait toujours un plan. Quand il préparait un article, un discours, un ouvrage, toujours le plan s'étalait d'abord très simple, puis graduellement plus étendu, souvent avec l'indication de sources à consulter. Il raturait, ajoutait à droite, à gauche, en marge, au-dessus, au-dessous d'une idée maîtresse qui tout à coup devenait secondaire ou revenait au premier rang. La rédaction du texte imposait souvent de nouvelles modifications au plan apparemment définitivement arrêté. Toutes ses transcriptions d'archives étaient soigneusement rattachées à des sources pré-

cises qu'il introduisait minutieusement dans son texte original, même si pour fin d'imprimé il ne jugeait pas à propos de se reporter à ces sources. Ses intimes savent que lorsqu'il rédigeait, il avait autour de lui une cascade de documents, de livres et d'articles de revues qu'il avait placés selon un ordre qu'il avait décidé et qu'il ne fallait pas déranger. Quand il se rappelait qu'un autre auteur avait exprimé une opinion différente, il demandait l'ouvrage. Il allait souvent le chercher lui-même, sans référence au fichier. Si, par malheur, il ne le trouvait pas et que sa secrétaire ne pouvait pas le retracer, il insistait, il décrivait l'ouvrage par sa taille ou sa couleur, tant sa mémoire du livre était fine. C'est ainsi que ses livres et ses documents de travail étaient pour lui des outils essentiels et bien personnels. Il les avait achetés souvent lui-même lors de ses visites dans les librairies; il les avait parfois obtenus d'un libraire comme Ducharme; il les avait étudiés et pouvait s'en servir au bon moment.

Historien par profession, il ne restait pas cantonné dans le passé. Toutes les recherches en histoire le passionnaient. La critique historique, il en était insatiable. S'il n'achetait pas tout ce qui se publiait faute de ressources, il cherchait à se tenir au courant de tout par les commentaires qu'il lisait dans les revues et les journaux, ceux qu'il entendait à la radio et à la télévision. Il savait faire un choix selon ses moyens. On peut le constater par la diversité des brochures et des revues qu'il possédait sur l'histoire. Parmi les revues que M. Groulx recevait et suivait particulièrement arrêtons-nous à: *America, History and Life*, le *Bulletin de la Société historique franco-américaine*, les *Cahiers de l'Institut d'histoire* de l'Université Laval, *Canadian Historical Review*, *The Catholic Historical Review*, *Connecticut Historical Society Bulletin*, les *Ecrits de Paris*, *Etudes*, *Etudes historiques* (Paris), *Historical Abstracts*, *History To-Day*, *Illinois Catholic*, *Historical Review*, *Magazine of History* (India), *Louisiana Historical Quaterly*, *New York Regional History*, *Revue de la Société d'histoire et de géographie d'Haïti*, *Revue de Paris*, *Revue des Deux-Mondes*, *Revue*

historique (PUF), *The Ohio History*, *Recherches socio-graphiques*, *La vie intellectuelle* et *A Magazine of Barly America*. Ces revues et beaucoup d'autres permettaient à M. Groulx d'avoir l'oeil sur le présent tout en se tenant au courant d'aussi près que possible des recherches critiques en histoire.

La génération nouvelle d'historiens tentera peut-être de mordre sans discernement et à belles dents dans certaines oeuvres et dans certaines attitudes historiques de M. Groulx. Celui-ci leur a répondu d'avance par une citation qu'il avait tirée de Fustel de Coulanges et qu'il avait inscrite au début de ses notes de cour :

“L'histoire est devenue chez nous une sorte de guerre civile en permanence. Nos historiens ne nous apprennent plus qu'à maudire les générations précédentes. Ils nous recommandent de ne pas leur ressembler. Ils brisent les traditions françaises et s'imaginent qu'il restera un patriotisme français.”

Victor Barbeau ne doit pas être le seul à pouvoir dire que “sans l'abbé Groulx, j'en serais encore à me chercher une patrie”. Nous en sommes tous là à divers degrés. Sans M. Groulx, nous n'aurions peut-être pas de jeune génération d'historiens; sans lui, nous n'aurions pas pris conscience de nous-même et nous serions encore à peine capable de nous interroger. Son oeuvre personnelle est à elle seule une bibliothèque. La bibliothèque qu'il s'est donnée, il l'a bâtie à coup de sacrifices; il nous a montré comment nous servir d'un tel instrument de travail et il y aurait une thèse à écrire sur ce seul aspect de l'activité de M. Groulx. Espérons que les démolisseurs et les iconoclastes ne toucheront jamais à cette bibliothèque qui a été l'instrument d'une oeuvre qui n'a peut-être rien de comparable où que ce soit dans le monde d'aujourd'hui. A Genève, dans d'autres villes européennes et américaines, on a institutionalisé quelques bibliothèques de grands maîtres qui sont devenus des centres très spécialisés de recherche. Pourquoi ne pas commencer au Québec avec celle de M. Groulx ?

6 mai 1968

Patrick Allen

GROULX ET LA CONFÉDÉRATION

par Rosario Bilodeau

« Les idées que nous exposons ne sont pas nôtres. Elles sont le bien de tous ceux qui réfléchissent. »
L. Groulx, Orientations, (Montréal 1935), 9

Depuis cinquante ans, l'abbé Lionel Groulx est l'historien Canadien français qui a consacré à la Confédération les études les plus nombreuses et les plus sérieuses. L'historien est engagé dans l'action nationale. Cette action se déroule, pour la nation dont il est l'inspirateur, à l'intérieur d'un régime fédératif qui est la source de bien des ambiguïtés. A compter de 1917 surtout, ce sera une des tâches de l'abbé Groulx de dégager notre idéal national de l'ambiguïté et de la multiplicité des loyalismes inhérents au régime fédératif. Un examen critique de cette tâche exigerait une longue étude. Nous ne pouvons ici que recueillir, dans l'oeuvre du maître, quelques-unes de ses pensées sur la nature du pacte fédératif, sur son fonctionnement et sur son avenir.

La difficulté est grande de circonscrire un idéal national dans un pays binational, biculturel et qui se voudrait bilingue. Cette difficulté existe depuis la juxtaposition de deux nations au Canada en 1760 et elle s'est accrue par la multiplication des parlements en 1867. Lorsque Groulx voudra, en 1924, traiter de l'idée nationale, il se trouvera en présence des données suivantes: "Minorités françaises dans les Etats anglais, ou majorité française dans la province de Québec, il nous faut d'abord faire le partage de nos devoirs envers notre race et envers notre Etat provincial; faire ensuite le partage de nos devoirs envers l'Etat fédéral qui est au-dessus des Etats provinciaux; faire enfin le partage de nos devoirs envers

l'Empire qui est au-dessus de l'Etat fédéral." (1) Et après avoir signalé cette faiblesse de l'idée nationale, dont nous souffrons toujours, il concluait en plaisantant: "Pour être en règle avec tous les loyalismes, nous sommes obligés de tenir dans nos mains trois ou quatre drapeaux où il ne manque que le nôtre." (2)

L'année suivante, il explicitait cette même idée: "En tout Etat fédératif, la notion de patriotisme est de soi complexe, embrouillante pour l'esprit populaire. Aux aspirations si simples de l'ancienne nation canadienne-française, étaient venues se superposer ce que l'on appelait les aspirations de la plus grande nation canadienne, être imprécis et confus." (3) Et sa conclusion ressemble à la précédente: "Au Canada français, nous sommes devenus le peuple qui a deux ou trois patries, excepté la sienne." (4) Entre ces allégeances, comment faire le partage quand ce sont les mêmes hommes et les mêmes partis, au surplus, qui oeuvrent sur l'une et l'autre scènes, la scène provinciale et la scène fédérale, et qui parlent avec autant de facilité de l'indépendance du Canada, un jour, que de l'autonomie ou de l'indépendance du Québec, le lendemain? Comment sommes-nous devenus ce peuple sans patrie?

La naissance de la nation canadienne-française date d'avant 1760, mais 1760 remet à nos pères et à eux seuls la garde de notre destin. Ainsi "l'heure de 1760 fut capitale pour nous" (5). Jusqu'en 1774, nous devons penser davantage à la défense qu'à la reconstruction. Avec l'Acte de Québec de 1774, "les Canadiens sont devenus définitivement et officiellement des Canadiens", (6) constate Groulx, mais nous savons qu'ils sont incapables de se définir. 1791 marque un autre progrès puis-

1. *Dix Ans d'Action française*, (Montréal, 1926), 224.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, 252.

4. *Ibid.*, 225. Nous remarquons tout de même qu'en 1917, l'abbé Groulx avait écrit: « Dégagée des étroitesse du provincialisme, l'idée de patrie s'était amplifiée aux yeux de tous. » RHAF, vol. XXI, no 3a, 667.

5. *Ibid.*, 240.

6. *Ibid.*, 244.

que le Bas-Canada devient une colonie distincte, un Etat français. Pour la deuxième fois, l'Angleterre consacrait "les aspirations latentes du petit peuple" (7). C'est une étape importante, quand on la voit dans la perspective du sentiment national. "Les pensées et les volontés collectives auraient enfin où se réunir et se concerter" puisque "le régime politique de 1791 apportait à la jeune nationalité un moyen d'action plus efficace, un organe qui pouvait devenir puissant: au-dessus des petites collectivités paroissiales, il a dressé le comté; au dessus du comté, il a hissé le parlement" (8). Durant le demi-siècle suivant, qu'exprime le nationalisme de Papineau et de ses amis "sinon la volonté d'un jeune peuple d'être maître de sa politique et de ses finances, maître du domaine national et des ressources du pays, maître de sa culture intellectuelle et des moyens de la soutenir" ? (9) Tenons compte du fait que l'Union devait aboutir à notre suppression pour saisir, dans l'interprétation de Groulx, l'importance du retournement de 1842 qui fait que "le parlement uni devint un parlement fédéral où chaque groupe légiféra pratiquement pour sa province" (10). Et c'est dans cette dernière optique que l'historien a vu, en 1925, les institutions politiques de 1867 où "deux races s'associent pour s'entr'aider, nullement pour se subordonner ou se fusionner" (11).

Mais la confusion va croître, encore une fois, lorsque des hommes tels Georges-Etienne Cartier, dans leur enthousiasme pour la création de 1867, lanceront le mot de "nouvelle nationalité". Veulent-ils traduire le "new nation" des "Pères" anglais ? Ils se croiront obligés d'expliquer qu'il s'agit d'une "nationalité politique" au-dessus des nationalités française et anglaise. N'est-ce pas assez, après ces phases de notre histoire décrites par Groulx, pour embrouiller sinon effacer dans l'esprit de la popula-

7. *Ibid.*, 245.

8. *Ibid.*, 246.

9. *Ibid.*, 247.

10. *Ibid.*, 249.

11. *Ibid.*, 250.

tion l'idée de patrie ? Cette évolution a ébranlé "notre vieil idéal national". C'est le moins qu'on puisse dire.

Fruit de cette évolution, le régime de 1867 est accepté comme une union fédérative et non comme une union législative. Ce fut le résultat d'une grande bataille. "En réalité, elle se livrait depuis vingt-cinq ans, depuis le temps de l'Union, explique Groulx, par l'obstination inflexible de nos chefs à ne pas accepter l'effacement de notre province." (12) Tel était donc l'enjeu qui nous a risqués dans la Confédération. Et l'union fédérative, dans les conditions qui existaient en 1867, apparaissait comme "la bonne solution" puisqu'elle était dans la ligne de "l'ancien programme de la race", le programme de "notre survivance française" qui rendait possible "la légitime survie des aspirations nationales" (13).

Rendue possible grâce au Bas-Canada, la Confédération devait assurer la stabilité de la condition politique et nationale des Canadiens français et non pas en accroître les périls. Et c'est pour cette double raison, selon l'abbé Groulx, que ce sera le Canada français qui déterminera la nature même du contrat fédératif. Il s'agit d'un double contrat: "un contrat politique qui réservera toute son autonomie de province, délimitera soigneusement juridictions fédérales et juridictions provinciales; mais aussi un contrat de caractère national et religieux qui, avec les droits de la nationalité canadienne-française, fixera la condition des minorités religieuses dans les provinces" (14).

Ce n'est pas que les Canadiens français aient accepté ce contrat à l'unanimité. L'union fédérative leur avait paru acceptable alors qu'ils rejetaient absolument l'union législative. Mais l'union fédérative elle-même a suscité des inquiétudes et une vive opposition, telle que Groulx pouvait rappeler en 1927: "Être ou n'être pas fédéraliste,

12. *La Confédération canadienne*, (Montréal, 1918), 61.

13. *Ibid.*, 65.

14. « Les Canadiens français et la Confédération », RHAF, vol. XXI, no 3a, 682.

c'était trahir ou ne pas trahir sa race et tous ses espoirs." (15) Et la Confédération ne fut tout de même votée au parlement de 1865 que par vingt-sept députés canadiens-français contre vingt-deux. De quoi s'inquiète-t-on ? De ce qui, depuis 1774, fait l'objet du sentiment national des Canadiens français sinon leur concept même des éléments de la nationalité: la langue, la foi, les droits civils. Les articles 133 et 93 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique offriront des garanties à la sauvegarde de ces éléments.

Ces garanties ne seront efficaces que si le peuple qui en bénéficie possède "un cadre politique autonome" capable de soustraire ses ressortissants à l'Etat unitaire, "destructeur des particularisme". (16) De par sa nature même, une fédération politique suppose l'autonomie des unités composantes. Sa durée elle-même tient à la solidité des garanties qu'elle peut offrir aux droits des parties. Qu'advient-il si le pouvoir central mine l'autonomie de ce cadre politique et n'oblige pas les autres unités de la fédération à respecter chez elles les droits des minorités qui y vivent ?

L'historien a toujours vu dans la Confédération canadienne un pacte entre deux groupes ethniques, entre deux nations. Dès 1917, il écrivait: "Nous assistons au groupement d'unités ethniques ou politiques désireuses de se procurer une protection plus efficace contre l'agression étrangère et d'accroître leurs progrès à chacune par une communauté plus étroite d'efforts." Mais ce groupement doit respecter ce qui apparaît essentiel aux Canadiens français, leur autonomie, base de cette unité fédérative. "C'est là, en effet, et nous y appuyons, l'un des principes essentiels de ces sortes de groupements, principe fondamental et souverain qui doit prévaloir bien au-dessus des textes et des définitions constitutionnelles." (17)

Groulx reviendra souvent sur la nature du pacte fédératif. Il n'ajoutera rien d'essentiel à ce que nous venons

15. *Ibid.*, 684.

16. *Ibid.*, 686.

17. « Ce Cinquantenaire », RHAF, vol. XXI, no 3a, 669.

de citer. Ce qui le préoccupe, c'est le respect de ce pacte par les parties contractantes. De la confiance qui régnait en 1867 chez une petite majorité de Canadiens français, on passera plus rapidement à la déception. Moins de cinquante ans plus tard, l'observateur constate que "l'oeuvre de destruction est presque achevée, et (que) nous allons léguer à l'histoire l'un des exemples les plus saisissants des lamentables banqueroutes qui peuvent atteindre les unions législatives" (18). Les rapports du pouvoir fédéral avec les provinces ont été faussés par le centralisme, et certaines provinces n'ont pas respecté les engagements officiels touchant les droits linguistiques, religieux et civils des minorités.

Les faibles garanties offertes à la protection de ces droits furent encore affaiblies par l'attitude excessivement libérale de nos députés, "les chargés officiels de la défense catholique et française". Groulx leur reconnaît toutefois qu'avant tout, "ils prétendent assurer l'autonomie de Québec contre le pouvoir central" (19). Et il explique ainsi la teneur de cette autonomie: "Nos lois civiles, nos institutions municipales, la colonisation, les droits scolaires, tout ce qui pouvait devenir les contreforts de notre vie nationale, ils s'emploient à le fortifier contre les assauts de l'avenir." (20) Ils agissent selon l'idée qu'ils ont de la vie nationale. Ils se rendent compte de la vanité qu'il y avait à compter sur le gouvernement central pour assurer l'épanouissement de la collectivité canadienne-française du Québec. On finira par reconnaître l'existence de deux nations au Canada et leur impossible fusion. Mais en 1917, dans l'ordre du sentiment national, dans les difficultés d'allégeance, on croit que la petite patrie doit être subordonnée à la plus grande (21), même si cette patrie est notre "province française" (22). Groulx ne parle pas encore de nation distincte, mais il dit de cette province française: "C'est l'autonomie de cet

18. *Ibid.*, 670.

19. *La Confédération canadienne*, 187.

20. *Ibid.*, 187-188.

21. *Ibid.*, 231.

22. *Dix Ans d'Action française*, 100.

Etat et c'est son particularisme national que nous avons fait reconnaître par le pacte fédératif de 1867." (23)

Par malheur, cette autonomie est en danger, et Groulx en prend acte dans un article intitulé "Notre doctrine", en janvier 1921: "Le système politique de notre pays, tel qu'en voie de s'appliquer, ne conduit pas à l'unité, mais tout droit à l'uniformité." (24) C'en était déjà assez des maux précédents. Les conséquences de la Conquête ont pesé lourdement sur nous. "Ce mal de la conquête s'est aggravé, depuis 1867, du mal du fédéralisme." (25) Il est vrai que la Confédération, nécessité politique peut-être, a pu stimuler les progrès matériels dans le pays; mais elle met en jeu nos intérêts fondamentaux et nous oblige à une continuelle défense.

Et pourtant, l'historien avait pu croire, en 1917, en la création d'un "esprit canadien", d'une "âme nationale" dans le sens "d'un océan à l'autre". Mais le traitement fait aux minorités dans le régime fédératif firent évanouir cette espérance. "Toutes les minorités françaises, constate-t-il en 1917, se tiennent dans l'attitude défensive et doivent se battre non pas seulement pour l'un ou l'autre de leurs droits, mais pour le droit suprême de l'existence." Cette importance du droit des minorités est telle dans l'esprit de l'historien qu'il n'hésite pas à affirmer qu'en son nom on peut parler séparation: "Et pour qui nous prend-on enfin si l'on croit que nous allons prolonger plus longtemps cette alliance de dupes où notre race n'a plus qu'à choisir entre la séparation et l'abdication?" (26) Et la faute en est en grande partie à "nos hautes classes dirigeantes". Le fonctionnement du régime fédératif de 1867 à 1917 amène l'observateur à prononcer "les mots très graves de fiasco et de faillite" (27). Et pourquoi cette faillite? Parce que le respect des libertés civiles et religieuses et l'égalité des

23. *Ibid.*, 101.

24. *Ibid.*, 127.

25. *Ibid.*, 126.

26. « Ce Cinquantenaire », RHAF, vol. XXL, no 3a, 673.

27. *La Confédération canadienne*, 237.

racés sur lesquels on avait fondé la fédération furent oubliés. Les minorités subissent des assauts répétés et les races sont divisées. On constate toujours qu'unir deux nations dans une seule "nationalité politique" doit aboutir à l'assimilation ou à quelque forme d'indépendance.

Nos chefs politiques de 1867, Cartier, Langevin, Cauchon, auraient-ils pris sur l'avenir des gages téméraires ? Le régime de la fédération allait-il nous obliger à une surveillance et à des luttes continuelles ? Les événements sont là tous les jours pour le démontrer. Dans une conférence, en avril 1918, l'abbé Groulx notait : "En ces derniers temps... l'on dédaigne de s'en prendre à l'un ou l'autre de nos droits; l'on s'en prend à tous." (28) Dans cet état de défense, et pour que la race ne meure point, il indiquait ces impératifs : défense de la langue, défense de notre caractère ethnique, organisation économique de notre province, et cet article doit compter parmi les premiers. Il importe de savoir "si nous garderons chez nous et exploiterons pour nous notre or, nos épargnes, les ressources de notre sol, toutes nos richesses, sans attendre qu'elles soient afferchées par le capital étranger" (29). Il nous fallait, affirmait-il, garder notre bien parce que "... les oeuvres d'ordre supérieur... sont dépendantes de la puissance de l'argent" (30). Et cet effort économique se subordonne encore à "l'action proprement nationale, patriotique" (31). Ces directives seront fréquemment répétées. Et pourquoi ? C'est le régime de la fédération qui oblige toujours à ces luttes pour la défense de "notre intégrité catholique et française".

Devant cette déception née de soixante ans de fonctionnement du régime fédératif, Groulx n'hésite pas à formuler cet avertissement sur l'avenir de la Confédération." (32) A partir de là, pouvons-nous prévoir ce que sera l'avenir de la Confédération ?

28. *Dix Ans d'Action française*, 44.

29. *Ibid.*, 57-58.

30. *Ibid.*, 58.

31. *Ibid.*, 60.

32. « Les Canadiens français et la Confédération », RHAF, vol. XXI, no 3a, 694.

En 1918, on note des signes d'un écroulement du système, et on s'inquiète du sort qui nous sera fait. Dans cette conjoncture, le porte-parole de notre race se défend bien d'accuser le régime politique de tous nos malheurs. Il croit au "rôle nécessaire de cette dernière période dans notre existence nationale" parce qu'elle nous a vus "maîtres dans notre province et nous a laissé le temps de prendre de la vigueur" (33). On dira plus tard que la Confédération nous a donné un Etat provincial. Et si on lui demande, encore en 1919, ce qui est la "patrie naturelle", il répondra que c'est le Canada. Il semble que toute autre réponse eût été inconcevable à ce moment-là: "La patrie... c'est le sol qui nous a vus naître... et le sol qui nous a vus naître et où nous avons grandi, c'est jusqu'à nouvel ordre, le Canada..." (34)

En 1922, l'union apparaît encore précaire: "Une évidence aussi grave nous montre le *statu quo* proprement canadien... compromis. Que de forces divergentes ébranlent, à l'heure actuelle, la Confédération canadienne! Dans l'ordre économique, l'Ouest affiche bruyamment les principes du libre-échange, cependant que l'Est entend river sa fortune aux théories protectionnistes." C'est un "redoutable antagonisme. Les rivalités de races, quoi qu'on dise, n'ont rien perdu de leur acuité..." (35) L'analyse des réalités géographiques et politiques de 1922 faisait présager un morcellement de la fédération. Et dans l'éventualité d'un morcellement, sur lequel Louis-Alexandre Taschereau donnait même un avertissement, Groulx essayait de tracer le devoir des Canadiens français du Québec: "Puisque l'ordre actuel ne doit pas durer, puisque le dessein de la confédération canadienne n'est rien moins qu'immuable, nous disons, nous: arrêtons là notre ancien programme. Nous ne pouvons continuer d'organiser notre avenir dans un cadre périmé. Si demain un Canada oriental doit se constituer où les provinces du bassin du Saint-Laurent reprendront des assises nou-

33. *La Confédération canadienne*, 240.

34. *Dix Ans d'Action française*, 100.

35. *Ibid.*, 143.

velles, le Québec n'abdiquerait son rôle en cette entreprise qu'au péril du suicide. Quel problème pour nous est plus urgent que celui-là ?" Et point n'est besoin d'insister sur le sens de cet avertissement: "... quand un dénouement se fait pressentir avec tous les caractères de l'inévitable, n'est-ce pas un devoir rigoureux de parer aux événements prochains ?" (36)

Et alors, sur ce territoire où nous sommes enracinés, se déploierait "le rêve d'une indépendance française" qui "ne cesse plus de hanter l'esprit de la race... depuis l'époque lointaine où, par la conscience acquise de notre entité ethnique, s'éveilla chez nous l'idée de patrie et de nationalité..." (37) Et sa conviction sur l'avenir de la fédération se renforce du spectacle dont il est témoin dans le monde extérieur: "Si l'on observe la vie du monde en ces derniers cinquante ans, l'on voit que partout les nationalités ont aspiré à l'émancipation, parce que partout les empires ou les grandes fédérations ont tenté de les broyer." La ligne de l'histoire lui laisse entrevoir l'avenir: "C'est de la constance du péril suspendu sur notre existence française, qu'a vécu notre rêve irréductible d'indépendance politique. Ce qui fut la volonté du passé, ne peut que demeurer, dans le prolongement du même état de choses, le but de notre avenir." C'est la constitution d'un Etat français. Ces prises de position ont été longuement mûries. "Depuis un an bientôt, explique Groulx, ce problème aura été retourné en tous sens, par des hommes qui n'avaient que l'ambition d'être utiles et qui d'abord n'ont voulu se rien cacher de leur responsabilité." (38) C'est donc l'opinion de l'élite intellectuelle du Canada français.

A ceux qui voudraient voir dans ces paroles les ferments d'un séparatisme, l'historien répond: "Nous ne courons au-devant d'aucune séparation; nous n'acceptons que celles-là seules que viendront nous imposer la nécessité ou les hasards de l'histoire et contre lesquelles,

36. *Ibid.*, 151.

37. *Ibid.*, 156.

38. *Ibid.*, 158-160.

par conséquent, ni les uns ni les autres nous ne pourrions quoi que ce soit." Et là même, il nous prévient qu'il ne faudrait pas tenir de "frontières fermées ni surtout hostiles. Ce sera notre devoir autant que notre intérêt de regarder, pendant longtemps, du côté de nos associés d'hier où continueront de nous retenir de puissantes attaches" (39). Toujours dans la perspective de l'avenir de la fédération, Groulx analyse les problèmes de l'indépendance et l'entrée de cet Etat français "comme unité compositante, dans l'ordre international". Il nous faudra chercher nos alliés du côté où "nous inclinent nos affinités spirituelles et la loi de nos intérêts". Et à l'intérieur, "en l'Etat français du Saint-Laurent, se trouveront enclavées des minorités ethniques dont les droits sont à sauvegarder" (40). Il y aura peut-être des étapes vers cette indépendance; "mais ce qui importe sans retard, c'est de fixer les aspirations de notre collectivité française sur l'idéal politique, sur le stade suprême qui est le but essentiel de sa vie". Et pourquoi fixer sur la constitution d'un "Etat français indépendant" l'aspiration du peuple canadien-français ? Parce que le dessein "que nous avait donné 1867 n'eut jamais sur notre race de prise véritable" (41).

L'abbé Groulx avait toujours manifesté à l'égard des minorités françaises outre-frontières une vive inquiétude. Aussi, sur cet idéal même qu'il propose au Québec, tient-il à les rassurer tout autant qu'à les assurer de notre aide: "quand nous avons dressé... l'espoir d'un Etat français dans l'Amérique du Nord, ce n'est pas que nous le croyions d'une réalisation immédiate ni que nos impatiences veuillent avancer d'un jour la réalité; ... nous avons pensé qu'un Etat français parvenu au plein développement de sa personnalité, conscient de sa dignité et de sa mission, deviendrait en Amérique, par la loi même de sa vie et de ses intérêts, un organisateur de solidarité française" (42).

39. *Ibid.*, 161.

40. *Ibid.*, 162.

41. *Ibid.*, 164.

42. *Ibid.*, 185.

En 1936, dans une causerie au Congrès des Jeunesses patriotes, il répète les mêmes assurances: "... nos frères des minorités croient-ils qu'un Etat français autonome, vrai foyer de culture, d'une vie robuste et rayonnante, les pourrait plus mal desservir ? Au reste, ne l'oublions pas, le séparatisme ne serait pas l'abandon et il n'entend pas se présenter ainsi. Il se donne tout au plus comme la résignation à l'inévitable. Quand on ne peut tout sauver, on sauve ce que l'on peut. Et rien ne servirait de périr tous ensemble sous prétexte de s'entr'aider" (43). La séparation ne signifierait pas non plus l'isolationnisme. "Sortis de la Confédération, nous ne pourrions lui rester étrangers. Nos plus hauts intérêts nous commanderaient de conclure avec elle, au moins des ententes commerciales, puis de continuer à vivre parmi les peuples de la planète." (44) Puis il résume sa pensée sur le sujet en cette phrase rapide: "un Etat français dans le Québec, dans la Confédération si possible, en dehors de la Confédération si impossible" (45).

A l'automne de 1937, toutefois, dans un "Pour ceux-là seulement qui savent lire" qui sert de préface à *Directives*, l'homme d'action, l'inspirateur de "disciplines d'action", celui qui est chargé d'éclairer ses compatriotes sur leurs problèmes nationaux, trouvera nécessaire de se défendre contre qui trouve "impossible de parler d'"Etat français" que l'on ne sous-entende: séparatisme." Il plaide ainsi: "Mon attitude à l'égard des institutions de 1867 n'offre pourtant point d'ambiguïté. Je suis pour la Confédération. Mais j'attends que l'on me montre le précepte divin ou humain qui nous impose de nous y laisser étrangler." (46) Il prône alors la nécessité "d'une certaine indépendance économique pour la conservation de la culture nationale", et il ajoute: "Vous êtes forcés d'admettre qu'il n'y a de peuple et d'Etat viables, maîtres de leur destinée, que l'Etat et le peuple maîtres de leur

43. *Directives*, (Montréal, 1937), 127.

44. *Ibid.*, 131.

45. *Ibid.*, 131.

46. *Ibid.*, 13.

vie économique." (47). Ainsi, le regard tourné vers Québec, il demande, à la fin, "un Etat qui, dans le respect des droits de tous, se souvienne aussi de gouverner pour les nationaux de cette province, pour la majorité de la population qui est canadienne-française" (48). Ce sera, du reste, une pensée qu'il a souvent exprimée. Nous l'avons retrouvée, écrite de sa main en 1940, dans une page de garde d'un exemplaire de *La Confédération canadienne*: "Nous ne sûmes même que médiocrement bénéficiaire de notre autonomie provinciale."

Nous sommes conscient d'avoir effleuré seulement les idées de l'historien et de l'homme d'action sur cet événement qui domine, comme il l'a si bien senti et exprimé, notre vie collective. De cette solidarité avec celui qui fut le maître de deux générations il nous reste cette impression, qu'il a si justement traduite devant la Fédération des Sociétés Saint-Jean-Baptiste du Québec, le 7 juin 1964, et que nous tournons à notre compte: "Vos formules ressemblaient étrangement aux nôtres."

Rosario BILODEAU

47. *Ibid.*, 55.

48. *Ibid.*, 118.

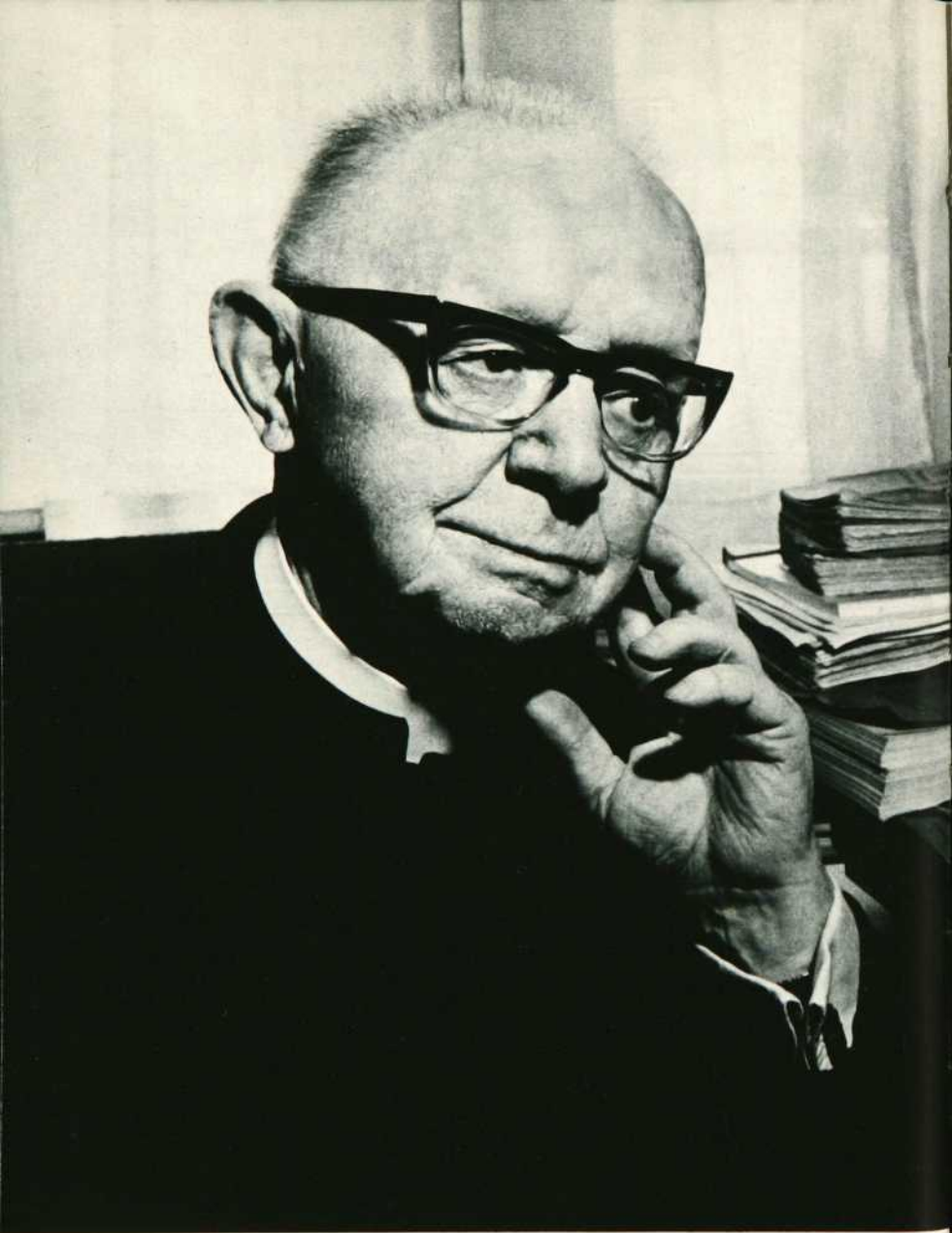
SUPPLÉMENT PHOTOGRAPHIQUE

*Rendu possible grâce à un don
de la Fondation Groulx*

LE MAÎTRE DE NOTRE NATION 1878-1967

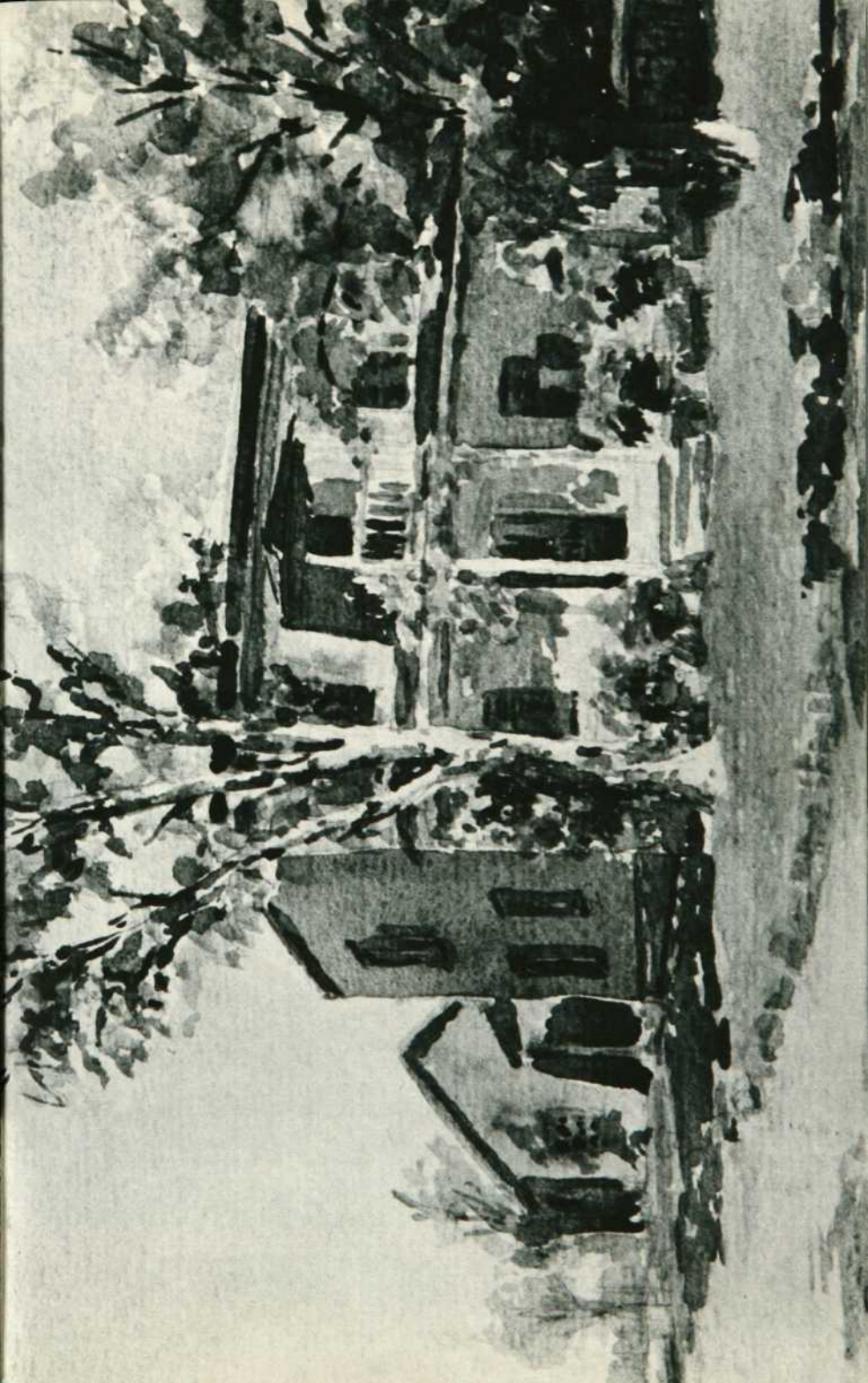
REMERCIEMENTS :

- 1 — À Armour Landry, pour la photo numéro 2.
- 2 — À l'Office national du film pour la photo numéro 28.
- 3 — À René Delbuguet (1209 rue Guy, Montréal) pour la photo numéro 30.
- 4 — À La Presse, pour les photos numéros 23, 24, 25, 26, 27, 29.
- 5 — À la Société Secas Internationale, 400 est, rue Notre-Dame, pour photos 31, 32.
- 6 — À la Bibliothèque Municipale, Montréal, pour photo numéro 19.
- 7 — À la Fondation Lionel Groulx de qui viennent toutes les autres photos. Tout don à la Fondation (261 rue Bloomfield, Montréal) assurera le rayonnement de l'oeuvre de l'abbé Groulx.



2 — À 87 ans: "Nous sommes à une heure grave de notre vie, peut-être la plus grave depuis la conquête." (1965)

3 — Maison sur la terre des Cheneaux.
Il y naquit le 13 janvier 1878.





4 — Première communion à huit ans. 1886.



5 — Sa mère à vingt ans (1849-1943).



6 — Groulx à 17 ans. 1895.



20 ans

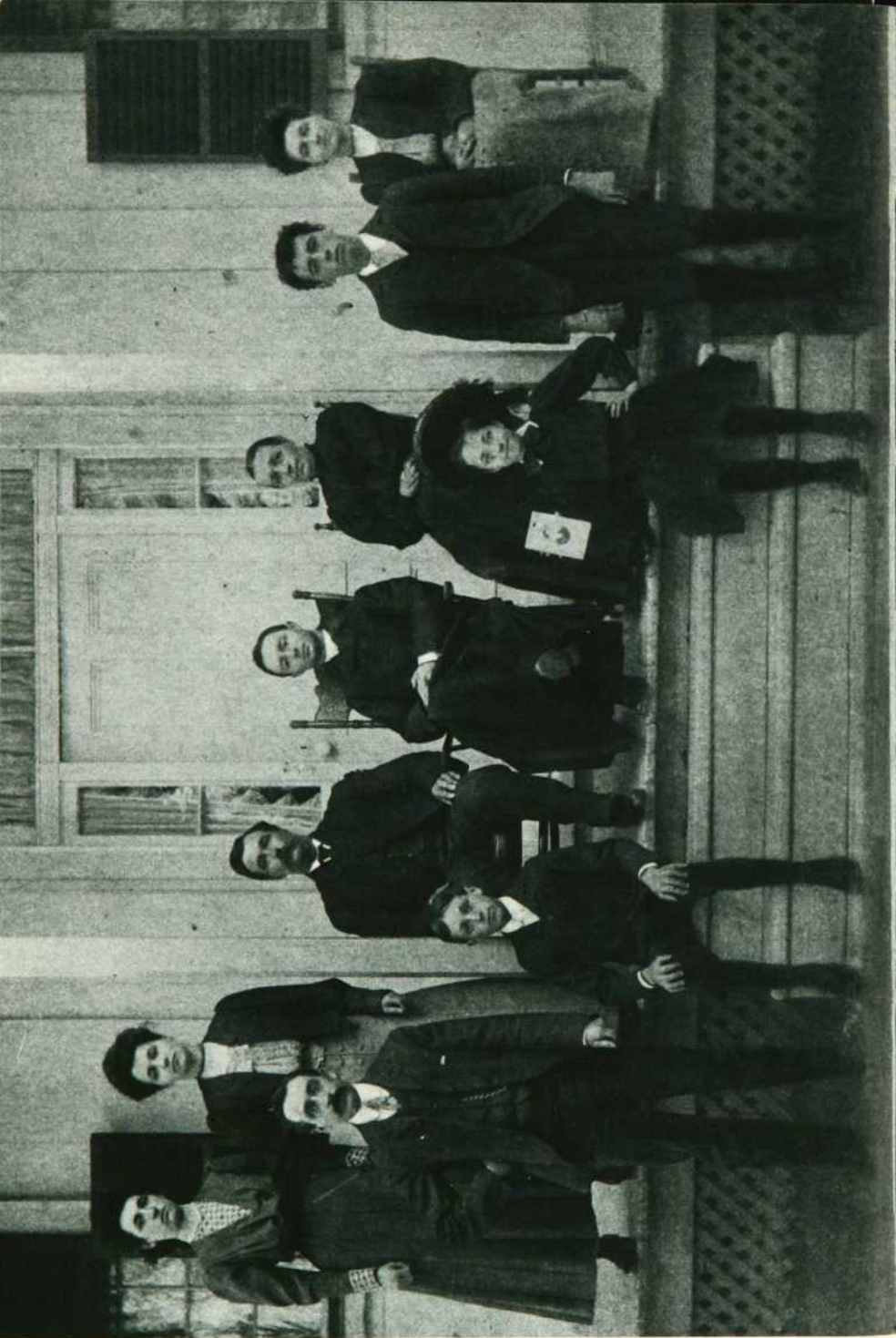
J. Lafrenière, P. Groulx, O. Rochon



8 — Finissant à 21 ans, il porte la moustache !



9 — Séminariste, à cause de sa santé, il dût enseigner la syntaxe au Collège de Valleyfield, 1902.



10 — Portrait de famille. Octobre 1906. Groulx a 22 ans.



30 ans

Vuillemont Montabone

Roma
Via Nazionale. 188

Bonjour ! tous vous autres —



12 — En Bretagne, avec le chansonnier Botrel. 1909.



13 — Avec sa classe de rhétorique, à Valleyfield, en 1910.



Carillon - 24 mai 1919



15 — En juillet 1921, il lit une lettre près
du presbytère de S. Enfant-Jésus.



Les Rapaillages



17 — Il vient d'être élu directeur de l'Action française. 1925.

UNIVERSITÉ DE PARIS -- FACULTÉ DES LETTRES

Année scolaire 1930-1931

M. l'Abbé Lionel GROULX, Professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, Agrégé à l'Université de Paris, fera, sous les auspices de l'Institut Scientifique Franco-Canadien, une série de cinq conférences sur

L'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS AU CANADA

(Des débuts de la colonie à nos jours)

Les conférences auront lieu à la Sorbonne, Salle Louis Liard, à 17 heures, aux dates suivantes :

- I. **Mardi 20 Janvier 1931.** — L'Enseignement en Nouvelle-France au XVII^e et au XVIII^e siècles.
- II. **Vendredi 23 Janvier 1931.** — Au lendemain de la conquête anglaise : ruines et misères intellectuelles.
- III. **Lundi 26 Janvier 1931.** — L'assaut direct contre l'enseignement français.
- IV. **Vendredi 30 Janvier 1931.** — La défense de l'enseignement français.
- V. **Mardi 3 Février 1931.** — Les progrès de l'enseignement français dans la liberté. Son état présent.

Vu et Approuvé :

Le Recteur, *Président du Conseil de l'Université de Paris.*

S. CHARLÉTY.

Le Doyen de la Faculté des Lettres,

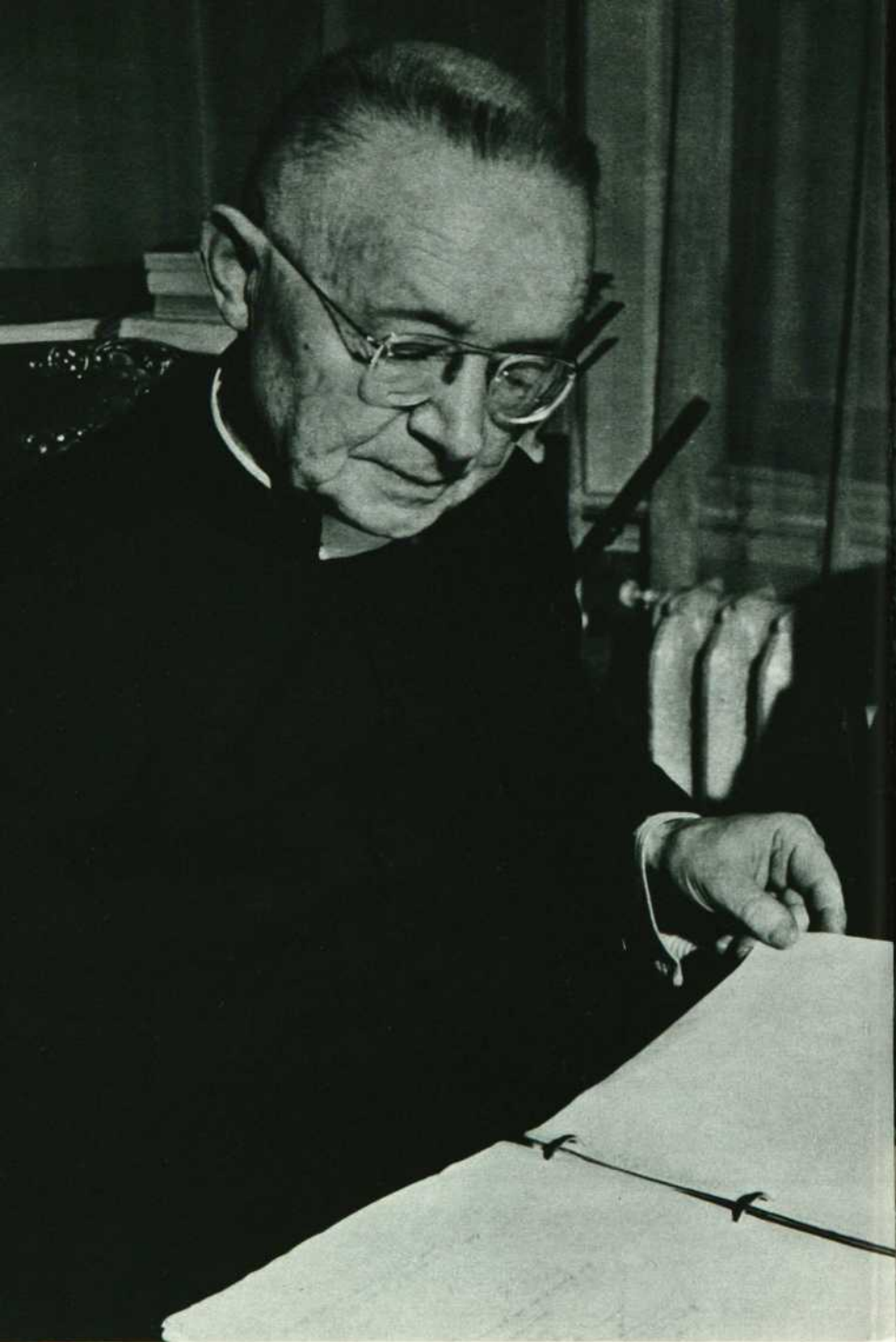
H. DELACROIX.

A. 30. — Paris, Imp. administratives Centrale, 8, rue de Valenciennes 85.



20 — Au cimetière de la Côte-des-Neiges, au tombeau de Jeanne Lavoie. Septembre 1940.





22 — En 1950. Dernière revision avant de donner une conférence



23 — "La liberté, c'est une grande chose !"

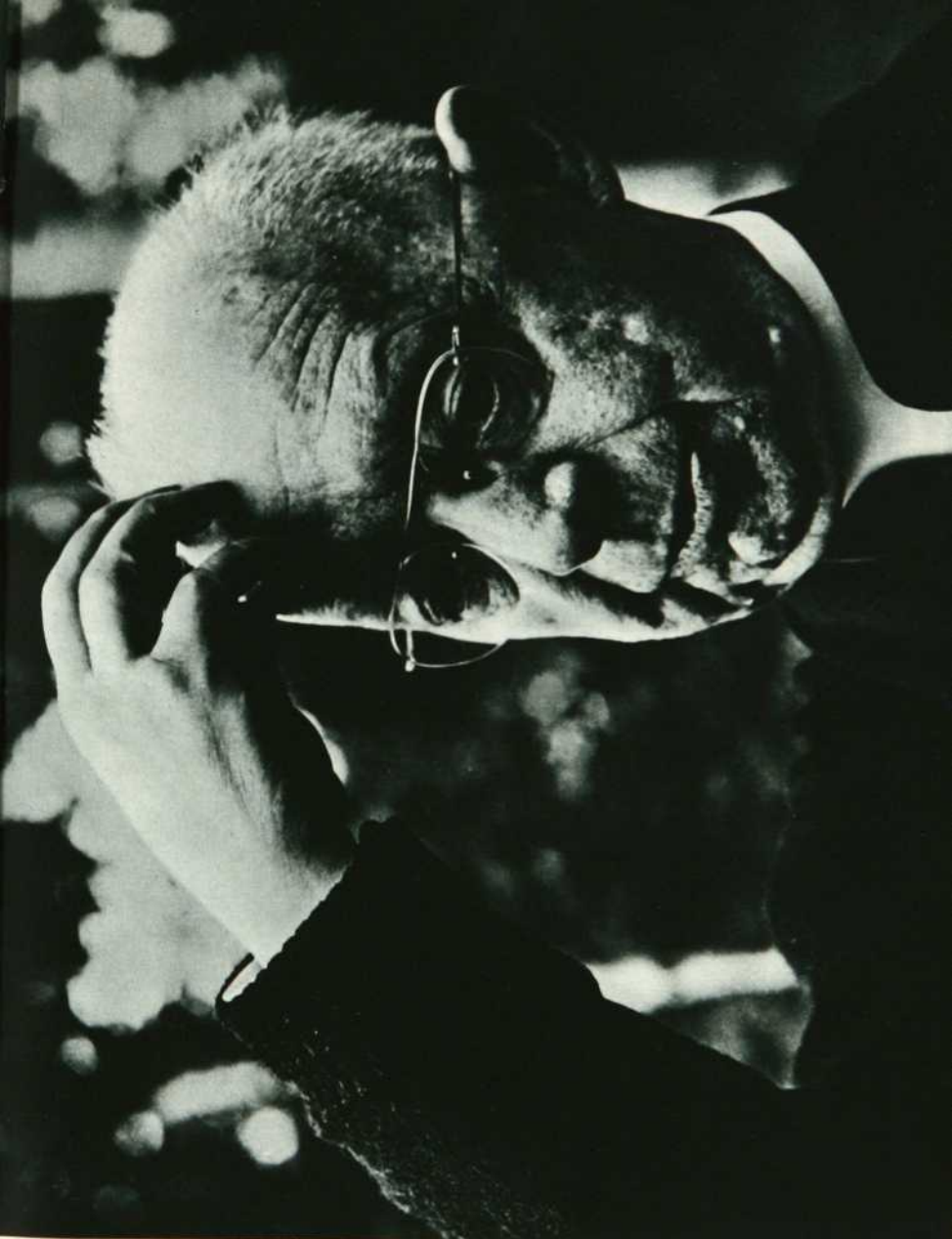


24 — Entre deux psaumes, la jasette à la Baie-des-Ormes.



25 — "La tâche sera difficile mais l'Etat français, nous l'aurons !"





27 — Le geste familier de qui a toujours cru à l'action intellectuelle.



28 — Le poète qui s'est toujours penché sur les fleurs.

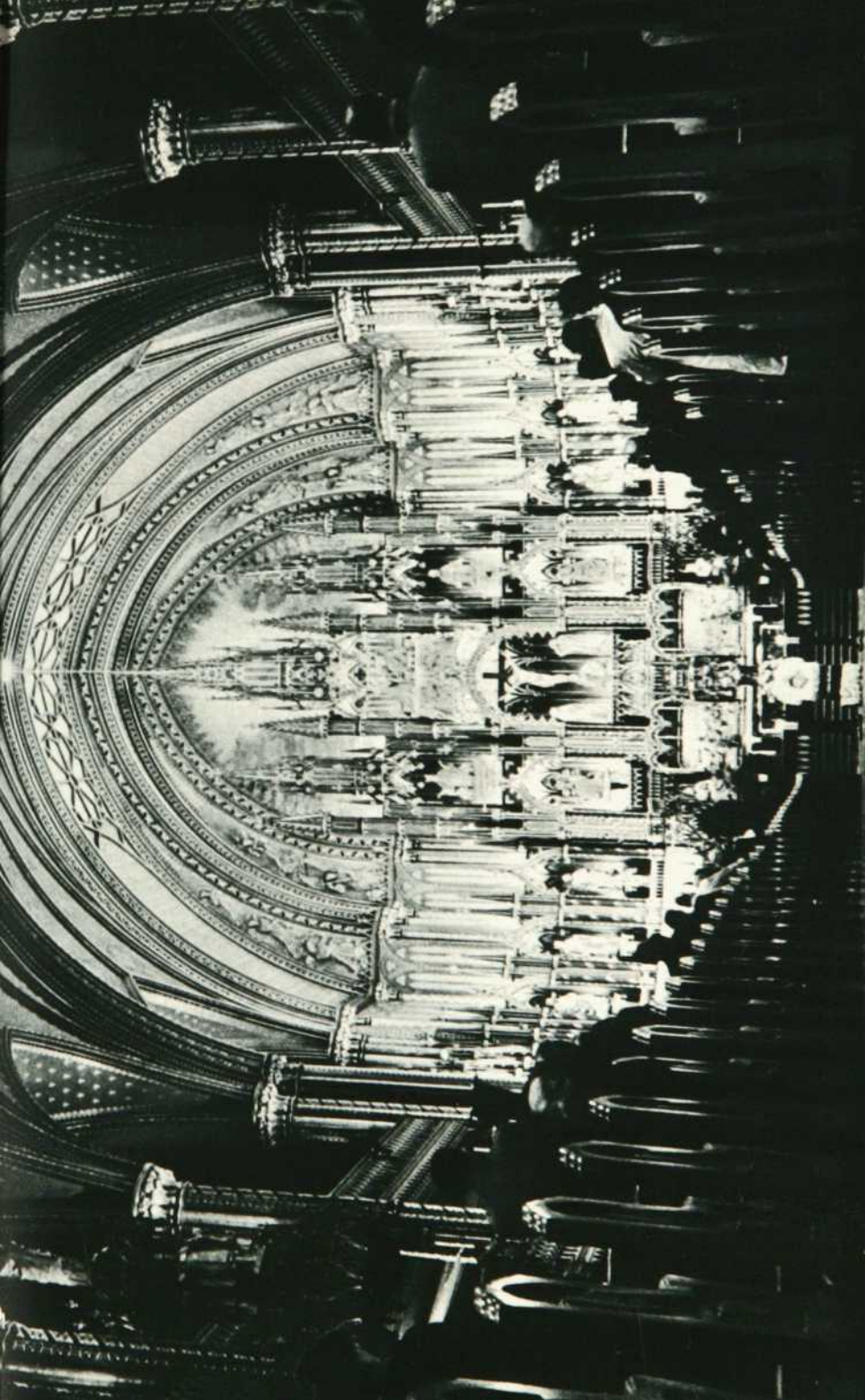


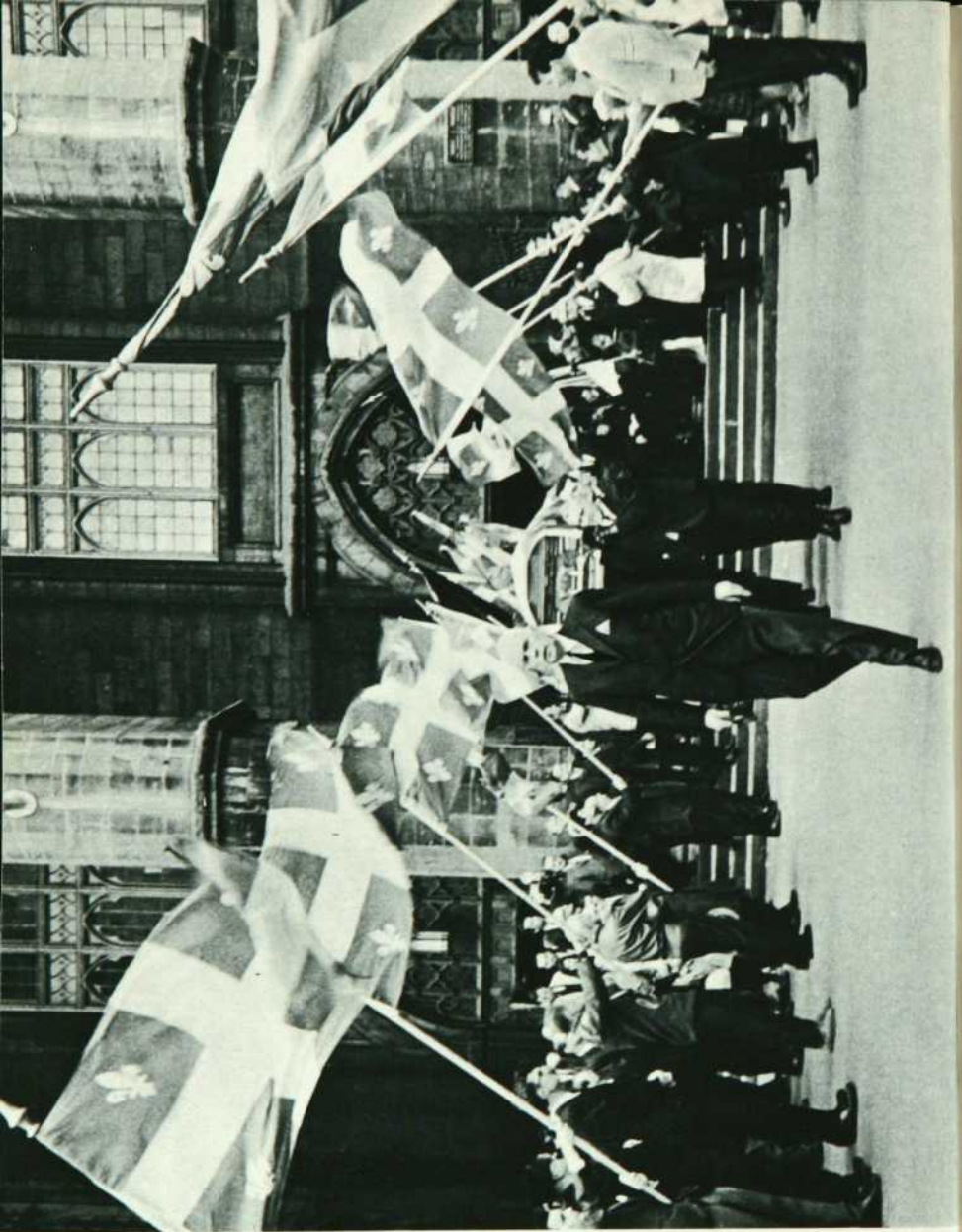
29 — Lors du 50e anniversaire de son enseignement
à l'Université de Montréal.



30 — En bas, les savates en attente. En haut la Fondation Groulx qui poursuit son oeuvre.

31 — Une couronne de lumière. Le cardinal P.-E. Léger officie aux obsèques.





32 — Un vent de gloire. Au sortir de l'église Notre-Dame de Montréal,
Vers Vaudreuil.

Pourquoi avoir tant aimé l'histoire?

par Benoit Lacroix

Il signe ses premiers articles d'histoire au cours de l'été 1900 (1); trois ans après (1903-06), c'est la mise en oeuvre d'un manuel d'histoire du Canada, "à l'usage de mes rhétoriciens"; et par défi aussi: "en souvenir de mon aversion pour cette matière au collège" (2). Les 14 et 21 juillet 1906, la presse locale publie, sous le pseudonyme de Lionel Montal, deux longs articles sur le parler canadien et l'étude de notre histoire (3). On retrouve L. A. Groulx à l'Université de Fribourg, en 1909, suivant plutôt *en amateur* des cours de méthodologie historique (4). Au collège de Valleyfield (1909-1915) il enseigne grec, latin et lettres; en 1912, *Une croisade d'adolescents*, son premier livre (5). A tout prix, l'étude de la littérature nationale ainsi que la connaissance des "glorieux souvenirs" et des "robustes vertus des ancêtres" (6): "comment maintenir l'influence du passé à travers le présent, et comment fortifier et sauvegarder notre vitalité française, si pour reproduire incessamment dans l'âme des fils l'âme de leurs pères, nous ne gardons vivante et efficace l'action de la tradition nationale? De là à la conclusion que nous allons énoncer, il y a

1. V. g. *Angleterre ou Russie* (17 juillet), *L'assassinat d'Humbert* (14 août), *En Chine: la cause de la crise* (31 juillet): dans *Le Salaberry* (Valleyfield, Québec).

2. Trois cahiers inédits (en dépôt à la Fondation Lionel Groulx); voir cahier I, p. 1. — Avec *Ma conception de l'histoire*, à la télévision canadienne (22 décembre 1959) et dans *L'Action Nationale* 49 (1960), p. 603.

3. 14 juillet: *Le parler canadien et l'étude de notre histoire*; 21 juillet: *Le parler canadien et l'enseignement de notre histoire*. Parus dans *Album Universel* (Monde illustré), publié à Montréal (s.p.).

4. *Ma conception de l'histoire*, p. 603.

5. Aux éditions de l'Action Sociale Limitée, 264p. La deuxième édition (Granger Frères, 1938) offre un texte retouché. Les *Actionnaires* et les *Céciliens* sont devenus des « jeunes croisés », ou tout simplement de « jeunes canadiens-français » (p. 144-45).

6. Edition originale, p. 144-5.

moins qu'un pas: l'étude de l'histoire du Canada s'impose, et de nécessité de moyen, à tous les jeunes patriotes qui ambitionnent de continuer les aïeux, à tous ceux qui aspirent à poser une pierre harmonieuse dans l'édifice qui s'élève" (7). On connaît la suite: 3 septembre 1913, Bourassa s'interroge sur l'enseignement de l'histoire dans nos collèges; 5 octobre Groulx répond à Bourassa et l'entretient de ses expériences de professeur d'histoire au Collège; 27 octobre, la lettre de Groulx à Bourassa paraît dans *Le Devoir*. Les journaux enchaînent, le débat a de la qualité. Deux ans après, Mgr Bruchési invite Lionel Groulx à occuper la première chaire d'histoire du Canada à l'Université (Laval) de Montréal, poste qu'il détient jusqu'en 1949. 1946: fondation de l'Institut d'Histoire d'Amérique française. 1947: *Revue d'Histoire de l'Amérique française*. Entre-temps, cours, livres, articles, conférences, beaucoup de discours (8). Quand son médecin lui conseille de se reposer en 1958, alors qu'il atteint 80 ans, Groulx répond en rédigeant ses Mémoires (*à paraître*), publie cinq autres livres, dirige sa revue, réédite ses oeuvres. Au mois d'avril 1967 les éditions Fides lui demandent quelques lignes qui iraient aux étudiants de son pays. A mainlevée:

Je crois de plus en plus à la survivance de l'histoire, à son rôle humanisant. Plus l'on parlera de son accélération, plus les hommes sentiront le besoin de la richesse d'expérience que représente une connaissance authentique du passé (9).

Rarement l'histoire aura trouvé un serviteur plus tenace. Imaginez: 1900 à 1967 !

Pourtant cet historien est sans illusion. "Pour ma part, l'avouerai-je, cette sorte de préoccupation sur la gravité de mon métier n'a pas laissé de fréquemment

7. *Ibid.*, p. 145.

8. Cf. *L'Oeuvre du Chanoine Lionel Groulx. Témoignages. Bibliographie*. (Préparé par Juliette Rémillard et Madeleine Dionne). Les Publications de l'Académie Canadienne-française. Montréal (1963); *Lionel Groulx* (Classiques Canadiens). Montréal, Fides, 1967, p. 7-33.

9. *Lionel Groulx*, p. 26 (fac-similé d'écriture).

m'assaillir" (10). La situation de pionnier que fut la sienne, la difficulté à se garder libre dans un milieu forcément limité (11), la place plus minime encore faite à l'historiographie dans sa propre université durant tout le temps de son enseignement, et même après; un salaire de famine, le "dédain presque olympien de la critique, au Canada français, pour l'histoire et les historiens" (12), jusqu'à ces dernières années disons; les propos douteux que sa large prose et ses discours font naître contre son oeuvre de chercheur, les historiens anglophones qui en général n'y comprennent rien et mélangent tout (13), tout concourt à ne pas lui rendre la vie facile. Lionel Groulx est souvent seul. Il vit seul, en ermite (14). Mais attention ! l'ermite monte au forum dès qu'il en a l'occasion. Et cela aussi lui cause des ennuis. Il a surtout en horreur de perdre ses amis. Or il les perd souvent. Sera-t-il comme la majorité des historiens, *enterré vivant* ? Sait-il que chaque génération ensevelit celle qui la précède ? "Au reste, je ne me fais pas d'illusion sur la portée et sur le sort d'une oeuvre historique... Il n'en est pas de si rapidement démodée" (15). "Métier tellement absorbant, débordant", on travaille toujours "sur une matière mouvante, fuyante" (16); "oeuvre pres-

10. 3 février 1960 dîner de la Fondation Lionel Groulx causerie et d'après manuscrit dactylographié (en dépôt à la Fondation), p. 8; disque RCA Victor M8-7498 — Voir finale de l'*Histoire du Canada français depuis la découverte*. 4e édition, Montréal, Fides. 1960, t. 2, p. 404.

11. Cf. *Vers l'émancipation*. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, p. 8-9; note 14.

12. *Ma conception de l'histoire*, p. 616.

13. V. G. *Time* 89 (June 2nd 1967), p. 57, sous la rubrique *Milestones: Died: Canon Lionel Groulx*, 89. Roman Catholic priest and early force behind French Canadian nationalism. A long time (1915-1948) history professor at the University of Montreal who in lectures, countless articles and 30 books preached the revival of French Canadian Civilization « contaminated by the Protestant and Saxon atmosphere », and advocated a Canada composed of virtually autonomous states: of a cardiac arrest; in Vaudreuil, Que.

14. 9 février 1935: « Je ne suis qu'un pauvre homme qui regarde passer, par sa fenêtre, le train de la vie. Je suis un homme de cabinet... Il ne m'arrive jamais d'être au pouvoir », *Nos Positions*, éd. de l'Action Catholique, p. 8.

15. Causerie au Dîner de la Fondation Groulx, manuscrit, p. 10.

16. *Expériences d'historien*, conférence à Radio-Canada (série « Votre auteur préféré »), 29 février 1948; notes manuscrites, pp. 10, 31.

que surhumaine qui exige d'être vue de si haut et d'un oeil si large"... : *Histoire, tourment de l'homme !* (17). Mais jusqu'au bout son coup de charrue, dirait-il: "dur et magnifique métier d'historien" (18), si bien que le lundi 22 mai, veille de sa mort, vers les six heures du soir, il termine l'article promis à son ami Victor Barbeau; il finit sa vie par un hommage aux historiens, hommage surtout à quelqu'un qu'il a beaucoup lu, Pierre de la Gorce (1846-1934) (19), un de *mes auteurs préférés*.

Quelle fidélité !

Au dîner de la Fondation qui portera désormais son nom, le 3 février 1960, Lionel Groulx, à 82 ans, récapitule et aligne ses raisons d'aimer l'histoire. Ses raisons ? Celles de tous les historiens consacrés depuis Hérodote. En plus d'être "un des plus nobles et un des plus subtils exercices de l'esprit humain", l'histoire renouvelle mon univers intérieur, elle élargit mes horizons: elle est comme l'expérience des siècles. Histoire: maîtresse de vie, sagesse des peuples, connaissance de l'homme. "Par elle, je peux m'associer à la vaste société des esprits de tous les temps... Puis, quel répertoire de drames, de tragédies, de faits merveilleux, l'histoire nous aura conservé. Et qui pourrait évaluer à son juste prix le ferment qu'elle a fourni, par cela seul, à l'imagination créatrice, je veux dire, le parti qu'en ont pu tirer les grands poètes épiques, les grands dramaturges, les grands romanciers..." (20)

Le choix de ses "maîtres" — et ils se succèdent —, les livres qu'il lit, les jeunes qu'il aide et inspire, les

17. Finale de *Histoire du Canada français depuis la découverte*, p. 404.

18. *Expériences d'historiens*, notes, p. 25; cf. *Au Cap Blomidon*. 4e édition. Montréal, Granger Frères, 1953, p. 214.

19. « Voilà l'historien que j'ai beaucoup aimé, lui qui avec d'autres m'a paru incarner ce que l'esprit français peut mettre de souplesse et d'art dans une oeuvre scientifique. Que leur ai-je pris ? Peu de chose, sans doute, tant ces grands esprits dominent ceux qui les goûtent le plus », d'après l'autographe, treizième et dernière page. *A paraître* dans les Cahiers de l'Académie canadienne-française, édités par Victor Barbeau.

20. D'après manuscrit, p. 5; *Expériences d'historien*, p. 29.

luttés qui ont été les siennes, en diraient long encore sur son amour de l'historiographie. De même l'actualité qui l'a toujours passionné parce qu'il voyait en elle comme le prolongement vécu du passé. Au début, il lit comme tant d'autres jeunes canadiens-français Joseph de Maistre (1753-1821) et Louis Veillot (1813-1883) : c'est sa période *littéraire* (1905-1915). "Venu, ou plutôt amené" à l'histoire, aussitôt il se met à fréquenter les historiens Fustel de Coulanges (1830-1889) et Godefroid Kurth (1847-1916), "les maîtres que j'ai le plus étudiés au tout début de ma carrière" (21). Groulx est né en '78, au siècle de Hegel (+ 1831) et de Auguste Comte (+ 1857) ; il est né exactement un an après la mort de Thiers, quatre ans après celle de Guizot et de Michelet. Oh ! nous ne parlerons pas d'influence, mais retenons le contexte d'histoire *galante*, les goûts de synthèse de l'époque, le style périodique. Entre temps, il rencontre notre F.-X. Garneau, qu'il appelle "un sommet..., une sorte de miracle" (22). Marc Bloch (+ 1944), Lucien Febvre (+ 1956), Gonzague de Reynold, H.-I. Marrou, il les connaît tous. Il ne se lasse pas de lire (23).

Ce qui l'attire, de plus en plus, c'est la connaissance de l'homme : *l'homme*, son esprit, son âme, ce qu'il appellera un jour *l'homme fondamental* (24). "Les faits et les gestes des époques anciennes ne vaudraient point la peine de si âpres recherches s'ils ne révélaient à la fin un état d'âme, une forme d'humanité" (25). "La joie suprême de l'historien restera toujours, à travers l'innombrable complexité des faits, de rejoindre les âmes et de se pencher sur elles" (26). Comprenons-nous bien. *L'âme*, ici, est prise au sens aristotélicien : *l'âme* qui don-

21. *Ma conception de l'histoire*, p. 606.

22. « En vérité, la pensée canadienne ne touche qu'un sommet, et c'est avec *l'Histoire du Canada* de F. X. Garneau », dans *Hist. du Canada français...* 4e éd. Montréal, Fides, 1960, t. I, p. 224.

23. Quand il écrit *Ma conception de l'histoire* (1959), il achève de lire et de souligner (c'est son habitude) *De la connaissance historique* de H.-I. Marrou, dont la première édition est parue à Paris aux éditions du Seuil en 1954.

24. Cf. *Lionel Groulx* (Class. Canadiens), p. 13.

25. *Ma conception de l'histoire*, p. 606-7.

26. *Ibid.*, p. 607.

ne à un être, individuel ou collectif, sa manière d'être, sa forme, sa psychologie. Au sens grec encore: "Je me suis souvenu que toute histoire véritable doit aboutir à une psychologie... De la vaste accumulation des faits, ceux-là m'intéresseront plus que les autres qui viendront marquer l'évolution du type humain, qui auront une valeur ou une signification psychologique" (27). Lui qui avait connu à l'école une histoire faite surtout de schèmes, de dates et de faits célèbres (28), le voici qui s'acharne, avec l'ardeur juvénile qui le caractérisera toujours, à "ressusciter du passé ce qui demeure l'élément le plus élevé, celui par lequel l'histoire vaut d'être écrite, je veux dire la psychologie des époques, l'âme des générations, toute la poussière humaine qui demande à revivre" (29). L'hommage qu'il rend, en 1948, à l'auteur de *La Destinée humaine* (30), est intéressant. Pierre Lecomte de Nouy lui apporte-t-il la justification dont il a besoin pour poursuivre son oeuvre d'historien ? Si l'homme n'est pas d'aujourd'hui, si la race humaine est si ancienne, si elle est multimillénaire, qui racontera son histoire ? Que penser surtout de tous ces sociologues, ethnologues, anthropologues, psychologues, chacun en train de récupérer le passé, "inconnu", chacun à sa manière, plus ou moins limitée, analysant ou subtilisant les comportements de notre propre passé ? Leurs "hypothèses" rendent-elles vains ou inutiles les travaux des historiens ? Non ! Non ! C'est qu'il faut et plus que jamais des historiens qui vérifient et défendent les faits, les dates, les signes et les vestiges du passé :

Un homme par vocation de métier et plus que personne continuera de rassembler ces signes,

27. *Ibid.*, p. 606-7.

28. « Elle (: l'histoire) ne saurait demeurer le spectacle inférieur d'une exposition archéologique, le musée des grands noms et des dates célèbres, simples ossements de l'histoire », *ibid.*, p. 607; cf. préface à *Lendemain de conquête* (1920).

29. *Ibid.*

30. De Pierre Lecomte de Nouy, physicien et biologiste français, qui vient de mourir (1947); paraît à New York, chez Longmans Green et Co, *Human Destiny*, livre promis à un grand retentissement. La traduction française, Paris, aux éditions du Vieux Colombier, 1948. 222p.

ces vestiges, d'en opérer la synthèse, de marquer les nouvelles étapes de l'être merveilleux, doué de cerveau et de pensée, en route vers une destinée de perpétuel dépassement. Cet homme, ce sera l'historien (31).

Groulx a beau généraliser, élargir le débat, parler de l'homme millénaire, on sent bien que le passé humain qui l'attire, avant tout, en tant qu'historien, et ce à quoi il donne toutes ses énergies, c'est le passé français d'Amérique: c'est l'homme d'ici, l'homme canadien-français, le Québécois, l'homme de sa ville, l'homme de Vaudreuil, l'homme du rang des Chenaux. "Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour l'amour de mon pays" (32). S'il est historien, orateur, prêtre, tout ce que vous voulez, il l'est toujours par amour pour *son* petit monde. "Mon petit peuple", "mon petit pays", "les gens de chez-nous": si souvent dits, si souvent écrits, ces mots lui viennent tout naturellement à l'esprit. Pourquoi a-t-il tant aimé l'histoire? Sa première et grande motivation est le fait même d'une race française en Amérique du Nord.

"Bloc à part", "fait de civilisation à caractère original", "nous constituons une histoire et des traditions qui nous sont propres, mais aussi par des caractères physiques et moraux déjà fixés et transmis avec la vie, dès le dix-septième siècle" (33). "Mes jeunes amis... auriez-vous oublié que tout de même vous habitez une province qui a la stature géographique des grands Etats et qu'en ce Québec qui vous paraît si minable, l'on pourrait loger à l'aise la France, la Belgique et la Hollande? ... Voyez donc ce que la technique contemporaine accomplit en

31. *Expériences d'historiens* (Radio-Canada, 29. 1. 48), d'après notes de l'auteur, p. 38.

32. Conférence, aux Trois-Rivières, 24 février 1963.

33. Préface à la première édition de *La naissance d'une race*. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 7. En 1952, finale de *l'Histoire du Canada français...* (t. 2, p. 404): « Un peuple de civilisation française, ne fût-il que le débris d'un grand rêve avorté, est en Amérique du Nord une présence originale ». Le même thème encadre la fondation de l'Institut d'Histoire d'Amérique française et sa revue: *Revue d'Histoire d'Amérique française* I (1947), pages liminaires, p. 3-4; p. 153.

Israël où l'on est en train de faire fleurir le désert..." (34). Comme il est heureux et fier et glorifié d'être de sa race, de sa culture, de sa croyance ! *La naissance d'une race*, *L'appel de la race* sont moins le cri de vengeance de l'habitant frustré contre le marchand vainqueur que la proclamation enthousiaste et nette d'une manière d'être unique en Amérique. Gare à qui s'oppose ! L'historien sait trouver les faits, l'écrivain sait trouver les mots pour répondre à qui de droit, fût-il évêque ou ministre. Lui qui, tout petit, entendit sa mère lui parler de Riel, lui qui a vu, étudié et connaît trop bien l'histoire du fait français en Ontario, au Manitoba, dans sa propre province, sait qu'il faut absolument crier, prêcher à temps et à contre-temps, réclamer sans répit ses droits d'être et de vivre français en Amérique. Il éprouve des colères de géant ou il pratique des manoeuvres de pitié presque malveillantes à l'égard de tous ceux qui ne partagent pas ses convictions nationalistes. On doit respecter l'adversaire, mais la trahison, point. Sa manière d'être en accord avec la réalité de l'histoire et, au besoin, avec ses leçons, est évidente. Défi, courage, ténacité. Les titres qu'il donne à ses conférences ne témoignent-ils pas déjà assez de ses intérêts ? *Les leçons de l'histoire* (1925), *Histoire maîtresse de fierté* (1927), *Histoire gardienne des traditions vivantes* (1937), *Notre Maître le passé* (1924, 1936, 1944), *Orientations* (1935), *Directives* (1937), etc. "L'histoire m'a appris une chose et c'est qu'une nation subsiste et garde puissance de se renouveler, aussi longtemps qu'en son tuf profond, elle garde son type de personnalité" (35).

Il aime l'histoire d'un amour presque viscéral. Plus il vieillit, plus il l'aime. Plus il l'aime, plus il comprend qu'il faut l'aimer encore, l'aimer sans arrêt, et la servir, et encore écrire, et encore vivre, encore parler. Qui l'inspire et le soutient ? Le fait français, disions-nous ; la pensée des ancêtres, aussi. *Chez nos ancêtres*, tel est le titre d'un de ses premiers livres (1930). Mieux il les

34. « Les tâches exaltantes », dans *Chemins de l'avenir*. Montréal, Fides, 1964, p. 105-7; cf. *Lionel Groulx*, p. 12-20.

35. *Pour bâtir*. Montréal, L'Action nationale, 1953, p. 214.

connaît, plus il s'identifie à eux. Plus il devient ancêtre lui-même, plus il apprend qu'il a eu raison : "L'espoir de l'historien" n'est-il pas justement de préciser tel trait du visage des ancêtres ? (36). Comme Alexis Tremblay de l'Île-aux-Coudres, le héros de Pierre Perreault (37), décédé presque au même temps que lui, il aura vécu et compris l'appartenance au pays. Pour la suite du monde ! Amour sacré, dans les deux cas, pour tout ce qui est source, origine, naissance, généalogie, racine ! "Le présent est fils du passé. Entre l'un et l'autre il n'y a pas seulement succession dans le temps ; il y a continuité, solidarité, filiation. Ignorer le passé, c'est se condamner à ne rien comprendre de son temps, parce que c'est tout ignorer des causes, des antécédents qui n'ont pas fini d'agir et dont la causalité toujours active, et bienfaisante ou maléfique, continue à construire ou à détruire la vie d'un peuple. Aujourd'hui est fait pour plus qu'une moitié d'hier" (38).

Devrions-nous préciser que Lionel Groulx était prêtre et qu'il appartenait ainsi à une *race*, une autre ! — dont les origines remontent encore à plus haut que celles de sa race française. Jusqu'à quel degré la croyance qui accorde tant d'importance à l'historiographie au point d'en faire la base du culte et de ses mystères, a-t-elle dirigé la vie du chanoine et inspiré son amour de la patrie et de l'histoire ? Il fut prêtre jusqu'à la fin, dans la plus stricte des fidélités et sans l'ombre du moindre respect humain : mais alors, sa foi en la permanence de l'âme et de la vie l'a-t-elle marqué quand il a voulu interpréter l'histoire de son peuple ? De toute manière, sa théologie mérite d'être vue de près — qui osera ? — et elle a sûrement quelque chose à faire avec son amour de l'histoire. Jusqu'à quel degré son héritage spirituel l'entraîne-t-il

36. Au Dîner de la Fondation L. Groulx (3. 2. 60), p. 10. Dans le manuel (inédit) d'histoire du Canada de 1903, Groulx débute par une « revue rapide du monde », donne ensuite en vrac les raisons d'étudier l'histoire, note l'influence des aïeux (Cahier I, p. 1). Aussi, *L'ancêtre*, dans *L'Almanach de la Langue française* de 1920.

37. Réalisateur à l'Office National du Film et poète (v. g. *Toutes Isles*, Montréal, 1963).

38. *Expériences d'historien*, p. 33.

à judaïser l'histoire ? à privilégier sa minorité ? Son *petit peuple*: un nouvel Israël ? Son *petit peuple*, un *petit peuple* "choisi", petit peuple français d'Amérique sans cesse menacé par le conquérant "égyptien" ? Parmi tant de textes, *Le Canada français missionnaire* (1962) et *Chemins de l'avenir* (1964) entretiennent sur notre histoire des vues qui pourront paraître trop enthousiastes. Certaines de ces pages ont déjà fait frémir nos contemporains. Il le savait et ça ne le gênait nullement ; un jour, il a parlé du cadre doré de ses fresques, mais pour ajouter aussitôt qu'il tenait à ses dorures tout autant qu'à ses tableaux (39). "Si je n'ai pas fait plus petite notre histoire, c'est que je lui ai trouvé d'indéniables parties de grandeur" (40). Il est si fier des siens, il les veut tellement dignes d'eux-mêmes qu'il ne craint pas d'amplifier, d'enluminer, d'autant qu'il est orateur et qu'il a toujours aimé la voile (41). On lui doit d'avoir été franc et loyal (42). Qu'il les a aimés, son pays, sa langue, sa foi ! Amour inlassable, infaillible, incurable.

Mais enfin ! ce grand ami de l'histoire a tellement écrit et tellement discoursu et durant plus de cinquante ans, qu'il ne reste, je pense, pour le bien étudier qu'à procéder par étapes. En tout premier lieu, il faut une édition critique de ses oeuvres (43). Autrement on est

39. 7 décembre 1939: « Aujourd'hui, plus familier avec la technique de mon métier et plus soucieux d'objectivité historique, je n'enlèverais à ce tableau, pas même son cadre doré », dans *Ville Marie, joyau de l'histoire coloniale*, Montréal, Le Devoir, 1940, p. 40.

40. 3 février 1960.

41. Finale de son discours du 3 février (1960): « Dans mon enfance, au bord de la rivière natale, une image m'attirait, celle des yachts à voiles blanches, voiles pareilles à des ailes de mouettes géantes... Image, penserais-je aujourd'hui, de l'oeuvre historique et de son éphémère durée. Heureux pourtant l'historien, s'il a pu accrocher un bout de voile au mât du vaisseau qui portait le destin de son pays ! Heureux de même s'il a pu tracer un sillage où il y avait sans doute de l'écume mais aussi quelques reflets de soleil ! »

42. « L'historien doit travailler et penser avec toute sa personnalité: s'il fait le neutre ou l'indifférent, dirons-nous avec Bossuet, il abdique sa qualité d'homme », dans *Vers l'émancipation*. Montréal, 1921, p. 9.

43. Jean-Ethier Blais, professeur (McGill), journaliste (*Le Devoir*), proposait le soir de la mort du chanoine Groulx (23 mai 1967), la mise en oeuvre d'une *édition nationale*. Rien n'empêche, alors, l'*édition critique* de devenir une *édition nationale*. Au contraire: cf. D. KNOWLES, *Great historical Enterprises* Londres, 1963.

menacé, plus que jamais menacé, par les sciences thématiques, comme par la *méthode réductive* de certaines sciences dites "humaines", qui consiste justement à *réduire* l'homme au départ et à fermer la réalité qu'on veut pourtant comprendre, au nom de telle structure mentale reçue, au nom de telle hypothèse de travail. Vouloir absolument des types et archétypes, des écoles et des contre-écoles, c'est risquer, au moins dans le cas qui nous intéresse, de simplifier et de *réduire* contre toute nuance une oeuvre historique variée, "actuelle" au possible, vaste comme pas une dans la vie de nos lettres. Nous n'oublions pas non plus que Groulx fut un humaniste distingué qui a pratiqué plusieurs genres littéraires et dont l'oeuvre s'étale sur plus d'un demi-siècle. Or un écrivain aussi prolifique ne peut pas s'étudier comme le dernier romancier, ni se citer sans que chaque fait, chaque idée retienne son lieu et contexte, individuel et collectif. L'édition critique, avec ses notes et variantes, ses identifications et ses dates, aide justement à sauver les auteurs des interprétations hâtives et unilatérales; elle les préserve des raccourcis gênants d'une certaine littérature-express qui nous est devenue particulièrement chère (44). Dût-elle contredire les éloges de l'admiration inconditionnelle, dût-elle même desservir quelquefois son auteur, l'édition critique des *oeuvres complètes* de Lionel Groulx reste la première manière que nous connaissions de lui être fidèle et aussi d'aimer l'histoire comme il l'a aimée, *inlassablement*.

Benoît Lacroix

44. Cf. note 13. — 23 mai 1967, X... de la télévision canadienne s'approche; les cameras sont là, vite! — « Monsieur, résumez-nous, s.v.p. l'oeuvre du chanoine Groulx: vous avez 30 secondes. »

Catholicisme et nationalisme en une synthèse vivante

par Richard Arès, S.J.

Indissolublement lié au phénomène du nationalisme canadien-français au XXe siècle, le nom de l'abbé Groulx n'en évoque pas moins l'une des plus authentiques, l'une des plus belles figures de prêtre qu'ait connues le Canada français. Si, toute sa vie, il lutta pour que vive sa nationalité, toute sa vie aussi, il garda la fierté de sa foi et une indéfectible fidélité à son Eglise. En lui s'était opérée la synthèse vivante de son catholicisme et de son nationalisme, et cette synthèse, il aurait voulu qu'elle se réalisât avec autant d'efficacité et qu'elle resplendît avec autant d'éclat chez le petit peuple dont il était issu, chez le peuple canadien-français.

I. *Synthèse vivante dans sa personne*

Que l'abbé Groulx ait pleinement réussi à opérer dans sa personne la synthèse vivante du catholicisme et du nationalisme, toute sa vie en témoigne. Non seulement il partagea le vouloir-vivre canadien-français, comme il définissait le nationalisme, mais il le stimula, l'orienta et l'alimenta; jamais, cependant, il n'oublia sa condition de prêtre. "Dieu merci, déclarait-il, je suis un homme libre; je n'appartiens à personne. Je n'appartiens qu'à ma nationalité, à l'Eglise, à ma conscience, à ma foi" (1). Et encore: "Chrétien, catholique, et par-dessus prêtre, je me sens capable d'aimer facilement tous les hommes" (2). Dans ses discours, toujours le même refrain

1. *Directives*, 1957, p. 93.

2. *Pour bâtir*, 1953, p. 115.

revient: "Si j'entends ne pas oublier que je suis Canadien français, j'entends aussi me souvenir que je suis homme, catholique et prêtre" (3).

Prêtre, il a toujours tenu à être présent le plus possible à la vie quotidienne du peuple canadien-français et voulu en partager le plus possible les peines, les labeurs et les joies. Avant de dénoncer le catholicisme abstrait, irréal, angélique, que certains proposaient alors comme idéal à la jeunesse (4), il s'était efforcé de vivre lui-même un catholicisme concret et incarné, un catholicisme préoccupé des problèmes mêmes dont était tissée la vie des hommes de son temps. De son premier à son dernier ouvrage, d'*Une croisade d'adolescents*, publié en 1912, aux *Chemins de l'avenir*, paru en 1964, toujours la même préoccupation se retrouve d'incarner le catholicisme dans le national canadien-français.

Si bien que parfois des scrupules lui viennent, mais vite la réponse surgit :

"Prêtre de la sainte Eglise, le scrupule m'a pris parfois d'accorder si large part, dans mes écrits et mes discours, au problème économique. Justification toute simple que la mienne. Très tôt j'aurai compris l'effroyable dimension du problème chez nous, ses rebondissements désastreux dans tous les secteurs de notre vie... Quoi donc aura plus retardé l'essor du peuple canadien-français, lui aura fait plus de mal que sa misère économique ? ... Qu'un peuple de salariés ait fini par ne voir, dans son catholicisme, qu'une religion de gagne-petit; que notre enseignement supérieur se soit si lentement développé, faut-il, de ce triste état de choses, chercher si loin les raisons ?" (5)

Parce que catholique, parce que prêtre, l'abbé Groulx, tout en partageant et stimulant le vouloir-vivre collectif de son peuple, se refuse à faire du nationalisme un absolu, qui échapperait aux règles de la morale chrétienne: "Non que le national, écrit-il, soit au-dessus de tout ni

3. *Directives*, 1937, pp. 9-10.

4. Voir, entre autres, *Chemins de l'avenir*, 1964, pp. 42-44.

5. *Chemins de l'avenir*, 1964, p. 120.

que j'aie dessein de m'y limiter... Le national est suspendu à des réalités plus hautes d'où il emprunte sa règle et sa vie" (6). Dans son combat pour la reconnaissance des droits des Canadiens français, il ne croit pas avoir dépassé la mesure de l'honnête et du juste: "Je crois l'avoir fait, confesse-t-il, sans me placer sur le plan d'un nationalisme illicite, encore moins échevelé... Je ne suis ni antianglais ni antijuif" (7).

C'est dans sa foi qu'il puise des motifs de développer son patriotisme et d'aimer toujours davantage son petit pays, son petit peuple: "Messieurs, dira-t-il, je suis catholique pour des raisons qui ne tiennent pas à mon patriotisme. Mais je suis patriote pour beaucoup de raisons qui tiennent à mon catholicisme. Et, de ces raisons, l'une des premières, c'est qu'un peuple chercherait en vain, en dehors du catholicisme, une formule de vie organique" (8). Le fait que le peuple canadien-français soit catholique et missionnaire est pour lui la plus sûre garantie que Dieu ne l'abandonnera pas:

"Dans l'économie actuelle de la rédemption du monde par le Christ, je ne vois pas de raison pour laquelle un peuple catholique, fidèle à sa mission apostolique, s'en irait à la décadence ou à la mort... Nos petits missionnaires répandus de par le monde répondent ici pour nous. Et c'est par eux que j'espère. Car si j'aime mon petit pays, notre petit peuple, pour les liens du sang et de l'histoire qui m'attachent à lui, et pour la forme d'humanisme ou de culture qu'il pourrait incarner, je l'aime d'abord parce que, dans le drame du monde, depuis le Christ, il tient un rôle essentiel: celui d'un magnifique missionnaire de la foi. (9).

Le fondement de son patriotisme et de son nationalisme, il vient de l'exprimer: les liens du sang et de l'histoire, puis la forme d'humanisme ou de culture, enfin l'effort d'incarnation et de diffusion du catholicisme poursuivi par le peuple canadien-français. Sur ce triple

6. *Directives*, 1937, pp. 9-10.

7. *Pour bâtir*, 1953, p. 115.

8. *Directives*, 1937, pp. 74-75.

9. *Pour bâtir*, 1953, p. 149.

fondement, l'abbé Groulx a édifié son nationalisme et l'y a constamment maintenu, un nationalisme, en conséquence, très humain, mais aussi ordonné, réglementé, un nationalisme profondément enraciné mais en même temps ouvert à l'universel sous l'influence du catholicisme.

Dans son testament enfin, l'abbé Groulx s'est expliqué sur sa condition de prêtre si souvent engagé dans le national canadien-français :

"Prêtre, j'ai fait peu de ministère auprès des âmes. Ce fut l'une des nostalgies de ma vie. Je m'en suis consolé en me rappelant que je n'avais choisi, ni ma carrière, ni mon devoir. J'ai accepté le choix qu'en ont fait pour moi mes supérieurs ecclésiastiques. Une autre de mes consolations, ce fut la conscience de travailler pour la survivance du Canada français : petit pays et petit peuple qui, parce que catholique, m'ont toujours paru la grande entité spirituelle en Amérique du Nord. De ce point de vue qui fut celui de toute ma vie, on pourra s'expliquer, je crois, tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai fait, et de même pourra-t-on comprendre que parfois je l'aie fait passionnément" (10).

Mieux que tout autre, ce texte exprime, en même temps que les tensions normales entre le catholicisme et le nationalisme chez un prêtre comme l'abbé Groulx, comment il avait réussi à les surmonter et à opérer dans sa personne une synthèse vivante de sa foi catholique et de son amour pour sa nationalité.

II. *Synthèse vivante dans le peuple canadien-français*

Cette même synthèse qu'il avait réussi à instaurer d'une façon aussi vivante et dynamique en sa propre personne, l'abbé Groulx s'efforça toujours de la retrouver dans le passé du peuple canadien-français, il en fit l'un des points fondamentaux de sa doctrine et même la condition première de la survie de son groupe national en Amérique du Nord. En deux mots, pour lui cette syn-

10. Voir *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, juin 1967.

thèse était à la fois un fait historique et une nécessité sociologique.

1. *Un fait historique*

Historien du Canada français, l'abbé Groulx découvre dans le peuple une liaison intime et constante entre la foi catholique et la vie de tous les jours. Dans ses écrits comme dans ses discours, il revient sans cesse sur ce thème, il en fait même le sujet d'un des chapitres, plus précisément de la conclusion de la première série de *Notre Maître le Passé*. Intitulées "Ce que nous devons au catholicisme", ces pages chantent la grandeur de l'oeuvre accomplie par le catholicisme au Canada français. Il a commencé de travailler pour nous avant même notre naissance, il domine notre vie entière et, à toutes les époques, "il sera la forme la plus active de celles qui nous ont façonnés". Pour la défense de la race, il a élevé, défendu et animé ces deux bastions que sont la famille et la paroisse, il nous a donné la vérité, la salubrité intellectuelle, la morale la plus haute. "Ce n'est pas assez dire du catholicisme qu'il fut l'arc-boutant de notre race; il en est l'armature, l'âme indéfectible qui soutient tout." Le clergé a affirmé et renforcé la volonté de rester nous-mêmes et "l'Eglise a coopéré plus que personne à la préservation nationale"; aussi faut-il souhaiter qu'un jour se dresse un monument sur le socle duquel la reconnaissance d'un peuple aura gravé: "A la Mère auguste de la patrie !" (11)

Toute sa vie, l'abbé Groulx répétera la même affirmation: "Nous sommes catholiques; le catholicisme est resté notre suprême ligne de force" (12); "nous sommes des fils de l'Eglise", et l'Eglise, c'est "l'auguste mère du Canada français, celle qui nous a portés dans ses bras comme jamais mère n'a porté son enfant" (13). Le catholicisme nous a donné une conception spiritualiste de la vie et l'Eglise a réussi à incarner cette conception dans

11. *Notre Maître le Passé*, 1ère série, 3e édition, 1941, pp. 271-286.

12. *Directives*, 1937, p. 239.

13. *Pour bâtir*, 1953, pp. 99 et 77.

les institutions qu'elle a fondées pour le salut du peuple canadien-français :

“Pour l'esprit, insufflé par lui aux institutions fondamentales de la Nouvelle-France, le catholicisme s'est placé en tête de toutes les lignes de force d'une histoire. Et le fait est d'importance souveraine. L'essence et l'avenir d'une culture et d'une nation tiennent après tout, on l'a dit depuis si longtemps, à une métaphysique et aux institutions où s'est incarnée cette métaphysique. Dans un monde qui allait se donner de plus en plus au credo matérialiste et aux métaphysiques inhumaines, le rare bonheur du petit peuple canadien, à son berceau, fut de recevoir de l'Eglise, sur Dieu, sur l'homme, sur son origine et son destin, sur la nature de la société humaine, sur le droit, la justice, la liberté, la plus haute métaphysique jamais atteinte par le génie humain, haussé lui-même par la vraie foi” (14).

Sur ce thème on pourrait citer des textes à l'infini. Toujours la même idée revient : en un coin de terre, un peuple a fait cette expérience de laisser le catholicisme et l'Eglise lui bâtir une âme forte et un corps de saines institutions, un peu a opéré en lui la synthèse vivante de sa foi catholique et de sa culture nationale, et ce peuple, c'est le peuple canadien-français.

“Nés catholiques, nous sommes tout autant restés catholiques. S'il y a un petit coin de terre de l'Amérique du Nord, oserai-je même dire, où un groupe humain ait tenté avec ferveur l'insertion du spirituel dans le terrestre et le temporel, tâche suprême du christianisme en définitive, c'est en Nouvelle-France que le fait s'est produit” (15).

Cela, c'est le fait historique, mais c'est un fait historique qui impose des devoirs pour le présent comme pour l'avenir, un fait historique qu'il n'est pas exagéré de qualifier à cet égard de nécessité sociologique.

2. *Une nécessité sociologique*

Personne plus que l'abbé Groulx n'a analysé avec autant de pénétration les éléments constitutifs de notre

14. *Histoire du Canada français*, 4e édition, t. I, p. 317.

15. *Pour bâtir*, 1953, p. 52.

être national; personne n'a mieux montré que lui ce que nous avons été dans le passé, ce que nous sommes dans le présent et ce que nous devons être pour qu'il y ait un avenir pour nous. Sa doctrine, maintes fois affirmée et proclamée, je la résumerais en ces trois propositions: notre être national a pour éléments constitutifs le catholicisme et la culture française, nous avons été grands ou petits, forts ou faibles, dans la mesure où nous avons été fidèles ou infidèles à ces deux valeurs, nous ne survivrons qu'en les développant en nous au maximum dans une vivante synthèse.

Un texte célèbre, publié en 1921 et intitulé "Notre doctrine", contient l'essentiel sur le sujet. Avant d'agir, écrit l'abbé Groulx, il faut savoir ce qu'il faut défendre et développer. Puisque nous voulons vivre, apprenons d'abord quelle vie est en nous, fixons nos yeux sur l'idéal d'un peuple catholique et latin, n'ayons plus que cette volonté: "Être absolument, opiniâtrement nous-mêmes, le type de race créé par l'histoire et voulu par Dieu". En conséquence, "plus que jamais le mot d'ordre doit être: restons nous-mêmes, continuons les attitudes des ancêtres, défendons, dans notre être absolu, notre intégrité catholique et française... Intégrité française, intégrité catholique! C'est bien l'ample formule qui nous paraît enfermer l'entière réalité de nos devoirs" (16).

A temps et à contretemps, l'abbé Groulx répète sa formule et cherche à gagner l'adhésion de ses auditeurs:

"Au cours de notre vie, deux ferments spirituels nous ont fait une physionomie morale à part: la foi catholique et la culture française. Sous leur élan vital notre petit peuple s'est forgé ce que je ne craindrai pas d'appeler une civilisation, un état social" (17).

Votre héritage, dira-t-il à des jeunes Canadiens français, vous devez le connaître à fond; n'oubliez pas que

16. *Dix ans d'Action française*, 1926, pp. 131, 81 et 86.

17. *Orientations*, 1935, p. 278. Et encore: « Deux traits originaux et qui nous constituent comme nation, notre foi catholique et notre culture française, nous dressent en opposition radicale à l'uniformité ambiante, deux traits d'une originalité apparemment irréductible » (*Pour bâtir*, p. 69).

vous êtes les fils d'une histoire où la culture française a eu pour principal et plus fidèle allié le catholicisme, l'Eglise.

"Ce qu'il y a de meilleur en vous vient de là et point d'ailleurs. De cette structure d'être à la fois catholique et française, de cette double histoire, de cette double tradition, distinctes, mais pourtant fondues l'une dans l'autre, comme il arrive en tout ce qui est vie humaine, l'être et la tradition catholique informant et surélevant magnifiquement la tradition et l'être français, voilà ce qui constitue l'essence de ce que nous appelons, en Amérique française, l'héritage culturel" (18).

Rester nous-mêmes, nous développer selon la double ligne de notre être, telle est donc la consigne de salut. "Prendre conscience de notre être français et catholique, dira-t-il, tout est là" (19). Là est notre grandeur, là est notre force; dès que nous y sommes infidèles, nous tombons dans la médiocrité, nous perdons notre raison d'être comme peuple en Amérique.

"Nous avons, pour guider magnifiquement notre vie publique, deux grandes idées directrices: l'idée catholique et l'idée nationale. Le mal dont nous souffrons, existerait-il, ou serait-il si grave et si grand, si tous tant que nous sommes, les uns plus que les autres, sans doute, nous n'avions plus ou moins tourné le dos à ces idées directrices?" (20).

Et l'une des manières les plus dommageables de leur tourner le dos, c'est de les séparer l'une de l'autre, c'est d'essayer d'avoir, d'une part, des catholiques, et d'autre part des Canadiens français, alors que ces deux idées doivent demeurer intimement unies dans les mêmes hommes. Aussi, faut-il demander aux maîtres, à l'école, de former les jeunes à l'humanisme intégral, lequel, pour nous qui sommes d'esprit français, est à la fois gréco-latin et chrétien (21). Qu'on cesse de nous livrer des

18. *Pour bâtir*, 1953, p. 54.

19. *Le nationalisme canadien-français*, 1949, p. 22.

20. *Directives*, 1937, p. 75.

21. « Notre culture originelle se pourrait, en effet, définir: la fusion, dans l'esprit français, de l'humanisme gréco-latin et de l'humanisme chrétien » (*Constantes de vie*, 1967, p. 29).

êtres falots, médiocres, "des moqueries d'hommes et de femmes... qui n'ont le courage ni de leur sang, ni de leur langue, ni de leur culture, qui ne sont apparemment d'aucun pays ni d'aucune race et qui, demain, par la trahison quotidienne de leurs devoirs civiques ou nationaux, ne sauront attirer à leur province et à ses institutions que le dédain de l'étranger" (22).

Il n'est pas vrai qu'il n'y a aucun lien entre l'éducation catholique et l'éducation nationale. Le catholique que vous avez à former, dira-t-il aux éducateurs, n'est pas un catholique abstrait. Il est le fils d'un pays, d'une nation, d'une culture. Faites-nous des hommes, oui, parce qu'il n'y a pas de vrai catholique là où il n'y a pas d'homme; mais aussi,

"parce que l'homme abstrait est un mythe, mais que tout homme appartient naturellement à son pays et à sa culture, et que ce n'est ni une imperfection ni une tare, ni un péché que d'être Canadiens français, mais que c'est plutôt une richesse spirituelle et un droit pour l'enfant de chez nous, faites-nous des Canadiens français" (23).

Cette consigne, l'abbé Groulx la répète comme un refrain chaque fois qu'il adresse la parole à des responsables de l'éducation de la jeunesse. Pour lui, il s'agit d'une question qui engage l'avenir, d'une question de vie ou de mort. Il se demande non sans inquiétude:

"Les Canadiens français resteront-ils Canadiens français, s'ils ne savent ce que c'est qu'être Canadiens français? Accepteront-ils l'effort, le sacrifice qu'il faut pour le maintien et l'épanouissement de leur culture, s'ils ne savent ce que c'est que cette culture?... Parce que nous ne voulons pas mourir, mais que nous voulons vivre, et que nous ne vivons pas rien qu'à nous laisser vivre et que, non plus nous ne voulons vivre n'importe comment, mais vivre avec

22. *Orientations*, 1935, p. 153. Et encore: qu'on cesse de nous faire « des catholiques dégénérés, mutilés, qui, sous prétexte d'être plus catholiques ou de s'adonner davantage aux œuvres d'action catholique, ont besoin de n'être pas canadiens-français ou de l'être que le moins possible » (*Directives*, p. 185).

23. « La Bourgeoisie et le National » dans *L'avenir de notre Bourgeoisie*, 1939, pp. 124-125.

dignité, avec fierté. Et c'est pourquoi nous demandons que l'école qui, dans le passé, nous a gardé la vie, ne soit pas l'école qui demain nous donnera la mort. Nous demandons, nous supplions qu'on nous fasse des catholiques, bien entendu, mais qu'en même temps on nous fasse des hommes et des Canadiens français, pas des ombres de Canadiens français, mais des Canadiens français viables, conscients de leur être historique et culturel, capables d'affronter et de résoudre nos problèmes vitaux, décidés à porter le destin de leur nationalité" (24).

Des Canadiens français viables, pour l'abbé Groulx ce sont d'abord des Canadiens français qui ont assimilé leur héritage culturel et qui s'affirment fidèles au passé et continuateurs de l'oeuvre des ancêtres :

"Il faudra nous souvenir que l'alliance de la pensée et de la foi est devenue chez nous un impératif catégorique de la tradition, et qu'on ne saurait faire oeuvre constructive en s'isolant de la pensée des ancêtres. Les peuples commencent de mourir le jour où ils changent leur expression humaine dans l'histoire. Il faudra bien que nous soyons de chez nous et de notre passé, si nous voulons continuer quelque chose" (25).

Des Canadiens français viables, pour l'abbé Groulx ce sont encore et surtout des Canadiens français fidèles à leur foi catholique. Principe de grandeur et de force, source de vie et de fierté, le catholicisme peut sauver le peuple canadien-français, il peut en faire "la plus robuste, la plus fière, la plus belle des races d'hommes" (26). Catholicisme oblige, dira-t-il: "Les peuples catholiques, même les plus petits, ne sont point dispensés d'être grands... Pour nous le seul état de sécurité, c'est l'état d'héroïsme. Notre foi nous y maintiendra. Notre catholicisme, que nous apprendrons à vivre, nous empêchera de mourir dans l'insignifiance, dans la honte de la démission" (27).

24. *Constantes de vie*, 1967, p. 65.

25. *Dix ans d'Action française*, p. 33.

26. *Directives*, 1937, p. 188.

27. *Directives*, 1937, p. 239.

Se posant en 1953 la question: "Où allons-nous?", l'abbé Groulx s'en prend à cette manie que nous avons de détruire en nous toutes nos raisons de vivre, d'abattre, de nos propres mains, tout ce qui nous est bastion et rempart, de *fleureter* indéfiniment avec la suicide et la mort. Il ne nous reste plus, ajoute-t-il, qu'à nous tourner vers l'Eglise, dont nous sommes les fils:

"Nous serons catholiques ou nous ne serons rien. Nous pouvons, hélas, tourner le dos à la vieille foi, ouvrir nos portes et nos poitrines à tous les poisons, à tous les souffles malsains en train de démolir notre pauvre humanité; nous pouvons donner le scandale d'un peuple favori de l'Eglise qui, pour de l'or et de la jouissance, aura renié sa mission et son Dieu, et alors, soyons-en sûrs, ce sera le naufrage dans les remous de la barbarie technique où nous ne serons plus que l'épave pourrie que les gens de la côte ne se donnent même pas la peine de recueillir. Ou nous choisirons envers l'Eglise le parti de la fidélité. Et alors..., tout petit peuple que nous soyons, nous atteindrons à une destinée unique et splendide" (28).

Nous serons catholiques ou nous ne serons rien: l'avertissement de l'abbé Groulx sonne franc et clair, voire brutal. Cet avertissement, jamais il ne l'a retiré, même dans ses derniers ouvrages; toujours il en a fait un élément constitutif de sa pensée, de sa doctrine nationale. C'est, encore une fois, qu'il concevait la personnalité du peuple canadien-français à l'image de la sienne propre: personnalité riche et fière de tout l'héritage culturel légué par les ancêtres, fortement unifiée par la foi catholique et stimulée jusqu'à l'héroïsme dans la poursuite de l'idéal de vie représenté par le Christ.

L'héroïsme! Ayant lui-même, comme il nous l'apprend dans son testament, fait le "voeu héroïque" alors qu'il était jeune séminariste, et ne l'ayant jamais répudié par la suite, l'abbé Groulx rêva toute sa vie d'arracher à leur médiocrité tant des siens qui y vivotaient et de faire de tous un peuple de héros. Pour lui, sans héroïsme, pas de survivance nationale possible, et cet héroïsme,

28. *Pour bâtir*, 1953, pp. 100-101.

seul le catholicisme pouvait l'inspirer et le soutenir (29). Toujours il répétera: catholicisme oblige: "Une école catholique bien tenue ne peut être qu'une école de héros" (30).

* * *

L'abbé Groulx n'est plus. Un large secteur du mouvement nationaliste actuel a abandonné la voie qu'il avait tracée de la fidélité intégrale au passé. Ce secteur a laissé tomber la fidélité catholique pour ne plus défendre et promouvoir que la fidélité française. Pareil geste pour l'abbé Groulx équivaut à une démission, voire à une trahison: il mutile l'être national du peuple canadien-français, il lui enlève son principe d'unité, diminue la source de sa vitalité et affaiblit considérablement sa capacité de résistance à l'assimilation. Le peuple canadien-français, nous répète toute l'oeuvre de l'abbé Groulx, ne survivra, il ne sera fort et grand, que s'il défend à la fois son intégrité catholique et son intégrité française et sait les harmoniser dans une même et vivante synthèse.

29. « Pour nous le seul état de sécurité, c'est l'état d'héroïsme. Notre foi nous y maintiendra. Notre catholicisme, que nous apprendrons à vivre, nous empêchera de mourir dans l'insignifiance, dans la honte de la démission » (*Directives*, p. 239).

30. *Orientations*, 1935, p. 153.

L'État français ou Lionel Groulx et la souveraineté du Québec

par Jean-Pierre Gaboury

On retrouve constamment sous la plume de Lionel Groulx l'expression "Etat français". Pendant toute sa carrière d'historien et de nationaliste il a fait miroiter devant les Québécois l'idéal d'un "Etat français". C'est un des maîtres-mots de sa pensée et le véritable fondement de tout son engagement nationaliste. Il croyait au "mythe", tel qu'il avait été imaginé par Georges Sorel dans ses *Réflexions sur la violence*. Le "mythe" devient (conformément à la philosophie antiintellectualiste de Bergson) une représentation effective, une suite d'images capables de provoquer instinctivement l'action et d'engendrer la création. Il est supérieur à la description objective parce qu'il est essentiellement dynamique. De tels "mythes" étaient, dans la pensée de l'abbé Groulx, nécessaires aux nations, principalement aux nations opprimées et investies d'une mission comme le Canada-Français, "il faut, ... une mystique à notre nation" (1), écrivait-il. Toute sa vie, il a nourri l'ambition de fournir à son peuple cette "mystique" dont il avait besoin et c'est pour satisfaire à cette ambition qu'il devint historien. "L'Etat français" est le "mythe" capital de sa doctrine nationaliste.

1. L. Groulx, *Dix ans d'Action française*, Montréal, L'Action française, 1926, p. 118.

Cette notion est fondamentale et cependant ambiguë dans la pensée de Groulx : en effet, il fit de nombreuses déclarations contradictoires à ce sujet. Il est donc essentiel de connaître le sens véritable de "l'Etat français" dans l'esprit de Lionel Groulx pour comprendre sa pensée politique et son engagement nationaliste.

Le chanoine Groulx n'a pas véritablement donné les structures politiques et économiques de cet Etat. Il préconisait un gouvernement autoritaire, présidé de préférence par un grand homme, un héros, une sorte de dictateur éclairé qui incarnerait parfaitement les aspirations de son peuple et qui serait capable de les mettre en oeuvre. Ce ne serait pas un Etat totalitaire : au contraire, une large part des activités étatiques serait dévolue aux corps intermédiaires, c'est-à-dire aux associations professionnelles, patronales et ouvrières. Ces corps intermédiaires seraient chargés de défendre les intérêts de leur groupe et celui de la nation en général. L'Eglise tiendrait également une place importante dans cet Etat, qui serait aussi catholique que français, car à l'Eglise revient la tâche de l'éducation et de l'hospitalisation. Enfin il prévoyait une société mi-artisanale et mi-agricole, organisée en coopératives de production, de consommation et de crédit.

Cependant le propagandiste du "mythe" de "l'Etat français" songeait avant tout aux deux problèmes qui l'ont toujours préoccupé et qui dominent toute sa pensée politique : celui d'une "politique nationale" et celui des relations entre le Canada-Français et le Canada-Anglais, les deux étant d'ailleurs étroitement liés. Nous insisterons sur ce deuxième point qui semble le plus important et qui intéresse plus particulièrement le Québec d'aujourd'hui.

Lionel Groulx a toujours ardemment souhaité pour le Québec, ce qu'il appelait, "une politique nationale" :

Quand nous parlons, en effet, d'Etat français, nous exigeons par là, nul bouleversement constitutionnel... Au lieu d'un Etat qui, en tant de domaines, se donne des airs d'Etat neutre ou cosmopolite, nous demandons un Etat qui dans le respect des droits de tous,

se souviennent aussi de gouverner pour les nationaux de cette province, pour la majorité de cette population qui est canadienne-française (2).

Il fut sans cesse déçu, car les différents gouvernements du Québec, à part celui qui réalisa la révolution tranquille, trahirent constamment ses aspirations. Les politiciens se partagent les responsabilités de ce triste bilan. Il les détestait et employa toutes les ressources de son éloquence pour les mépriser. Cette classe est celle qui a "le plus mal servi la nation" (3). Elle a commis le crime de substituer le parti à la nation. Au Québec, la trahison des politiciens est doublement néfaste, car les partis politiques provinciaux sont dominés par les partis politiques fédéraux et les gouvernements du Québec n'ont qu'exécuté les directives d'Ottawa. La haine des politiciens a obnubilé sa pensée politique et le parti politique même lui répugnait: "en soit l'idée de parti est essentiellement une idée de division; non moins essentiellement l'idée nationale est une idée de cohésion" (4). En véritable nationaliste, l'abbé Groulx ne conçoit la nation que dans l'unité et il désire une politique essentiellement conçue pour la nation. Nous avons là un des traits fondamentaux de "l'Etat français" selon Lionel Groulx.

Par ailleurs, "L'Etat français" de l'abbé Groulx était-il un Etat indépendant ou un Etat fédéré? En d'autres termes, le maître nationaliste a-t-il été "indépendantiste" ou a-t-il été fédéraliste? Nous touchons à l'aspect équivoque de son "Etat français" et même à la question la plus confuse de toute sa pensée politique. Essayons d'abord de montrer dans quels domaines ses attitudes ne furent pas équivoques et nous porterons ensuite un jugement fondé sur la tendance générale de sa pensée.

2. L. Groulx, *Directives*, Montréal, Editions du Zodiaque, 1937, p. 118.

3. Marie-Lise Brunel, Interview de Lionel Groulx, le 25 mars 1967. Ruban sonore, Montréal, Université de Montréal, Centre de Documentation des Lettres canadiennes-françaises.

4. L. Groulx, « La bourgeoisie et le national » dans *L'avenir de notre bourgeoisie*, Montréal, Bernard Valiquette, 1939, p. 107.

L'auteur de *Nos luttes constitutionnelles* se montra toujours partisan d'une très large autonomie du Québec. Voici l'idée qu'il se faisait du fédéralisme :

Système fédératif veut dire "status" politique organisé par de petits peuples, trop fiers de leur sang pour consentir à la fusion, trop faibles pour courir les risques de l'indépendance et dont l'union artificielle a pour principal lien, leur protection à tous contre l'attaque du dehors, mais pour première condition, l'autonomie de toutes les nationalités fédérées (5).

Son interprétation de l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique est très autonomiste :

La province est proprement un Etat, un type supérieur de personne juridique et morale... (elle) reste propriétaire de son territoire. ... (Elle) possède une autorité organique, avec pouvoirs exécutifs, législatifs et judiciaires. ... Dans les limites de l'article 92, la province canadienne est un Etat souverain, nullement subordonné à l'autorité centrale, aussi indépendant dans sa sphère que le pouvoir central peut l'être dans la sienne. ...

La langue, le droit civil, la justice, l'enseignement, la colonisation, le mariage, les institutions familiales, municipales, sociales, tout cet ensemble de biens ou de réalités sociologiques et culturelles qui constituent l'essence d'une nation et l'armature d'un Etat, les Pères de la Confédération non sans calcul assurément, l'ont abandonné à la compétence et à la garde des provinces (6).

Ses prises de positions sont également autonomistes ; il juge la politique centralisatrice du gouvernement fédéral comme une "aberration constitutionnelle" (7). Cependant dans sa lutte en faveur des droits scolaires des minorités françaises hors du Québec, il demanda au gouvernement fédéral d'intervenir dans les domaines réservés aux États

5. L. Groulx, *Une croisade d'adolescents*, Québec, L'Action sociale, 1912, pp. 161-162.

6. L. Groulx, *Histoire du Canada français*, t. II, Montréal, Fides, 1960, pp. 191-192.

7. L. Groulx, *Paroles à des étudiants*, Montréal, L'Action nationale, 1941, p. 23.

pour protéger les droits des Canadiens français (8). Si le gouvernement fédéral doit protéger les "droits du français" bien que l'éducation soit du ressort des Etats, n'a-t-il pas également le droit d'intervenir dans les affaires québécoises au nom des droits de la minorité anglaise ? La pensée autonomiste de Groulx comporte ici une contradiction certaine.

On peut affirmer sans risque de se tromper que Lionel Groulx n'a pas été satisfait du "statu quo" constitutionnel. Son opposition au régime de 1867 est bien connue: ses premiers cours d'histoire furent justement célèbres à cause de leur sévérité envers les institutions de 1867 et dans le dernier interview qu'il accorda avant sa mort, il qualifia la fédération canadienne de "duperie de cent ans" (9).

La fédération canadienne, qui repose, d'ailleurs sur des "arrangements boiteux" (10), comporte deux tares principales: elle a démontré son inaptitude à protéger les droits des minorités françaises au Canada et elle a introduit un dangereux dualisme dans le sentiment national des Canadiens français. Voici sa propre appréciation:

Cinq ans à peine après le serment d'alliance des deux races, la plus forte commençait déjà d'assaillir la plus faible. En 1872 c'était les droits scolaires des catholiques et des Acadiens des provinces maritimes qu'on battait en brèche. De là l'attaque se portait contre les catholiques de l'Ontario, puis dans les nouveaux territoires de l'Ouest, dans le Manitoba, dans le Keewatin (11)

Et voilà qu'après moins de cinq ans l'oeuvre s'avérait menteuse et caduque (12).

Le pacte fédératif recula soudain les frontières du patriotisme. A notre petite patrie canadienne-française, il superposa la patrie "canadienne" tout court,

8. L. Groulx, *L'enseignement français au Canada*, t. II, Montréal, Granger, 1933, p. 251.

9. Interview de Marie-Lise Brunel.

10. L. Groulx, *La Confédération canadienne*, Montréal, Le Devoir, 1918, p. 240.

11. L. Groulx, *Notre maître, le passé*, première série, Montréal, Granger, 1937, 2e édition, p. 235.

12. L. Groulx, *L'enseignement français au Canada*, t. II, p. 53.

et, par cette évolution profonde, introduisit chez nous la dualité nationale. ... Le patriotisme canadien ne peut évidemment l'emporter sur le patriotisme de race ou de province, que dans les limites fixées par la constitution. Si notre peuple français se devait à son pays, il fallait lui enseigner qu'il continuait de se devoir à sa race (13).

La politique centralisatrice du gouvernement fédéral principalement depuis la Deuxième Guerre mondiale rend le régime fédératif encore plus pernicieux. La fédération est inévitablement destinée à disparaître parce que le principe même sur lequel elle repose, un pacte entre "deux races", a été perpétuellement violé.

L'abbé Groulx favorise vigoureusement le courant autonomiste en s'opposant fermement aux institutions en place; on devine où se situe son "Etat français". D'ailleurs les conclusions de ses recherches historiques et les fondements de sa doctrine nationaliste précisent encore davantage l'orientation de son "Etat français". Il est nécessaire de connaître les conclusions de ses longues études sur l'histoire du Canada-Français pour comprendre sa pensée véritable sur le problème de l'avenir du Québec. L'historien Groulx a cherché à expliquer le passé et l'histoire fut pour lui une source de "directives". Il retint deux faits essentiels de l'histoire du Canada-Français: la naissance d'une nation sous le régime français et l'évolution de celle-ci vers l'indépendance depuis la conquête anglaise.

Premier fait: la Nouvelle-France a créé une nouvelle nation en Amérique du Nord, idée fondamentale qui se dégage de l'oeuvre historique de Groulx. Un de ses volumes, *La naissance d'une race*, tente de prouver cette hypothèse:

Le petit peuple de 1760 possédait tous les éléments d'une nationalité: il avait une patrie à lui, il avait l'unité ethnique, l'unité linguistique, il avait une histoire et des traditions, mais surtout il avait l'unité religieuse, l'unité de la vraie foi, et, avec elle, l'équilibre social et la promesse de l'avenir (14).

13. L. Groulx, *Notre maître, le passé*, première série, p. 17.

14. L. Groulx, *La naissance d'une race*, Montréal, L'Action française, 1919, p. 293.

Pour qu'il y ait "nation" il faut qu'il y ait similitude de culture, de religion et de sang, possession en commun d'une histoire et d'un territoire, et volonté de vivre en commun. Si tous ces éléments ne sont pas essentiels à l'existence d'une nation, ils sont tous souhaitables. Quant à la culture, elle comprend la langue, les coutumes et les institutions, et constitue l'argument majeur pour accorder au Canada-Français la qualité de nation "entité culturelle, écrivait-il, seul mot qui le définit" (15).

L'unité religieuse, sans être nécessaire à une nation, a été vitale au Canada-Français, qui ne se conçoit pas sans profession de foi catholique. Car écrivait l'abbé: "Notre foi constitue notre plus forte part d'originalité. Rien ne nous marque, au Canada et en Amérique, rien ne nous distingue — et dans tous les sens du mot, — autant que notre catholicisme" (16). La nation repose également sur "l'identité de sang" (17), sur des "solidarités physiques" (18). Toutefois on trouve sous la plume de Groulx des définitions strictement spiritualistes de la nation.

Une histoire commune est indispensable à l'éclosion d'une nation: "A la nation nous avons assigné pour premier élément constitutif, un héritage de souvenirs, de gloire, de tradition, d'aspirations" (19). Une nation c'est aussi la possession en commun d'un territoire, un enracinement profond dans une terre. C'est un "groupe humain mais en liaison étroite avec la terre, façonné jusqu'en ses traits physiques et moraux, par cette terre, mais l'ayant à son tour, façonnée, modelée un peu comme le sculpteur modèle l'argile qui, entre ses mains, prendra forme humaine" (20). Enfin le résultat de ces affinités c'est "un vouloir vivre collectif" (21), c'est-à-dire: la volonté de se perpétuer en commun et aussi l'acceptation

15. L. Groulx, *Histoire du Canada français*, t. II, p. 405.

16. L. Groulx, *Notre mission française*, Montréal, Le Devoir, 1941, p. 13.

17. L. Groulx, *Dix ans d'Action française*, p. 258.

18. L. Groulx, *Orientations*, Montréal, Editions du Zodiaque.

19. L. Groulx, *Directives*, p. 155.

20. L. Groulx, Lettre, dans *Laurentie*, Montréal, n. 106, septembre 1959, p. 364.

21. L. Groulx, *Orientations*, p. 227.

résolue d'une responsabilité collective, la conscience d'un destin commun à mettre en oeuvre. La nation c'est "une vocation" (22) disait-il.

Lionel Groulx se fait défenseur d'une conception objective de la nation, s'opposant à la notion subjective de Renan ou Fustel de Coulanges selon laquelle la nation est "un principe spirituel". Une conception objective très étroite appliquée au Canada-Français en fait, aux yeux de l'historien Groulx, la nation la plus fortement constituée d'Amérique du Nord (23). Il demeure que le Canada est composé de deux nations.

Second fait: "la ligne de force" de l'histoire du Canada-Français depuis deux siècles est l'évolution de cette nation vers une autonomie de plus en plus grande.

Se gouverner soi-même autant que faire se peut et y tendre en plénitude, telle a été depuis la conquête, avons-nous souvent rappelé, la ligne de force où le vaincu de 1760 n'a cessé de se cramponner.

Une exigence vitale, exigence qui provient de tout son être historique, original, de toutes ses notes constitutives, culturelles, religieuses (24).

Les grands moments de cette histoire sont ceux qui marquent cette évolution: 1764, premières concessions du Gouverneur anglais; 1774, liberté religieuse; 1791, instauration d'un Etat parlementaire; 1842, installation d'un fédéralisme de fait; et 1867, autonomie partielle du Québec. Cette dernière n'est qu'une étape vers une autonomie plus grande. Le Canada-Français a joué un rôle d'avant-garde dans la lutte pour les libertés au Canada. Ces considérations ont fortement influencé la théorie nationaliste de l'abbé Groulx; il est logique que celle-ci encourage l'indépendance de la nation canadienne-française.

D'ailleurs peut-on concevoir une pensée vraiment nationaliste sans quelle tende à désirer l'indépendance

22. L. Groulx, *Notre mission française*, p. 6.

23. L. Groulx, *Histoire du Canada français*, t. II, p. 304.

24. L. Groulx, *Histoire du Canada français*, t. II, pp. 264 et 290.

de la nation ? Un Barrès en France, un Mazzini en Italie, un Fichte en Allemagne ont-ils eu d'autres préoccupations ? N'oublions pas non plus les nationalismes des anciens Etats colonisés auxquels le nationalisme de Groulx se rattache, bien qu'il n'en ait pas lui-même été tellement conscient.

Il y a dans la pensée nationaliste canadienne-française deux tendances : l'une accorde la primauté au Canada-Français, l'autre au Canada. Deux maîtres de Groulx, Jules-Paul Tardivel et Henri Bourassa en ont débattu au début du siècle. Pour Tardivel :

Notre nationalisme à nous est le nationalisme canadien-français. Nous travaillons depuis 23 ans, au développement du sentiment national canadien-français, parce que les nôtres pour nous, sont les Canadiens français ; la patrie pour nous nous ne disons pas que c'est précisément la province de Québec, mais le Canada français (25).

Pour Bourassa :

Notre nationalisme à nous est le nationalisme canadien fondé sur la dualité des races et sur les traditions particulières que cette dualité comporte. Nous travaillons au développement du patriotisme canadien (26).

L'abbé Groulx s'est nettement engagé aux côtés de Jules-Paul Tardivel :

Dans la hiérarchie des sentiments patriotiques, notre premier, notre plus haut sentiment d'amour doit donc aller, pour ce qui nous regarde, Canadiens français, à notre province de Québec, vieille terre française, issue de la Nouvelle-France, terre qui, plus que toute autre portion du Canada, a été pour nous source de vie, milieu générateur par excellence (27).

25. J. P. Tardivel, dans *La Vérité*, Québec, le 2 avril 1904, cité par A. Maheux, « Le nationalisme canadien-français à l'aurore du XXe siècle », dans *Report of the Annual Meeting, 1945*, The Canadian Historical Association, p. 68.

26. H. Bourassa, dans *Le Nationaliste*, le 25 avril 1904, cité par Maheux, « Le nationalisme canadien-français à l'aurore du XXe siècle », p. 69.

27. L. Groulx, « Vers l'avenir », dans *L'Action nationale*, Montréal, v. XVIII, n. 2, octobre 1941, pp. 101-102.

Il ne s'intéressa que très épisodiquement aux questions canadiennes en général. Son nationalisme procède directement de sa conception de la nation, selon laquelle il y a nécessairement deux nations au Canada dont les besoins et les intérêts sont différents et même opposés. Au Canada "l'opposition est au fond des choses" (28), écrivait-il. Il insista beaucoup sur la différence de culture, de religion et de moeurs entre les Canadiens français et les Canadiens anglais, il y voyait toujours une irréductible "opposition de races".

L'abbé Groulx était un homme fier et ambitieux; l'Etat d'infériorité économique et démocratique des siens l'outrageait et il ne pouvait pas ne pas en vouloir la fin.

L'aspiration à l'indépendance est pour une nation la chose la plus naturelle, c'est "un instinct de race" (29). La "libre disposition de soi-même dans la pleine indépendance est l'état politique parfait" (30). Les peuples, "même les plus mal gouvernés, sont généralement mieux gouvernés par eux-mêmes que par un autre" (31). Le droit des nations à l'indépendance se fonde sur le droit naturel et l'Eglise "reconnaît la liberté des peuples à se gouverner eux-mêmes" (32).

Lionel Groulx précise que le droit à l'indépendance ne se fonde point sur "le principe des nationalités", principe issu de l'idéologie libérale qu'il ne partageait pas: "Cette formule de notre avenir politique, on nous fera cette justice de le penser, ne se fonde point sur le principe des nationalités, sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Nous revendiquons seulement le droit élémentaire de ne subir la loi de personne" (33).

Sur cette question il est bon de souligner l'influence (souvent ignorée) de Jules-Paul Tardivel sur la pensée

28. L. Groulx, « Veillons sur notre histoire », dans *L'Action française*, Montréal, v. IV, n. 11, novembre 1920, p. 516.

29. L. Groulx, *Une croisade d'adolescents*, p. 161.

30. L. Groulx, *Notre maître, le passé*, 2e série, Montréal,

31. L. Groulx, *Orientations*, p. 127.

32. L. Groulx, *Le Canada français missionnaire*, Montréal, Fides, 1962, p. 259.

33. L. Groulx, *Dix ans d'Action française*. p. 160.

de Lionel Groulx. Jules-Paul Tardivel fut nationaliste et ultramontain, il prêcha dans son journal *La Vérité* de 1895 à 1905 l'idéal d'un Québec indépendant (34). Son roman *Pour la patrie* prévoyait même l'indépendance du Québec pour 1946. Voici le témoignage du chanoine lui-même :

Pour la première fois de ma vie, je pouvais lire régulièrement un journal et en être l'abonné. Ce journal était *La Vérité* de Québec, hebdomadaire de Jules Tardivel, journaliste dont on ne cesse de médire, et qui pourtant, en cette année 1901 dont je parle, publiait le seul journal indépendant qui parut au pays de Québec; les autres n'étant que des feuilles bassement partisans, vouées au pieux entretien de l'idolâtrie des politiciens (35).

Lionel Groulx envoya d'Europe des articles à *La Vérité* (36). Il n'est pas devenu "indépendantiste" au cours de la fameuse enquête de *L'Action française* de 1922 comme beaucoup le croient. Dès 1905, dans son *Manuel d'histoire* on retrouve l'idée d'indépendance et une référence certaine à son maître Jules-Paul Tardivel :

Des patriotes clairvoyants ont aussi vu dans cette conservation miraculeuse, le dessein de la Providence de nous faire constituer un jour un Etat français indépendant sur les bords du Saint-Laurent. Il faut convenir que ce pourrait bien être après tout la seule explication logique de notre histoire (37).

De ce passage, on doit conclure que sa conception fondamentale de l'histoire du Canada n'a pas varié au cours de sa longue carrière d'historien.

Cependant si sa pensée est nettement "indépendantiste", ses prises de positions officielles en faveur d'un

34. M. Girard, « La pensée politique de Jules-Paul Tardivel », dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, v. XXI n. 3, décembre 1967. A consulter également: P. Savard, *Jules-Paul Tardivel, la France et les Etats-Unis*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967.

35. L. Groulx, « Monsieur Héroux, souvenirs », dans *Le Devoir*, Montréal, le 16 mai 1963.

36. *La Vérité*, Québec, 21 et 28 septembre et 5 et 12 octobre 1907.

37. L. Groulx, *Manuel d'histoire*, deuxième cahier, manuel rédigé pour les élèves du Séminaire de Valleyfield, 1905-1906. Manuscrit, Outremont, Institut d'Histoire de l'Amérique française.

“Etat français indépendant” ne furent qu’hypothétiques, par exemple, sa conclusion à l’enquête de *L’Action française* sur “Notre avenir politique”, prévoyait la chute de l’Empire britannique et presque inévitablement la fin de la fédération canadienne. Dans une telle éventualité seulement Lionel Groulx conseillait aux Québécois d’aspirer à l’indépendance (38). En 1937, à Québec, au 2e Congrès de la langue française, Lionel Groulx fit un discours retentissant dans lequel il déclara :

Notre seul destin, légitime et impérieux... ne peut être que celui-ci : constituer en Amérique, dans la plus grande autonomie possible, cette réalité politique et spirituelle... un Etat catholique et français. ... Qu’on le veuille ou qu’on ne le veuille pas notre Etat français nous l’aurons. ... Vous êtes la dernière génération des morts. ... Nous sommes la génération des vivants. ... Nous avons trop atténué nos reliefs originaux. ...

La Confédération nous en sommes (39).

Ce fut sa déclaration la plus spectaculaire en faveur de l’indépendance du Québec mais elle fut, elle aussi, pondérée par un acte de foi en la Confédération.

Quelquefois il envisagea la possibilité pour le Québec d’accéder à l’indépendance par “étapes intermédiaires” (40), comme en devenant temporairement un Etat associé au reste du Canada (41). Il nia même à plusieurs reprises qu’il ait été partisan de l’indépendance du Québec : “Je n’ai jamais été séparatiste” déclara-t-il peu avant de mourir (42). Que doit-on conclure en face d’un maître nationaliste dont la pensée est nettement “indépendantiste” et qui refuse de militer pour un “Québec libre” ? Aux reproches, que d’aucuns lui firent, d’avoir lâché l’idée d’indépendance, il répondit que son sacerdoce ne lui permettait pas “de donner des directives politiques”

38. L. Groulx, « Notre avenir politique », dans *L’Action française*, Montréal, v. VIII, n. 6, décembre 1922, p. 347.

39. L. Groulx, *Directives*, pp. 234-242-243.

40. L. Groulx, *Dix ans d’Action française*, p. 163.

41. L. Groulx, *Chemins de l’avenir*, Montréal, Fides, 1964, p. 116.

42. Interview de Marie-Lise Brunel.

(43). Cette explication satisfait peu de la part de l'auteur des *Directives*. En fait, certaines influences expliquent l'hésitation de Groulx face à l'engagement "indépendantiste". L'aspect utopique de l'idée d'un "Québec libre" durant sa vie, son tempérament modéré, sa conviction de la pusillanimité des siens et de leur impréparation, son attachement idéaliste à l'Empire français en Amérique et sa foi en la survivance des minorités peuvent justifier sa "démission" ?

Dominé économiquement par un groupe qui lui est étranger, le Canada-Français fut longtemps une société fermée, c'est-à-dire une société soumise à "une idéologie globale et institutionnalisée" (44), qui censurait sévèrement toute idée nouvelle. La naissance et la croissance de toute idée contraire aux intérêts du groupe dominant ou opposée à l'idéologie "institutionnalisée", les deux s'appuyant mutuellement, furent extrêmement laborieuses. Ainsi le Québec a connu deux siècles de pensée nationaliste intense sans que l'aboutissement logique de cette pensée, l'indépendance nationale, soit envisagée sérieusement. Ce fut la contribution de Lionel Groulx que de pousser l'idéologie nationaliste à ses conclusions naturelles, à savoir l'aspiration à l'indépendance de la nation canadienne-française. Cependant il n'a jamais osé préconiser officiellement et de la façon la plus nette l'indépendance du Québec comme solution immédiate aux problèmes de cet Etat. D'ailleurs un tel engagement eût été chimérique à l'époque.

Il faudra attendre les années soixante, pour que l'idée d'indépendance soit acceptée par des Québécois "bien pensants". Mais même durant cette période, Lionel Groulx demeura officiellement un "indépendantiste" hypothétique.

L'abbé Groulx était foncièrement conservateur, toute sa pensée en témoigne. Ses considérations relatives à l'avenir du Québec constituent le seul élément radical

43. Interview de Marie-Lise Brunel.

44. M. Rioux, « Idéologie et crise de conscience du Canada français », dans *Cité Libre*, Montréal, n. 14, décembre 1955, p. 19.

servateur, par le romantisme de l'Empire français en de sa pensée. Un tempérament modéré, ou peut-être le simple réalisme politique l'empêchèrent de passer des idées aux actes. D'ailleurs il fut pleinement conscient de l'immobilisme des siens et de leur refus de s'engager dans l'aventure "indépendantiste". Il fut également victime d'une idée propre aux sociétés coloniales, selon laquelle les colonisés sont incapables de se gouverner eux-mêmes. Il sentait en son peuple la même incapacité. Il écrivit à un chef "indépendantiste":

Ce qui me conseille la prudence, c'est notre maigre préparation à la suprême échéance. Nous avons toujours affaire à un peuple, à une masse parfaitement inerte, sans la moindre conscience nationale, sans le moindre esprit de solidarité. ... Or pour nous libérer des pieuvres qui nous tiennent, nous manquons de grands techniciens, de grands ingénieurs, de grands chefs et directeurs d'entreprises (45).

Lionel Groulx, qui rêva longuement et avec beaucoup d'émerveillement d'un Empire français en Amérique s'étendant de la Baie d'Hudson au Golfe du Mexique, eut beaucoup de difficultés à concevoir un Canada-Français réduit aux simples frontières du Québec. Ce fut un obstacle à sa pensée "indépendantiste". "Le Canada français ne saurait plus se définir comme une expression géographique limitée aux frontières québécoises" écrivait-il (46). "L'Etat français indépendant" avait également la faiblesse d'abandonner les minorités françaises vivant hors du Québec, en faveur desquelles il avait longuement milité. "Au Canada français, rien à perdre. Pas un homme, pas un seul. Trop pauvres et trop peu nombreux comment consentir le moindre déficit ?" (47) Un véritable "indépendantiste" ne croit pas à la survivance des minorités françaises. Voilà comment s'explique l'équivoque de "l'Etat français" de l'abbé Groulx: une pensée nettement indépendantiste, mais déchirée par un tempérament con-

45. L. Groulx, « Lettre à M. Raymond Barbeau », p. 2, 1962. Outremont, Institut d'Histoire de l'Amérique française.

46. L. Groulx, *L'enseignement français au Canada*, t. II, p. 71.

47. L. Groulx, « Un Québec fort », manuscrit, article pour paraître en 1967, Institut d'Histoire de l'Amérique française.

Amérique, par la conscience de la faiblesse, de l'immobilisme des siens, par la foi en la survivance des minorités françaises et par un certain opportunisme. Pour notre part, l'abbé Groulx, n'a pas été quelque temps "fédéraliste" et quelque temps "indépendantiste". Il n'a pas, selon nous, évolué durant sa vie d'une position à l'autre. En 1905, avant même qu'il ait commencé à publier et à enseigner l'histoire du Canada à l'Université Laval de Montréal, il était "indépendantiste" (48). Lionel Groulx fut très opiniâtre, il manifesta une grande constante dans ses idées et sur ce point comme sur bien d'autres, il est difficile de déceler un changement véritable dans sa pensée.

L'ambiguïté entre une pensée "indépendantiste" et une attitude concrète souvent "fédéraliste" lui gagna des disciples "indépendantistes" et des admirateurs "fédéralistes" et cette ambiguïté explique peut-être la grande popularité de l'abbé patriote. Le sentiment nationaliste canadien français a toujours aimé un certain radicalisme verbal pourvu que les prises de positions concrètes fussent modérées. La jeunesse en particulier s'enthousiasma pour l'élément racial de la pensée de Groulx: "Et pour nous, l'abbé Groulx, c'était l'émancipation, la liberté, les idées nouvelles, en un mot, tout ce qui fait espérer que l'avenir sera meilleur que le présent et que le passé", écrit Bruno Lafleur (49). A côté de cela, le conservatisme des attitudes concrètes du chanoine et de sa pensée en général, rassuraient les plus modérés.

On ne peut nier l'influence de l'oeuvre de l'abbé Groulx sur l'évolution de la pensée "indépendantiste" au Québec. Une telle oeuvre a contribué à la renaissance de cette idéologie depuis quelques années et elle demeure un puissant ferment d'aspirations à l'indépendance du Québec. Jusqu'à maintenant seul le message autonomiste de Lionel Groulx fut accepté par le peuple du Québec (50).

48. *Manuel d'histoire*, 2e cahier.

49. B. Lafleur, « Introduction », dans *L'appel de la race*, Montréal, Fides, 1956, p. 91.

50. M. Tremblay, « Réflexions sur le nationalisme », dans *Ecrits du Canada français*, Montréal, v. V, 1959, p. 14.

Sa pensée "indépendantiste" n'a touché qu'une minorité d'étudiants et d'intellectuels. Cependant tant que le Québec ne sera pas pleinement satisfait des cadres dans lesquels il évolue, l'oeuvre de ce prêtre nationaliste demeurera actuelle et aura des partisans. L'orientation que prendra le Québec d'ici quelques années rendra compte d'une façon précise de l'influence du second "historien national" sur l'évolution du Québec.



TÉMOIGNAGE

par Victor Barbeau

Des personnages divers qui, à un titre ou à un autre, ont retenu, en ce dernier demi-siècle, l'admiration de leurs contemporains, ont humé à pleines narines l'encens de la faveur, de la flagornerie populaire, combien en trouverions-nous, sans manquer à la justice, dont le temps ait légitimé, consacré le prestige qui fut un jour le leur ?

Lorsque, par occasion, je me remémore les noms des plus flattés et des mieux écoutés d'entre eux, je suis saisi de gêne et de tristesse. Que de masques et que de faux-semblants ! La voilà donc l'élite qui, d'un coeur léger, nouait et dénouait, aux applaudissements de la foule, les fils de notre destin ! Les voilà donc les faux bergers sous la houlette desquels tout un peuple a cherché en vain sa pâture ! Serait-ce qu'alors le Canada français ne comptât point d'esprits libres, cultivés, dignes d'être entendus et suivis ? Certes oui, il en avait, mais, par crainte et par envie, les gens en place les reléguaient dans l'ombre, faisaient autour d'eux le vide et le silence.

Ainsi en a-t-il été de l'abbé Groulx avant que, par ses propres moyens et sans jamais baisser la tête, il ne soit admis, enfin, à son rang qui est le premier. J'éprouve d'autant plus de joie à l'écrire que je n'ai pas toujours été de ses fidèles. Une futile querelle littéraire nous opposait et mes oeillères ne me permettaient pas de voir l'homme en son entier. Nous n'étions pas, mes amis et moi, de la jeunesse qui lui faisait fête. Nous le méjugions, nous le mésestimions. Il était trop grand pour nous. Eussions-nous été les puissants du jour, l'aurions-nous mieux traité que ne le traitaient les princes de ce temps ? N'aurions-nous pas, nous aussi, refusé d'acheter ses livres comme si longtemps les ministres régnants lui en ont fait l'affront ? N'aurions-nous pas, nous aussi, exigé de lui, avant de l'autoriser à enseigner l'histoire, qu'il s'engageât par écrit à ne pas médire des institutions britanniques ?

La Providence nous a aimés qui nous a épargné jusqu'à la pensée de pareilles bassesses, et ce ne sont pas les seules, même si sa bibliographie n'en souffle mot, dont est parsemée sa carrière. Il reste que n'étant pas avec lui nous étions contre lui. Comment aurait-il pu en être autrement, si c'est une excuse, étant donné l'ignorance absolue où nous étions des réalités de notre pays ? De par notre formation nous étions, à la lettre, des étrangers au Québec. La littérature et les arts apaisaient, à eux seuls, nos inquiétudes intellectuelles. Nous ne leur connaissions pas de patrie et refusions de leur en reconnaître. Ce fut là le prétexte de notre dissension avec l'abbé Groulx. La jeunesse n'est guère apte au dialogue et nous étions farouchement, cavalièrement jeunes.

Tout cela ne vaudrait pas d'être rappelé si ce n'était pour moi l'occasion de confesser que, sans l'abbé Groulx, j'en serais encore à me chercher une patrie. J'avais besoin de lettres de naturalisation, et c'est lui qui me les a données. Pareil à des milliers et des milliers d'autres, j'étais un voyageur sans bagage et sans boussole, et c'est lui qui m'en a muni en me révélant que je portais mes morts. A combien de mes semblables de tout âge et de tout crin n'a-t-il pas imposé, ainsi qu'à moi, la présence, puis l'amour, le culte, enfin, de la patrie charnelle ?

Le beau crime que lui font les tièdes d'avoir trop embelli, trop magnifié le passé ! Il me paraît à moi que nous devons, au contraire, le louer d'en avoir si bellement ravivé les couleurs, de nous en avoir étalé les fastes et les deuils avec autant d'amour et de foi. Pour un peuple mal instruit de ses gloires, par surcroît gobeur de mouches et victime de tous les larrons en foire, il s'est fait professeur d'énergie, de volonté, de fierté. Telle était sa vocation et il n'y a jamais failli.

Le maître qu'il est s'en est acquitté avec toutes les ressources de l'art et de la science. L'apôtre qu'il est, au surplus, y a mis toutes les ressources de l'âme et du coeur. L'un ne se sépare pas de l'autre. Sa grandeur est une.

LIONEL GROULX, PRÊTRE**par Esdras Minville**

La mort ne l'a pas rayé du monde des vivants. Il continue de vivre et d'agir parmi nous par sa pensée et par son oeuvre. Cette survie dans la réalité de la nation, peut-être la pressentait-il lorsque naguère, en un jour de faste national, opposant ceux qui se contentaient de la "bonne entente" et acceptaient la diminution graduelle de nos droits et prérogatives à ceux qui, au contraire, exigeaient le maintien et l'élargissement de ces droits, il s'écriait: "Vous êtes la génération des morts, nous sommes la génération des vivants." L'apostrophe eut du retentissement. Elle trouve aujourd'hui sa pleine signification.

Aucun des grands mouvements de pensée et d'action qui animent de nos jours le Canada français qui ne soit sorti de sa pensée et de son oeuvre. On l'a dit: il a été le fondateur de la seule école de pensée politique que le Canada français ait connue jusqu'à nos jours. Et c'est cette pensée qui, reprise par la multitude, anime le renouveau dont nous sommes les témoins, y compris celle de ces manifestations qu'on a appelées la révolution tranquille.

J'ai eu l'honneur d'être l'un de ses collaborateurs durant de longues années. Dès 1924, à sa demande je donnais à l'Action Française un premier article sur un sujet économique. D'autres nombreux l'ont suivi et dont les sujets témoignaient de la volonté du directeur d'étendre l'horizon de la revue à toutes les sphères de l'activité nationale.

Je regrette de ne pouvoir m'associer plus activement à l'initiative des collaborateurs de l'Action nationale qui s'apprête à rendre hommage à sa mémoire et à son oeuvre. Que ce modeste petit mot ajoute sa note simple et amicale au témoignage plus compréhensif et plus approfondi que d'autres lui rendront.

Qu'il me suffise de penser que les quelques lignes ci-dessus auront contribué pour une toute petite part à faire apprécier la grandeur de celui qui fut parmi nous Lionel Groulx prêtre.

Esdras Minville

IN MEMORIAM

par Pierre Patry

PRÉAMBULE

J'ai écrit le billet qui suit "In Memoriam" le jour même de la mort du chanoine Groulx, vingt-quatre heures après sa dernière conversation avec lui.

J'écris ce préambule au moment même où la deuxième partie du film que j'ai fait sur ce grand homme passe à la télévision et je l'entends dire que l'histoire c'est ce qu'il y a de plus vivant et que le passé est toujours présent. Son oeuvre fait déjà partie de l'histoire; elle a commencé à vivre dans ce qu'elle a de plus vivant, c'est un passé conjugué au présent. Je l'entends également dire que l'histoire a ses mythes mais qu'elle a aussi ses rongeurs qui s'essaient à la gruger. Le personnage légendaire qu'il était déjà devenu de son vivant connaissait le sort qui était réservé à sa légende et à son mythe parce qu'il connaissait déjà les rongeurs qui s'essaieraient à le gruger; c'est pourquoi l'objet de polémique que son oeuvre s'appête à devenir n'aura rien pour le surprendre dans son dernier sommeil. Il a raconté l'histoire; c'est à son tour d'être raconté. Et peut-être que personne n'aura su le raconter dans sa vraie lumière que lui-même dans ses "Mémoires"; la seule partie de son oeuvre qui soit posthume et qui pourrait s'intituler "JE ME SOUVIENS".

IN MEMORIAM

J'étais avec lui hier matin, moins de vingt-quatre heures avant sa mort. Je l'ai surpris vers dix heures dans son jardin, à quatre pattes, en train de planter un

bégonia. Il faisait cela en cachette de son médecin, à quatre-vingt-neuf ans et six mois.

Nous avons jasé pendant plus d'une heure, comme nous avons pris l'habitude de le faire depuis la préparation du film que j'ai eu le privilège de faire sur sa personne, il y a sept ans. Conversations à bâtons rompus sur tous les grands sujets, mais particulièrement et toujours sur les grandes questions de l'heure, c'est-à-dire l'avenir des Canadiens français, leurs politiques, leur gouvernement, en relation avec les grandes questions qui préoccupent le monde.

Hier, c'était la régionalisation scolaire, l'Expo, la visite de Jean Drapeau à Paris, le Vietnam. "On est allé trop vite, sans tenir compte suffisamment des institutions en place, ce fut presque un gâchis. Manque de longueur et de largeur de vue. Peut-être engager le peuple canadien-français dans un système qu'il devra subir pendant deux cents ans à venir... !"

La marche dans son jardin se ponctuait de remarques sur le retard des bourgeons à s'ouvrir ou encore des taquineries à mes enfants qui couraient autour. Puis, il reprenait: "L'Expo, je l'ai vue dans la neige en compagnie de Jean Drapeau. Un p'tit gars dynamique comme on n'en fait plus chez nous." Il faut comprendre qu'avec le chanoine Groulx, un homme de cinquante ans était encore pour lui un p'tit garçon. Souvent, il faisait allusion à un p'tit gars qui était venu lui rendre visite. On s'attendait à entendre nommer un jeune étudiant ou un adolescent curieux; il s'agissait presque toujours d'un personnage éminent, d'un âge certain. D'ailleurs, lorsqu'il disait: "Il n'y a pas longtemps", il fallait se méfier, cela pouvait vouloir dire un bon quart de siècle. "L'Expo a mis la province sur la carte du monde, ce n'est pas fantastique qu'il faut dire, le mot est impropre, c'est féérique qui sied mieux à l'extraordinaire réalisation de notre Expo 67."

D'un sujet à l'autre, il me fait quelques confidences sur l'allure que prend la réalisation de ses mémoires, ré-

daction qu'il achevait. C'est un privilège bien grand qu'il m'avait fait en me permettant de consulter les quelques volumes déjà achevés. Hier, il a peut-être mis le point final à toutes ses révélations en me disant que ce n'était pas "quoique" prêtre qu'il était nationaliste mais "parce que" prêtre et que son aventure d'homme d'action n'était pas seulement profane mais qu'elle débouchait sur le spirituel. Que c'était-là la vocation de notre petit peuple, celle de rendre témoignage de son appartenance à 85% encore à une église qui ne s'est pas démentie.

Le modeste cinéaste que je suis a pu entendre de la part de ce grand homme les paroles qui feront demain l'objet de son testament et de l'héritage qu'il lègue en temps qu'écrivain et prêtre d'action.

"Le voyage de Johnson à Paris est un événement très important, même si Charles de Gaulle veut se venger de quelqu'un, en le recevant si pompeusement." Et la guerre du Vietnam: "J'ai vu trois empires passer: l'empire hollandais, l'empire français, l'empire britannique. Les guerres sont ruineuses pour ceux qui les font; le Vietnam annonce le déclin de l'hégémonie américaine à bref délai." Encore une fois, le bref délai pour le chanoine Groulx, ça peut vouloir dire un demi siècle. "La paix ne s'acquiert pas par les armes."

Il devait, cet après-midi, assister au lancement de son dernier livre aux Editions Fides en même temps qu'au lancement de l'ouvrage de Léopold Desrosiers sur Maisonneuve, ouvrage que ce dernier avait à peine terminé avant sa mort. "C'est une chance qu'il ait terminé juste avant de mourir; c'est un ouvrage important qu'il aurait été extrêmement malheureux de voir inachevé. Quant à moi, mon oeuvre est terminée et j'aurai tenté toute ma vie d'empêcher de la fossiliser; c'est pourquoi d'ici une année ou deux, j'aurai laissé à d'autres la suite de ma revue Amérique française et tous les autres travaux dans lesquels on me demande encore de m'engager."

Qui aurait pu croire que quelques heures plus tard tout aurait déjà été dit.

Le chanoine Groulx est mort. L'annonce de cette mort, ce matin, m'a bouleversé au point de me dire que c'est une immense partie de nous-mêmes qui vient de passer. J'entendais à la radio qu'on disait que le chanoine Groulx était le plus grand homme que le peuple canadien-français ait produit au XXe siècle. Je ne suis pas sûr que ce ne soit pas le plus grand homme que le peuple canadien-français ait produit dans toute son histoire. Le chanoine Groulx a raconté notre histoire en même temps qu'il a aidé à la faire. Malgré toutes les écoles de pensée, il demeurera sûrement notre premier maître à penser, à tous.

“ Au revoir, Monsieur le chanoine, je m'excuse de vous avoir surpris comme ça à l'improviste.”

“Ce n'est rien, c'est un plaisir, revenez, comme ça, n'importe quel temps, de n'importe quelle manière.”

“C'est ça, je viendrai même vous chercher une journée, on ira faire une balade en voiture, du côté de l'Anse.

“C'est ça.”

“Et puis, vous fatiguez pas trop !”

“Non, non, j'arrête, là, je m'en vais au dodo, dormir un peu.

“Au revoir les enfants !”

“Au revoir, Monsieur le chanoine !”

Pierre Patry

LE GRAND LIBÉRATEUR

par Michel Pelletier

Il est assez difficile, sinon périlleux, pour quelqu'un faisant partie de la dernière des trois générations qui ont été profondément influencées par Groulx, d'analyser, dans toute sa réalité, la vie et l'oeuvre de ce grand homme, et d'en témoigner. Je me hasarde tout de même, au risque parfois de m'éloigner de l'oeuvre, considérant que la prise de position est un acte toujours plus viril que le silence. Je dis prise de position, car devant les grands hommes et les grands événements des peuples, il ne peut y avoir que deux attitudes possibles : une acceptation d'emblée, voire une admiration, ou un rejet.

Mon milieu familial m'ayant communiqué un profond nationalisme et un respect de ceux qui font l'histoire, j'ai toujours porté une grande attention à tout ce que disait et écrivait le chanoine Groulx. Ce fut tout de suite une entente, qui s'amplifia de plus en plus, les années apportant les éléments nécessaires pour mieux juger.

En pensant à Groulx, on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec De Gaulle qui dès le début de ses mémoires écrit : "Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France". Oui, l'abbé Groulx s'était fait une certaine idée du Canada français. On retrouve également chez les deux hommes, le même langage d'affirmation, la même lucidité, la même élévation, la même grandeur.

Groulx voyait grand et il a su admirablement communiquer ce goût de la grandeur. Il situait très haute la destinée du Canada français, malgré notre situation précaire, nos faiblesses, nos divisions internes, nos partisaneries bêtes, nos mesquineries sans nom, nos sentiments

d'infériorité, notre longue habitude d'esclavage, et "l'environnement" nord-américain hostile à la "francité". Ce qui faisait dire à Jean-Ethier Blais dans sa magnifique préface de *Constantes de vie*; "Ce qui me frappe, moi, lecteur non historique et plein de contradictions, ce qui m'étonnera toujours, c'est que cet homme soit sorti de nous et de nos faiblesses". Le grand historien nous a fait prendre conscience de notre identité première qui est celle d'être d'abord Canadien-Français. "Ce qui importe c'est que la nation canadienne-française, imprégnée de soi, et sensible avant tout à ses propres variations, libre enfin dans son agir intime, se conçoive comme le centre de ce qui, en Amérique, est". On peut aisément imaginer ce que de telles paroles pouvaient susciter chez un peuple peu habitué à se faire dire qu'il ne vit pas en fonction des autres, mais bien pour lui-même.

Il est difficile de savoir ce qui a contribué le plus profondément à la perception historique sans précédent de Groulx. Mais il est certain que déjà très jeune, cet "empêcheur de danser en rond" s'était voué à une mission: celle d'éveiller un peuple, presque contre lui-même, à sa grande destinée. Pour réaliser cette oeuvre d'affranchissement, une longue pente devait être remontée. Il fallait détruire quantité de mythes inventés par le colonisateur et souvent par les colonisés eux-mêmes; travailler contre un personnel politique qui faisait passer depuis toujours ses intérêts personnels avant la patrie; tenir tête à un clergé qui avait habitué le peuple à la soumission; sensibiliser une population à ses propres problèmes et lui apprendre le langage de l'intérêt et de la fierté. Tout ce travail, Lionel Groulx l'a entrepris avec ferveur et ténacité. Le Canada français reçut vraiment une série d'électro-chocs de ce grand psychanalyste de notre histoire.

Dès lors, l'histoire du Canada français commençait vraiment à s'écrire, une "nouvelle toile" se tissait.

Si trois générations de Canadiens français doivent être reconnaissants envers Groulx, c'est avant tout parce

que celui-ci a occupé un terrible vide et comblé un besoin de tous les peuples: il a été "l'éveilleur" et l'inspirateur d'une grande action de reconquête. Les sociologues et les historiens oublient souvent de tenir compte de cet élément catalyseur et dynamique d'un homme qui donne le sens de la dignité à un peuple, qui lui redonne confiance en son avenir, qui lui fait prendre conscience de ce qu'il est vraiment, afin que ce peuple puisse s'épanouir selon sa personnalité propre et soit ainsi plus à même de participer au concret des nations.

C'est Suarès qui disait: "Aujourd'hui, je vois une grande vertu à être sévère, c'est la complaisance qui nous perd... Il faut un parti pris pour agir et faire son chemin en droiture".

Un parti pris, plusieurs diraient une obsession, Groulx en avait un: la mission du Canada français. Il a situé ce Canada français au-dessus de tout. Tout dans sa vie et dans son oeuvre revient à ce point central d'une nation qui doit abattre toutes les barrières pour atteindre à l'universel.

Sévère, notre maître ne pouvait l'être qu'à un degré élevé. Groulx s'était fixé un idéal de libération pour son "petit peuple" et pour rejoindre cet idéal il avait devant lui un triste tableau: la trahison des milieux politiques, la "collaboration" des élites, la faiblesse du monde de l'enseignement, le manque d'idéal d'une jeunesse tiraillée.

Pour combattre la somnolence, l'aliénation et la situation de conquête du "petit peuple" comme il disait si bien, Groulx a utilisé le fouet. Il a su, d'une façon incomparable, créer un nouveau climat au Canada français: un climat pré-révolutionnaire. Il a saisi, il a attaqué, pour mieux faire comprendre. Il a démasqué et pointé du doigt le colonisateur. Il a dénoncé l'aplaventrisme et la "collaboration" des notables et des "biens nantis". Il a donné le goût de la défense virile qui ne peut être autre chose que l'attaque. Il a développé la "psychologie

des forts". Il a déploré à maintes reprises le fait que nos écoles, nos collèges et nos universités participaient (et participent encore) au processus d'assimilation. Pour tout dire, Groulx n'a ménagé personne, et il a eu raison.

Lionel Groulx a mis la population en garde contre une "certaine école de politiciens et d'invertébrés", contre "la folie de l'esprit de parti de politiciens qui ont détruit en nous les grandes idées". Il espérait voir venir le jour d'une race intelligente et énergique qui "n'endurerait pas d'être trahie par ses politiciens". On comprend pourquoi ce prêtre a essuyé une tempête de protestations et même d'injures de la part de nos dirigeants d'alors. Ce n'est pas à ces "canards de bois" et à ces "chevaliers de la frousse" qu'il s'adressait au fond. Car il savait très bien que ceux-ci ne voulaient rien entendre. Mais il était nécessaire d'extirper la gangrène de la trop large plaie du Canada français. "Les maux dont nous souffrons, disait-il, tiennent moins aux institutions qu'aux hommes, i.e. à l'espèce d'hommes qui ont tenu ou plutôt qui ont galvaudé le rôle de chefs".

Cet humaniste ne pardonnait pas facilement à ceux qui déviaient de leur mission et qui faisaient passer leurs intérêts avant la patrie. Rien ne le déprimait plus que ce "spectacle de lâchages et des reniements" de ses anciens compagnons de route. "La procession funèbre de ces chiens crevés qui s'en vont au fil de l'eau, symbole poignant d'une race trahie par des chefs".

La plupart de nos prétendus grands hommes, disait-il en 1940, ont été avant tout des "yes men". Ceux qui croient que ce n'était là que violence verbale se trompent joliment. Comme disait si bien Jean-Ethier Blais: "Pour nous châtier, il s'est fait violence; pour nous dire ce qui est, il s'est fait esprit; pour nous apprendre ce qui sera, il est devenu amour".

Ce devin de l'histoire ne pouvait pas accepter que se continue la croisade des "prêches bonnes-ententistes" au Canada français. "Si le temps et l'expérience peuvent en effet, enseigner quelque chose, c'est la faillite éclatante,

totale, de notre politique de candeur excessive, de coopération sans condition, et plus encore, de ce que j'appellerais notre diplomatie roucouillante ou soupirante, d'autres diraient: bêlante ou rampante". A cette politique de collaboration sans retour et angélique, il devenait urgent et nécessaire de "substituer la collaboration fondée sur l'intérêt, sur le donnant-donnant".

Groulx voyait dans ce manque d'intransigeance et de fermeté, vis-à-vis le Canada anglais, le plus grand ennemi de sa nation. "Extrémistes les Canadiens français! Je ne connais chez eux qu'une forme d'extrémisme: l'extrémisme dans la candeur et la bonasserie, l'extrémisme dans l'aplatissement devant l'Anglais". Nombre de gens ont vu dans ces paroles, et dans l'*Appel de la Race* particulièrement, l'appel du raciste. Oui, c'est ce grand humaniste qui se voyait coiffé de ce douteux titre. Le voyage récent de De Gaulle démontre sans équivoque où logent le racisme et l'extrémisme. Il suffit qu'un Canadien français ou un Français se tienne debout et dénonce des injustices flagrantes pour qu'il reçoive l'honneur de pénétrer dans le cercle des racistes, des "mangeurs d'Anglais" et des esprits étroits. En ce lendemain du désormais célèbre et bénéfique voyage du général De Gaulle, il est bon d'entendre de nouveau ce que disait le grand disparu il y a plusieurs années: "On n'exerce pas une telle puissance, on ne joue pas un pareil rôle, pendant deux siècles, sans que l'idée de domination descende de l'esprit dans l'instinct pour y allumer un terrible orgueil de race... L'Anglo-Canadien est un impérialiste intransigeant, fougueux, plus impérialiste que l'impérialiste d'Angleterre, parce que c'est un impérialiste inquiet, d'une passion de race constamment exacerbée."

Nous devons une éternelle reconnaissance au chanoine Groulx d'avoir levé la barrière de ces faux remords qu'avaient les Canadiens français de s'affirmer et au besoin d'attaquer l'agresseur. L'influence de cet éclaircisseur fut définitivement énorme lorsqu'il s'est agi de convaincre ce pauvre peuple de travailleurs résignés, "de pauvres gens bien persuadés, sur la foi de leurs propres

chefs, que leur rôle n'était pas si méprisable de broser chaque jour le cheval grec, de lui préparer la litière et de lui servir régulièrement sa portion d'avoine", qu'il fallait dorénavant s'occuper d'abord et avant tout de lui-même. Ce qui est encore plus étonnant, c'est le fait que ce soit un prêtre qui ait appris à ce peuple "de ne pas prendre un coup de pied pour une politesse" et "de ne pas prendre le Rapport Durham pour des souhaits du jour de l'an ou pour le simple accès de bile d'un lord qui aurait trop bien mangé".

Notre historien n'a pas eu le privilège d'être attaqué seulement par les Canadiens-Anglais et nos élites traumatisées, mais ce qui est plus grave c'est qu'il a été mal interprété et même ignoré par un certain nombre d'amis engagés de la gauche intellectuelle et étudiante. C'est un rédacteur du Quartier Latin qui écrivait en 1965 à propos de *Chemins de l'Avenir*: "Au messianisme du nationalisme de M. Groulx, s'est substitué un nationalisme séculier fondé avant tout sur la nécessité pour les Québécois de devenir une force économique et politique. Le temps du nationalisme basé sur la notion de "race" et de "mission providentielle" est révolu". C'est à se demander très sérieusement si ce rédacteur (comme tous ceux qui endossent ce jugement) a déjà lu son oeuvre, car c'est justement cela que Groulx crie avec vigueur: la nécessité pour les Québécois de devenir une force économique et politique. La pensée de ce maître était trop globale pour croire que son nationalisme n'était basé que sur la notion de "race" et de "mission providentielle", quoique celui-ci portait très haute la mission de ce bastion français d'Amérique.

A ceux qui ont fait ou qui font le reproche à cet homme d'avoir trop lié sa foi à son nationalisme, il est important de noter que même sur ce terrain délicat, malgré certains accents de naïveté, notamment dans *Chemins de l'Avenir* et son message aux Jeunesses Laurentiennes, Groulx ramenait nos bons catholiques et notre clergé à la réalité. C'est ce prêtre qui rappela aux catholiques la nécessité de s'enrichir, d'acquérir la psycho-

logie des forts, de ne pas craindre de s'élever, de ne pas se soumettre, d'apprendre à devenir puissants, de pratiquer la politique du "donnant-donnant". C'est ce même prêtre qui malgré de nombreux avertissements de ses supérieurs tonna : "Notre Etat français, nous l'aurons !"

Je me souviendrai toujours de certaines confidences que cet homme de 89 ans (qui avait gardé une verdeur intellectuelle remarquable) me faisait sur l'attitude d'Henri Bourassa (lors de son retour de Rome en 1956). Elles pourront répondre éloquemment aux reproches adressés au chanoine Groulx. Celui-ci me disait n'avoir jamais accepté la position de Bourassa qui décida subitement, pris de remords religieux, d'abandonner la lutte nationaliste. Ce puissant orateur qui avait, avant 1923, cristallisé tant d'énergies et suscité beaucoup d'espoir décida de faire passer le fait catholique avant le fait français et élaborà le rêve de la mission catholique du Canada français en Amérique. Groulx s'est dit profondément découragé devant l'attitude de ce chef de file et n'accepta pas de suivre Bourassa sur des sentiers trop étroits. Il ne pouvait voir la lutte à mener autrement que globalement.

Un autre trait de l'oeuvre sans pareille de cet historien, fut la continuité. Plus de cinquante années d'une vie consacrée entièrement à définir et à tracer la voie de son pays en devenir. Groulx mérite pleinement le titre de grand libérateur de la nation française en Amérique. Le "miracle de cette création intellectuelle" a produit une nouvelle essence d'homme qui prend conscience de ce qu'il est, qui apprend à se tenir debout et qui a en vue un idéal. Savoir qui on est, et avoir un idéal à atteindre, qu'y a-t-il de plus important et de plus noble dans la vie d'un homme ?

Si je dois rendre un dernier témoignage à Groulx, c'est de m'avoir fait croire ardemment en un Québec affranchi, en un Québec participant au concert des nations, en un Québec porteur de la civilisation française.

Je me tais pour laisser de nouveau notre maître du passé et de l'avenir nous donner, à nous tous, son ultime message: "Ce Canada français vous nous le ferez pour qu'enfin, dans la vie d'un petit peuple, qui n'a jamais eu, quoi qu'on dise, beaucoup de bonheur à revendre, il y ait une heure, un jour de saine revanche, où il pourra se dire comme d'autres: j'ai un pays à moi, j'ai une âme à moi, j'ai un avenir à moi".

Michel Pelletier



Lionel Groulx, historien d'un peuple

par Jean Tétreau

Parmi les hommes et les femmes qui ont fait tel pays, il est juste de distinguer entre les créateurs de l'Etat et les artisans de la conscience nationale. (Entre Mazarin, par exemple, et le cardinal de Retz, entre la reine Victoria et Gandhi.) Instituer le pouvoir, le prendre, l'exercer, le perdre, le renverser ou le reprendre, légiférer, gouverner en somme, c'est un seul et même métier. Former un esprit collectif en est un autre. Ces métiers, quoique liés, diffèrent radicalement. Ces deux frères ne sont pas du même lit.

On trouve au commencement de la vie d'un peuple, après les fondateurs, des législateurs, des soldats et même des diplomates. Spécialistes de la guerre et de la paix, ils ont le sentiment de participer personnellement à l'histoire. Ils se mêlent aux événements. Parfois ils les provoquent. Ils cherchent toujours à en tirer parti, à les orienter, à en infléchir la portée dans leur intérêt, visiblement; mais, reconnaissons-le, ils le font le plus souvent dans celui de l'Etat. Des députés se seront enrichis, ils ne scandaliseront que leurs adversaires. Des ministres auront spéculé, ils ne risquent finalement que leur intégrité. Des fonctionnaires volent? C'est humain. On ne juge pas sur les vices, on juge sur la bonne ou mauvaise administration. Question d'efficacité. Non de moralité. Au reste, tous les gouvernants du monde se donnent un mal fou. Regardez-les se répandre partout. Ils ne vivent que pour l'action. Ils agissent et réagissent, — et s'agitent. Leur propre activité les consume. L'actualité est leur milieu naturel. Notre histoire commence: elle n'a pas cinq cents ans. Or déjà elle est pleine de ces gens qui ont cru à tort ou à raison l'avoir faite, parce qu'ils se sont dévoués à une certaine idée que l'on peut

légitimement se faire de la politique. Combien de lois n'ont-ils pas proposées, approuvées, modifiées ou simplement annulées ? Et, suivant les circonstances, ils étaient pour ou contre l'autorité politique. Tantôt ils ont suscité des mouvements insurrectionnels et mobilisé la rue, tantôt ils ont réprimé l'émeute ; puis, tranquillement, consciencieusement, ils ont fait décapiter, pendre ou fusiller les meneurs. L'Etat leur doit son existence et sa conservation. Seulement l'Etat paie mal. Il ne paie même pas du tout. Comment une idée pourrait-elle avoir de la reconnaissance ? L'Etat ne reconnaît à ses quelques dizaines de créateurs, comme à ses milliers de serviteurs, que le droit de partager ensemble une gloire diffuse.

On parlerait plus justement de la reconnaissance d'un peuple envers ceux qui, en dehors de la politique, ont travaillé à la formation de son âme. Le chanoine Groulx est au Canada le plus illustre et à la fois le plus modeste de ces artisans de l'esprit. Il a fait l'unité psychologique des Canadiens français. Il leur a donné la foi dans leur destinée. Par sa vie, exemple de résistance à l'assimilation, il nous aura permis de croire en l'avenir. Cette sorte d'espérance, tous les historiens ne la donnent pas également. Ce n'est d'ailleurs pas leur rôle. Il est vrai que le chanoine Groulx est plus qu'un historien. Il ne fut ni un grand homme d'Etat ni un prophète. Mais s'il avait en tant qu'historien la passion de la vérité, il avait en outre, en tant qu'homme, penseur et éducateur, la vocation de la liberté. Ainsi, après avoir réuni les éléments épars d'une armée battue — la conscience populaire — il a fait de celle-ci une force, une puissance autonome. Les mouvements actuels d'indépendance n'eussent pas été possibles sans lui. Il est notre premier libérateur. Il nous a délivrés du plus grand des maux : la misère spirituelle.

Toutefois, l'abbé Groulx n'est pas de ceux auxquels on élève des monuments sinistres sur les places. Il ressemble trop peu à ces libérateurs qui ont fait couper des têtes et qui ont ainsi bien mérité de la patrie. Il s'est il-

lustré autrement, sans bruit, sans violence. C'est plus difficile et plus rare.

S'il y a du mérite dans l'air, il revient à la nation canadienne-française. C'est elle qui a mérité l'abbé Groulx. En effet, malgré son chauvinisme, ses querelles de clochers, ses mesquineries de grande famille, malgré des défauts communs aux minorités maudites, qui n'ont pas volé la réputation de troubler le repos des empires, la nation canadienne-française a mérité l'abbé Groulx parce qu'elle a cru fermement en l'espoir qu'il a fait naître, quand tout l'eût portée au désespoir : les conséquences d'un conflit mondial, une crise économique, le chômage, la pauvreté, la présence de l'étranger dans le commerce et la finance et surtout — c'était le fond de l'abjection pour un peuple francophone — le mépris de tout ce qui est français : pensée, style, clarté, goût, esprit, raison. Il convient de rappeler ici son jugement sur le rapport Parent. Il a évoqué dans ce texte dont voici quelques lignes nos véritables origines spirituelles : "Jusqu'ici, écrit-il vers la fin de sa vie, les vieilles civilisations méditerranéennes étaient restées l'axe vivant de la culture et de l'esprit canadien-français. Soudain l'on invitait les Québécois à changer l'axe de leur culture natale pour l'aligner en somme sur la civilisation anglo-américaine. En d'autres termes on proposait à un peuple un geste exceptionnel en histoire : un retournement d'âme, et la plus grave et la plus profonde des révolutions : celle de l'esprit." On voit à ce passage que nous sommes revenus de loin. A l'exemple de l'abbé Groulx et — ne soyons pas injustes — comme tous ceux qui au cours de ces quarante dernières années ont soutenu son effort, il faut veiller à ce que les prochaines générations, contre l'attente et le voeu des fabricants de robots, soient encore des générations d'hommes et de femmes capables de penser, de créer et d'aimer sans le secours de la statistique. Le progrès technique n'a jamais tenu lieu de civilisation. L'un n'exclut pas l'autre, au contraire. Mais, à un certain degré, la bêtise risque d'arrêter l'un et l'autre.

L'abbé Groulx voyait dans le passé un maître dont les leçons seraient probablement salutaires. En quoi il se trompait à demi. Car le passé n'enseigne à peu près rien d'utile. Et cela pour des raisons complexes, tirées de l'expérience et de la psychologie. Raisons, au demeurant, dont on a abusé pour condamner l'histoire. Si grossières en effet que soient les erreurs de nos ancêtres, elles ne nous empêchent pas d'en commettre de semblables. C'est que l'expérience humaine est incommunicable non seulement d'un individu à l'autre, mais aussi d'une génération à la suivante. On transmet des principes, une doctrine, des usages, des traditions, etc., mais la somme des expériences particulières n'est qu'un amas de désirs, de velléités, de passions, d'ambitions ou d'intrigues, qu'un mélange de succès et d'échecs d'où aucune formule valable ne peut sortir. Où l'abbé Groulx, en revanche, n'a pas eu tort, c'est d'avoir discerné à travers le passé d'un peuple ses raisons de vivre et de s'affirmer, qui tenaient à la nature humaine. A ce point de vue, on regardera le passé non plus comme un livre de sagesse, mais plutôt comme un levier. C'est la manière de voir des vrais révolutionnaires. Ceux-ci ne méprisent pas le passé. Ils méprisent l'opulence. Ils combattent l'injustice. Ils abattent l'autocratie et cherchent, par tous les moyens, à abolir toutes les formes de l'esclavage. Seulement ni Mao tsé-toung, ni Lénine, ni Gorki n'ont cru, à quelque moment de leur vie, qu'il n'y avait rien eu avant eux. La génération spontanée n'existe pas plus en politique qu'en biologie.

Dans l'histoire d'une nation, il y a, nous l'avons vu, des hommes et des femmes "nécessaires". Leur nombre est fonction des situations, plutôt rares, il est vrai, où le peuple joue sa vie. Il y a aussi les "irremplaçables": les musiciens, les poètes, les peintres, les grands artistes — et les savants. Lionel Groulx était un savant. Mais de même que l'élève ne peut achever convenablement l'oeuvre du maître, qu'il s'agisse d'une symphonie ou d'un tableau, semblablement personne ne remplacera Lionel Groulx comme historien. On le continuera cependant, mê-

me si la conception de l'histoire a évolué considérablement depuis un demi-siècle. Il était également écrivain. Et de quelle taille ? Octogénaire, il possédait encore ce qui manque le plus à la plupart d'entre nous : un style. Ses travaux, sans être définitifs, restent décisifs sur les questions importantes ; ils ont éclairé plusieurs chapitres de notre histoire.

On l'a beaucoup discuté. Car en plus d'être un grand historien et un écrivain remarquable, il prenait en toute rencontre la défense de l'humanisme, qu'il interprétait dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire comme un retour aux sources de la pensée et de l'expression. Il avait naturellement des adversaires ; autrement il n'eût pas été homme.

Lionel Groulx a consacré sa vie à la vérité. C'était, on s'en souvient, la devise de J.-J. Rousseau, à cette différence près que notre historien s'était fait une règle de la modestie. Si sa mort pouvait être l'occasion d'un renouveau des études historiques au Québec, le deuil où elle nous a plongés nous serait sans doute moins douloureux.

On me pardonnera de conclure sur une note personnelle. Chacun sait que l'histoire a connu depuis environ cent ans les vicissitudes de la condition humaine, dont elle est, jusqu'à un certain point, le reflet. L'histoire a subi en effet le contrecoup des révolutions politiques et sociales des XIXe et XXe siècles. De sorte que, dans certains pays où il était devenu presque impossible, à une époque donnée, de faire la part des choses en matière de responsabilité politique, il est encore bien difficile, à travers le prisme du passé, de distinguer le vrai du faux. Cette situation a exposé la science historique à des critiques extrêmement sévères touchant son objet : la vérité des faits. Pour ma part, négligeant peut-être à tort les détails, j'ai malmené de temps en temps l'histoire en général. Je m'en repens si peu que j'exprimerais encore des réserves si l'on me demandait mon avis sur la valeur scientifique de cette discipline. Les notions de certitude, d'exactitude, ont de moins en moins de sens, semble-t-il,

en dehors de la physique, c'est-à-dire au-delà de l'atome. Cependant, il est capital de ne pas perdre de vue l'image d'un passé dont on ne soupçonnera jamais toute la richesse (caetera desunt) et qui dans une bonne mesure a fait de nous ce que nous sommes. J'avoue, dans cette vue rétrospective, un penchant très net pour Michelet : entre les mains d'un tel écrivain, le livre de l'histoire de France semble si vrai. Il en est de plus sûrs que Michelet. Mais c'est à lui que l'on revient. Pour l'antiquité ? Fustel de Coulanges fait presque l'unanimité. Et Carcopino est d'une lecture si agréable : "il ne croit pas, il sait". Pour l'histoire des civilisations, un seul : Toynbee. Quant à l'histoire de notre peuple et de son destin en Amérique du Nord, je ne voudrais lire désormais que Lionel Groulx, si d'autres, grâce à des moyens considérables, n'avaient déjà fait avancer des questions qu'il a soulevées.

Il reste que chez Groulx, l'essentiel est dit.

Jean Tétreau



MON HOMMAGE

par Jean Ethier-Blais

L'esprit survit. Nous étions venus, ce soir, rendre hommage à l'abbé Groulx, à l'écrivain, au penseur, à l'homme dont le génie donnera son nom à notre siècle. Et l'abbé Groulx, le jour même de cette confrontation avec son passé et notre avenir, meurt. Fait symbolique, il meurt à Vaudreuil, dans la maison de ses ancêtres, loin de nos vaines agitations, lucide, comme un homme de quarante ans que terrasse son jeune cœur. Il y avait dans cet homme un principe de fierté que l'on a vu à peu de gens de notre race. L'abbé Groulx se tenait droit, le menton dressé, le regard à la fois souriant et inquisiteur ; il avait le parti pris d'interroger, d'écouter, de comprendre. Il vous regardait bien en face, comme un juge et comme un père. Mais il souriait volontiers, riait de bon cœur, se laissait aller, parfois, dans le cours du langage, à des gamineries, à des facéties. Cet homme droit n'aimait pas la raideur.

Je le situe au centre même de notre vie nationale. Ce n'est pas en vain que l'abbé Groulx aura été le témoin ardent de nos dernières luttes et de notre aspiration à la parfaite, à l'intégrale et durable autonomie. C'est que l'histoire de notre nation, suscitée par des voies qui nous demeurent obscures, menait à lui et que c'est depuis sa doctrine et sa vie que nous devons nous épanouir. Qu'est-ce à dire, sinon que l'abbé Groulx doit nous servir d'exemple ? Et pourtant, il ne le peut pas, car comment se hausser jusqu'à ce portrait symbolique et radieux de nous-mêmes ? Il a d'abord jeté sur notre passé le regard froid de l'historien ; mais, dans la marge de chacun des livres que lui dictait une Clio mathématique, s'inscrivaient les battements de son cœur. Cet historien, ô prodige, aimait son peuple. Il voulut non seulement le com-

prendre, mais faire qu'il se comprenne à lui-même. L'abbé Groulx n'a pas voulu jouer les cénobites de l'esprit; il a pris position pour cette nation française qui habite le Québec, aux prises avec un destin injuste. Pour tout dire, il est l'un des seuls Québécois qui a, d'emblée et sans restrictions et sans que son monde psychologique en soit abâtardi, qui a, dis-je, refusé d'accepter les Plaines d'Abraham comme un "sine qua non" de notre vie nationale. C'est ce que tous les assoiffés de pouvoir et notre intelligentsia masochiste ne lui ont jamais pardonné. Il aura vécu toute sa vie dans l'espoir que les Canadiens-Français ne seraient pas toujours ce qu'ils sont. L'abbé Groulx est donc, pour nous, une pierre de touche à la fois et d'achoppement. Il fut ce que nous devrions être, mais cette pensée qui monte de ses livres nous reproche d'être ce que nous sommes. Cette grande voix ne se taira jamais plus. Au contraire. Si nous nous respectons en tant que nation, il importe que dès aujourd'hui, le Gouvernement du Québec s'occupe de faire paraître une édition nationale, savante et complète des oeuvres de l'abbé Groulx et de sa correspondance. On y retrouvera notre passé; surtout, en lettres de feu, on y verra l'avenir de la nation, aujourd'hui encore, dite canadienne-française. En dernière analyse, n'est-ce pas là le testament de l'abbé Groulx ? Car c'est dans cet avenir qu'ont cru son intelligence lucide et son coeur fidèle.

Où est, aujourd'hui, ce grand homme, sinon dans l'Olympe de l'amour ? Il a tout donné à son peuple: son esprit avec sa lucidité, son âme avec son feu, et cette vie dont chaque instant fut consacré à l'étude de notre dynamique nationale. L'abbé Groulx a décrit, dans une page lyrique, l'émoi qui fut le sien lorsque, depuis les Archives d'Ottawa, par-delà la fenêtre et les jardins, il découvrit, de loin, se profilant sur l'Outaouais, le sol du Québec, où peinaient, priaient et aimaient les siens. Cette page du jeune historien, ces mots qui vibrent de passion, se situent au centre de notre sensibilité. Car il y a une sensibilité des peuples. Au dix-neuvième siècle, Garneau avait galvanisé le tempérament canadien-français. Les épreu-

ves et les trahisons accumulées ont obligé l'abbé Groulx à se lever et, sublime aide, à faire rendre à son plectre les accents de notre avenir. Garneau avait fait surgir le Canada Français, presque du néant; mais c'est Groulx qui, des flots du mensonge et du racisme, a fait émerger le Québec. Les autres historiens constatent; lui, il a fait naître. Les hommes qui créent des nations sont rares; Victor Hugo, génie du hasard, a accouché d'une République. L'abbé Groulx, répétons-le, est le Juge; il est le Père.

PATRI PATRIAE SACRUM.

Groulx ou le droit à la vie

par André Major

Vivant, Groulx aura été le guide, le bélier-maître de notre peuple de moutons; mort, il devient le point de repère à partir duquel nous nous aventurons dans les chemins de l'avenir moins incertains que jadis mais tout autant remplis d'embûches et d'obstacles. Ses traces encore fraîches, nous y marchons, sûrs qu'elles ne nous mènent pas au néant mais au lieu où les voix s'accordent par delà leurs dissonances, où le véritable complot salvateur se trame, entente qui devrait sceller l'union de la nation et l'urgent projet de la reconquête.

Son oeuvre — j'entends par là aussi bien sa vie que ses livres — nous enseigne tout d'abord à aller au bout de notre vocation propre, qu'il n'a cessé de définir en termes précis et rigoureux. Son point de départ c'est ce que le critique Pol Vandromme appelait en parlant de Maurras "le respect d'une particularité donnée à la naissance qui façonne l'être humain à son insu". Groulx a souligné d'un trait de feu notre être propre, il l'a cerné d'une aura et il a tracé la ligne de son élan; et surtout, et d'abord, il nous a trouvé des raisons d'exister et de nous aimer, même s'il fallait recourir au passé, aux origines, pour les justifier, car le présent l'eût plutôt incliné au pessimisme. Croire en nous, petit peuple coincé au creux d'un continent hostile, cela exigeait un effort presque religieux. Il l'a fait, cet effort, et il en a bu toute l'amertume. Les faits paraissaient souvent lui donner tort, après lui avoir donné raison. Mais il persistait à découvrir derrière les brouillards la lointaine lueur d'un réveil. Son optimisme était-il fondé ou ne s'appuyait-il pas au contraire sur un mirage réconfortant? L'avenir le dira, ou plutôt c'est nous qui le dirons, nous qui assumons la responsabilité de notre salut collectif,

je dis bien nous et non nos enfants, car il faudra bien que nous cessions de reporter dans l'avenir la mission qui nous incombe et qui est de nous donner les moyens de réclamer notre droit à la vie.

Son oeuvre historique nous raconte ce que nous avons été, des découvreurs et des fondateurs, des pionniers et des missionnaires; tandis que son oeuvre doctrinale réclame de nous un effort de reconquête, car ce que nous avons conquis, nous l'avons perdu au moins partiellement par la faute d'une Clio qui nous fut défavorable. Il a cru à la continuité de notre destin pourtant brisé. Il y a cru d'autant plus fortement, d'autant plus profondément, qu'il ne se laissait pas abattre par la fatalité des faits, trop conscient du rôle de l'homme, du rôle dynamique des peuples animés par l'idée d'une grandeur nécessaire à leur existence. Les faits, il les acceptait comme tels, sans avoir la faiblesse de les diviniser, comme c'est la manie chez nos praticiens de la soumission au "contexte nord-américain". L'examen des faits qui constituaient notre histoire lui permettait de conclure à la permanence de notre personnalité de laquelle il tirait une morale d'action que nous pouvons, que nous devons reprendre à notre compte.

Je l'ai connu à l'époque où notre histoire a commencé à me fasciner, c'est-à-dire au début de mes études classiques, au cours de réunions politiques auxquelles il assistait volontiers parce que, sans doute, ce spectacle d'une jeunesse militante le rassérénait et le confirmait dans son espoir d'un réveil. Il a assisté à la naissance de mouvements qui lui devaient l'essentiel de leur programme. S'il s'en réjouissait, ce n'était pas toujours parce qu'il voyait dans leur action l'application de sa doctrine, car bien souvent il devait sentir qu'entre cette jeunesse et lui un écart existait dont il eût été naïf de s'étonner. L'essentiel restait ceci: son enseignement provoquait des échos, il mobilisait des énergies, alors que la doctrine universaliste, prônée par une sorte de gauche démocrate et boiteuse qui essayait de rallier la jeunesse autour de *Cité*

libre, criait dans le désert une bonne nouvelle qui n'intéressait personne.

Je ne connaissais pas son oeuvre, mais je subissais l'influence du personnage; c'est plus tard, constatant qu'on le critiquait sans le connaître, que je voulus en avoir le coeur net. La lecture de *Directives*, tout d'abord, me révéla un esprit qui fondait la liberté des peuples sur la nécessité de leur existence, qui fondait le sentiment national sur les besoins concrets de la nation, insistant sur l'étude du problème économique, duquel notre destin dépendait directement. Un esprit qui savait tirer des faits une morale d'action après en avoir dégagé les lignes directrices. Mais ce qui le guidait, mieux que la connaissance de ces faits, c'est la certitude que notre mission particulière en Amérique n'était pas une illusion de colonisateurs déçus, mais une nécessité historique, une vocation à laquelle nous ne saurions nous dérober sans dégénérer jusqu'à l'assimilation. Cette certitude, c'est sa foi qui la lui conserva jusqu'à la fin, car il fallait croire, croire jusqu'à la folie, à la nécessité de notre épanouissement pour ne pas, un jour ou l'autre, désespérer de ne jamais voir son peuple accéder à la vie totale, totalement ouverte sur soi et sur le monde, la vie libre, dégagée de cette passivité, de cette servilité qu'il a tant de fois dénoncées.

La leçon qui me frappe le plus dans son enseignement, c'est la notion de force, notion qui effraie les débilés. Mais sans ce recours à la force (je ne dis pas la violence), que devenons-nous ? La réponse est claire: des assimilés — un peuple d'assimilés qui n'aura su accorder sa pensée nationale aux exigences de son destin. Contre des structures politico-économiques qui nous handicapent, on ne peut opposer qu'un bloc solide, un front national, une pensée précise et cohérente, une politique claire et qui va droit au but. Le but, le grand but, qui est le nôtre, c'est d'assurer, plus que notre survivance, un avenir qui soit conforme à notre pouvoir d'existence.

Groulx aura été le grand correcteur de notre histoire. Il en aura raturé les déviations, redressant la ligne de notre destin, et en donnant une version nouvelle, adaptée à notre conception du droit à l'existence. Sa vie demeure un modèle de la liberté et de la générosité intellectuelles. Son oeuvre, elle, demeure le foyer nourricier de notre pensée, la plus haute expression de notre personnalité collective. Par delà les différences individuelles, elle deviendra un symbole de la conciliation et de l'unité. Car ses vérités sont les nôtres, et pour longtemps, aussi longtemps que nous aurons la force de réclamer notre droit à la vie.



LE MAÎTRE DE PROSE

par Jean Marcel

L'historien qui entreprend de s'effacer en écrivant
n'est point du tout historien.

Michelet.

Celui-là qui renouvelait sa jeunesse de livre en livre et qui jusqu'aux abords de ses quatre-vingt-dix ans savait encore faire briller d'un éclat particulier les mots espoir, avenir et vie, celui-là possédait assurément un secret qu'il n'a laissé en mourant à personne d'autre. Nous sommes seuls désormais, mais seuls avec son oeuvre dont on n'a rien dit encore quand on a affirmé qu'elle constitue le plus vaste monument de notre littérature : elle en est surtout le plus valable. Une oeuvre certes n'est jamais tout à fait la même à tous les moments du temps ; et d'autant moins si elle se trouve pour l'essentiel fondée sur l'intelligence et l'action. Qu'elle ait réussi à embrocher trois générations successives et diverses, l'obligeait à des métamorphoses, à des équivoques qui auraient pu tout aussi bien lui arracher l'âme à jamais ; elle en sort pourtant tout aussi fraîche qu'au premier jour, rassemblant autour d'elle une unanimité précaire sans doute mais irrécusable. Pas seulement un témoignage car tout témoin ne fait que passer, mais un sceau dans la chair et dans l'esprit, une alliance entre deux testaments, celui de notre nuit et celui de notre aurore. Il aurait pu dire : "Je ne refais pas l'histoire, j'attends simplement qu'elle nous ressemble." Mais il ne l'a pas dit ; c'est toute son oeuvre qui le dit à sa place.

On ne songe guère à contester qu'un livre d'historien puisse au même titre qu'un roman ou qu'un poème trouver sa source dans une nécessité d'art aussi vitale. Les

noms d'Hérodote, de Tacite, de Michelet servent déjà bien l'argumentation. Et si l'intelligence créatrice consiste principalement à tailler des figures nouvelles, inédites, dans le chaos du monde, comment ne pas reconnaître un droit de génie créateur indiscutable à celui-là qui, tout le premier, tira du néant une image première et parfaite de nous-mêmes. Il ne s'agit pas de désamorcer une oeuvre déjà suffisamment explosive par elle-même et que sa seule teneur en "message" pourrait faire tenir debout, et parler à des coeurs, à des esprits; seulement il importe peut-être aujourd'hui de faire se révéler les arcanes de sa puissante vision. La loi de l'écriture historique, en effet, obéit à un ensemble de facteurs, et d'impondérables qu'il convient de réunir sous le nom d'esthétique. Il y a une esthétique de l'histoire écrite comme il y en a une de la dramaturgie. N'est pas historien, ou ne l'est qu'à la façon bénigne des antiquaires, celui qui interroge délicatement les archives et les ossements sans qu'il n'y soit lui-même pour rien; mais l'est pleinement celui-là qui sans s'interdire de jouer du savoir et de l'érudition impose un ordre à sa matière, l'informe et la soumet aux impératifs les plus stricts de la représentation, de telle sorte que l'oeuvre achevée est "l'homme même" augmenté d'un désir, d'une espérance ou d'une désespérance, bref de tout ce qui dans l'ordinaire des choses de la création instruit ailleurs l'artiste fabulateur. Une oeuvre d'historien pèse de tout son poids quand elle cesse d'être un livre de connaissance, d'étude ou de combat pour devenir un imagier où s'alimentent toutes les sensibilités d'un temps. Je m'attends peu à ce que la Révolution de 89 ressemble à ce qu'en dit Michelet mais je préfère de loin la seconde à la première parce qu'elle est impérissable, hors du temps, dans un étroit sarcophage de papier et de carton parfumés d'encre. C'est là un droit qu'on a, indéniable et strict: le droit au rêve. Le sentiment historique n'est-ce pas d'abord de se sentir mal assis entre deux blocs d'éternité, un devant un derrière, où s'arc-boutent tour à tour le réel et le songe. La vie est un songe, il se peut, mais le contraire est tout

aussi valide et défendable. On aime assez s'appuyer sur deux soleils. L'histoire oblige, et la poésie, elle, n'attend pas.

Ce n'est pas au mort qu'il importe de rendre l'hommage, ni même à l'ancien vivant, mais à cette somme indélébile, inscrite sur l'immortalité même, qui jamais ne rejoindra la poussière. Elle nous a été laissée par lui à force de labeur, de génie et d'humanité. Pour l'avoir peu connu, je laisse à d'autres de parler de l'homme, du mage, du politique, du sacerdoce, de tous ses visages qui sont chacun une lumière inaltérable et qu'on ne pleurera jamais assez. Je ne retiens que le magicien du verbe, l'artiste, qu'il est toutefois bien difficile dans le cas d'un tel homme de détacher tout à fait de sa silhouette envahissante et charismatique. Je suis de la génération de ceux qui, au collège, dès le premier cours, entendaient leurs professeurs d'histoire claironner leur profession de foi anti-groulx — c'était la mode, la mode d'une cité dite libre. Nous écoutions alors nos professeurs. Puis un beau jour nous lisions par hasard, par défi, une page et deux et trois de ce prosateur immense, puis l'oeuvre entière nous devenait une nourriture nécessaire, magistralement éclatés que nous étions par la vérité de son art et la vérité de sa vérité même. De sorte que depuis lors nous n'avons plus jamais écouté nos professeurs distributeurs d'index. Un autre jour nous décidâmes d'aller le voir, la seule fois que nous l'ayons vu. Dès le vestibule, il nous prévint: "Je ne suis pas un bourgeois, même si j'habite cette maison d'Outremont. Ce n'est pas ma faute, ce sont mes amis qui me l'ont donnée." Nous étions fixés. Il nous parle, comme ses livres ouverts, inépuisablement, de sept heures à minuit, sa veste noire sur les épaules à cause du froid d'hiver, toute la jeunesse du monde dans ses yeux à cause de ses quatre-vingt-sept ans. Nous savions que nous avions désormais un maître et que nous n'avions plus à craindre, ni cette terre d'Amérique qui nous était irrémédiablement hostile, ni même cette proverbiale impuissance créatrice dont on nous avait dit qu'elle était notre lot et notre lotissement. Lui créait tout le jour,

créait des vérités, créait des phrases intarissablement. Par lui nous apprenions à nous aimer nous-mêmes, ce qui n'est déjà pas si mal. Et nous apprenions aussi que la création, que le verbe était notre chair même et que tout pouvoir nous était donné sur sa forme et son mouvement. Ce que j'appelle son esthétique n'était pas autre chose que le profil à découvert d'un pouvoir énorme qui était son éthique.

Qui donc autant que lui nous aura fait rêver et fait agir à la fois ? Il mêlait "l'âme des vivants à l'âme des morts", l'éternité des choses à la contingence de notre humanité spécifique; et s'il accusait parfois c'était encore au nom de l'homme — rien qu'au nom de l'homme. Jamais paysage historique, à travers cette oeuvre, ne fut mieux accordé à notre nature, à notre tristesse, à notre espace intérieur. Il y a là, tout au fond d'un dur labeur discursif, une extrême attention à la poésie de l'histoire — cette histoire qui n'est jamais qu'une succession d'images privilégiées, ici comme ailleurs. La poésie oblige, certes, mais il se pourrait bien aussi que l'Histoire, elle, ne sache plus attendre. Alors il ne restera plus qu'à changer le nom des rues Sherbrooke ou Dorchester en celui de Lionel-Groulx.

Jean Marcel

Lionel Groulx, éducateur de la nation

par Émile Robichaud

*“La culture... c'est toujours préférer ce
qui est à ce qu'on préférerait qui fût.”*

Jean Rostand

Le mardi 23 mai 1967, la collectivité canadienne-française perdait son maître, celui dont le maire Jean Drapeau devait dire, dans les circonstances que l'on sait, qu'il avait forgé l'âme du Canada français.

L'historien Michel Brunet affirmait, pour sa part: “Lionel Groulx a été, au Canada français, le maître-artisan d'une émancipation globale.” (1) Le “maître-artisan”: expression fort judicieuse qui rend justice tant à la pensée vigoureuse qu'à l'insertion sociale de notre historien national.

Lionel Groulx a assumé dans sa totalité la vie et la pénible démarche du Canada français. Pour lui, le drame de la nation française d'Amérique ne se limitait pas à un beau cas sociologique. Il souffrait de vivre, avec les siens, une vie collective anormale dont il intuitionnait bien, faute de pouvoir toujours les bien diagnostiquer, les malaises profonds, la maladie chronique.

Dès 1922, lors de l'enquête de l'Action française, dont il était le directeur, enquête portant sur Notre Avenir politique, il écrivait ces lignes quasi prophétiques:

1. Brunet Michel, *Québec-Canada anglais: Deux itinéraires, un affrontement* (éditions HMH, Montréal, 1968): p. 71.

Il semble que, de toutes ses forces, ce peuple doive tendre vers les conditions politiques et morales où sa personnalité originale sera le plus assurée de survivre, où pourront se déployer, dans leur perfection, les vertus de son esprit. Mais ces conditions, où les trouvera-t-il encore une fois, si ce n'est dans les formes politiques, formes supérieures et définitives où s'achemine toute nationalité qui veut être maîtresse absolue de sa vie ? Car être, pour un peuple comme pour l'individu, ce n'est pas seulement faire nombre et figurer. C'est dépasser le niveau de la morne existence; c'est posséder l'intégrité de son moi, le plein exercice de ses facultés, c'est s'épanouir dans la beauté de sa personnalité morale. "Être pour un peuple, a écrit Paul Bourget, ne consiste pas à respirer, manger, boire. Il n'est vraiment que s'il ne relève que de soi, s'il ne pense que pour soi, s'il sent sa route à soi, s'il pense ses idées à soi, s'il est indépendant au plein sens du mot, chargé d'une si simple et si forte signification." (2)

Il faudra bien que tous ceux qui ont identifié Lionel Groulx à la réaction et à l'obscurantisme repensent leur jugement et retournent (enfin !) aux sources. Ainsi donc, il y a près de cinquante ans, notre historien national avait posé les jalons d'une reprise en main, par le Canada français, de sa propre destinée. Nous nous arrêterons à deux de ses phrases :

"Car être, pour un peuple comme pour l'individu, ce n'est pas seulement faire nombre et figurer. C'est dépasser le niveau de la morne existence; c'est posséder l'intégrité de son moi, le plein exercice de ses facultés, c'est s'épanouir dans la beauté de sa personnalité morale."

Ces quelques lignes justifieraient bien à elles seules le titre de notre propos: "Lionel Groulx, éducateur de la nation." Elles illustrent bien la lucidité intellectuelle et la vigueur morale de celui qui fut de tous les combats en toute loyauté, sans aigreur mais sans aucune flagornerie.

2. *Notre Avenir politique*, enquête de l'Action française, Montréal, bibliothèque de l'Action française (1923): p. 72.

Il était bien conscient de la situation précaire dans laquelle se débattait la petite portion de la francité implantée sur le sol d'Amérique. Précarité qui appelait, qui exigeait force morale et lucidité de tous les instants. C'est cette lucidité qui lui dicta les réflexions, malheureusement peu écoutées, qu'il publia dans la Revue d'Histoire de l'Amérique française, à propos du Rapport Parent. Rappelant jusqu'à quel point il avait lui-même souhaité et appelé une réforme de notre enseignement, le chanoine, après avoir cité deux textes, déplore une tendance plutôt paradoxale dans un Québec qui se veut de plus en plus maître chez soi :

Le rapprochement de ces deux textes permet de saisir les tendances pragmatistes du système d'enseignement du Rapport et d'en soupçonner les origines. Au surplus, tant des nouveaux docteurs de la nouvelle et vague philosophie scolaire avouaient leur dessein de faire du jeune Canadien français un Nord-Américain. D'un mot : à mesure que le gouvernement du Québec se nationalise, il a trop paru que son système d'enseignement se dénationalise.

Démarche assez surprenante mais qui, encore aujourd'hui, apparaît naturelle et normale à presque tous ceux qu'il est convenu d'appeler les "penseurs" de notre société. Et l'auteur ajoutait :

Jusqu'ici les vieilles civilisations méditerranéennes étaient restées l'axe vivant de la culture et de l'esprit canadien-français. Soudain l'on invitait les Québécois à changer l'axe de leur culture natale pour l'aligner en somme sur la civilisation anglo-américaine. En d'autres termes on proposait à un peuple un geste exceptionnel en histoire : un retournement d'âme, et la plus grave et la plus profonde des révolutions : celle de l'esprit.

Ce sérieux avertissement reprenait en somme, le thème essentiel abordé en 1922 : "l'intégrité de son moi". Et, pour terminer, avec cette pointe de malice qu'on lui connaît, l'historien commentait :

L'illusion devient gigantesque, s'il faut, par surcroît, américaniser l'enseignement québécois, à moins que,

pour survivre comme nation distincte, la formule par excellence soit devenue de ressembler le plus possible à son grand voisin (3).

Et ce au moment où le Québec s'interroge sur l'opportunité de l'unilinguisme français et établit enfin des liens directs avec la francité !

C'est bien à cette lucidité qu'on reconnaît les grands hommes et Lionel Groulx est bien de ceux-là. D'ailleurs les jeunes qu'il a tant aimés et qui le lui rendaient bien : rappelons-nous sa présence au Pavillon de la Jeunesse de l'Expo 67 en mai dernier, quelques semaines avant sa mort, les jeunes, disions-nous, pourraient bien, et avant longtemps, lui donner raison.

L'une d'entre eux, participante à l'émission du Sel de la Semaine qui fit tant de bruit, écrivait dans une lettre au Devoir : (11 avril 1968)

On veut devenir des hommes et des femmes capables de créer, de construire un avenir qui soit fort et qui nous offre la possibilité de s'épanouir au maximum et non pas de se conformer sans dire un mot. On ne veut pas devenir des êtres isolés qui n'ont que la seule liberté de s'acheter une auto et une télévision en couleur, qui n'ont que la seule liberté de s'endetter. On veut devenir des partisans de notre pays, des gens qui travaillent à construire un pays dans lequel ils seront autre chose que des consommateurs anonymes, qu'on ne consulte jamais et qui n'ont jamais leur mot à dire nulle part.

Voilà un langage que le "maître-artisan" eût fort goûté et qui s'inscrit bien dans ce qu'Arnold Toynbee a décrit comme la révolte des jeunes élites contre le "Super Establishment."

A notre époque dichotomique, notre petit univers québécois connaît lui aussi sa crise de ramification : la droite ou la gauche. Et surtout, choisissez la gauche... comme tout le monde, si toutefois, vous réussissez à y trouver place car il y a foule : tout le monde se précipite

3. Lionel Groulx, *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, décembre 1966 : p. 465 et p. 466.

à gauche, surtout, comme c'est leur bonne habitude, les gens de droite ambitieux. C'est peut-être cette cohue qui explique la confusion idéologique que nous vivons actuellement et qui est bel et bien en train de nous lancer dans une aventure insensée.

Il faudrait, comme le soulignait le chanoine Groulx, "posséder l'intégrité de son moi" avant de se lancer à l'aveuglette dans une société de consommation et, par voie de conséquence, d'adopter la philosophie nord-américaine du "niveau de vie".

Dans l'article dont nous parlions tantôt, (La Presse, 15 janvier 1968) Toynbee posait le problème de la révolte des jeunes en termes universels :

L'augmentation maximale qu'impliquait la technologie hyperperfectionnée lui (à l'homme) répugne parfois à un point tel qu'elle lui devient presque intolérable.

Ici nous touchons du doigt la course du malaise généralisé de l'humanité d'aujourd'hui. Nous nous expliquons ainsi la révolte furibonde de la jeune génération à laquelle on demande de porter le carcan le plus lourd, le plus étouffant jamais inventé. Voilà qui explique l'origine commune et des troubles étudiants dans les universités et de la révolte des jeunes en Chine.

Le rôle de l'historien prend dès lors une importance inconnue jusqu'à maintenant. A lui d'organiser le passé, de l'expliquer pour qu'il pèse moins lourd sur les épaules des hommes; à lui de leur apprendre le sens de la continuité et, partant, du possible. L'inoubliable Alexis Tremblay, interprète de trois films tournés par Pierre Perreault à l'Ile-aux-Coudres, avait acquis, existentielle-ment, cette science du possible: "L'homme ne se recommence pas à zéro" disait-il. Vérité fondamentale, essentielle, que Lionel Groulx apprit tout jeune, au contact de la nature et surtout de sa famille.

Toute sa carrière reposait sur sa foi en l'Histoire de l'homme, et, plus précisément, en l'homme d'ici qu'il a voulu connaître à travers son histoire à laquelle il

consacra la majeure partie de sa vie. Non pas qu'il voulût se réfugier dans une platonique contemplation du passé mais plutôt pour apporter aux siens une explication valable de leur histoire.

On ne peut que regretter qu'au moment de repenser son système d'éducation le Québec n'ait pas jugé bon d'accorder plus d'importance à son histoire et ait cru possible d'en oublier les impératifs. C'est d'ailleurs l'un des successeurs de Lionel Groulx, l'historien Michel Brunet, qui écrivait à ce propos :

Il est permis de regretter ici que la Commission royale d'enquête sur l'enseignement n'ait pas eu à son service une équipe d'historiens chargés de la renseigner sur l'histoire de la collectivité québécoise depuis l'époque coloniale française jusqu'à nos jours. Ces chercheurs, qui auraient dû représenter les principaux courants de l'historiographie canadienne-française, auraient aidé les commissaires-enquêteurs à prendre la dimension exacte des problèmes et des défis auxquels le Québec doit aujourd'hui faire face. Si plusieurs recommandations du Rapport manquent de réalisme c'est parce que la Commission n'avait pas une connaissance suffisante du milieu. Celui-ci et ses problèmes ne sont pas le résultat d'une génération spontanée. Nous sommes tous le produit d'une évolution historique particulière. Les déficiences que nous constatons, que nous déplorons et que nous voulons corriger sont l'héritage d'un passé que nous ne pouvons nous permettre d'ignorer. Les attribuer à la malice des hommes, à leur manque d'information ou à leur refus d'agir *c'est confondre les symptômes avec les causes*. Des historiens, au sein de la Commission et parmi ses conseillers, auraient rendu à celle-ci d'éminents services (4).

L'ancien directeur de l'Institut d'Histoire de l'université de Montréal a d'ailleurs dénoncé, lors du récent colloque de la Société des professeurs d'histoire du Québec, tenu à Montréal le 30 mars dernier, le manque de réalisme de l'actuelle réforme scolaire, "entreprise mal conçue, mal engagée et mal réalisée."

4. Brunet, Michel, *op. cit.*: p. 61 et p. 62.

De ces tâtonnements, qui risquent d'être catastrophiques au moment où la collectivité canadienne-française ne peut plus se permettre d'ignorer la réalité, seule une prise de conscience lucide de ce que nous sommes pourrait nous délivrer. Le grand éducateur que fut Lionel Groulx nous a laissé un héritage de lucidité: puissions-nous, comme il nous invitait à le faire il y a déjà près de cinquante ans "dépasser le niveau de la morne existence".

Il est d'ailleurs significatif que ce soit les jeunes qui refusent cette morne existence: ils ne veulent plus se contenter d'être les artisans d'une société de consommation. Si, par quelques heureux concours de circonstances leur désir de conserver l'intégrité du moi collectif de la société québécoise venait à faire taire les hérauts d'un futurisme idyllique, ils auront su mener à terme la lutte entreprise par notre maître, et justifié l'espoir qu'a toujours placé dans la jeunesse celui qui fut l'éducateur de la nation.

Emile ROBICHAUD

Lionel Groulx des années 30

par Julia Richer

Lionel Groulx a été pour moi, comme pour tant d'autres, un maître et un soutien. Dès l'école primaire j'eus la bonne fortune d'avoir comme éducatrice une religieuse qui lisait en classe les textes de l'abbé Groulx et les commentait pour les mettre à la portée de nos jeunes intelligences. Plus tard, étudiante, je connus mieux son oeuvre; je m'imprégnai de sa doctrine.

Quand j'épousai Léopold Richer, je m'en allai vivre à Ottawa. Nos contacts avec Lionel Groulx furent immédiats. Chaque fois qu'il venait faire des recherches aux Archives nationales, nous le recevions chez nous. Entre lui et mon mari, alors journaliste au *Droit*, s'engagea une correspondance qui se poursuivit plus régulièrement encore quand ce dernier passa au *Devoir* comme chroniqueur parlementaire à Ottawa.

A travers son oeuvre et dans des conversations amicales Lionel Groulx a très souvent fait preuve d'une intuition quasi géniale quant à l'avenir de notre évolution collective. Ses lettres en font foi. Elles démontrent bien qu'il a été devant les événements et les hommes — surtout les politiciens fédéraux des années trente — lucide mais juste.

Le lecteur trouvera sans doute intérêt à lire quelques extraits de ces lettres, révélateurs de ses sentiments et de ses opinions pendant des années critiques. Je remercie madame Juliette Rémillard — légataire des oeuvres de Lionel Groulx — de m'avoir permis de les publier, me donnant ainsi l'avantage d'apporter un nouveau témoignage à sa mémoire.

Julia Richer

Montréal, le 2 novembre 1934

Mon cher Monsieur Richer,

“Vous êtes parfaitement dans la vérité historique quand vous attribuez aux gouvernants de la province de Québec “une bonne part de notre déplorable situation actuelle”. Nous avons été gouvernés par des hommes imbéciles — j’entends en vraie politique — et, je le crois bien, crapuleux par surcroît. A Ottawa, la note dominante des nos chefs politiques me paraît avoir été une naïve lâcheté. Je persiste à croire néanmoins qu’un redressement partiel de la situation resterait encore possible avec une autre espèce d’hommes que les nôtres: des hommes qui, dès demain, se retrancheraient dans un implacable irrédentisme français, prêts encore à collaborer avec les Anglo-canadiens, mais sans jamais rien sacrifier du patrimoine économique et spirituel de leur province: des hommes déterminés à considérer la confédération non comme une étape de notre anglicisation progressive et fatale, mais comme un jalon après bien d’autres sur la route de l’émancipation nationale des Canadiens français. Seulement est-il chimérique d’espérer, de la part de nos politiciens actuels, aussi complet retournement d’attitude? Avec l’éducation qu’ils ont reçue, éducation nationale superficielle ou bête, je le crains. Alors?...”

“Alors, entre deux grands risques, je ne sais si le vôtre n’est pas le moindre. Et ce serait, en tout cas, la vie et la mort en beauté. Je me demande cependant si, au point de vue tactique, et en prévision de votre prochain hebdo, vous n’auriez pas mieux fait d’accorder encore un an à nos politiciens pour tenter un redressement de notre politique nationale, quitte à leur annoncer, s’ils ne bougent point, votre cri de guerre. Votre article ainsi modifié, je m’arrangerais à votre place pour lui obtenir, dans la presse et dans les revues, le plus de publicité possible. Et vous apercevrez, ce me semble, quelle opportunité prendrait, en naissant, votre hebdo. Et auprès des sages — il y en a vous le savez — vous n’auriez l’air ni trop violent ni trop précipité. Accordez un an, pas plus”.

Dans ces années d'effervescence politique et nationale, Lionel Groulx fut très souvent attaqué. Mal placé pour se défendre il écrivait à Léopold Richer, le 21 novembre 1934, en marge d'un article paru dans *l'Ordre* d'Asselin: "Je parle demain à un dîner de la section Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste. Sans en avoir trop l'air, je m'en vais faire une mise au point dont vous pourrez vous servir. Je serai bien obligé de parler sans texte. Mais je suis assuré de dire à peu près et même textuellement ceci: "J'ai conscience de n'être pas un dénigreur, de n'avoir jamais parlé avec amertume, pour le vain et sadique plaisir de fouiller des plaies vives. Et, par exemple, je ne commettrai pas l'injustice de tenir l'école, surtout l'école primaire, responsable de tous nos maux. Je ne reprocherai jamais aux petits instituteurs d'avoir manqué de sens national, quand nos dirigeants eux-mêmes n'en avaient pas à revendre. Je reprocherai encore moins à l'enseignement primaire d'être ce qu'il est quand les autres enseignements sont ce qu'ils sont.

"A la vérité, notre mal tient à des causes multiples et complexes. Il tient tout d'abord à cent cinquante ans d'un régime colonial où la notion de patrie ne pouvait s'organiser dans les esprits qu'avec des contours vagues et flous. Notre mal est celui de toutes les nationalités dépourvues de la pleine personnalité politique que confère l'Etat et qui, par cela même, auront toujours de la peine à égaler, pour la vigueur d'âme, les peuples adultes, maîtres de leur vie et de leur destinée. Notre mal tient encore à notre régime politique de 1867 qui, mal compris par nos chefs, mal expliqué à notre peuple, n'a pas cessé de nous écarteler depuis soixante ans, entre deux pôles, Ottawa et Québec. Je ne sache pas que l'on nous ait jamais défini exactement la juste coordination de nos devoirs de Canadiens et de Canadiens français, l'attirance que nous devons accorder à l'un et à l'autre pôle. Je ne crois manquer ni à la justice ni à la vérité en affirmant que bien peu d'hommes depuis soixante ans, nous ont appris à comprendre et à résoudre nos problèmes sur le plan strictement national. Bien au contraire, s'il est une doc-

trine, qui a prévalu en cette province, c'est la doctrine néfaste que, pour devenir et nous montrer de vrais Canadiens, il fallait, non pas être des Canadiens français cent pour cent, mais des Canadiens français modérés, une sorte de Canadiens français honteux.

"Voilà sûrement, avec notre effroyable environnement et les poisons dont il sature notre atmosphère, voilà les causes capitales de notre mal. La responsabilité de l'école, c'est, contre un pareil état de choses, de n'avoir pas fourni les moyens ou les forces de réaction que la nationalité eût pu attendre d'elle. Et la faute de nos instituteurs, comme de tous nos maîtres, c'est de n'avoir pas vu plus clair que les autres, de n'avoir pas été éveillés quand tout le monde dormait".

* * *

En 1935 Lionel Groulx publie "Orientations". Léopold Richer en fait l'éloge dans un article pour lequel l'auteur le remercie, le 21 octobre 1935: *"Votre article m'a beaucoup touché. Je sais que, venant de vous, il est parfaitement sincère. Une chose me plaît en votre jugement: on pourra discuter la valeur artistique ou idéologique de mon oeuvre. Je ne la crois pas factice, artificielle. Je l'ai écrite, dirais-je, si la comparaison n'était un peu ridicule, comme l'abeille fait son alvéole; je l'ai écrite, comme j'ai respiré, comme l'accomplissement d'un devoir naturel qui répondait à des soucis profonds et quelquefois à des angoisses. Mon seul mérite est là. J'ai pu me tromper. Mais j'ai cru et je crois encore. Je crois que se dévouer au salut d'un petit peuple comme le nôtre, le seul groupe compact de catholiques au Canada, et d'un catholicisme qui vient des sources les plus saines, c'est se donner, en somme, à la plus grande réalité spirituelle en notre pays. Nulle grandeur politique ou économique ne me masque celle-là.*

"La jeunesse finira-t-elle par le comprendre? Oui, si des esprits solides, brillants, généreux, comme vous, décident qu'il en sera ainsi. Le réveil des jeunes est fait, du moins d'une certaine jeunesse. Ma seule inquiétude est de savoir s'il durera. Car le plus dur, chez nous plus qu'ail-

leurs peut-être, est de durer. Mais si seulement dix jeunes gens de votre trempe y mettaient leur vie, il y aurait lieu d'être sûr du triomphe. Rien ne peut vaincre la persévérance et la foi au service de la vérité".

* * *

En 1936 il avait été question de la fondation d'un journal autour des Jeune-Canada. Léopold Richer avait été approché pour en devenir le directeur. Le projet n'aboutit pas. Quelques mois plus tard, sur le conseil de l'abbé Groulx, Léopold Richer entraît au Devoir.

Montréal, 24 décembre 1936

"Votre ligne de conduite est donc bien tracée: il faut accepter l'offre du Devoir. M. Pelletier a raison: Montréal est l'unique centre d'où puisse rayonner une action efficace, puissante. Le Devoir n'est pas ce qu'il devrait être. Je ne crois pas qu'il le puisse devenir avec son actuelle rédaction, composée d'hommes de valeur, mais incapables de se mettre au pas. Le journal est appelé à se renouveler ou à disparaître. Si le mouvement national s'amplifie, soyez persuadé que d'autres tenteront de fonder où les Jeune-Canada n'ont pu réussir. Une opinion vigoureuse et diffusée ne reste jamais longtemps muette. Vous serez peut-être alors de ceux qui rajeuniront Le Devoir ou de ceux qui tendront les voiles de la nouvelle barque. Ce qui est sûr, c'est que nous sommes à la veille d'années tragiques. J'ai cru longtemps à la fin des nôtres par une lente et lamentable désintégration — je crois maintenant à autre chose. Sans doute, la victoire n'est ni gagnée ni prochaine. Mais je suis persuadé qu'elle va venir. Ce sera l'affaire de votre génération. Préparez-vous à ce rôle. Vous savez quels problèmes nous aurons à résoudre, quelles transformations de tout ordre s'imposent. Les problèmes, nous aurons à les résoudre tous à la fois: économiques, sociaux, politiques, culturels. Et nous avons d'abord à nous transformer nous-mêmes, à transformer notre race. La race appelée à vivre ne sera pas et ne peut être celle d'aujourd'hui".

En 1938 Léopold Richer soumet à Lionel Groulx son manuscrit *Notre problème politique*.

24 janvier 1938

Cher monsieur Richer,

Je viens d'achever la lecture de votre manuscrit: "Notre problème politique". Vous m'aviez dit, en me le remettant, "je crois qu'il vous fera plaisir". J'en suis enchanté. Je crois votre ouvrage destiné à un grand retentissement. Ce retentissement, il faudra faire en sorte qu'il l'obtienne. Il est vital, nécessaire. On ne peut vous lire sans un serrement de coeur. Vous avez bien marqué, d'année en année, les envahissements calculés, continuels du "Centralisme" outaouais. En passant je dis "centralisme" de préférence à "fédéralisme"; je constate que les revues de France emploient le premier terme, pour les Etats à tendances unitaires et qu'elles réservent le second aux régimes politiques respectueux des autonomies régionales, à tendances décentralisatrices. En face de l'envahissement mortel, vous avez bien marqué également la stupidité de notre politique anonyme, à base de partis, politique qui équivaut à une abdication québécoise et française.

Une conclusion aussi étreignante se dégage de votre étude: la nécessité d'un sursaut, d'un rebroussement immédiat. Dans ce chemin, nous ne pouvons plus avancer d'un pas; après ce pas, ce serait l'irréparable, l'abîme. Une seule chance nous reste reprendre la ligne de notre histoire. Le pourrions-nous? c'est là, peut-être, — permettez-moi de vous le dire — qu'est le point faible de votre ouvrage, admirable de critique, d'analyse, moins vigoureusement constructif. C'est un avertissement; vous montrez bien l'abîme; je voudrais qu'on aperçût davantage la route rédemptrice. Vous connaissez notre peuple, notre pauvre peuple anémique, énervé, drogué qu'il a été par tant de philtres de tant de charlatans, et qui a tant besoin d'espoirs vifs, de stimulants vigoureux. Vous indiquez fort bien l'une des cures nécessaires: une politique nationale à Québec. Je voudrais trouver dans votre chapitre-conclusion: deux brefs développements, l'un sur le

lien, la causalité nécessaire, entre une politique nationale québécoise et une politique nationale à Ottawa. Il suffirait de démontrer, en quelques phrases simplement, que le jour où une politique de cette espèce sera loyalement instaurée à Québec, forcément les Canadiens français seront amenés à empêcher qu'un groupe politique québécois dé fasse à Ottawa ce qu'un autre groupe fera à Québec, parce qu'il s'agira d'une politique de vie. L'autre développement indiquerait qu'un tel redressement, équivalant à une révolution presque et dans notre doctrine et dans notre vie politique — n'est aucunement possible, reste une absolue chimère aussi longtemps qu'on n'aura pas fait à cette politique un fondement, ou si vous voulez une substructure idéologique, c'est-à-dire, par une éducation nationale, le retour aux visées des ancêtres, la prise de conscience de nos innéités françaises, de notre destin français. Je sais bien que vous avez voulu surtout marquer l'aspect politique de notre problème d'être. Mais vous savez comme moi que le problème reste insoluble s'il reste simplement politique et que tous nos mouvements nationaux ou nationalistes ont lamentablement échoué dans le passé, parce qu'ils n'ont pas trouvé dans l'âme populaire, des assises ni assez profondes ni assez solides".

* * *

Outremont, 7 février 1941

Monsieur Léopold Richer
10, rue Tormey
Ottawa

Cher Monsieur Richer,

Vous auriez mérité bien autre chose qu'un simple merci pour l'hommage que vous m'avez fait de votre dernier livre: Le Canada et le bloc anglo-saxon. La malheureuse grippe m'a ôté le loisir d'écrire l'article que j'avais projeté. Je veux pourtant vous dire qu'en ces quelque cent cinquante pages, vous nous avez donné, à mon avis, votre oeuvre la plus solide, la plus pleine. Dans

le présent aux inquiétantes perspectives, je ne sais rien pour forcer autant à réfléchir, jeter, sur la tragédie de notre pays, un tel éclairage.

Pour un trop grand nombre, vous le savez, le Statut de Westminster était devenu l'énigme aux cent mystères. Les hommes qui en avaient revendiqué le mérite et presque la formule, qui, volontiers prenaient la pose héroïque du colonial mué en libérateur, ces hommes, — on n'arrivait pas à s'expliquer cette volte-face — étaient bien les mêmes qui, tout à coup, avaient déployé autant de zèle, autant de brio à restreindre la portée du Statut, à le reléguer aux limbes des constitutions mort-nées. L'on oubliait que l'encre à peine sèche de la fameuse charte (car elle est de 1931 et les accords économiques d'Ottawa sont de 1932), quelques messieurs s'étaient mis à recrépir, avec une activité fébrile et un ciment de quelque puissance, ce qu'une évolution politique venait d'ébranler.

Depuis lors, grâce à un incessant recrépissage, le Commonwealth des nations britanniques est devenu beaucoup plus qu'une société fondée sur les similitudes culturelles, linguistiques, raciales, sur l'allégeance au même roi et au même idéal démocratique; il a pris le caractère d'un zollverein économique: immense marché, lié par des accords rigoureux, assez clos, avez-vous dit, pour ne plus nouer que malaisément des relations commerciales avec l'étranger. Vaste événement, le plus considérable depuis le traité de Versailles qui, au lendemain de la dernière guerre, a prétendu fixer le sort du monde.

En cette évolution qui a pratiquement ressuscité l'empire britannique — car on parle de moins en moins du "Commonwealth" et de plus en plus de l'"empire" — comment ne pas noter la grande nouveauté? Jusqu'ici, en ses crises mortelles, lorsque l'empire s'était vu menacé de dislocation, la réaction vitale lui était venue de son centre, d'un ressaut des chefs d'Etat métropolitains. A la veille de la guerre de l'Indépendance américaine, c'est un homme comme Guy Carleton qui, par sa politique de

l'Acte de Québec, empêche l'Amérique du Nord d'échapper, en son entier, à la Grande-Bretagne.

Plus tard, le sauveur sera lord Durham. Lord John Russell se déclare incapable de concilier autonomie coloniale et lien impérial; les radicaux de la nuance Cobden s'alarment du rôle désormais réservé à l'Angleterre, rôle du remorqueur entraîné par le poids trop lourd de son convoi; les sceptiques crient de couper les câbles et de laisser la flotte s'en aller à la dérive. C'est alors que lord Durham lance hardiment la formule des vaisseaux libres, évoluant autour du vaisseau amiral. Moins de dix ans plus tard, le gendre de Durham, lord Elgin, reprend les mêmes idées et il obtient de les faire triompher. Plus tard encore, aux approches et au lendemain de la guerre sud-africaine, ce sera Joseph Chamberlain qui préconisera le plus unifié des empires par son Zollverein à la fois économique, politique et militaire.

Cette fois, je veux dire au lendemain de 1931, qui marque peut-être, pour le monde britannique, la plus dangereuse de ses crises, voici le grand nouveau que nous apprend votre ouvrage: les métropolitains passent au second plan, ou mieux disparaissent derrière le rideau. C'est le chef d'Etat d'une ancienne colonie, c'est le premier ministre du Canada qui, par son action politique et diplomatique et à l'aide de la mystique raciste, a pris le rôle d'un reconstruteur de l'empire. Que dis-je ? En quelques années, de 1935 à 1938, son succès a pu dépasser celui des plus grands impérialistes: dans le bloc anglo-saxon il aura réussi ce coup de maître de faire entrer les Etats-Unis.

Le rêve grandiose de Lord Roseberry serait-il en voie de se réaliser ? Vous vous rappelez ce discours du lord anglais, discours qui prend aujourd'hui un son prophétique ? Roseberry saluait ce jour de soleil et d'orgueil, l'un des plus grands de l'histoire du monde, le plus beau de l'histoire de l'Angleterre où le roi, le personnel de sa cour, les membres de la Chambre des lords, les députés de Westminster, les lords du Conseil privé, la haute aristo-

cratie anglaise s'embarqueraient sur la flotte, pavillons au vent, pour aller poser à Washington le siège de l'empire.

Quoi qu'il advienne, M. King est sûrement, à l'heure actuelle, l'une des grandes figures, sinon la figure dominante de l'empire britannique. Et si Westminster survit, ses cendres auront mérité d'être déposées au panthéon impérial.

Cher Monsieur Richer, beaucoup vous devront de leur avoir mis au clair la réalité et la signification de ces immenses événements. Comme votre petit livre éclaire l'histoire que nous vivons, et, pour ceux qui ont le goût de philosopher, préfigure celle de demain ! Le monde paraît s'en aller vers la constitution d'énormes blocs d'Etats s'opposant les uns aux autres par leurs idéologies à la fois politiques et racistes. Que sortira-t-il de là pour l'avenir de notre civilisation et de notre planète ? Pour trop d'hommes, semble-t-il, économique et politique ne font qu'un. On l'a bien vu récemment au Canada : régler les questions de finances, c'est tout régler. On se croit de taille à faire rebrousser leur chemin aux plus irrésistibles courants de l'Histoire. Jamais le matérialisme historique n'aura obtenu autant de crédit, comme si l'on pouvait oublier que c'est l'homme, l'homme total qui fait l'Histoire et qu'il ne saurait la faire rien qu'avec son estomac ni rien qu'au nom de son estomac.

Merci encore une fois de nous avoir donné ces austères, mais si utiles sujets de méditations. De plus en plus l'on s'incline devant votre mérite. Nous vivons en un temps où, pour garder le courage de la vérité, il faut être audacieux. Que Dieu vous soit en aide !

Veillez agréer, cher Monsieur Richer, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Bien vôtre,

Lionel Groulx, ptre

*261 avenue Bloomfield
Outremont.*

NOTRE "CHANOINE"

par Madeleine Dionne

L'homme au travail

Le matin, en arrivant, si la porte cédaît à une simple pression de la main, nous savions que monsieur le chanoine était passé avant nous et qu'en se rendant à son bureau au rez-de-chaussée il nous l'avait déverrouillée. C'était sa façon de nous souhaiter la bienvenue et de nous manifester son impatience à nous voir. A peine entrées, nous allions le saluer même s'il paraissait absorbé par son travail. Il tenait particulièrement à ce premier contact matinal. A un moment où il préparait fiévreusement un livre, nous avons pris pour tactique d'omettre ce rite lorsque la porte de son bureau était close. Et ne voilà-t-il pas qu'un matin nous trouvons sur notre table de travail un petit mot de reproche et un ordre dissimulé d'avoir à récidiver. Pleines de contrition nous nous efforçons de lui expliquer que nous n'avions pas osé le déranger par nos rires et nos éclats de voix. Il nous fit comprendre qu'il aimait ces notes claires, celle surtout si caractéristique de sa nièce, qui égayaient sa maison silencieuse.

L'actualité était le sujet de ces conversations matinales. *Le Devoir* ouvert devant lui, il commentait un éditorial, approuvait ou critiquait une décision gouvernementale, reliait les événements quotidiens à ceux qu'il avait connus ou vécus. Debout dans l'entrebâillement de la porte de son bureau, nous l'écoutions et échangeions nos opinions. Il acceptait et aimait la discussion. Cette petite conférence impromptue pouvait durer vingt à trente minutes si le jeu s'y prêtait. Pour peu que nous paraissions intéressées, il s'animait et parlait avec volubilité de ces sujets brûlants. N'y avait-il pas quarante ans qu'il avait soutenu semblable thèse dans l'*Action fran-*

çaise ? Le réveil était proche quoiqu'il ait pris tant de temps à se faire sentir. Parfois certaines lectures suscitaient en lui un irrésistible désir de protester et de faire une mise au point. Les idées germaient, se précisaient et s'ordonnaient. Il ébauchait, devant nous, les grandes lignes d'un article qui allait paraître sous le pseudonyme de *David la Fronde*, d'*Aymérillot II* et de combien d'autres.

Presque tous les matins avant de poursuivre le labeur de la veille, que ce soit un article ou un livre en préparation, il aimait se plonger dans un de ses auteurs favoris tels Papini, Guiton, Chastenet. Certains jours il préférait lire les *Ecrits de Paris* afin de retrouver ses bons amis, Gonzague Truc et André Thérive, dont il appréciait particulièrement la verve. Que les sujets ainsi abordés soient fort éloignés de sa préoccupation du moment ne le rebutait pas. Ce qu'il recherchait dans ces livres écrits de main de maître et dans une langue châtiée c'était le souffle, l'inspiration du langage. Il a souvent dit que plusieurs jours d'abstention obnubilait la richesse du vocabulaire et la vivacité du style. La fréquentation des maîtres à penser au contraire jouait le rôle de catalyseur.

Son rythme de travail était réglé sur l'horloge. Bon an mal an, tous les jours, sa messe dite, il descendait à son bureau. Il y oeuvrait de 9 heures à 11 heures 30 puis de 2 heures 30 à 5 heures. Le matin, une promenade au parc et l'après-midi, une visite à l'église faisaient habituellement diversion à cet astreignant horaire. De ces moments d'évasion il revenait ragaillard, surpris d'avoir rencontré quelqu'un qui le connaissait, le saluait, lui parlait.

Qui aurait pu s'y méprendre ? Sa démarche quelque peu dandinante était caractéristique. Son chapeau à large bord, légèrement défraîchi, qu'il aimait porter et que sa nièce aurait voulu faire disparaître depuis très longtemps, et sa canne, qu'il n'apportait, disait-il, que pour monter les escaliers, en faisaient une silhouette extrêmement reconnaissable.

Sa régularité au labeur n'avait d'égale que sa célérité. Tout travail en préparation devait être terminé rapidement. Nous sentions que sa fébrilité s'expliquait par la crainte de mourir avant d'avoir parachevé le dernier ouvrage sur le métier. Il fut exaucé. Le jour de sa mort, son dernier livre, *Constantes de vie*, était lancé. La veille, il avait mis le point final à son article paru dans le récent cahier de l'Académie canadienne-française: *Reconnaisances littéraires*. Par une surprenante coïncidence, ce même 23 mai 1967, dans la collection Classiques canadiens, voyait le jour *Lionel Groulx*, livre du révérend père Benoît Lacroix, o.p. Cette tentative de saisir l'homme prend aujourd'hui une valeur inestimable. Contrairement à d'autres oeuvres du même genre qui malheureusement vieillissent et rapidement ne sont plus à jour, chaque nouvelle année apportant des renseignements complémentaires, ce *Lionel Groulx* donne un juste aperçu de l'oeuvre de l'historien. Le cycle est complet. Même dans la mort, monsieur le chanoine reste fidèle à lui-même: rien n'a été laissé inachevé.

L'historien ébauchait, charpentait et étoffait le sujet traité. En 1960, la préparation de son *Canada français missionnaire* fut une période particulièrement trépidante de sa vie. Il y consacra deux années. Toutes les communautés religieuses canadiennes-françaises furent priées à deux et même à trois reprises de faire connaître le travail accompli par leurs membres en pays de missions. Immenses étaient la peine et la déception de monsieur le chanoine devant le silence et l'apathie de certaines d'entre elles. Il ne pouvait comprendre que ces grandes sociétés soient dépourvues de dépôts d'archives adéquats et qu'elles n'aient pas su au cours des ans recruter et former des spécialistes aptes à les tenir en ordre. En bon historien, il gémissait devant cette lacune. Pourtant, malgré ces absences si ressenties, les dossiers s'accumulaient sur la cheminée. Il dépouillait méthodiquement toutes les revues missionnaires, tous les textes dactylographiés ou même manuscrits qu'on voulait bien lui faire parvenir. Certains chapitres durent être remaniés par suite de renseigne-

ments reçus sur le tard. Les noms presque identiques de certaines communautés venaient ajouter aux difficultés déjà existantes. Enfin, cette encyclopédie missionnaire parut en 1962. Les éloges et les remerciements qu'on adressa à l'auteur le récompensèrent de son dur labeur. Les lettres d'appréciation ou de rectification reçues des missionnaires eux-mêmes furent soigneusement dépouillées et classées: elles pouvaient servir à une seconde édition.

La Fondation Lionel-Groulx fit du lancement de ce volumineux ouvrage, le 28 mai 1962, un chaleureux hommage à ce travailleur infatigable. Son Excellence le cardinal Paul-Emile Léger, des représentants du gouvernement au pouvoir, monsieur Paul Gérin-Lajoie, ministre de la jeunesse, et monsieur Guy Frégault, sous-ministre des affaires culturelles, ainsi que monsieur Daniel Johnson, chef de l'opposition, se firent un point d'honneur de participer à ce "ralliement missionnaire".

Il fallut plus d'un an au chanoine pour retrouver sa vive allure de jadis. Tout au long de l'année suivante, 1963, sa santé fut assez précaire. A la réunion annuelle de l'Institut d'histoire de l'Amérique française le 27 avril, il ne parut pas être en aussi bonne condition physique que d'habitude. Très fatigué de cette longue tension nerveuse il se retira à Vaudreuil où il célébra, le 30 juin de la même année, le soixantième anniversaire de son sacerdoce. Cette fête tout intime qui ne devait être qu'une réjouissance familiale prit des proportions provinciales lorsque le ministre de la jeunesse d'alors, monsieur Paul Gérin-Lajoie, des représentants du diocèse de Valleyfield, Son Excellence monseigneur Percival Caza et monseigneur Lionel Deguire, p.d., ainsi que monseigneur Pierre Décary, p.d., du séminaire de Sainte-Thérèse, exprimèrent le désir d'être présents. Puis lentement monsieur le chanoine essaya de récupérer ses forces défaillantes. Cette folle allure avait amoindri son pauvre coeur. Sa nièce, également ébranlée par le surmenage, dut être hospitalisée; heureusement, sa grande énergie aidant, elle

se rétablit rapidement. Une période de passionnante activité était close.

Homme exigeant envers lui-même, monsieur le chanoine aimait remanier son texte jusqu'à la dernière minute. Sa nièce nous avait averties : simple lettre ou conférence, tout était sujet à correction jusqu'à complète satisfaction de leur auteur. Que dire de la rédaction de ses livres ? Il nous racontait qu'en période de gestation il se levait la nuit pour écrire de subites inspirations. Les manuscrits à copier étaient raturés, annotés, reportés à un, deux, trois renvois et même davantage. Les dernières années, dans sa hâte, il escamotait même des syllabes. L'expérience aidant, sa nièce excellait à corriger ces lapsus. Ce premier texte nous revenait abondamment retouché par leur juge-auteur. Il arriva très souvent que seule la troisième retouche le satisfît.

*
* * *

L'Institut et la Revue d'histoire de l'Amérique française

Comment ne pas accorder une place toute spéciale à ce qui fut la préoccupation dominante des vingt dernières années de la vie de monsieur le chanoine, la *Revue d'histoire de l'Amérique française* ? N'était-ce pas un défi pour un homme de 69 ans de lancer cette *revue* en 1947 ? Ce défi, il le renouvelait quotidiennement. Il savait partager son temps entre sa *Revue* et ses publications personnelles. Pour chaque livraison trimestrielle, il préparait un nombre impressionnant de comptes rendus de volumes. Pendant plusieurs jours, il devait abandonner ses écrits en cours pour se consacrer au dépouillement des livres récemment publiés. Sur sa table, les volumes à recenser voisinaient avec ceux nécessités par ses recherches. Quelques autres bouquins, qui alimentaient ses lectures matinales, occupaient l'espace libre. C'est au milieu de ce fouillis savant, presque perdu derrière son bureau, qu'il aimait travailler. De temps à autre, la plume en l'air,

cherchant un mot, une expression plus juste, il jetait un coup d'oeil vers la fenêtre toute proche, heureux qu'il était de profiter autant que faire se peut de la lumière bienfaisante du jour. Comment réussissait-il à parcourir et à analyser à lui seul tant de livres ? Quelle était sa méthode de travail ? Ses livres copieusement annotés, avec, sur la dernière page, des références lui permettant de retrouver facilement des renseignements utiles, prouvent qu'il ne travaillait pas à la légère. Lorsqu'il avait rédigé tous ses comptes rendus, monsieur le chanoine les laissait, comme il disait, dormir quelques jours ; puis il les reprenait, les corrigeait, les raturait et enfin nous les donnait prêts à dactylographier. Puis venait la lecture des placards et celle de la mise en page où il se permettait quelques dernières retouches.

De ses collaborateurs, à qui il avait demandé des textes inédits ou des comptes rendus, il acceptait, disait-il, toutes les opinions pourvu qu'elles soient bien énoncées et qu'elles ne donnent pas lieu à l'expression de rancoeurs inutiles. Sa largeur d'esprit devait plaire à plusieurs. Les articles pour la *Revue* ne lui ont jamais fait défaut. Au contraire, il a toujours pu se vanter d'avoir des textes à publier pour deux ou trois ans à l'avance.

Rédiger la chronique de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, dans les pages de la *Revue* consacrées à cet effet, lui faisait chaud au coeur. Les membres, qui s'étaient illustrés en prononçant des conférences ou en méritant des prix ou des éloges pour leurs travaux d'historiens, voyaient leurs noms mentionnés sous cette rubrique. Il savait aussi compatir avec ceux qui étaient éprouvés. Il accordait une inestimable valeur au fait que certains milieux assez fermés aient souscrit un abonnement à la RHAF. Il consultait régulièrement les listes d'envoi et proclamait fièrement les noms des nouveaux inscrits. Toutes ces bonnes nouvelles étaient pour lui une raison de se réjouir de la grande vitalité de son "enfant".

C'est surtout aux réunions générales annuelles de l'Institut que monsieur le chanoine prenait le pouls de

sa *Revue*. Cette journée d'étude, quoique très harassante pour un homme de son âge, lui permettait de mieux juger de la portée réelle de ce périodique trimestriel.

Le matin, au chapitre de la régie interne, monsieur le président acceptait les discussions et les suggestions susceptibles d'en favoriser la rentabilité. Puis suivaient les rapports des sociétés historiques affiliées à l'IHAF. Monsieur le chanoine désirait rendre ces échanges de plus en plus fréquents et constructifs. Il espérait même qu'un jour tous les groupements historiques se réuniraient au sein de cet organisme: l'IHAF qui n'avait plus à prouver sa vitalité pourrait alors jouer le rôle d'une fédération à multiples filiales.

C'est avec un intérêt et une joie manifestes qu'au cours de l'après-midi monsieur le président participait aux échanges d'idées qui suivaient la lecture des deux travaux présentés. Il appréciait les études précises, fouillées et riches de nouvelles hypothèses susceptibles d'éclairer un point obscur de l'histoire. A juste titre il s'enorgueillissait que son Institut possédât dans ses rangs des historiens capables de telles recherches.

A l'issue du dîner offert par la ville de Montréal, monsieur le directeur se plaisait à faire le point. La *Revue* entrait dans sa n° année. Il rappelait le chemin parcouru, dressait le bilan de son oeuvre. Avec amour, il avait préparé ses notes. Jusqu'à la dernière minute, il avait raturé et modifié son texte. Jamais il ne fut plus heureux qu'en avril 1967 lorsqu'il annonça que la revue avait enfin atteint sa majorité. Avec une satisfaction évidente, il écouta son assistant-directeur, monsieur Rosario Bilo-deau, retracer avec éloquence cette grande aventure. Etait-ce pressentiment ou sagesse éclairée, monsieur le chanoine, en cette unique occasion, ne prépara aucun texte écrit. Il avait confié cette tâche à celui qui allait devenir son successeur.

Impossible de clore ce chapitre sans rappeler la part active que monsieur le chanoine prenait à l'expédition de

chaque livraison. Oeuvre artisanale, issue de la ténacité et du courage, nous n'étions que deux ou trois pour préparer l'envoi de ce périodique. Toujours pressé d'en faciliter la diffusion le plus rapidement possible, monsieur le directeur n'hésitait pas à mettre la main à la pâte. Il aimait glisser la *Revue* dans chacune des enveloppes, réservant à d'autres le soin de les fermer. C'était un travail spécialisé et sa célérité nous surprenait. Où puisait-il cette grande énergie ? Attablé à ce travail manuel, il laissait vagabonder son imagination et ses taquineries remontaient le moral de toute l'équipe astreinte à cette besogne fastidieuse.

*

* *

La Fondation Lionel-Groulx

Monsieur le chanoine avait vu avec émotion ses intimes s'intéresser à son oeuvre et en favoriser l'épanouissement par une aide discrète et précieuse. N'était-ce pas avec nostalgie qu'il rappelait son premier voyage en Europe fait grâce à la générosité de confrères-prêtres qui lui avaient fourni les honoraires de "messes à cinquante cents", coût de l'époque ? Plus tard ce furent de grands amis laïcs qui lui offrirent sa résidence de la rue Bloomfield. Dans cette vaste et spacieuse demeure, il put commodément loger sa volumineuse bibliothèque, ses archives, sa correspondance et enfin le secrétariat de sa *Revue*. En 1957, de fidèles mécènes, sous la présidence de maître Maxime Raymond, fondèrent la Fondation Lionel-Groulx.

Cette fondation avait pour unique but de favoriser l'étude du fait français en Amérique. Son premier objectif était donc d'assurer la survivance de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de soutenir sa *Revue*, tous deux fondés par monsieur le chanoine Lionel Groulx. Dans la mesure de ses moyens, la Fondation devait chercher à stimuler l'étude de l'histoire. Sous l'initiative de celui dont elle porte le nom, la Fondation offrit pendant plusieurs années aux étudiants des collèges classiques des

prix d'histoire du Canada. Elle se propose de distribuer des bourses d'étude et de créer un centre de recherche en cette discipline. La générosité de ses amis permettra à plus ou moins brève échéance la réalisation de ces projets.

Dans un geste de reconnaissance et afin d'aider la Fondation à atteindre son but, monsieur le chanoine légua à cette dernière, il y a quelques années, sa maison, sa bibliothèque, ses archives et sa correspondance. Les directeurs de cette société, dévoués à sa cause et hommes d'affaires avertis, seraient, pensait monsieur le chanoine, à même de se faire son porte-parole, de sauvegarder son oeuvre et d'en accroître le rayonnement.

Chaque année, lors du dîner-causerie de l'Institut, monsieur le chanoine réservait une place d'honneur aux membres de cette Fondation qui lui tenait tant à coeur. Un des directeurs était invité à exposer les objectifs et les réalisations de cette dernière. Nous y entendîmes maître Maxime Raymond, maître Joseph Blain, le docteur Jacques Genest et monsieur Joseph-A. Dionne, ingénieur. Monsieur le chanoine prisait beaucoup cette brève présentation. N'était-ce pas là un excellent moyen de mieux faire connaître la Fondation Lionel Groulx appelée, après sa mort, à gérer ses biens, bibliothèque et autres ? Outre les quatre personnes déjà citées, font partie de cette fondation le notaire C.-A. Emond, membre fondateur et demi-frère de monsieur le chanoine, ainsi que messieurs Roger Charbonneau, directeur de l'Ecole des hautes études commerciales et Gérard Plourde, industriel, qui apportèrent une nouvelle dimension au groupe initial.

*
* *
*

L'homme d'Eglise

Prêtre avant tout, monsieur le chanoine désirait que son comportement reflétât d'abord et surtout cet engagement religieux. A maintes reprises, nous avons senti qu'il

ne l'oubliait jamais dans ses prises de position. Toute sa personne en était imprégnée. Vêtu d'une simple soutane noire et même, les dernières années, d'un habit de ville, il imposait le respect aux plus aguerris qui venaient le consulter à son bureau. Combien de ces visiteurs nous disaient littéralement "fondre" en sa présence. Ce n'était pourtant pas par excès de formalités. Il aimait se faire appeler l'abbé Groulx comme en ses débuts. Le titre de chanoine le laissait assez froid, d'autant plus, disait-il, qu'il n'avait le privilège de ce nom qu'honorairement et non la charge. Il ne revêtait sa soutane et son ceinturon violets que pour des sorties officielles et cela même avant que ces appareils ne soient remplacés par l'habit de ville.

En tant que prêtre, monsieur le chanoine n'exprimait qu'un seul regret : celui de ne pas avoir exercé de ministère sacerdotal de façon plus suivie. Pour aider un de ses bons amis, monseigneur J.-M. Phaneuf, il avait été vicaire suppléant un été dans une petite paroisse franco-américaine, Central Falls. Pendant sept ans, à la paroisse Saint-Jean-Baptiste du Mile End, chez son ami le curé, monseigneur Philippe Perrier, qui l'hébergeait, il avait consacré plusieurs heures à entendre des confessions. Il aurait aimé participer encore plus activement au ministère paroissial. Il avait même été tenté d'accepter une charge curiale au moment de son départ de Valleyfield et de son arrivée à Montréal. Mais sa vie professorale trop remplie l'empêcha de satisfaire son désir d'apostolat. Son *Canada français missionnaire*, écrit à l'automne de sa vie, lui semblait en une certaine mesure répondre à cette lacune. C'était oeuvre de prêtre autant que d'historien.

Avec quel plaisir et quelle fierté ce prêtre parlait de ses jeunes "dirigés" de Valleyfield, de ceux-là mêmes qui lui inspirèrent sa *Croisade d'adolescents*, histoire du mouvement d'Action catholique qu'il fonda et anima pendant de longues années. La formation de la jeunesse était un de ses constants soucis. Il aimait recevoir les jeunes, causer avec eux, les amener à s'exprimer, à révéler leurs espoirs et leurs craintes. Il ne leur refusait aucun rendez-vous. Jamais il ne se plaignait d'avoir perdu son temps.

Bien plus, il lui arrivait d'admirer ces jeunes penseurs encore capables, disait-il, d'idéalisme et de dynamisme. Certains d'entre eux, en séjour à l'étranger, poursuivaient leurs entretiens avec monsieur le chanoine. Cette correspondance suivie était le lien qui les rattachait au pays. Que de confidences n'a-t-il pas reçues aussi de jeunes désabusés qui, grâce à lui, peu à peu ont recouvré un certain équilibre et une certaine fierté ?

Confident de tant d'êtres si divers, monsieur le chanoine a su gagner leur confiance par son respect de la liberté de penser. Il avait une prédilection toute particulière pour ceux qui s'avouaient et s'affichaient athées. Jamais il n'imposa ses convictions religieuses autrement que par l'exemple. Ceux qui ont vécu à ses côtés savent combien il se conformait fidèlement à cette ligne de conduite. Homme méthodique, il insistait d'abord auprès de ses "dirigés" sur la nécessité d'avoir une rigoureuse discipline de travail. A quiconque voulait la découvrir, il laissait le soin de trouver la spiritualité sous-jacente.

Ce ministère assez spécial ne se borna pas seulement aux jeunes. Des gens de tout âge, hommes ou femmes, lui rendaient régulièrement visite et lui demandaient conseil. Son agenda était rempli de ces rendez-vous. Le jour même de sa mort, il attendait justement un de ses admirateurs inconnus. Ce dernier fut si bouleversé par la nouvelle de sa disparition soudaine qu'il demanda la grâce de venir quand même passer quelques heures dans la maison du chanoine Groulx. Avec émotion il erra dans les grandes pièces de cette demeure fort désorganisée et si immensément vide. L'hommage de cet homme à la vie si active et pourtant incapable de s'arracher à sa respectueuse contemplation était réconfortant.

La riche spiritualité de ce prêtre s'est manifestée dans le nombre incalculable de sermons et de retraites qu'il a prêchés. Nous trouvons dans ses spicilèges presque autant de notes d'homélies prononcées dans des collèges, séminaires ou paroisses que de notes de cours. Son livre, *Rencontres avec Dieu*, retrace un de ces carêmes prêchés.

Sur son bureau, la photographie de sainte Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, sa sainte préférée, occupait la place d'honneur en face de lui. Avec ses intimes, monsieur le chanoine était très peu enclin aux confidences religieuses. Respectueux des autres, il ne voulait probablement pas avoir l'air de sermonner. Sa piété guidait pourtant tous ses gestes sacerdotaux. Il tenait beaucoup à ce que ses autels, celui de sa maison de ville et celui de sa maison de campagne, soient quotidiennement fraîchement fleuris. A l'auditoire de ses messes intimes, il savait insuffler d'enrichissantes méditations. De la récitation quotidienne de son bréviaire, il nous apportait des réflexions justes et personnelles. Nous sentions qu'il vivait cette foi qui l'inspirait. C'est surtout grâce à ses journaux intimes, conservés précieusement par sa nièce, que nous perçons le voile dont, par pudeur, il entourait sa piété. Aucun problème ne laissait indifférent cet homme profondément sensible mais spirituellement serein. D'une haute élévation morale, nous trouvons dans ces notes personnelles de très belles pages sur l'amour divin, le sens de la vie et de la mort — cette mort qu'il accepta et offrit si lucidement, maintes fois.

*
* *

L'homme dans l'intimité

Homme d'action et homme d'Eglise, cet écrivain discipliné et exigeant se révélait charmant dans l'intimité. La taquinerie n'était pas le moindre de ses traits de caractère. Il s'amusait comme un enfant à nous faire des espiègleries. Plus d'une se souvient d'avoir couru le poisson d'avril pour une lettre à expédier de toute urgence et adressée à un certain monsieur l'Esturgeon. Toute sa jeunesse se reflétait alors dans ses yeux vifs et inquisiteurs. Combien il était heureux de nous avoir prises en faute. Que dire aussi des dédicaces fines et spirituelles, véritables petits bijoux ciselés d'esprit, qui nous récompensaient au centuple de l'effort accompli.

Monsieur le chanoine témoignait envers sa mère d'une vénération et d'une admiration sans égale. Il se reprochait de ne pas avoir su recueillir les souvenirs de cette femme admirable qui avait eu quinze enfants. Un jour, d'un seul trait, il avait écrit une quinzaine de pages sur elle et c'est ce récit qu'il regrettait de ne pas avoir complété.

Sa mère, son beau-père, ses frères et soeurs occupaient une grande place dans son coeur. Grâce à l'aide précieuse de sa nièce, il offrait chaque année "un dîner des fêtes" à toute sa famille. Ce dîner coïncidait en général avec son anniversaire de naissance le 13 janvier. Avec quelle joie ne présidait-il pas ces agapes dont il ne dédaignait pas de dresser lui-même le menu dans le plus pur style d'hôtellerie française. Ce repas familial se répétait à la saison estivale avec moins de faste mais avec autant de bonheur. Chaque été, en effet, pendant plusieurs saisons, il réunit sa nombreuse parenté sur sa pelouse à Vaudreuil. C'était l'occasion d'adresses élogieuses, de récitations d'enfants et de remerciements bien sentis. Son grand esprit de famille englobait aussi certains confrères-prêtres. Avec grand plaisir, ces derniers accouraient à l'invitation traditionnelle lancée par monsieur le chanoine. Le dîner des évêques brisait la monotonie de l'été. En aîné soucieux de la tradition, monsieur le chanoine tenait beaucoup à ses trois réceptions annuelles et sa nièce se faisait un point d'honneur de les bien réussir.

Fin gourmet, monsieur le chanoine disciplinait ses goûts comme il avait discipliné son travail. Il aimait prôner son régime Carton qui, disait-il, l'avait guéri de sa dysenterie nerveuse. Fervent adepte des légumes et fruits crus, il mangeait abondamment le midi mais peu le soir.

Que de souvenirs ces fameux repas du midi éveillent en nous ! Ils étaient l'occasion rêvée de longs et intéressants monologues. Enfermé toute la matinée dans son cabinet de travail, monsieur le chanoine laissait à table libre cours à ses souvenirs. Ce vieil homme au passé fabuleux pouvait nous entretenir pendant des heures sans jamais nous lasser ! Sa mère, ses intimes, ses voyages,

sa vie mouvementée, fortement liée à celles des hommes politiques de son temps, tout y passait. Ce furent ses mémoires oraux avant d'être ses mémoires écrits. Ce sont d'ailleurs ces récits si vivants qui nous poussèrent à inciter notre mémorialiste à continuer ses mémoires jusqu'à la période contemporaine. Monsieur le chanoine hésitait en effet à aborder la période 1949-1967 prétendant qu'après sa retraite de l'université de Montréal, il n'avait plus rien d'intéressant à raconter.

Agréable causeur, ses anecdotes, ses souvenirs, il nous les racontait à table et en voiture, pourvu que nous l'orientions un peu en ce sens. Sa mémoire était très précise : les noms, les dates, rien ne lui échappait quoique, en vieillissant, il prétendait plus facilement oublier les premiers. Lorsqu'il avait besoin d'un livre, cette mémoire était vraiment étonnante : il pouvait nous en donner le format, la couleur et l'épaisseur avec la plus grande exactitude, même s'il n'y avait pas touché depuis vingt ans. Il savait ce qu'il y avait annoté et pourquoi il voulait en relire tel passage.

Cet homme, qui en imposait et gênait la plupart de ses visiteurs, était lui-même extrêmement timide. Il n'aimait pas entrer seul dans un endroit public. Il lui arrivait de préférer venir garer la voiture avec nous plutôt que d'avoir à affronter seul le premier instant de prise de contact. En une fraction de seconde, la glace était rompue et nous l'abandonnions à ses admirateurs.

Simple dans sa mise, monsieur le chanoine l'était aussi dans son comportement. La simplicité de cet homme adulé, nous avons pu la toucher du doigt en deux circonstances où elle fut mise à rude épreuve.

En 1959, l'Office national du film confia à monsieur Pierre Patry la réalisation d'un film sur notre historien national. Pendant plus d'un an, ce travailleur consciencieux consulta les écrits de son personnage ; il feuilleta ses spicilèges et il eut de longues conversations avec lui. Perfectionniste, il chercha à connaître les moindres dé-

tails de cette vie exceptionnelle. A Montréal et à Vaudreuil, il multiplia les entretiens et les prises de vue. Bon enfant, monsieur le chanoine se plia à tous les caprices de son metteur en scène. Jamais il ne laissa échapper un mot d'impatience devant les longs préparatifs que chaque nouvelle séquence demandait. Pourtant, l'envahisseur étendait partout ses longs tentacules. Tous les circuits électriques, toutes les pièces étaient occupés. Les heures de travail et de repos s'en trouvaient perturbées. Mais comment résister à un tyran si poli et si plein de tact ? Bien plus, monsieur Patry se prit d'amitié pour monsieur le chanoine. Il continuera par la suite à lui rendre visite tant à Montréal qu'à Vaudreuil jusqu'à la veille de sa mort.

Le film, "Le chanoine Lionel Groulx, historien", fut officiellement projeté le 3 février 1960. La Fondation Lionel-Groulx sut faire de cette primeur un vibrant hommage à notre éveilleur national. Les allocutions de Son Eminence le cardinal Paul-Emile Léger, de maître Maxime Raymond, de maître Joseph Blain et du chanoine Lionel Groulx furent enregistrées sur disque. L'heureux héros de cette fête le plus simplement du monde trouva à s'émerveiller de la magnifique interprétation du jeune garçon qui le personnifiait au séminaire de Sainte-Thérèse.

Quelques années plus tard, le président de l'Académie canadienne-française, monsieur Victor Barbeau, demanda à la nièce de monsieur le chanoine de faire un relevé de l'oeuvre de cet écrivain prolifique. Savait-il quelle tâche titanesque il nous imposait ? Sur monsieur le chanoine Groulx il n'existait alors que deux courtes bibliographies, l'une d'Olivar Asselin, parue en 1923, l'autre d'André Laurendeau, parue en 1939. Il fallait enrichir et compléter. Personne n'avait encore osé poursuivre semblable travail. Heureusement, les spicilèges, constitués depuis 1878 grâce au patient travail de sa nièce et si consciencieusement tenus à jour, se révélèrent d'une aide inestimable. Les résultats de nos recherches et de nos relevés se concrétisèrent sous forme de fiches qui fini-

rent par remplir trois bons casiers. Ce n'était pas tout de dépouiller le passé, il fallait savoir l'organiser et c'est ici que la présence de monsieur le chanoine nous fut indispensable.

Il nous apprit à distinguer les multiples rééditions de ses principaux ouvrages; grâce à sa merveilleuse mémoire, il sut nous signaler parmi les nombreuses conférences, qu'il prononça au cours de sa fructueuse carrière, celles qui furent publiées sous forme de brochures ou insérées dans un de ses livres et celles qui restèrent inédites. De quel imbroglio ne nous sauva-t-il pas plus d'une fois? Ses éditeurs eux-mêmes n'avaient pas toujours eu la bonne idée d'indiquer la date ou l'édition du livre publié.

Chaque fois que nous avions besoin de son secours, il répondait à notre appel. Le plus bonnement du monde, il cherchait avec nous à retracer le filon perdu dans cette longue énumération de ses oeuvres, puis il retournait à son manuscrit en cours, *Chemins de l'avenir*, qui devait paraître en décembre 1964. La préparation de la *Bio-Bibliographie*, publiée quelques mois auparavant par l'Académie canadienne-française, l'intéressait en autant qu'il pouvait nous rendre service. Passé ce stage, elle lui demeurait complètement étrangère non par indifférence mais parce qu'il considérait que sa vie publique, ses écrits et ses paroles appartenaient à tous et que chacun avait le droit d'en dire ce qu'il voulait. En historien, il avait fait la part des choses: inévitables pour le personnage public qu'il était, les hommages et les critiques n'affectaient pas son comportement intime.

Les *Chemins de l'avenir* furent publiés en décembre de la même année, avons-nous dit. Il convient d'ajouter que ce fut dans des circonstances particulièrement dramatiques. Monsieur le chanoine avait consacré tout son été à la rédaction du texte définitif de ce volume. Lors du lancement de ce dernier-né, l'auteur, atteint de pneumonie, était hospitalisé à l'Hôtel-Dieu. Par permission spéciale, il assista à la cérémonie, accompagné de son médecin traitant, le docteur Jacques Genest. Tous ses

amis, fort émus, avaient les yeux rivés sur lui ; ce n'était plus seulement l'écrivain mais l'homme, courageux et énergique, que l'on admirait. A son propre témoignage, monsieur Pierre Laporte, ministre des affaires culturelles, joignit le vibrant hommage que monsieur Jean Lesage, premier ministre du Québec, avait adressé à l'illustre auteur. Une heure avait été concédée à monsieur le chanoine. Après quoi, il dut réintégrer sa chambre. Le lendemain, abusant encore de ses forces, il accordait une conférence de presse à l'hôpital même. Avec ce volume qui aurait pu être le dernier, comme il aimait le mentionner, monsieur le chanoine rejoint d'une certaine manière sa *Croisade d'adolescents* écrite à l'aube de sa vie. A cette *Croisade* rédigée trop rapidement selon son gré, il apporte l'approfondissement de ses *Chemins de l'avenir*. C'est son testament spirituel, *ses adieux* à la jeunesse de son pays. N'était-ce pas là d'ailleurs le premier titre qu'il avait voulu donner à son livre ?

Homme entreprenant, monsieur le chanoine avait inauguré vers les années 1950 ses "jeudis historiques". Au sous-sol de sa demeure, historiens et profanes privilégiés, intéressés à la science du passé, se réunissaient une fois le mois, le jeudi, pour entendre l'exposé d'un jeune chercheur sur ses travaux en cours. A une époque où la radio et la télévision n'étaient pas de sérieux concurrents, ces réunions d'étude étaient fort goûtées et avaient leurs échos dans les jeunes esprits. C'est ainsi, par mes aînés, que j'entendis parler de l'abbé Groulx sans l'avoir alors connu personnellement. Ce même abbé, prestigieux et mystérieux pour l'entendement d'une jeune adolescente, avait aussi recours aux bons services de mon père pour la vérification de la comptabilité de son Institut. Quelques années plus tard, sa nièce n'eut pas à plaider longtemps une cause gagnée d'avance.

L'Académie canadienne-française était pour monsieur le chanoine une source de contentement. Elle lui tenait fort à coeur. Membre-fondateur, il l'avait en haute estime. Il assistait avec joie à toutes les réunions. Ces dernières années, il prisait beaucoup les dîners du lundi. C'était un

de ses rares divertissements. Il se retrempait, disait-il, dans le courant intellectuel canadien-français et il adorait ces échanges d'idées et de mots d'esprit entre fins lettrés.

Un des "petits bonheurs" de l'existence de monsieur le chanoine fut sans doute l'hommage spontané qui lui fut rendu au Salon du livre de Montréal en avril 1965. Les Editions Fides avaient voulu honorer cet écrivain prolifique en lui dédiant une partie de leur stand. Monsieur le chanoine accepta de consacrer quelques heures par jour à des séances de signature. Nombre d'acheteurs se prévalurent de ce privilège et firent dédicacer leurs livres par l'auteur lui-même. Ce dernier sut accueillir, retenir et contenter les visiteurs avec l'aisance d'un diplomate. Il fut très populaire surtout parmi les jeunes qui lui posèrent une multitude de questions auxquelles il s'efforça de répondre de façon adéquate. Personnellement il prit grand plaisir à rencontrer ses lecteurs. Ce fut l'occasion pour lui de renouer des relations avec de vieilles connaissances et de saluer les grands de ses anciens disciples. Il sortit enrichi de cette nouvelle expérience qu'il répéta l'année suivante à un autre Salon du livre. Avec émerveillement, il constata qu'il n'était pas encore trop oublié. Sa bienveillance devint légendaire et la foule se pressa autour de lui. Véritables prises de consciences, ces deux apparitions publiques le rassérénèrent. Il n'avait peut-être pas prêché dans le désert. Avec optimisme, il reprit son travail quotidien.

Très social, monsieur le chanoine avait besoin de contacts humains. Toute occasion de sortir le réjouissait. C'était un amateur de théâtre. Il fut un auditeur enthousiaste des pièces de Guy Dufresne. "La dalle des morts" de monseigneur Félix-Antoine Savard le charma. Une de ses grandes joies fut une soirée à l'opéra en 1966. Jamais il n'avait eu le plaisir d'assister à une représentation de ce genre. Un peu inquiets de sa réaction, nous fûmes bien aises de son rapide acquiescement. De sa loge à la Place des Arts, heureux comme un roi, il jetait des regards ravis sur la scène et sur l'auditoire. A son âge ne pouvait-il pas

se permettre ce plaisir ? Merveilleux compagnon, il fit la joie de ses hôtes. Ni vieux jeu, ni gênant, simple comme toujours, il participa à la réception qui suivit comme un jeune homme de trente ans. Pourtant, dix heures trente, heure habituelle de son coucher, étaient sonnées depuis longtemps.

Sa capacité d'adaptation aux circonstances de la vie moderne était illimitée. En voiture, il se montrait voyageur idéal. Il lisait son bréviaire et se permettait même de corriger sur ses genoux un texte qu'il désirait terminer. Avec surprise, nous constatons que les soubresauts inévitables n'incommodaient nullement un homme de son âge. Il s'en remettait à son chauffeur et à son angegardien pour le protéger des embûches de la route.



L'homme au repos

Comment passer sous silence l'intérêt que monsieur le chanoine manifestait pour le hockey ? Sa prédilection pour les sports datait de sa lointaine jeunesse. Collégien, n'avait-il pas été "receveur" au cours des parties de baseball jouées au séminaire de Sainte-Thérèse ? Bien des années plus tard, lorsque son médecin lui interdit tout travail le soir, il jeta son dévolu sur le hockey. Que ce soit au "Forum" de Montréal ou devant son petit écran de télévision, il suivait avec grand intérêt les évolutions de ses joueurs favoris, les Canadiens il va sans dire. Si la partie n'était pas encore terminée lorsqu'il montait se coucher, il en écoutait plus tard les derniers résultats à la radio. Le lendemain, avec quelle joie ne racontait-il pas les prouesses de ces invincibles. Si par malheur le sort ne leur avait pas été favorable, avec quel dépit ne les accablait-il pas de leurs erreurs. Une série de défaites amenait de sévères reproches de la part de monsieur le chanoine : nos petits Canadiens seraient-ils des lâches, incapables d'un effort soutenu ? Il était merveilleux de l'entendre ; aucun joueur, aucune ruse, aucune tactique du

jeu ne lui avait échappé. Il pouvait en remontrer à l'instructeur lui-même.

Monsieur le chanoine savait tirer profit de ses longues soirées inactives auxquelles il était astreint sur l'ordre formel de son médecin. Unique distraction durant les interminables veillées d'hiver, la télévision devint pour lui un excellent moyen de connaître le monde contemporain. Esprit curieux, il s'intéressait à tous les genres de télédiffusion. Quelques interviewers très consciencieux retenaient la préférence de monsieur le chanoine pour l'émission "Aujourd'hui". La médiocre valeur intellectuelle de certaines émissions pour la jeunesse, émissions au nom prestigieux, attirait parfois son courroux. Aux "Variétés" il savait apprécier une artiste comme Aglaé dont il louait la simplicité. Parmi les chanteurs classiques, il avait une prédilection pour Richard Verreau. Avec esprit, il pouvait noter les derniers rebondissements psychologiques d'un téléroman. Il avait pris goût au téléthéâtre et il ne dédaignait pas les films historiques. Aucune manifestation de la vie humaine ne le laissait indifférent. Ses fines observations témoignaient de sa bienveillante compréhension des jeunes générations qui suivirent la sienne.

Rien ne plaisait autant à cet homme à la vie si remplie qu'une visite chez le libraire. Avec une joie évidente, ce bouquinier averti choisissait des livres pour ses amis, pour ses collaborateurs et pour de jeunes enfants qu'il affectionnait. Il se réservait aussi bon nombre de volumes, précieuses provisions amassées surtout avant son départ pour Vaudreuil où il prévoyait avoir enfin le loisir de s'adonner à ces lectures si soigneusement sélectionnées.



L'homme de la nature

Vaudreuil, quel mot magique ! Il fallait entendre monsieur le chanoine nous en parler pendant des heures. Son

coeur en battait sûrement plus vite. N'êtes-vous jamais allé cueillir des catherinettes le long d'une clôture de pierres des champs ? Ces fruits sauvages sont délicieux et monsieur le chanoine les dénichait dans les recoins les plus cachés. Il ne revenait de sa cueillette que sa timbale pleine à déborder.

Que diriez-vous d'une soupe aux fines herbes ? Monsieur le chanoine savait combiner la sarriette, la ciboulette, les échalotes, le persil et divers autres herbages fraîchement cueillis dans son jardin pour en faire un potage odoriférant et très agréable au goût. C'était la grande réussite de ce "chef cordon-bleu". Et, semble-t-il, il n'était pas peu fier de ce talent.

A son jardin, tout comme à son potager, il consacrait son temps libre. Avec quel plaisir n'arrachait-il pas les mauvaises herbes et ne protégeait-il pas les jeunes pousses avec un soin jaloux ? Il a toujours semé lui-même ses fleurs, sauf les dernières années, époque où son médecin et sa nièce, craignant une trop grande fatigue, le lui interdirent. Cette participation au travail de la nature, ce contact intime avec la terre de ses pères lui apportaient une satisfaction spirituelle. Il avouera même, lorsque ces semailles lui furent défendues, qu'il se sentait désormais plus détaché de son cher patelin par manque de communication active.

Sous le toit hospitalier de sa demeure, même les oiseaux se croyaient invités. Tous les ans, une hirondelle avait pris l'habitude de faire son nid sous le porche avant. Monsieur le chanoine accueillait son amie ailée, au printemps, avec une joie toujours renouvelée. Il était même interdit de claquer la porte d'entrée pendant un certain temps pour ne pas mettre la vie de la jeune nichée en danger. Monsieur le chanoine réussissait à se faire comprendre de ces jeunes passereaux. Il savait aussi se faire obéir par son chat "Bibite". Magnifique félin blanc, très pacifique, cet animal n'avait qu'un seul défaut : celui d'emplir les vêtements de monsieur le chanoine de longs poils blancs difficiles à enlever. Ne nous souvient-il pas de

plusieurs circonstances où sa nièce dut broser et rebrosser ses habits pour faire disparaître ces traces assez malséantes ? Mais que "Bibitte" paraisse, qu'il suive pendant des heures les évolutions de la plume de monsieur le chanoine, qu'il dorme au soleil sous la fenêtre de son maître, et tout était oublié. Monsieur le chanoine ne négligeait pas non plus les écureuils, hôtes habituels de sa propriété boisée. Il fallait le voir cueillir les noix de ses noyers pour les offrir à ses petits amis à quatre pattes.

D'autres délasséments étaient fort goûtés par monsieur le chanoine. Habitué dès sa prime jeunesse à errer par monts et par vaux dans sa chère campagne, il était rusé chasseur autant que fervent pêcheur. N'aimait-il pas dire qu'ayant à nourrir une nombreuse famille, sa mère avait l'art d'apprêter n'importe quel gibier du plus commun des écureuils à la plus délicieuse des perdrix ? Et monsieur le chanoine, un des aînés de la famille, lui apporta maintes fois une de ces utiles prises. Il alliait à la dextérité de ses mains, l'acuité de son regard et la justesse de son tir. Il n'avait pas son pareil pour abattre un canard. Il savait observer et patienter. En fin connaisseur, il appréciait l'habileté en la matière du mari de sa nièce.

La pêche du printemps enthousiasmait cet homme. Peu importait que dans sa hâte il glissât sur une roche ou se mouillât les pieds. De ses yeux vifs, il repérait les poissons qui, durant les crues printanières, ne craignent pas de s'approcher des côtes. La vie de ces derniers était en grand danger car monsieur le chanoine laissait rarement échapper les proies qu'il allait cueillir dans l'eau. Ce vieil homme se révélait agile, souple et précis mais aussi hasardeux et risque-tout. Avec fierté, il offrait ses trophées sur sa table. C'est ainsi que fébrilement, tous les printemps, il attendait de pouvoir pratiquer son sport favori, faisant fi des conseils de prudence de sa nièce qui craignait qu'il ne se blessât ou tombât. Ces folles audaces et ces vaines inquiétudes auraient pu pourtant être évitées. Un demi-frère de monsieur le chanoine, connaissant le "faible" de son aîné pour le poisson frais, en garnissait

généreusement son garde-manger. Hélas ! rien ne remplace, semble-t-il, la griserie de la capture.

Quel pouvoir possédait donc Vaudreuil pour ainsi transformer monsieur le chanoine en jeune homme hardi et dispos ? Située à quelques milles du village, dans le rang des Chenaux, sur un coin de terre du domaine familial, la propriété de monsieur le chanoine, appelée "Les Rapailages", avait un charme particulier. Ce canadienisme savoureux y était sûrement pour quelque chose. Il évoque merveilleusement le travail de la fenaison et en particulier les heures inoubliables passées à faucher les dernières et récalcitrantes tiges de foin le long des haies ou dans les terrains accidentés. Monsieur le chanoine affectionnait cette appellation. Un de ses livres rempli de précieux souvenirs d'antan emprunte judicieusement ce nom. Une affiche le proclame à tout venant à l'entrée de son agréable ermitage. Après avoir parcouru un petit chemin ombragé, la maison surgit derrière un coquet jardin. Le maître de céans ne manquait pas de nous faire admirer ses crocus printaniers, ses pois de senteur et ses rosiers. Combien il était plaisant de s'attarder sous la tonnelle. La visite des lieux ne se terminait pas sans avoir fait connaissance avec sa gentille hirondelle et ses gracieux écureuils. Dans un dernier tour d'horizon, monsieur le chanoine attirait nos regards vers le majestueux lac des Deux-Montagnes. Le charme avait opéré, nous étions conquis.

A Vaudreuil, rien ne plaisait davantage à monsieur le chanoine que la venue de visiteurs. Plus qu'à Montréal, il jouissait de notre présence. Notre hôte se révélait accueillant, fin causeur, moins préoccupé par ses travaux. Pourtant il n'oubliait pas sa discipline de travail. Bien plus, les grandes entreprises semblaient plus faciles à réaliser sous le soleil de l'été. C'est dans le calme de Vaudreuil qu'il a écrit, révisé et annoté ses *Mémoires* ; c'est là qu'il a rédigé ses *Chemins de l'avenir* et que nous avons corrigé plusieurs livraisons de la RHAF. Il goûtait fort nous voir travailler près de lui. Il savait aussi se préoccuper de notre bien-être et nous obliger à prendre

quelque repos. Plus réceptif encore qu'à Montréal, il cherchait à nous communiquer son amour de la nature et du grand air. Nous étions à bonne école. Cette nature, il en appréciait toutes les parures. C'est pourquoi il n'avait guère visité l'Exposition universelle de 1967 au moment de sa mort. Il attendait que les arbres soient ornés de toutes leurs feuilles: il voulait voir, disait-il, l'emplacement dans toute sa splendeur.

Monsieur le chanoine choyait tout spécialement les petits enfants. Sa maison de Vaudreuil était ouverte aux bambins du voisinage et ces derniers venaient le surprendre à sa table de travail ou le suivaient dans ses déplacements autour de l'habitation. C'était charmant d'entendre leur joyeux babillage. Fin psychologue, il savait les écouter. Sans difficulté, il leur inculquait de nouvelles connaissances. Tous ces neveux et nièces l'adoraient. Monsieur le chanoine leur rendait ce sentiment et les comblait de livres judicieusement choisis.

Une tradition longuement observée fut le pèlerinage à Rigaud. Monsieur le chanoine en guise d'action de grâces avait promis d'aller dire la messe à la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, de Rigaud, une fois par été. Depuis plus de quarante ans, il remplissait cette promesse. Levé de grand matin, avec toute sa maisonnée et parfois avec un ou plusieurs prêtres-amis, il se rendait à son pèlerinage annuel. C'était l'occasion pour lui de saluer ses confrères du collège de Rigaud. Puis, il se terrait dans ses chers "Rapailages" jusqu'au début d'octobre.

*
* * *

L'homme malade

Le retour à Montréal ne s'effectuait pas sans quelque chagrin. Heureusement la mauvaise saison rendait sa retraite de Vaudreuil moins agréable. Il ne pouvait plus prolonger son séjour à la campagne. La préparation de sa *Revue*, les exigences de ses secrétaires, de nombreux rendez-vous l'obligeaient à revenir trop souvent à la ville.

Monsieur le chanoine voyait en effet venir la saison morte avec une certaine appréhension. Rares furent les hivers où il n'eut pas à s'aliter. Travailleur acharné, il oubliait trop souvent qu'il ne fallait pas abuser de ses forces. Son grand âge, dont il était si fier, se chargeait de le lui rappeler. Par bonheur cet homme assez chétif, qui surmonta un grand nombre de maladies, obéissait aveuglément à son médecin. Il suivait à la lettre les prescriptions de l'homme de science. Sa confiance dans les nouvelles ressources de la médecine était grande. Grâce à ces moyens modernes, la Providence avait su assurer sa guérison à maintes reprises. Il n'avait qu'à se rappeler son pénible voyage à Assise. Le dévouement de sa nièce, les bons soins des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Montréal et la grande habileté de son médecin, le docteur Jacques Genest, l'avaient tiré d'un bien mauvais pas.

Condamné à garder le lit, immobile, comme il nous paraissait frêle. C'était peut-être le seul moment où nous réalisions que monsieur le chanoine était un vieillard qui bientôt entrerait dans sa quatre-vingt-dixième année d'existence.

Et la fièvre du printemps revenait. Comme un lion en cage, monsieur le chanoine n'aspirait qu'aux beaux jours, qu'aux jours merveilleux où il pourrait retourner à Vaudreuil, ce paradis sur terre.

C'est là que, avec sa soeur, retiré pour l'été depuis une quinzaine de jours, dans sa chère demeure, au milieu de la nature qui reverdissait, monsieur le chanoine s'éteignit, à l'heure où il célébrait habituellement sa messe, le 23 mai 1967.

*

* *

Cher chanoine, "notre" chanoine, si vrai, si humain, si attachant..., nous toutes qui, pendant une période plus ou moins longue de notre vie, nous sommes assises à votre table et avons vécu à vos côtés, nous sommes heureuses de l'aide que nous avons pu vous apporter. De votre

fréquentation quotidienne nous avons retiré un incomparable enrichissement. Nous comprenons l'enthousiasme débordant et tenace de votre nièce, madame Juliette Lalonde-Rémillard, qui fut, pendant trente ans, la cheville ouvrière de toutes vos entreprises.

Madeleine Dionne

Montréal, le 23 mai 1968



1967

UNE VIE DE TRAVAIL ET D'AMOUR

par Jean Genest

Préambule

Il ne s'agit pas d'un récit ni d'une étude sur un sujet particulier. Nous n'avons à proposer aux chercheurs qu'un tableau chronologique de la vie du chanoine Lionel Groulx (1878 à 1967).

Nous avons essayé de retrouver son *emploi du temps*. Nous avons été conduit à trois grandes conclusions.

1. M. le chanoine Lionel Groulx fut, toute sa vie, un extraordinaire travailleur. La nomenclature de ses oeuvres le dira assez. Mais derrière chaque titre, chaque conférence, il faut avoir présent à l'esprit la très riche bibliothèque en archives et en volumes qu'il a su accumuler en plus de cinquante ans de recherches. Il dévorait les livres, les annotait. Il écrivait, raturait, recommençait, citait, seulement des maîtres. Un document en sa main n'était pas qu'une fiche: il le comprenait, il lui parlait, il en voyait la portée. Trop d'historiens cachent derrière leur sécheresse scientifique une absence d'énergie créatrice. Groulx avait le don. Une heure de travail dans sa bibliothèque nous en convainc. Devant un auteur ou devant un manuscrit tout l'homme réagissait, à la fois le savant et à la fois le coeur, au sens pascalien. C'est qu'il entrait en contact avec d'autres hommes. Découvrir l'homme, ce fut sa passion.

2. Sa vie est d'une extraordinaire transparence. Elle jaillit à travers son oeuvre, à travers son journal,

à travers sa correspondance, à travers les fleurs qu'il plante. Il a écrit, comme un besoin du coeur, partout, infatigablement. Nous pouvons suivre sa vie jour par jour. Ecrire sa vie sera facile mais long. Un apprenti critique a dit, ces dernières années que *Les Rapailages* n'avaient aucune valeur et il disait que leur lecture était une perte de temps. S'il n'y avait que ce volume, parlerait-on encore de Groulx ? Mais l'important est que ces visions aient germé et donné du cent pour un. Une modeste récolte d'images durant l'enfance s'est transformée en un monde d'idées qui ont su remuer tout un peuple. C'est peut-être l'amour d'une terre bien travaillée et libre qui lui a donné la ténacité nécessaire à faire un peuple qui soit vrai et libre.

3. Cet homme nous a aimés. Toute son oeuvre dit qu'il a aimé le Québec et les Canadiens français. Nul, à le lire, à moins qu'il ne soit fermé à cause de préjugés, ne peut ignorer que ses leçons, ses remontrances, ses appels, sont des cris d'amour. Amour viril. Sensibilité mise à nu. Il nous a aimés et nous nous sommes sentis aimés de lui. C'est pourquoi il y a tant d'affinités entre son oeuvre et nous. Les Anglo-Canadiens y sont perdus, car ils ne peuvent entrer dans cette dimension, sans laquelle on reste superficiel. Mason Wade est un bon exemplaire d'historien superficiel qui n'a pu comprendre Groulx ni le peuple canadien-français. Un reporter du *Montreal Star* a accumulé patiemment cent témoignages, à travers les conférences de Groulx, pour leur faire dire, après dissection, tout ce qu'il *voulait* leur faire dire. Il avait simplement oublié que cent conférences c'est, pour Groulx, cent moyens de dire la même chose et d'appeler nos gens à une nouvelle énergie nationale. Quel maître il fut !

Maintenant qu'il s'est tu, nous n'entendrons plus que le brouhaha des politiciens. Sur la place du marché, ces commerçants trafiquent de nos droits et de notre être, à la hausse ou à la baisse. Nous n'entendrons plus cette voix désintéressée, ces phrases percutantes, ces leçons de civisme, ces accents amoureux entre lui et nous. Pour

combien de temps serons-nous livrés aux obscurités de la politique partisane ? Il n'y a pas de grande histoire qui se fait sans la présence d'un grand homme. Groulx nous l'a prouvé par sa présence. Nous le prouvera-t-il aussi par son absence ?

P.S. — Nous avons cru bon d'ajouter, ici ou là, la publication d'une oeuvre canadienne-française ou française, un événement national ou international, qui seront cités par Groulx ou qui permettront de mieux comprendre des citations ou des allusions dans son oeuvre même.

1878

Lionel Groulx est né à Vaudreuil, dans le rang des Chenaux, le 13 janvier, quatrième enfant de Léon Groulx marié à 27 ans à Philomène Pilon qui en avait 21. Son père mourut cette même année de la petite vérole. La mère avec quatre enfants en bas âge se maria en secondes noces avec Guillaume Emond. Elle sauve ainsi la terre et la famille. (Autres détails sur cette femme extraordinaire: 1927 et 1943.) Prière quotidienne en famille.

L'ancêtre Jean Grou était venu de France en 1670: "Ce Jean Grou fit partie de ce corps de 25 hommes organisés à la hâte par le sieur Colombet et qui vint se poster au bord du fleuve, vers la Pointe-aux-Trembles, pour tâcher de couper la route à 100 Iroquois pagayant vers Québec où Phipps allait paraître. La lutte fut âpre; un corps à corps s'engagea en plein bois. Trente Iroquois sont tués ou assommés. Des hommes de Colombet, 15 restent sur la place ou sont faits prisonniers. Mais ils ont arrêté une partie de l'invasion et ont sauvé les soldats de Frontenac d'une attaque en plein dos. Jean Grou fut au nombre des prisonniers et il eut l'honneur d'être brûlé quelques jours plus tard dans le village des Onneyouths" (Henri d'Arles, Nos historiens, p. 217).

Jean Grou donna son nom à une *coulée* de la Pointe-aux-Trembles, Montréal: "Nous conservons encore dans

la famille, écrit l'abbé Groulx, un crucifix apporté de France en 1670 par ce vieil aïeul normand" (Nos ancêtres, p. 48). Sur cet article, lire *Notre maître le passé*, première série, p. 71 à 77.

Le Québec compte 1,488,535 habitants et le Canada 4,833,239.

Michel Bibaud publie son *Histoire du Canada et des Canadiens sous la domination anglaise*, Montréal.

En 1865, la Nouvelle-Ecosse refuse toute école catholique et il n'y a qu'une heure de français en 9^e année. — Le 16 mai 1871, le Nouveau-Brunswick passe l'Acte des écoles communes, abolissant l'école catholique, et impose les écoles neutres aux Acadiens qui, malgré leur pauvreté, voudront installer des écoles séparées. — En 1877, c'est le tour de l'Île du Prince-Edouard de supprimer les écoles catholiques. Toute l'Acadie est menacée de mort.

Sir John Macdonald est élu premier ministre du Canada jusqu'à sa mort: 1878-1891.

« Durant l'automne de 1866, à Londres où les délégués du gouvernement canadien s'étaient rendus pour faire accepter la nouvelle constitution par les autorités impériales, John A. Macdonald faillit à ce sujet faire faux bond à Cartier (en favorisant l'union législative) et ce ne fut que sur les menaces de celui-ci de revenir et de soulever le Bas-Canada, que le chef haut-canadien, encouragé par Galt, cessa ses intrigues auprès de Downing Street. Une conférence faite dernièrement à Toronto par Sir Richard Cartwright et qui eut beaucoup de retentissement, fait clairement voir le double jeu du vieux chef tory à cette époque », par Alphonse Lessard, en 1906 et reproduit dans *L'Action nationale*, mai 1968.

Léon XIII est élu Pape (1878-1903).

1880

Adolphe-Basile Routhier compose, sur la musique de Calixa Lavallée, à la demande de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, pour les fêtes du 24 juin, l'hymne national *O Canada*.

Le Transvaal proclame son indépendance.

1881

Jules-Paul Tardivel fonde LA VERITE (On peut consulter l'étude qu'en a faite Pierre Savard, éditions Fides, 1968). Esprit très droit qui exercera une grande influence sur les jeunes. Serviteur de la vérité, il refusera toute compromission avec *l'esprit de parti* qui rongea alors le Québec. Intuitif, il se fera l'avocat de thèses sur l'avenir du Québec qui sont toujours d'une grande actualité. Il y a des analogies entre *Pour la Patrie* de Tardivel et *L'Appel de la Race*, de Groulx.

1882

Mort d'*Antoine Gérin-Lajoie* (1824-1882), auteur de *Jean Rivard le défricheur* (1862) et *Jean Rivard, économiste* (1864).

Benjamin Sulte publie à Montréal, de 1882 à 1884, les 8 volumes de son *Histoire des Canadiens français*.

1884

Lionel Groulx commence son école élémentaire à l'école Saint-Michel, située à trois-quarts de mille de la maison natale, à Vaudreuil. Elle est dirigée par les Frères de Saint-Viateur. "Je m'y suis plu, dira-t-il, et l'un de mes chers souvenirs, c'est que nous l'appelions *la soue à cochons*." Cette école est devenue l'actuel Musée de Vaudreuil, légèrement restaurée.

Les Métis de la Rivière-Rouge, au Manitoba, proclament un Bill des droits et Louis Riel, réfugié aux États-Unis, est invité à revenir au Canada.

Montcalm and Wolfe, de Parkman.

1885

Toute la province de Québec vit avec intensité le soulèvement, l'arrestation, le procès et la pendaison de Louis Riel, chef des Métis du Manitoba. Honoré Mercier, pre-

mier ministre du Québec, connaît l'apogée de sa carrière en s'écriant en pleine Législature: "On a tué mon frère, Louis Riel !" La répercussion de l'événement est générale et profonde. Nous ne sommes pas bien venus au Canada que les Anglo-Saxons construisent comme un empire exclusif. Le chemin de fer du *Canadien Pacifique* est terminé et le premier train rejoindra Montréal à Vancouver en 1886.

1886

L'archevêque de Québec, Mgr Elzéar-Alexandre Taschereau (1820-1898) est nommé cardinal.

1887

Louis Fréchette (1839-1908) publie *La légende d'un peuple*.

On découvre de l'or au Transvaal.

1888

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, par Fustel de Coulanges.

1890

Le 12 mars, la législature du Manitoba rejette tout système d'écoles séparées et d'écoles catholiques. C'est une proscription du français.

M. Charlton, député ontarien à Ottawa, s'écrie, un entre cent: "J'espère, monsieur l'orateur, que les députés français nous pardonneront d'avoir pour but avoué de faire de ce pays un pays saxon. Le but avoué de l'Anglo-Saxon est de faire de sa race la plus grande race de la terre et l'espoir de l'Anglo-Saxon est que le jour viendra... où la langue anglaise sera la langue de communication entre toutes les races... et où la race anglaise sera la race dominante du monde" (Débats, 1890, p. 686-687). La Confédération avait 23 ans.

1891

A 13 ans, il entre en Eléments latins au Collège de Sainte-Thérèse. Il devra venir de Vaudreuil à Montréal, par train et, à la gare Viger (actuelle annexe de l'Hôtel de ville) transférer pour Sainte-Thérèse, à environ 25 milles de Montréal.

Il racontera dans *Le Semeur* (mai 1911, p. 267-269) quelques influences de son temps de collègue: "O Corneille, c'est toi qui grisas ma jeunesse !"

C'est Montalembert:

Qui pour dire Sursum ! a mon adolescence
 Beau comme un idéal devant moi t'es posé !
 ... Je lus, Montalembert, le meilleur de ta plume.

Plus tard:

J'ouvris Maistre et Veuillot. Les superbes jouteurs !
 Moi, j'aime les soldats, j'adore les lutteurs.
 J'aime les coups de plume en rude acier trempé.

Les saints l'attirent et il laisse pointer sa vocation:

A toi, mon chevalier, la moëlle des lions.

Encyclique de Léon XIII, *Rerum Novarum*, sur les questions sociales (15 mai). C'est dans le sillage de cette encyclique qu'il faut situer les premières conférences de Groulx sur l'action sociale.

Naissance d'Edouard Montpetit, à Montmagny.

1892

Dans les Territoires du Nord-Ouest, ordonnance qui, en pratique, supprime l'école française et catholique.

Originaux et détraqués, de Louis Fréchette.

1895

Tardivel publie son roman séparatiste, *Pour la patrie*.

Fondation de l'Ecole littéraire de Montréal.

1896

Wilfrid Laurier devient premier ministre du Canada : 1896-1911.

Henri Bourassa, à 28 ans, est élu député du comté de Labelle.

Edmond de Nevers (1862-1906) publie : *L'avenir du peuple canadien-français*.

Les Relations des Jésuites, édition Thwaites, paraît à Cleveland de 1896 à 1901.

Naissance d'Esdras Minville, le 7 novembre, à Grande-Vallée, Gaspésie.

1897

Aux examens de rhétorique ses professeurs comptent sur lui pour remporter le prix du Prince de Galles. L'heure arrivée, le sujet proposé est un discours légitimant une attaque de Louisbourg par les Américains et proposant la destruction des Français et des papistes. Il refuse de composer et ses compagnons le suivent.

Jubilé de la Reine Victoria. Recrudescences de l'impérialisme anglo-saxon. Joseph Chamberlain traçait les devoirs de l'heure à ses compatriotes : "... de coloniser la majeure partie du monde... La race britannique est la plus grande des races gouvernantes que le monde ait jamais connues." Wilfrid Laurier revint de ce Jubilé avec le titre de *Sir*.

1898

En première année de philosophie, il est président de l'Académie Saint-Charles et il parle devant Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, venu visiter le collège de Sainte-Thérèse.

1899

Finissant son cours classique, il décroche la médaille

du Gouverneur général. Le droit le tente mais, le 10 octobre, il entre au Grand Séminaire de Montréal.

Lionel Groulx n'a jamais été très fort de santé. Une année de régime alimentaire au Grand Séminaire de ce temps lui donnera une digestion difficile pour le reste de ses jours.

Henri Bourassa démissionne, en octobre, comme député de Labelle à Ottawa. La raison est que Sir Wilfrid Laurier lui paraît trop favorable à l'Empire anglais en envoyant des contingents de volontaires contre les Boers au Transvaal. Cette guerre lui semble une injustice monstrueuse des puissants contre les richesses des petits, il la flétrit comme "la plus infâme des entreprises spoliatrices de l'Angleterre impériale."

La bataille de Châteauguay, par Benjamin Sulte.

Contes vrais, par Pamphile Lemay (1837-1918).

1900

Groulx doit refaire sa santé. Il accepte une invitation d'aller se reposer et enseigner au collège de Valleyfield, pas très loin de Vaudreuil. Tout en étudiant la théologie, il enseignera en syntaxe.

Il manifeste ses dons de plume par une série d'articles sur les questions internationales dans le journal *Le Salaberry* de Valleyfield. Ils sont remarqués pour leur ampleur de vue.

Fondation à Lévis, par Alphonse Desjardins, des premières coopératives d'épargne et de crédit, sous le nom de Caisses populaires Desjardins.

Le Transvaal est annexé à l'empire anglais.

1901

Il étudie encore la théologie et la morale au collège de Valleyfield où il donne quelques cours en rhétorique.

Parmi ses élèves il aura Maxime Raymond et Jules Fournier.

Mort de la reine Victoria, d'Angleterre.

1902

A l'automne, Groulx retourne au Grand Séminaire de Montréal pour y faire sa dernière année de théologie. Il donnera à ses confrères une conférence sur Henri Perreyve, un prêtre selon son coeur.

Emile Combes (1835-1921) devient président du Conseil en France, de 1902 à 1905. Il fait passer la loi de séparation entre l'Eglise et l'Etat et se montre violemment antichrétien.

1903

Groulx projette un roman qu'il intitulerait *La bonne semence* ou *Labour d'automne*.

Il est ordonné prêtre le 23 juin, par Mgr Emard, évêque de Valleyfield. Dès septembre il enseignera les Belles-Lettres, puis la rhétorique, au Collège de Valleyfield, jusqu'en 1906. C'est alors qu'il commence un manuel d'histoire du Canada, manuscrit de 900 pages, "à l'usage de mes rhétoriciens".

A part sa classe, il s'occupe toujours d'une association de jeunes où il les prépare à la parole et à la discussion des idées. Les professeurs sont divisés à son sujet. Plusieurs le trouvent trop avant-gardiste.

Henri Bourassa (1868-1952) et Olivar Asselin (1874-1937) fondent en mars *La Ligue Nationaliste canadienne*.

Le cardinal Sarto devient Pie X (1903-1914). Canonisé en 1954, Groulx se rappellera son émotion de jeune prêtre lorsqu'il le vit en 1908.

Emile Nelligan et son oeuvre, par Louis Dantin.

Grande Bretagne et Canada — Les Canadiens français et l'empire britannique, par H. Bourassa.

1904

Groulx publie *Une âme de moine* (Henri Didon), article dans la Revue ecclésiastique, 1 et 15 février, 15 mars et 15 mai.

Le célibat et la virginité, conférence, 18 décembre.

Le travail, conférence à Valleyfield, 12 mars.

Plusieurs articles dans *Le Semeur*, revue de l'ACJC (Association catholique de la jeunesse canadienne-française), sous le pseudonyme de Lionel Montal.

La Vérité expose en janvier tout le programme de *La Ligue nationaliste canadienne*.

Tardivel commente ce programme :

Notre nationalisme à nous, dit-il, est un nationalisme canadien-français. Nous travaillons depuis 23 ans, au développement du sentiment national canadien-français; ce que nous voulons voir fleurir, c'est le patriotisme canadien-français; les nôtres, pour nous, sont les Canadiens français; la patrie, pour nous, nous ne disons pas que c'est précisément la province de Québec, mais le Canada français; la nation que nous voulons voir fonder à l'heure marquée par la divine Providence, c'est la nation canadienne-française. Ces messieurs de la Ligue paraissent se placer à un autre point de vue. On dirait qu'ils veulent travailler au développement d'un sentiment *canadien*, indépendamment de toute question d'origine, de langue, de religion. (1er avril 1904, p. 5.)

Henri Bourassa répondait :

La Ligue Nationaliste veut incontestablement travailler au développement d'un sentiment canadien, mais loin de vouloir développer ce sentiment indépendamment de toute question d'origine, de langue, de religion, la Ligue proclame hautement que la dualité d'origines, de langue et de religion du peuple canadien doit être reconnue et conservée. Elle en fait même un des articles de son programme...

Nous estimons, a dit M. Tardivel, que notre œuvre à nous Canadiens français, c'est de défendre et de développer notre propre nationalité. Les autres éléments qui composent la population du Canada sont bien en état de se défendre et de se développer sans notre concours. Nous aussi, nous voulons défendre et développer notre propre nationalité, mais nous

estimons que ce n'est là qu'une partie de notre œuvre... La nation que nous voulons voir se développer, c'est la nation canadienne, composée des Canadiens français et des Canadiens anglais, c'est-à-dire de deux éléments séparés par la langue et la religion et par les dispositions légales nécessaires à la conservation de leurs traditions respectives, mais unies dans un sentiment de confraternité, dans un commun attachement à la patrie commune.

Le 6 mars 1904, paraît à Montréal, le journal hebdomadaire *Le Nationaliste*, organe de la Ligue. Le *Montreal Star*, journal impérialiste du temps, le salue en ces termes :

The arrangements for the desintegration of the British Empire and the independance of Canada, are approaching completion. A new paper, *Le Nationaliste*, was launched yesterday avowedly the organ of the National League. The new paper is being conducted by the Bourassa, Lavergne, Gouin, and other disaffected Canadians of more or less note.

Voilà bien de la matière à discuter au Collège de Valleyfield.

Toute l'année, Bourassa défend la langue française, lutte contre l'impérialisme anglais et pour les droits des minorités françaises au Canada. Armand Lavergne introduit un style nouveau en politique.

Fondation de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française, au Collège Sainte-Marie. Déjà, à leur premier congrès, un voeu stipulait que "les membres croient que c'est dans le sol du pays que leur patriotisme doit avoir ses racines et que le Canada français doit l'emporter dans leur amour sur toute autre région."

Jean Talon, par Thomas Chapais (1859-1946).

1905

Le 9 février, conférence: *La formation littéraire.*

Trois conférences à l'Académie Emard sur Pascal (plan manuscrit).

La Revue ecclésiastique du 15 avril et du 1er mai publie sa conférence: *La préparation au rôle social.*

J'écris sans esprit de critique, sans aigreur, sans la plus minime intention d'un reproche à des maîtres vénérés qui furent d'une époque où le devoir social pouvait ne pas s'imposer avec la même urgence. Mes préoccupations ne vont pas au passé, elles vont à l'avenir. — Groulx demande que l'éducation entière prépare les jeunes à leur rôle social et il aborde une objection:

Distraire des études! L'objection aurait quelque valeur si nous ne devions faire que des intellectuels ou des bacheliers, si nous étions des éducateurs à bourrage façonnant aux ratés du baccalauréat des têtes encyclopédiques pour le prochain examen universitaire. Mais si nous admettons en théorie que l'intelligence n'est pas tout chez notre élève, si nous proclamons incessamment que donner la formation humaine intégrale est la seule fin immédiate des maisons d'enseignement, pourquoi l'oublierions-nous en pratique? *Le Semeur*, 1905, p. 211 et p. 215-216.

Le 24 septembre il fonde un cercle d'ACJC qu'il appelle l'Académie Emard et il prononce le discours de fondation:

J'écris, disait Ozanam qui, comme tant d'autres, avait remué bien des projets littéraires dans sa tête de 20 ans, parce que Dieu ne m'ayant pas donné la force de conduire une charrue, il faut néanmoins que j'obéisse à la loi du travail, que je fasse ma journée... Ou les provinces de l'Ouest se jetteront dans les bras du géant américain, avec lequel elles auront les mêmes aspirations, le même génie, presque le même sang et presque la même langue, les mêmes intérêts commerciaux, et alors ici dans les vieilles provinces, resserrées entre les deux colosses, étouffées dans cette immense agglomération de peuples, se jouera le drame palpitant de la dernière lutte pour l'existence nationale canadienne. Ou bien l'Ouest, pris de la soif de l'indépendance, trouvera plus intéressant et surtout plus avantageux de jouer le rôle de dictateur dans le conseil des provinces, et alors il fera craquer la ceinture de la Confédération, il trouvera qu'il ne vaut pas la peine d'entretenir un régime politique aussi compliqué et surtout aussi ruineux que le régime fédéral, pour la seule protection de quelques minorités infimes, et alors nous aurons l'union législative, c'est-à-dire un enjeu politique comme celui de 1840 et qui aura pour premier but et pour premier effet de sacrifier au fanatisme protestant les dernières garanties et les derniers droits des minorités françaises et des minorités catholiques...

Comment se fait-il, disait Henri Bourassa, qu'à mesure que la plupart de nos compatriotes acquièrent plus de connaissances, plus d'argent, plus d'influence, ils semblent se désintéresser davantage de ce qu'ils doivent à la société, au point de vue religieux et au point de vue patriotique ? (manuscrit.)

Sa correspondance montre que les principales influences sont Joseph de Maistre (1753-1821), Louis Veuillot (1813-1883), Lacordaire, Ozanam et surtout Montalembert. Puis Pierre de la Gorce (1846-1934).

Henri Bourassa, le 8 juin, devant l'ACJC, parle du *devoir social de la jeunesse*.

Jean-Paul Tardivel (1851-1905), directeur de *La Vérité*, meurt, regretté par tous ses lecteurs qui admiraient la droiture de sa vie et la liberté de sa pensée.

Dans les Territoires du Nord-Ouest le gouvernement fédéral s'apprête à découper les provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan. La loi qui les fonde, rejette les écoles catholiques et françaises. La thèse du pancanadianisme anglo-saxon est reprise avec véhémence. Bourassa, Lavergne et le sénateur Philippe Landry se font les porte-parole des Canadiens français.

Emile Combes fait passer une loi obtenant la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

1906

Le 22 février, conférence au collège de Valleyfield: *L'éducation de la volonté en vue du devoir social*. Reproduite en partie dans *La Vérité* du 24 mars et *Le Semeur* de mai, p. 175. Dans l'*Album universel*, série d'articles sur *Le parler canadien* et l'étude de notre histoire. Grâce à l'aide de prêtres qui l'encouragent, Groulx partira pour l'Europe pour trois ans.

Parti le 13 octobre, il arrivera à Rome le 26 octobre, à bord du Princess Irene :

Je n'aurai souffert légèrement qu'un jour du mal fameux qui fait courir au bastingage et vous allonge sur les chaises du pont enveloppé comme un malade de sanatorium... J'ai

pu retracer l'anarchiste russe Maxime Gorky, qui voyage sous un nom d'emprunt.

Les abbés Onésime Boyer, François Laurendeau et Alfred Eméry s'étaient engagés à lui fournir pendant trois ans des honoraires de messes à cinquante sous. A cette somme son ancien professeur de rhétorique Sylvio Corbeil ajouta \$100. par année. Il logera au Collège Canadien (117 rue des Quatre-Fontaines, Rome).

Il jugera ses premières années d'enseignement: "J'ai enseigné cinq ans dans un collège sans bibliothèque."

Armand Lavergne présente une loi sur les droits du français au Québec et pour que les deux langues officielles soient mises sur le même pied dans tous les services publics, chemins de fer et monnaie. Elle devint loi le 1er janvier 1911, après une pétition de 500,000 signatures.

Errol Bouchette (1865-1912) lance: *L'indépendance économique du Canada français* (Arthabaska). André Siegried (1875-1959) publie un grand ouvrage: *Le Canada, les deux races, problèmes politiques contemporains*.

F.-X. Toussaint, professeur à l'Ecole Normale Laval, publie un *Abrégé d'histoire du Canada*, à l'usage des jeunes étudiants de la province de Québec, 166 pages: une pitié et une calamité mais il n'y avait pas autre chose, sinon un manuel anglais *Milne*.

1907

Il obtient son doctorat en philosophie à l'Université de la Minerve, à Rome: "A peine si cela dépasse Sainte-Thérèse", dit-il.

En juillet, il est à l'université de Fribourg. Il y suit les conférences de l'abbé Dévaud sur les nouvelles méthodes pédagogiques utilisées en Suisse et en Allemagne, "mon brillant professeur Pierre-Maurice Masson" en littérature française, les magistrales leçons de morale du P. de Mumminck, o.p. Avec lui, il comprend mieux qu'il n'a pas reçu une solide introduction à l'histoire de

la philosophie et aux grands courants de la philosophie moderne. A Fribourg il loge au Château Beau-Site et il y écrit des articles intitulés *Questions pédagogiques* et qui seront publiés dans *La Vérité* des 21 et 28 septembre, 5 et 12 octobre.

Fondation à Québec de l'Action sociale catholique dont naîtra l'actuel journal *L'Action*.

C'est à Rome que nous arrivait en 1908 la nouvelle de cette fondation d'un grand quotidien catholique à Québec. Et je me rappelle encore l'émotion reconfortante qu'en éprouvait le groupe d'étudiants que nous étions, jeunes gens d'un patriotisme volontiers inquiet, comme il est coutume, quand on est loin du pays. Conférence à *L'Action Catholique*, 2 février 1933.

Pie X publie l'encyclique *Pascendi* condamnant le modernisme en Ecriture Sainte et en théologie. Excommunication de Loisy.

1908

A Fribourg il remet une dissertation sur l'oeuvre de la Pléiade française (Ronsard, Du Bellay, Remy Belleau, Jodelle, Dorat, Baïf et Pontus de Tyard), à son professeur Pierre-Maurice Masson qui la lui remet avec ces notes :

Des connaissances, des lectures et une information en général exactes. De la personnalité, de l'élan, une certaine chaleur et vigueur combative. Du goût, de la justesse et un vif intérêt pour les choses littéraires. Mais vous avez donné à votre dissertation l'allure d'un réquisitoire. Il faut toujours chercher à comprendre, avant d'exécuter; vous avez exposé trop brièvement ce qu'il y avait de durable et d'efficace dans l'idéal de la Pléiade.

De retour à Rome, doctorat en théologie, le 30 mai, à l'Université de la Minerve.

Le 3 avril, Mgr Octave Bégin, futur cardinal de Québec, lui montre la chambre de travail de Pie X et lui facilite une rencontre. Il note sur sa table que Pie X lisait un volume sur la situation prolétarienne en Europe.

A Paris, Arthur Laurendeau, père d'André, assiste "avec une rage frémissante" à l'expulsion des Soeurs de l'Hôtel-Dieu, près de la cathédrale Notre-Dame, par les troupes du gouvernement. Six mille Parisiens s'étaient portés à la défense des Soeurs (*Le Semeur*, mars).

En juillet, Groulx sera aumônier de vacances à Crec'h Bleiz, au manoir breton de M. le comte Amiral de Cuverville. Botrel, qu'il rencontra, lui dit un jour: "Vous êtes un heureux, M. l'abbé, vous vivez là avec le saint laïc de la noblesse de France."

Une attaque d'appendicite et une phlébite l'immobilisèrent à la clinique du Docteur Clement et l'obligèrent à revenir à Montréal. Depuis il dut porter un bas élastique toute sa vie.

Le Semeur, en juin-juillet (p. 320), publia un article de Groulx où nous retrouvons sa marque:

Le jour où les Canadiens français auront acquis une connaissance exacte de leur passé, et auront pris conscience de leurs forces et du grand avenir qui s'offre à leurs efforts, ce jour-là, ils ne pourront pas ne pas se reconnaître des droits égaux aux droits des autres peuples à la survivance en Amérique; ils découvriront ce qu'a de profondément mensonger la légende de la race supérieure, et ils se sentiront un nationalisme ni plus orgueilleux ni plus étroit, mais plus fier et plus définitif.

1909

De retour au Séminaire de Valleyfield, il y enseignera jusqu'en 1915 le grec, le latin, les lettres et l'histoire, en rhétorique.

Il lit Fustel de Coulanges (1830-1889), Godefroid Kurth (1847-1916), François Guizot (1787-1874), Michelet (1798-1874) et surtout François-Xavier Garneau (1809-1866).

Le Semeur (janvier), organe de l'ACJC à laquelle Groulx s'intéresse toujours, demande que le minéral d'amiante, découvert à Thetford et à Coleraine en 1877, et exploité depuis, ne soit pas expédié comme matière brute mais soit manufacturé dans notre pays.

1910

L'âme de la jeunesse canadienne-française, article publié dans la *Revue de la Jeunesse*, Paris, 25 janvier, reproduit dans *Le Semeur*, mars.

Les devoirs d'une université à l'égard de la vérité, 8 décembre, à l'Université de Montréal. Année du *Congrès eucharistique de Montréal* et Henri Bourassa, par son discours à l'église Notre-Dame, donne une magistrale riposte au Cardinal Bourne, d'Angleterre.

Fondation du journal *Le Devoir*, par Henri Bourassa, Omer Héroux, Olivar Asselin, Jules Fournier.

Edouard Montpetit est nommé professeur de sciences politiques à l'Université de Montréal. Alphonse Desjardins (5 novembre 1854 31 octobre 1920) fonde la première coopérative d'épargne et de crédit, connue sous le nom de Caisses populaires Desjardins.

Cinq grandes Odes, par Paul Claudel.

La géographie humaine, par Jean Bruhnes.

1911

Bourassa contre Laurier : il s'oppose au don de navires de guerre à l'Angleterre et gagne l'élection complémentaire de Drummond-Arthabaska.

Le F. Marie-Victorin, directeur du collège de Longueuil, fait jouer sa pièce de théâtre, *Charles Le Moyne*, "séance sans précédent", dit *Le Devoir* du 16 mai.

Montcalm, par Thomas Chapais.

La population du Québec est de 2,002,712; celle du Canada : 7,204,838.

Condamnation par Pie X du *Sillon*, fondé par Marc Sangnier, le 31 août.

1912

Toujours professeur de rhétorique au Collège de Valleyfield, il rêve de fonder une Ecole Normale Supérieure.

Il publie *Une croisade d'adolescents* (264 pages) où précédant la future Action catholique, il préconise "l'apostolat du camarade par le camarade".

Au premier Congrès de la langue française, à Québec, il donne une conférence le 25 juin: *La tradition des lettres françaises au Canada*, que *Le Devoir* reproduit le lendemain.

L'auteur racontera dans ce volume les débuts de notre populaire et agissante ACJC, et il y retracera comme une méthode d'action catholique dans les milieux collégiaux (*Revue canadienne*, octobre 1911).

En préface, Groulx écrit: « Le rêve est la préface d'une action. Les rêves de sa jeunesse sont la première ébauche de l'histoire d'un pays... Et si nous sommes les fils d'une race de héros, dépend-il de nous de ne pas entendre, dans nos âmes, nos grands morts éveillés, chanter à nos vingt ans des refrains d'épopée ? Rêvez donc, oh ! rêvez beaucoup, jeunes gens.

Suppression des écoles catholiques et françaises au Keewatin.

Les frontières du Québec sont reculées vers le Nord et tout l'Ungava est annexé.

L'annonce faite à Marie, par Paul Claudel.

1913

Savez-vous qui vous êtes ?, conférence à Valleyfield, le 9 février.

Petite histoire de Salaberry de Valleyfield, brochure de 32 pages. A d'abord paru dans *L'Echo du Bazar*, le 14 avril 1913.

Le patriotisme chrétien, discours à Valleyfield, le 9 mai.

Le devoir intellectuel de la jeunesse catholique canadienne-française, conférence à Trois-Rivières, le 29 juin.

Ceux qui viennent, article de *La Nouvelle-France*, Québec, septembre 1913. Reproduit en brochure de 14 pages.

Lettre à Bourassa sur l'enseignement de l'histoire dans nos collèges. *Le Devoir*, 27 octobre.

Le 3 septembre, Bourassa interroge, dans *Le Devoir*, sur la qualité de l'enseignement de l'histoire dans nos collèges. Groulx lui répond le 5 octobre et sa lettre est publiée le 27 octobre. Il y parle de son cours en 900 pages de textes manuscrites. C'est une révélation. Comme le Québec n'avait pas encore de manuel d'histoire en français, on lui demande, de partout, de le publier. Groulx croit nécessaire de consacrer ses mois d'été à consulter aux archives d'Ottawa les documents originaux. Initiation aux archives.

Maria Chapdeleine, par Louis Hémon, obtient une réputation internationale.

Un manifeste de l'*Association d'éducation*, en Ontario, prépare les Franco-Ontariens à la résistance pour sauver leurs écoles catholiques et françaises.

Fondation du journal *Le Droit*, à Ottawa.

Fondation de *La Ligue des droits du français*, le 11 mars, par le Dr Joseph Gauvreau, A. Caseault, Henri Auger, Léon Lorrain, Anatole Vanier et le R.P. Papin Archambault, S.J. D'elle naîtra *La Ligue d'Action française* en janvier 1917 dont l'organe sera la revue *L'Action française*, ancêtre de *L'Action Nationale* actuelle..

1914

Les idées religieuses de Cartier. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 213 à 226.

Discours au Congrès de l'ACJC: *Le Devoir social au Canada français*. Mis en brochure.

La composition française, conférence, le 21 juin.

L'archevêque de Québec, Mgr Octave Bégin est élu cardinal.

Le Canada marche vers la conscription. Atmosphère de guerre civile au Québec.

Le R.P. Rodrigue Villeneuve, o.m.i., futur cardinal, invite l'abbé Lionel Groulx à l'accompagner dans un tour de l'Acadie.

Attentat de Sarajevo, le 28 juin. L'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne, le 4 août. Elle envoie des troupes en France. 33,000 Canadiens sont envoyés en Angleterre.

1915

Nommé professeur d'histoire du Canada à l'Université Laval de Montréal par Monseigneur Bruchési, il donne cinq conférences au grand public: *Nos luttes constitutionnelles* (brochure de 102 pages). Pour cette première année d'enseignement, l'Université le paiera \$50, soit \$10. par conférence. Leur succès fut considérable. Il restera professeur à l'Université jusqu'en 1949.

De 1915 à 1920, il donnera deux cours par semaine à l'École des Hautes Études commerciales. Le premier, était-il précisé, consistait en un cours d'histoire générale rémunéré à \$3. et le deuxième portait sur l'étude de l'histoire universelle du commerce et de l'industrie. Plus important, on lui accordait \$5. Ce qui faisait à l'abbé Groulx \$8. par semaine.

Première hospitalisation, en décembre, pour bronchite.

André Laurendeau, dans sa courte biographie de l'abbé Groulx, donne ce détail sur l'Université: "Monsieur Gautheron, un Français, était à lui seul toute la Faculté des Lettres de l'Université Laval de Montréal, à raison de vingt conférences par année."

Depuis la mort de l'abbé Ferland, il y a 50 ans, ni Montréal, ni Québec n'avaient de chaire d'histoire du Canada.

Thomas Chapais inaugure ses *Cours d'histoire du Canada* à l'Université Laval de Québec. Conservateur en politique, acceptant l'impérialisme, il a été un bon historien mais sans réelle influence.

En avril, par le Règlement XVII qui devient loi, l'Ontario supprime pratiquement, dans une crise d'esprit

orangiste et d'intolérance fanatique, toutes les écoles françaises. Il faudra attendre 1968 pour que l'Ontario reconnaisse son erreur qui, avec bien d'autres, a été cause d'une remise en question du régime confédératif.

1916

L'éducation du patriotisme, conférence à Ottawa, le 15 octobre.

Les rapaillages, 160 pages. Ecrit à la Baie des Ormes, près de Vaudreuil, où sur la terre paternelle, il avait bâti "une cabane" devenue une petite maison de vacances au bord de l'eau.

Sa série de cours à l'Université, à partir du 8 novembre, porte sur *L'insurrection de 1837*. "Au printemps de 1916, à la demande du Recteur de l'Université Laval de Montréal et du président de la Société d'administration de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales, M. Henri Laureys, je faisais le tour des collèges de la province de Québec. J'allais prier les bacheliers de se diriger vers l'Ecole nouvellement fondée." (Tiré de *Professionnels et culture classique*, 1948, p. 12). Les Hautes Etudes Commerciales lui donnèrent \$75. pour faire ce tour de la province.

Depuis 1890, la minorité manitobaine a reçu quelques accommodements scolaires mais une nouvelle loi, en 1916, supprime l'école catholique et l'école française. La minorité française devra payer double impôt pour maintenir quelques écoles privées acceptables aux Canadiens français. Les pertes s'accumuleront.

1917

L'éducation du patriotisme, conférence à Trois-Rivières, le 7 novembre.

Cinquantenaire de la Confédération, paraît dans *Le Devoir* du 1er juillet et dans *L'Action française*, juillet, p. 193-203. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 227 à 238.

Nos forces nationales. L'Action française, décembre.

L'histoire acadienne, brochure de 32 pages. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 155 à 172.

La question ontarienne, conférence à Vaudreuil, 19 mai.

Hommage à Lafontaine, le 13 septembre avec Henri Bourassa, Dr Gauvreau, etc. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 173 à 189.

Maîtrise et licence ès arts de l'Université Laval. Il est nommé professeur agrégé d'histoire du Canada à l'Université Laval de Montréal, le 17 juillet.

M. l'abbé Philippe Perrier, curé à la paroisse du Saint-Enfant-Jésus, du Mile-End, hébergea l'abbé Groulx de 1917 à 1927. C'est au presbytère que se réunissaient les directeurs de *La Ligue d'Action française* et que M. Bourassa aimait venir discuter ses idées ou les monologuer. Il semble que quelques gestes de Bourassa passeront chez Groulx.

Dans une allocution prononcée au Plateau, le 13 octobre 1943, après la première conférence de Bourassa, racontant ses mémoires, le chanoine Groulx rappelle quelques souvenirs: "Votre conférence de ce soir a rappelé à l'un des anciens pensionnaires, de ce fameux presbytère du Mile-End, vos anciennes causeries. Vous souvenez-vous, M. Bourassa ? Bien assis dans votre fauteuil du fumoir, les pieds confortablement installés sous la petite table du centre, une pipe blanche, une pipe bien démocratique entre l'index et le majeur, vous fumiez moins de tabac que d'allumettes, vous causiez, vous causiez parfois jusqu'à deux heures du matin, vous êtes né non seulement orateur, vous êtes né conférencier, vous l'êtes si bien que, dans ce temps-là, comme aujourd'hui, vous faisiez des conférences sans le savoir... Et vous permettez de rappeler votre discours de 1906, au Monument national; jeune professeur de rhétorique que j'étais, ce soir-là pour la première fois, me fut révélée la puissance de la parole humaine" (manuscrit).

Fondation de la revue *L'Action française*. Pourquoi ce nom ? Est-ce sous l'influence de Charles Maurras, chef du parti royaliste de France ? Groulx lira quelques-uns de ses volumes, comme tous les intellectuels de son temps, mais il verra le naufrage de ce mouvement et ne se laissera pas influencer. Sa pensée allait plutôt aux grands historiens et, bientôt, vers Gonzague de Reynold.

Le gouvernement conservateur, mené par Borden, impose la conscription. Emeutes à Montréal. Opposition violente entre les Canadiens-anglais et les Canadiens-français. Les Anglais appelleront ultra-nationalistes tous ceux qui refuseront de se soumettre, mais le parti conservateur fédéral connut une éclipse de 40 ans dans le Québec.

L'abbé Groulx devint directeur de la revue *L'Action française*: "L'Action française de l'abbé Groulx, dira Bruno Lafleur, ne fut pas qu'une école de patriotisme ou de nationalisme. Ce fut aussi un centre de recherches, un lieu de rencontres, un foyer intellectuel. La revue était largement ouverte aux poètes, aux critiques, aux sociologues autant qu'aux historiens et aux hommes d'action" (Introduction à *L'appel de la Race*, Fides, édition 1956, p. 92).

Révolution d'octobre en URSS. Lénine s'empare du pouvoir à Moscou et installe la dictature du prolétariat.

1918

La Confédération canadienne, ses origines, 265 pages. Cours à l'Université Laval de Montréal.

Pour l'Action française, conférence du 10 avril au Monument National, à Montréal. Brochure de 23 pages.

Notre histoire, article dans *L'Action française*, août. Reproduit dans *Notre Maître le passé* (première série).

L'histoire nationale n'est point une matière de caractère spéculatif comme les langues mortes. Elle n'est pas uniquement un moyen ou un élément de culture générale... C'est une science pratique qui prétend à la conduite de la vie. Elle a

pour fin d'orienter toute une catégorie d'actes humains, quelques-uns des plus élevés après ceux de la religion; elle est le catéchisme des croyances et de la morale catholiques. L'histoire ne conserve point le passé à l'état de matière inerte, stérilisée. Elle conserve et transmet la vie: elle veut être un multiplicateur de forces. Par elle les vertus et les forces des vivants s'augmentent à chaque génération des forces et des vertus des morts... Voici que vient l'histoire, doctrine et maîtresse de vie, passé et tradition recueillis et condensés. Tout le butin glorieux qu'elle a glané le long des routes du passé, elle l'offre à nos intelligences et elle nous fait entrer en possession de notre patrimoine spirituel. A la transmission du sang va s'ajouter la transmission de l'esprit.

Mort de Jules Fournier (1884-1918), membre de la première équipe du *Devoir*.

Déclin de l'Occident, par Oswald Spengler (1880-1936).

1919

Les précurseurs, article à *L'Action française*, janvier.
Si Dollard revenait, conférence au Cercle catholique des Voyageurs de commerce de Montréal.

Reproduite dans *Dix ans d'Action française*, p. 89-123.

Le peuplement de la Nouvelle-France, article dans *La Revue Trimestrielle*, août, p. 145-150.

Raisons de notre fierté, conférence du 11 décembre.

La naissance d'une race, 294 pages. Cours donné à l'Université Laval de Montréal, 1918-1919.

Le mot *race* ne prétend point ici à son sens rigoureux. Il n'en veut pas moins exprimer la personnalité bien nette, bien caractérisée, d'un groupe ethnique qui est le nôtre (p. 7). Le petit peuple canadien de 1760 possédait tous les éléments d'une nationalité: il avait une patrie à lui, il avait l'unité ethnique, l'unité linguistique, il avait une histoire et des traditions. Mais surtout il avait l'unité religieuse, l'unité de la vraie foi et, avec elle, l'équilibre social et la promesse de l'avenir. Héritier de la plus haute civilisation française, il appuyait sa jeunesse sur toutes les forces de l'ordre et de l'esprit (p. 293).

Au Long-Sault, discours à l'occasion du dévoilement du monument Dollard, le 24 mai. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 53-70.

Le 18 février mourait, d'une hémorragie cérébrale, Sir Wilfrid Laurier.

Le 24 mai, dévoilement du buste de Dollard, à Carillon.

Croquis laurentiens, par le F. Marie-Victorin, é.c.

Thomas Chapais commence la publication de son *Cours d'histoire du Canada*, en huit volumes, de 1919 à 1934.

Fin de la première Grande Guerre, par le Traité de Versailles, le 28 juin.

1920

Chez nos ancêtres, 102 pages. La vie paroissiale, familiale, champêtre et militaire des aïeux.

Notre hommage au Devoir, article de janvier à *L'Action française*.

Le problème économique, article de décembre à *L'Action française*.

Marguerite Bourgeoys, article d'avril dans *L'Action française*.

Lendemain de conquête, Cours d'histoire à l'Université Laval de Montréal, 1919-1920. 230 p.

En remontant des faits aux états d'âme qui les ont préparés, nous avons conscience d'embrasser plus parfaitement la complexité de la vie et de l'atteindre dans ses causes profondes. L'histoire se doit à elle-même de faire effort vers ces nobles reconstructions. Elle ne saurait demeurer le spectacle inférieur d'une exposition archéologique, le musée des grands noms et des dates célèbres, simples ossements de l'histoire. La tâche de l'historien, c'est d'assembler ces débris, c'est de les ajuster pour leur infuser leur vie ancienne; c'est de ressusciter du passé ce qui en demeure l'élément le plus élevé, celui par lequel l'histoire vaut d'être écrite, je veux dire: la psycho-

logie des époques, l'âme des générations successives, toute la poussière humaine qui demande à revivre (préface).

Méditation patriotique, pour le 24 juin. Mis en brochure, 16 pages.

Dans l'ordre politique, nous avons vu, depuis la guerre, se resserrer sans relâche l'écrou impérialiste. C'est au point que, pour échapper à la formidable pression, il semble ne plus rester à notre pays que deux inconnues non moins redoutables: l'annexion américaine ou la franche indépendance (p. 3-4).

Notre activité ouvrière est dominée, dirigée en grande partie par une puissance qui a son siège à l'étranger et dont les tendances fortement socialistes accroissent la menace des conflits prochains (p. 4).

Contre la langue française, contre nos lois, contre nos écoles, contre nos privilèges et nos droits les plus sacrés, se poursuit, à Ottawa et ailleurs, une offensive savante, sournoise, systématique, froidement résolue à porter les coups décisifs (p. 7).

Première charte civile de l'Université de Montréal. Henri Bourassa critiqua cette charte qui, à son avis, ne protégeait pas assez le caractère catholique de l'Université. Alexandre Taschereau (1867-1952) est élu premier ministre du Québec: 1920 à 1936.

1921

À 43 ans, il est nommé directeur de la revue *L'Action française*. Il restera à ce poste jusqu'en 1928.

Une grande date: 14 juin 1671, article dans *L'Action française*, janvier.

Vers l'émancipation, 308 pages.

Notre doctrine, article dans *L'Action française*, janvier. Il est reproduit dans *Dix ans d'Action française*, p. 123-136.

Notre doctrine, elle peut tenir tout entière en cette brève formule: reconstituer la plénitude de notre vie française. Nous voulons refaire l'inventaire des forces morales et sociales qui, en lui, se préparaient alors à l'épanouissement. Ce type, nous voulons retrouver, ressaisir, dans son intégrité, le type ethnique qu'avait laissé ici la France et qu'avait modelé 150 ans d'histoire. Nous voulons refaire l'inventaire des forces morales et sociales qui, en lui, se préparaient alors à l'épanouissement.

Ce type, nous voulons l'émonder de ses végétations étrangères, développer avec intensité sa culture originelle, lui rattacher les vertus nouvelles, acquises depuis la conquête, le maintenir en contact intime avec les sources vives de son passé, pour ensuite le laisser aller de sa vie personnelle et régulière (p. 125-126).

Louis-Joseph Papineau. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 189 à 212.

En mai, voyage d'un an, à bord du Corsican, aux Archives de Paris, A l'Institut catholique il suit des cours de Jacques Maritain, du Père Antonin-Dalmace Sertillanges, o.p. (1863-1948), et du P. Yves de la Brière, S.J. Il va aussi travailler aux Archives de Londres et revient à Montréal en mai 1922.

1922

Notre avenir, article dans *L'Action française*, janvier. Reproduit dans *Dix ans d'Action française*, p. 136-166.

Partout où une collectivité humaine, consciente de sa vie et de son patrimoine moral, trouve un jour à trembler pour la possession ou l'intégrité de ses biens, dès lors un pressant instinct de conservation la pousse à mettre son patrimoine hors d'atteinte. D'elle-même, par une force plus puissante que sa volonté, elle s'arrache aux tutelles oppressives, elle cherche des conditions d'existence qui lui procurent la sécurité; elle s'organise en Etat... Partout les nationalités ont aspiré à l'émancipation, parce que partout les empires ou les grandes fédérations ont tenté de les broyer (p. 159).

La France d'Outre-Mer, conférence à Paris, 2 février. Reproduit dans *Notre Maître le Passé*, 2e tome, p. 255-306.

L'amitié française d'Amérique, conférence à Lowell, 17 septembre. Brochure de 32 pages. Reproduit dans *Dix ans d'Action française*, p. 166-202.

Les Canadiens et la révolution américaine, conférence à Boston, 11 novembre.

L'appel de la race, roman de 278 pages. Succès de scandale.

« Le point en litige, dira l'abbé Groulx en parlant de son volume dans *L'Action française*, est exactement celui-ci: quelle fut, au temps de Lantagnac, la formation patriotique dans nos collègues, par l'enseignement de l'histoire du Canada ?

D'après la Revue Dominicaine, novembre 1922, le livre contient « un examen détaillé, une analyse sévère, de tout le mal que l'anglomanie, dans les diverses classes de la société, a fait à la race canadienne-française » (p. 471).

Valdombre écrit dans *Le Matin*: « L'appel de la race est un roman manqué, à cause du style d'abord, et puis à cause du fond, de la collante thèse, sans conclusion et sans morale. Histoire invraisemblable, dont je ne distingue pas bien l'utilité. René Chaloult, dans *La Voix de la Jeunesse catholique*, le 24 janvier, écrit: « Rien ne manque au succès de son livre, pas même les dénonciations nécessaires de Messieurs du Roure et de Montigny, comme le dit fort justement monsieur Antonio Perrault. Que pas un Canada français ne s'abstienne de le lire. Qu'il soit en quelque sorte l'instrument de notre apostolat patriotique ». Consulter à ce sujet l'édition Fides, 1956, où Bruno Lafleur offre en introduction une excellente étude de 96 pages.

L'Action française, mène une retentissante enquête sur *Notre avenir politique*.

Mon encrier, par Jules Fournier.

Le cardinal Ratti devient Pie XI, p. (1922-1939).

Mussolini s'empare du pouvoir en Italie et y installe le parti fasciste. Il s'unira à l'Allemagne en 1940, perdra la guerre dès 1943 et sera tué à Côme, le 28 avril 1945.

1923

La découverte du Mississipi, article dans *L'Action française*, avril. Reproduit dans *Notre Maître le passé*, première série, p. 91-100.

Ce que nous devons au catholicisme, article dans *L'Action française*, novembre. Reproduit dans *Notre Maître le passé*, première série, p. 271 à 287.

La famille canadienne-française, conférence à la Semaine Sociale, août. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 115-152.

Mort de Benjamin Sulte (1841-1923), auteur d'une *Histoire des Canadiens français* (1880).

L'oeuvre de l'abbé Groulx, conférence d'Olivar Asselin, mise en brochure, 96 pages.

La qualité maîtresse de l'œuvre historique de l'abbé Groulx est la vie. Pareil don d'évocation ne s'est pas rencontré chez aucun de ses devanciers. Il sait voir et il sait rendre... Je salue en lui un maître de la recherche historique, un maître de style, un maître de la vie spirituelle, un maître de réflexion et d'énergies patriotiques.

Mgr Taché, conférence. Reproduit dans *Notre maître le passé*, première série, p. 249 à 264.

1924

Notre maître le passé, première série, p. 270 pages.

Nos pierres sacrées, conférence à Québec, le 24 janvier, sur la famille canadienne-française au profit des écoles d'Ontario, sous la présidence de Mgr Gariépy, recteur de l'Université Laval :

« Bien constituée pour enfanter de la vie, la famille canadienne l'était aussi pour développer et discipliner cette vie. » La partie musicale, dit le journal *L'Action catholique*, du 25 janvier, fut exécutée par M. Ernest Lavoie, ténor québécois, qui s'acquitta à merveille de la tâche qui lui avait été confiée. Il était accompagné au piano par M. Léonce Crépault. »

Nos devoirs envers la race, conférence à la S. S. Jean-Baptiste, le 22 juin, à Montréal.

Notre premier devoir envers notre race, c'est d'en être.

Les 20 ans de l'A.C.J.C., *L'Action française*, juin, p. 360 à 375.

Les idées religieuses de Papineau, causerie au Cercle Universitaire, le 12 octobre.

André Siegfried publie *L'Angleterre d'aujourd'hui, son évolution économique et politique*.

Mort de Lénine.

1925

Le devoir des universitaires catholiques, Sermon prononcé à l'église St-Jacques, 4 octobre.

Le bilinguisme au Canada avant 1867, dans *L'Action française*, janvier, p. 4-24.

Nos martyrs, *L'Action française*, juin.

Les leçons de l'histoire, conférence.

L'histoire et la vie nationale, conférence, 25 novembre. Reproduite dans *Dix ans d'Action française*, p. 234-274.

Hospitalisation en août pour calcul rénal. Il ne fut pas nécessaire de l'opérer.

M. Esdras Minville devient rédacteur de *l'Actualité économique* (1925 à 1938).

Les origines religieuses du Canada, par Georges Goyau (1869-1939). Cet écrivain renommé parmi les catholiques sociaux de France écrira l'épilogue du volume de Groulx, *Le français au Canada*, 1932.

Jules Dorion écrit dans *L'Action catholique*, de Québec, le 2 février 1926: "*L'Action française* a contribué pour sa large part au développement chez nous du capital *volonté*."

1926

Toast au clergé canadien, conférence prononcée au Congrès eucharistique national de Chicago.

C'était durant le temps de la prohibition aux Etats-Unis, il commença ainsi: « Nos amis de Chicago habitent, paraît-il, un pays sec. On ne s'en douterait pas aux abondantes et capiteuses libations de compliments que nous trouvons au fond de nos verres, avant de prendre la parole. Ce serait à croire, qu'à la fin de ce banquet, ils ont changé miraculeusement en vin, et en vin de Champagne, toute l'eau que, par le Michigan, ils prennent au Canada. » Les Américains ont fort goûté cet esprit.

Dix ans d'Action française, 274 pages.

Notre histoire, conférence.

Les patriotes de 1837 et le clergé, articles de *L'Action française* et publiée dans *Notre maître le passé*, deuxième série, p. 89-132.

Dans un article publié au *Devoir* en septembre 1926, nous lisons cette note :

Bien des causes, sans doute, expliquent la répugnance de notre jeunesse lettrée et de notre monde professionnel pour la science religieuse. Que dans l'enseignement secondaire, par exemple, les collégiens, sans exception, se passionnent pour toutes les matières du programme, sauf le catéchisme ou l'apologétique, voilà qui pose à coup sûr, un gros problème pédagogique... Parmi les causes qui éloignent des études religieuses, ne faudrait-il pas faire entrer l'imperfection pédagogique de nos catéchismes scolaires ?... Réponses hérissées d'abstractions, faites de mots techniques et savants, étrangers ou presque au vocabulaire d'un enfant.

En France, le journal *L'Action française* et cinq volumes de Charles Maurras (1868-1952) sont mis à l'Index.

Campagne constitutionnelle de Bourassa.

1927

Nos raisons d'être fières, conférence à Ottawa, reproduite dans *Le Droit*, du 13 décembre.

Nous faut-il plus d'anglais ? dans *L'Action française*, décembre, p. 382-392.

Les Canadiens français et la Confédération, enquête dirigée par Groulx dans *L'Action française*.

Histoire, maîtresse et fierté, conférence.

Les Canadiens français et l'établissement de la Confédération, article dans *L'Action française*, mai-juin, p. 282 à 302.

Les leçons de l'histoire aux bords du St-Maurice, discours prononcé aux Forges du Saint-Maurice, le 19 juin, et reproduit dans *L'Action française*, août, p. 102-114.

De 1927 à 1950, il donne des cours d'histoire du Canada au Collège Basile-Moreau.

Sa mère tombe malade. Pour l'aider, il demande à l'Université de Montréal une hausse de traitement. Immédiatement certains universitaires veulent l'obliger à signer une formule où il s'engagerait à respecter la Confédération et les Anglais.

Sa mère dut se faire amputer une jambe, Groulx quitta donc le presbytère du Saint-Enfant-Jésus pour prendre soin d'elle et trouva logement, avec sa bibliothèque, à 3716 rue Saint-Hubert, jusqu'en 1930.

Sa mère devra être amputée de sa deuxième jambe en 1929. Mariée deux fois, elle aura eu 15 enfants. De Léon Groulx: Angéline (+ 9 ans), Albert (+ 45 ans), Julien (+ 5 ans), Lionel (+ 89 ans). De Guillaume Emond: Alexandrine (+ 3 ans), Flore (+ 34 ans), Emilia (+ 82 ans), Sara (+ 76 ans), Valentine (+ 74 ans, mère de Juliette Lalonde-Rémillard), Auguste, Berthe (+ 8 jours), Imelda (+ 11 ans), Honorius, Paul, Cécile.

Cette mère, si exceptionnelle, comme intelligence et valeur morale, mourra à 94 ans, le 20 novembre 1943.

Essai sur l'industrie au Canada (sous le régime français) par Joseph-Noël Fauteux, 2 vols.

1928

Séjour aux Archives du Manitoba. *Lettre du Manitoba*, publiée dans *L'Action française*, juillet, p. 35 à 49.

Nos responsabilités intellectuelles, conférence à la salle St-Sulpice, 9 février, Reproduite dans *Orientations*, p. 11-56.

Groulx démissionne comme directeur de la revue *L'Action française* pour se consacrer à l'histoire. *L'Action française* devient *L'Action canadienne-française*. Faute de trouver un suppléant à l'abbé Groulx, la revue disparaît de 1929 à 1933.

Les Conquérants, par André Malraux.

1929

Thérèse de Lisieux, conférence, 42 pages.

De ce capital moral, qu'avez-vous donc fait ? Discours reproduit dans *Le Devoir*, 29 juin.

La terrible crise économique commence. Près de la moitié de Montréal se trouvera dans le chômage. Les gouvernements n'entreprennent à peu près rien.

Accords du Latran entre Pie XI et l'Italie, créant l'Etat du Vatican.

Attaque des orangistes et du Klu-Klux-Klan, en Saskatchewan, contre tout enseignement en français (même celui de la religion), contre tout emblème religieux. Crise de fanatisme incroyable dans le *Regina Daily Star*, organe des orangistes. On cherche un bouc émissaire à la mi-sère générale et les sociétés secrètes toujours nombreuses parmi les anglo-canadiens expliquent tout par les français et le papisme. M. John Diefenbaker faisait partie du "groupe Anderson", lorsque M. Anderson fut élu premier ministre de la Saskatchewan, M. Diefenbaker qui s'était présenté dans Prince-Aubert, fut défait. Néanmoins son groupe poursuit le programme des Loges contre les écoles catholiques et le français (Voir *Le Devoir*, 27 mars 1958).

E. K. Brown écrit dans *The Canadian Forum* (octobre) :

As I write these words, within hearing of the din, and almost within sight of the frippery of the annual Orange parade of the principal city in the Dominion, it occurs to me that in the drastic but plausible doctrines of the Abbé Lionel Groulx, there is a menace to Canadian unity far more disquieting than all the activities of all the lodges in the land (p. 20). La réponse de Groulx se trouve, paraît-il, dans le cinquième tome de ses Mémoires, encore manuscrits.

Jugement du Conseil Privé enlevant la côte Labrador au Québec pour la donner à Terre-Neuve, possession anglaise. In vraisemblable jugement que pas un pays libre — si le Canada avait été libre ! — n'aurait accepté.

Encore ici, Ottawa ne prit pas les intérêts du Québec; Ottawa lui apparut de plus en plus inutile.

1930

Marguerite Bourgeoys, brochure de 16 pages.

Quelques causes de nos insuffisances, causerie au Cercle universitaire, Montréal, 26 avril. Brochure de 18 pages.

Au fond de nos insuffisances actuelles, il y a d'anciennes, de longues insuffisances politiques, sociales, économiques, mais surtout intellectuelles... (p. 3). Notez que, pendant la guerre de la conquête qui commence en 1756 et dure quatre ans, les écoles de la colonie sont toutes fermées ou peu s'en faut; notez encore que, depuis la conquête jusqu'en 1814, soit pendant 54 ans, les écoles qui subsistent, vivent misérablement, avec un personnel enseignant décimé, dénué de tout... Retenez que la masse des enfants passés, à ces diverses périodes, de 7 à 12 ans, ont grandi sans école et donc n'ont pu grandir que dans l'ignorance; enfin et après tout cela, supposez, car vous le pouvez, le nombre de générations d'illettrés que, de 1760 jusque vers 1850, soit pendant près d'un siècle, notre race, pressée pourtant par les terribles impératifs de sa vie, a traînées à son pied, comme autant de boulets... (p. 9-10).

Le manuel le plus répandu jusqu'en 1840, et même après cette date, c'est le manuel manuscrit, composé souvent par le maître, copié par l'élève... A Québec, presque tous arrivaient au Séminaire avec des classiques copiés de leurs propres mains...

Il déménage de 3716 rue Saint-Hubert à 2098 Saint-Hubert, Montréal, où il restera jusqu'en 1934.

Olivar Asselin (1874-1937) devient directeur du journal *Le Canada*. Peu orthodoxe, il a été un nationaliste utilisable.

Péguy publie *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. C'est surtout à partir de ce temps que Groulx aimera s'inspirer de Péguy, parfois de Claudel ou de Marin.

1931

L'enseignement français au Canada (dans le Québec), 324 pages. Conférences en Sorbonne.

La déchéance incessante de notre classe moyenne, conférence au Cercle universitaire, 5 décembre. Reproduite dans *Orientations*, p. 56-93. Brochure de 16 pages.

Dans ses *Propos et portraits*, Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal, le décrit ainsi :

L'abbé Groulx est un homme de taille moyenne, plutôt petite. Il est maigre et nerveux. Il marche la tête haute et le talon solide. Je le reconnais de loin à son allure et à son balancement. Ses cheveux coupés en brosse, ses yeux vifs derrière ses lunettes, sa figure ronde lui composent une physionomie nette qu'on n'oublie pas. Sa voix est claire, mais s'assourdit aux chutes de phrases, dans les leçons et les conférences. Dans les discours en plein air, elle est claironnante et commande l'applaudissement. Orateur, historien, écrivain, prêtre, il est tout cela excellemment. Et ne vous étonnez pas si la jeunesse se tourne vers lui et l'acclame (1941, sans pagination).

Après la première conférence en Sorbonne de l'abbé Groulx, Firmin Roz, dans *le Figaro* du 28 janvier, nous donne l'effet produit :

Si la forte pensée de l'historien se trouve, dans l'exposé d'un tel sujet, animée et vivifiée par la ferveur de l'homme d'action, c'est le talent de l'orateur qui réalise l'harmonie entre ces éléments divers, donne au discours à la fois son mouvement et son emprise. L'heure parut courte au vaste auditoire que la salle Louis-Liart suffisait à peine à contenir et qui a été séduite par la savante ordonnance de cet exposé, la précision et la fermeté du langage, l'élévation de la pensée, la conviction de l'accent, la vivacité ardente du regard, et cet exquis sentiment de fierté intellectuelle qui révèle l'héritier d'une vieille culture, d'une noble tradition. Il est impossible d'entendre ce Canadien français dans l'antique Sorbonne sans se dire que, lui aussi, il est bien de sa lignée.

Il voyage vers la Louisiane en passant par Chicago, comme représentant de l'Université de Montréal. Ce voyage fut organisé par *Le Devoir* et il en donna une relation dans le journal du 30 avril, 1, 4 et 5 mai.

Il voyage en France sur le De Grasse et donne cinq cours à la Sorbonne et à l'Institut catholique de Paris. Georges Goyau les caractérisera le 21 novembre comme une sorte de *Défense et illustration de la langue française au Canada*. Le succès aidant, il répétera ces cours à Lille et Lyon.

Il obtient le Prix de l'Académie française pour l'ensemble de son oeuvre.

Le Statut de Westminster rend la législature canadienne absolument indépendante de l'Angleterre, sauf en ce qui regarde la Constitution.

Nord-Sud, par Léopold Desrosiers.

1932

Le dossier de Dollard, 18 pages. Remanié et enrichi dans *Notre maître le passé*, deuxième série, p. 23-54.

La formation nationale, conférence à Joliette, 6 décembre.

Au Cap Blomidon, 240 pages. Roman, sous le pseudonyme d'Alonié de Lestres, qui se passe en Acadie.

Réveiller l'énergie canadienne-française, si elle dort; la stimuler, si elle veille; la soutenir, si elle s'affaïsse; la diriger, si elle s'égaré: telle est la tâche bienfaisante poursuivie par Alonié de Lestres. — A. Saint-Pierre, o.p., dans *Revue Dominicaine*, janvier 1933.

L'origine d'un prolétariat, article dans *Les Documents de la vie intellectuelle*, 20 avril, Editions du Cerf, p. 87-117.

Aujourd'hui je me place devant cet autre fait social, l'un des plus troublants pour l'historien et le sociologue: la déchéance incessante de notre classe moyenne, je veux dire le désolant acheminement depuis 75 à 80 ans, des petits propriétaires agricoles vers le prolétariat (p. 88).

Réforme d'un parti ou réforme d'une politique, dans *Le Devoir*, 20-21 septembre. Terribles jugements sur la petitesse des hommes et la mesquinerie des deux grands partis qu'il appelle "les chancres de l'Etat". Déjà il voulait au Québec un Etat fort et il demandait des hommes de coeur.

Le français au Canada, chez Delagrave, 234 pages. Cours en Sorbonne, Paris. Présenté comme thèse, ce volume lui valut le titre de docteur ès lettres à l'Université de Montréal.

En épilogue, M. Georges Goyau résume plusieurs pages de Groulx en ce paragraphe:

Il fallut s'acharner, durant les premières années qui suivirent 1760, contre l'impossibilité même de s'instruire: sur une terre ravagée par la guerre, les Canadiens français étaient, pour la plupart, devenus de pauvres gueux, complètement ruinés; comment faire vivre, désormais, ces quarante-quatre petites écoles qui, tant bien que mal, pourvoyaient naguère aux besoins de cent douze paroisses? Les congrégations religieuses dissoutes ou paralysées, leurs biens souvent confisqués; le collège de Québec devenu caserne; un douloureux fléchissement dans le recrutement du clergé local, puisque trente ans après la conquête, pour une population qui avait doublé, il n'y aura pas plus de prêtres qu'en 1760; plus aucuns livres scolaires; nos Sulpiciens contraints à employer des manuels manuscrits; les élèves des Ursulines de Trois-Rivières obligées de défiler, chacune quelques minutes, devant le lutrin sur lequel reposait une vieille grammaire en lambeaux, la seule qu'on eût, et apprenant là leur leçon, avec défense de tourner elles-mêmes les pages déjà si usées; l'Angleterre s'opposant à ce que Québec, Montréal et Trois-Rivières fissent venir de France, en 1770, six professeurs « capables d'enseigner les hautes sciences »; et les illettrés, enfin, se multipliant à un tel point qu'en 1827, dans les sphères anglaises on décorera nos Canadiens, par dérision, du nom de chevaliers de la Croix, parce qu'au bas d'une pétition de 87,000 noms, 78,000 d'entre eux signeront d'une croix. Voilà l'état de déchéance auquel l'éloignement de nos fleurs de lis avait réduit la culture canadienne. Que ces gens-là apprennent l'anglais, disait, en 1784, le Très Révérend Charles Inglis, évêque anglican (p. 230-231).

Henri Bourassa démissionne du *Devoir* et Georges Pelletier (1882-1947) lui succède comme directeur du journal jusqu'à sa mort.

1933

L'enseignement français au Canada (chez les minorités), 272 pages.

Nous dirons ici nettement notre pensée: le plus funeste et le plus décevant calcul serait de rêver de paix nationale par un rapprochement intellectuel ou spirituel des deux races, rapprochement qui se ferait, tout naturellement, par une atténuation des traits originaux de la race française... La civilisation canadienne ne sera et n'aura de grandeur que si chaque race reste soi-même, produit l'œuvre de son âme originale (I, p. 255-256).

Politique nationale à Québec (ce qu'elle devrait être), cours manuscrit, Québec, janvier.

Le devoir national, cours du 14 janvier à l'École d'action sociale, manuscrit.

Il cite Gonzalgue de Reynold qui disait dans *Les grands problèmes internationaux*:

Si l'on entend par nationalisme simplement un patriotisme actif, vigilant, destiné à galvaniser une nation, à une heure de danger extérieur, de relâchement, de crise, et à lui donner conscience de ce qu'elle est, tout patriote devrait être nationaliste (p. 122-123). Puis il cite Delos (*La société internationale*): « Le nom de nationalisme doit être réservé à un acte vraiment humain, à la conscience spirituelle des apports nationaux dont nous bénéficions, à l'acceptation volontaire de ces formes. De tels sentiments incluent l'engagement de conserver ces formes, d'en perpétuer les valeurs, de les accroître. Sur ce plan... le nationalisme peut devenir une doctrine et fournir des règles de vie » (p. 27).

L'éducation nationale. Discours, 11 avril. Reproduit dans *L'Action catholique*, Québec, 8 juin et *Le Devoir*, 7 juin.

Refrancisation, discours publié dans *Le Devoir*, 20 avril.

La survivance canadienne-française et la terre, Semaine sociale du Canada, août 1933, p. 327-348.

A travers les vieux journaux du British Museum, *L'Action Nationale*, décembre, p. 230-237.

Pour qu'on vive, *L'Action Nationale*, sous le pseudonyme de Jacques Brassier.

Regards autour de nous, *L'Action Nationale*, février.

Une tâche, *L'Action Nationale*, janvier.

L'inquiétude de la jeunesse et l'éducation nationale, conférence au Palais Montcalm, Québec, 6 juin. Reproduite dans *Orientations*, p. 93-116.

Vingt-cinq ans d'éducation politique et nationale, conférence reproduite dans *L'Action catholique*, Québec, 2 février.

Pour les Rouges et pour les Bleus, article au *Devoir*, 2 et 3 octobre, sous la pseudonyme de Marc André.

Dès janvier, réapparaît *L'Action canadienne-française* sous le nom d'*Action Nationale*. Harry Bernard en est le nouveau directeur.

Fondation des Jeune-Canada par un groupe de jeunes universitaires, tous disciples de Groulx.

Le nazisme s'empare de l'Allemagne lorsqu'Hitler est nommé chancelier et Roosevelt devient président des Etats-Unis.

La condition humaine, par André Malraux.

1934

La découverte du Canada (Jacques Cartier), 290 pages.

L'éducation nationale, dans *L'Action Nationale*, janvier, p. 6-21. Sous le même titre, une conférence manuscrite donnée le 23 novembre.

Et je me persuade que ce n'est pas trop demander à nos écoles, à nos collèges, à nos couvents, à nos Universités, que de nous donner ce que tout peuple normal possède, ce qui nous manque et ce que nos maisons d'éducation peuvent nous faire: une conscience nationale (manuscrit).

J'ai accepté de venir vous parler (section Duvernay de la Saint-Jean-Baptiste) d'un sujet qui me tient extrêmement à cœur: mon seul sujet de discours ou à peu près depuis deux ans et que j'abandonnerai, je vous prie d'en prendre votre parti, non pas lorsqu'on me priera de me taire, mais lorsqu'on m'y forcera (*Le Devoir*, 23 novembre).

Le national et le religieux, dans *L'Action nationale*, février, p. 93-99.

Le cadre national, cours manuscrit, 10 mars.

Notre attitude à l'égard de l'anglais, que nous apprenons, non pour en faire un instrument de conquête, pour devenir des rivaux victorieux, nos propres maîtres, mais pour nous forger des chaînes, pour nous mettre au service de la minorité. Au lieu de s'orienter vers le patronat, on s'orienté vers le salariat.

L'éducation nationale à l'école primaire, Trois-Rivières, 11 juillet. Conférence reproduite dans la revue *L'Enseignement primaire*, février et mars 1935.

L'éducation nationale et les écoles normales, conférence reproduite dans le journal *L'Ordre*, 16-17-18-19 octobre.

Dans 50 ans, y aura-t-il des Canadiens français ? Conférence à Ste-Anne-de-Bellevue, 27 mai.

La femme canadienne-française, conférence du 19 novembre.

Pour qu'on vive, conférence, 30 octobre. Reproduite dans *Orientations*, p. 220-240.

Nous avons le droit de demander à nos hommes politiques rouges et bleus, à ceux d'Ottawa comme à ceux de Québec, de se souvenir qu'il y a quelque part une politique canadienne-française à faire... Inutile de nous le cacher: un immense dégoût de la Confédération envahit chaque jour l'âme de la jeunesse et de la jeunesse de tous les milieux (p. 270).

Pouvons-nous rester Français ? conférence, avril.

Le problème national, conférence à Trois-Rivières, 7 juin.

Le dernier voyage de Cartier, conférence à Ottawa, 28 avril.

La relève, dans *L'Action Nationale*, avril.

Groulx déménage de 2098 rue Saint-Hubert à 847 est, rue Sherbrooke où il restera jusqu'en 1939.

Olivar Asselin fonde le journal *L'Ordre* (1934 et 1935).

Jean-Charles Harvey publie *Les demi-civilisés*.

Paraît la revue et le mouvement spiritualiste *La Relève* (1934-1941).

L'Université d'Ottawa remet à Groulx un doctorat en droit *honoris causa*.

Dans une conférence retentissante, le 13 janvier 1934, le cardinal Rodrigue Villeneuve parle de l'Université, école de haut savoir, et nomme M. l'abbé Lionel Groulx comme un des rares universitaires du Canada français.

Nous n'avons pas encore, en cette province, des universités catholiques comme il nous les faudrait. Mgr le Recteur de Laval en avouait deux raisons qui ont scandalisé. Je ne redoute pas outre mesure le scandale de la vérité: ces deux raisons sont l'insuffisance des ressources, la paresse intellectuelle. ... Il y a tant de circonstances qui expliquent et qui excusent, et, somme toute, nous avons tant fait malgré des moyens rudimentaires. L'abbé Groulx n'a-t-il pas assez révélé quelques causes de nos insuffisances, dans une page d'histoire qui fait pleurer? Le fait demeure, cependant. Où sont nos travaux vraiment personnels, qu'on puisse mettre en regard des productions de la science européenne, et, pour nous, de la pensée française? Où sont nos docteurs dont les oracles laissent tomber toute une traînée de lumière? Où sont nos auteurs qui auront le droit de passer à la postérité? Où sont nos vrais maîtres, en un mot, les hommes, comme on dit, dont le métier est de penser? Il en est quelques-uns, on les compte sur une main et il reste des doigts, à peu près en chacune des Facultés universitaires. En théologie... je ne connais à la vérité qu'un auteur, Mgr Louis-Adophe Pâquet. En philosophie, je cherche; le maître est à venir... En droit, en médecine, dans les divers arts et génies, je vous laisse à juger... En économie politique et sociale, il y a M. Montpetit. En histoire canadienne, M. l'abbé Groulx. En botanique, le Frère Victorin. J'en omets, sans doute, et à ceux-ci je demande pardon. Mais ils ne sont pas nombreux. J'en suis sûr, ils partagent ma sévérité: nous avons trop peu de penseurs authentiques. Je le réitère, très nombreux sont nos hommes à qui l'Université a commencé de donner une formation supérieure. Il en est trop peu qui l'aient achevée (dans la collection *Le Document*, publiée par *Le Devoir*, janvier 1934, p. 9-10).

1935

Orientations (recueil de conférences), 310 pages.

Où en sommes-nous? Conférence à l'Académie Québécoise, 7 février.

Nos positions, conférence au Château Frontenac, 9 février. Brochure de 36 pages. Reproduite dans *Orientations*, p. 240-275.

Les gens qui se piquent de réalisme diront: mais une survivance française est-elle pratique? Est-ce une aventure qui en vaut la peine? Octave Aubry écrivait l'autre jour dans *Candida*: « Parmi les miracles de l'histoire, le miracle canadien n'est pas le plus retentissant mais il est le plus émouvant, sans doute, et il n'y a point d'homme généreux dont il ne fasse battre un peu plus fort les artères. » Hommage d'historien qui sait quelle beauté morale peut mettre au front d'un peuple un long, un persévérant effort pour la défense de son âme, une volonté maintenue à sa pleine tension pendant des siècles pour un idéal de dépassements (p. 26).

J'irais plus outre. Puisqu'il est entendu que nous vivons des heures exceptionnellement graves nos intellectuels n'auraient-ils pas le devoir de descendre quelques fois sur le forum pour aider le peuple qui n'y peut rien, à résoudre les graves problèmes de la vie collective... Tous ont quelque chose à faire pour rétablir nos positions (p. 32).

Québec ne fut pas New-York, pourquoi? Conférence à Boston, 9 mai.

Les conférences de M. Bourassa, dans L'Action Nationale, mai, p. 257-265. Article non signé.

Un chef de 33 ans, La Fontaine, dans L'Action Nationale, mai.

Les échos d'une campagne, dans L'Action Nationale, janvier.

Notre avenir en Amérique, conférence à Lowell, 30 juin. Reproduite dans Orientations, p. 275-310.

Jacques Cartier à Hochelaga, conférence au Monument national, Le Devoir, 30 octobre.

M. Paul Simard des Jeunes-Canada, au Monument National (*Le Devoir*, 9 avril) demande un chef au nom de la jeunesse canadienne-française:

Québec doit devenir au plus tôt un Etat libre dans lequel la nation canadienne-française sera absolument maîtresse de ses destinées. Dans le domaine économique il nous faut vaincre tous les spoliateurs étrangers. Une telle résurrection spirituelle ne s'accomplira que par le ralliement de tous sous une même bannière: celle d'un chef. Il nous faut un chef... un homme qui cristallise dans sa personne toutes les aspirations, tous les désirs, toutes les espérances de notre peuple, et qui

vit pour lui. Cet homme, vous l'avez reconnu... l'abbé Lionel Groulx ? Pourquoi pas ?

Cet appel lancé en pleine crise économique, fera boule de neige et sera la cause d'un débat dramatique intime que Groulx racontera simplement dans le beau film que l'Office national du film lui consacrera et dont une copie appartient maintenant à la Fondation Groulx.

William Lyon Mackenzie King, libéral, prend le pouvoir à Ottawa.

Le F. Marie-Victorin, é.c. (1895-1944) publie *La Flore laurentienne*.

Gonzague de Reynold, professeur à l'Université de Fribourg, publie sa grande oeuvre, *L'Europe tragique*.

1936

Notre maître le passé, deuxième série, 306 pages.

La perte de la foi fut chez Papineau désertion plutôt que révolte... Si peu de nos hommes publics ont incarné... avec ses grandeurs morales, la foi de leurs compatriotes. Un Papineau de foi catholique et fils aimant de l'Eglise, n'eût pas commis le discours gallican de 1831, discours malencontreux qui indisposa le clergé et commença d'ébranler le parti national... Plus croyant, Papineau n'eût pas connu ce désenchantement qui assombrit toute sa vie et entra pour beaucoup dans l'âcreté croissante de son caractère, dans l'amertume de sa parole, dans sa fidélité hautaine à de purs entêtements. Car il n'est pas indifférent à l'homme politique qu'il soumette sa vie à une fin qui le dépasse... On aura beau faire, il y a une hauteur dans les conceptions et une constance dans les dévouements qui ne sauraient venir des seules vues ni des seules forces humaines... L'idée catholique met aussi une force dans la volonté. Elle donne le courage des ténacités sans fin. Elle transpose l'action humaine dans l'éternel (p. 210-211).

La jeunesse de 1850 fut ce que l'on appellerait aujourd'hui une jeunesse ardemment nationaliste. Toutes les positions perdues par leurs compatriotes, ces jeunes gens brûlent de les ressaisir, et dans tous les domaines: fonctionnarisme d'Etat, arts, métiers, littérature, commerce et agriculture. Ils figurent au premier rang des enthousiastes qui prêchent alors la croisade de l'enseignement public... avec une fierté que d'aucuns

estiment gênante, ils réclament d'ailleurs hardiment pour les leurs, les fils du sol, l'accès aux terres incultes et, en particulier, l'ouverture de cette chasse-gardée, de cet Ulster, que sont les Cantons de l'Est. (Pour activer l'immigration anglaise, le gouvernement de Londres avait vendu en 1833, par-dessus la tête de notre parlement, 847,661 acres de terre dans les Cantons de l'Est à la British American Land Company.)

C'est à propos de ce volume que Claude-Henri Grignon écrit dans les Pamphlets de Valdombre (1er février 1937): « Qu'on me dise dans la littérature canadienne un autre historien qui ait réussi à créer de la vie avec des textes incontestables, et disons le mot, avec un peu de poussière du temps. Pas même Garneau qui possédait, toutefois, un sens assez aigu de la poésie de l'histoire. L'abbé Groulx est seul. Il règne. Il domine (p. 100).

Hommage à Armand Lavergne, 4 octobre, à Arthabaska. Il l'appellera le chevalier de la fierté française. Voir *Le Devoir*, 5 octobre.

Je vais vous dire ce que symbolisait Armand Lavergne pour ceux de mon âge qui sommes entrés dans la vie vers 1900. Il n'y avait alors qu'une seule avenue qui s'ouvrait pour les jeunes: la politique. Parler d'action économique ou d'action sociale, c'était faire rire de soi. Parler d'action nationale, c'est faire deux fois rire de soi. Et la politique était ravalée au niveau du plus bas électoralisme. Le rôle de LaVergne fut de réintégrer le national dans le politique.

Je ne suis pas contre la Confédération, je ne demande pas qu'on achève ceux qui sont en train de se tuer... Quand je parle d'Etat français, je ne parle pas de séparatisme. L'Etat français devrait exister depuis 69 ans... Si nous avions en 1867 le droit de créer un Etat français, je ne puis accepter que les politiciens inintelligents en fassent un Etat cosmopolite. Jeunes gens, vous qui avez entrepris de créer l'Etat français... je sais que vous le ferez car je sens en vous une volonté. Ce sera long et ce sera dur. Mettez-vous du bronze dans le cœur.

Les devoirs de l'heure, conférence, 11 septembre.

L'économique et le national, conférence, 12 février. Reproduite dans *Directives*, p. 52-95.

Une autre race d'homme, conférence à Québec, 27 novembre. Reproduite dans *L'Action catholique*, 28 novembre.

A propos de 37, dans *L'Action nationale*, juin. Publié dans *Notre Maître le passé*, 2e série, p. 69-89.

Labeurs de demain, conférence, 13 septembre. Reproduite dans *Directives*, p. 95-136.

L'éducation nationale, conférence au Plateau, 5 décembre. Reproduite dans *Directives*, p. 136-189.

M. Adélarde Godbout, (1892-1956), premier ministre du Québec en 1936, et de 1939 à 1944, est vaincu le 17 août par l'Union nationale. M. Maurice Duplessis (1890-1959) sera premier ministre de 1936 à 1939 et de 1949 à 1959.

Jacques Maritain fait paraître *L'humanisme intégral. Mesure de notre taille*, par Victor Barbeau.

1937

Directives, 272 pages.

Mon attitude à l'égard des institutions de 1867 n'offre pourtant point d'ambiguïté. Je suis pour la Confédération. Mais j'attends que l'on me montre le précepte divin ou humain qui nous impose de nous y laisser étrangler. Nous resterons dans la Confédération, mais la Confédération devra se concilier avec notre volonté de survie et d'épanouissement français (p. 13).

Relations entre les jeunes des deux races, cours à Vaudreuil, septembre, manuscrit.

Une heure avec l'abbé Groulx à propos de Patriotes de 37. Interview par Arthur Laurendeau. Mis en tract par les Jeunesses patriotes.

En réalité, et l'on s'en apercevra à mesure que l'on sortira de l'histoire politique pour aborder l'histoire intégrale, un jour vint, hélas ! où tous les éléments, tous les aspects de notre vie collective furent en jeu, aspect économique, aspect social, aspect culturel; autant dire notre existence nationale (p. 9).

Leçons professées à l'École de Vaudreuil, en août: *Notre nationalisme; Devoirs que nous impose notre nationalisme; Séparatisme et Etat français; Préparation des jeunes à leur tâche future.* (Manuscrits.)

Les patriotes de 1837, conférence en décembre.

L'éducation nationale: le rôle des femmes. Manuscrit.

Faites-nous des hommes, conférence, 15 août. Brochure de 32 pages en 1938.

A propos de la fondation d'un parti national fédéral, dans *L'Action nationale*, mars.

La jeunesse d'aujourd'hui, conférence manuscrite.

Histoire, gardienne des traditions vivantes. La plus célèbre de ses conférences. Au 2e Congrès de la langue française, à Québec, 29 juin. Reproduite dans *Directives*, p. 205-243.

Trop tard ? Mais vous ne voyez donc pas, vous n'entendez pas ce qui s'en vient ? Le souffle de grandeur, le voici qui commence à soulever une génération. Notre avenir nouveau, la jeunesse la plus intelligente, la plus allante, la plus décidée, la porte déjà dans ses yeux. Voilà pourquoi je suis de ceux qui espèrent... Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre Etat français, nous l'aurons; nous l'aurons jeune, fort, rayonnant et beau, foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française... Les snobs, les bonne-ententistes, les défaitistes, peuvent nous crier, tant qu'ils voudront: « Vous êtes la dernière génération de Canadiens français... » Je leur réponds, avec toute la jeunesse: « Nous sommes la génération des vivants. Vous êtes la dernière génération des morts ! (p. 242).

Le retentissement de cette conférence fut comparable à celui du discours d'Henri Bourassa à l'église Notre-Dame en 1910 mais il reste intéressant de lire ce que *L'Autorité*, journal bleu, pouvait écrire le 3 juillet 1937 :

Quel sera au juste le résultat de ce 2e Congrès de la langue française qui s'est terminé d'une façon aussi dramatique dans la vieille capitale ? On crut bien à un moment donné que certains extrémistes n'hésiteraient pas à pousser la jeunesse jusqu'à la guerre civile pour atteindre des fins illusoires que seuls pouvaient rêver des habitants de la lune opaline. Mais des orateurs mieux équilibrés, plus au fait des réalités, tels l'hon. Maurice Duplessis, premier ministre du Québec, l'hon. J.-E. Michaud, ministre fédéral des Pêcheries et Mgr Yelle, archevêque-coadjuteur de Saint-Boniface, ont heureusement endigué ce flot éperdu d'éloquence qui, selon l'expression de ce dernier tournait au scandale. ... Ce Congrès

de la langue française qui a failli dégénérer en Congrès contre la Confédération et l'Empire, n'était évidemment que la résultante d'une campagne longuement préparée et dont les manifestations n'avaient pas échappé à nos concitoyens anglais puisque la *Gazette*, sous la signature de M. A. W. Cooper, publiait, le lendemain du discours de l'abbé Groulx: « Le Québec ne vend plus avec la même facilité qu'autrefois, depuis Sydney (Cap-Breton) jusqu'à Victoria (Colombie britannique). Récemment le président d'une importante compagnie de peinture remporte la palme sur ses concurrents pour la qualité mais n'obtient pas tout de même une forte commande dans l'Ontario... La Colombie anglaise refuse aussi nos tomates.

Doctorat ès lettres *honoris causa* de l'Université Laval.

Le journal *La Nation*, organe du parti autonomiste, dirigé par Paul Bouchard, publie un numéro spécial (en septembre) consacré à l'abbé Lionel Groulx.

Esquisse d'un mouvement pour faire nommer l'abbé Groulx, premier ministre du Québec.

Mort d'Honoré Mercier, le 20 juin.

Menaud, maître-draveur, de Félix-Antoine Savard.

Pour nous grandir, de Victor Barbeau. Critique par Groulx dans *Le Devoir*, 26 juin.

Le type économique et social des Canadiens, par Léon Gérin (1863-1951).

Séparatisme, doctrine constructive, par Dostaler O'Leary.

Dorénavant l'abbé Groulx sera aidé en ses travaux et ses recherches par sa nièce, Mlle Juliette Lalonde (par sa mère Valentine Emond-Lalonde). Elle sera secrétaire et archiviste de son oncle et curateur de la Fondation Lionel Groulx.

Pie XI condamne le national-socialisme d'Hitler dans l'encyclique *Mit brennenden Sorge*.

1938

Qu'est-ce donc... ? Conférence à Ottawa, 3 mars. Re-produite dans *Le Droit*, 4 mars.

Nos premières religieuses, dans *L'Action nationale*, décembre.

Talon en face de son oeuvre, dans *L'Action nationale*, février.

Hommage à Alfred Longpré, à l'Assomption, dans *Le Devoir*, 3 octobre.

Dans *L'Actualité économique*, M. Maximilien Caron publie, en mai, une étude sur la souveraineté provinciale.

M. Edouard Montpetit publie *La conquête économique*, 3 volumes (1938-1942).

M. Esdras Minville devient directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales.

Trente arpents, de Ringuet.

L'Accalmie (présenté par Groulx dans *Le Devoir*, 24 et 25 janvier) et *Les engagés du grand portage*, par Léopold Desrosiers.

Notre problème politique, par Léopold Richer, présenté par Groulx dans *Le Devoir*, 1er octobre.

Dans un bulletin de la Société Saint-Jean-Baptiste, Groulx trouvera cette phrase: "En histoire, rien de grand ne se fait, si quelqu'un de grand ne s'en mêle."

Jean Vallerand écrit dans le *Quartier Latin* (28 janvier):

On se moquera tant que l'on voudra de nos sentiments à l'égard de l'abbé Groulx, cela ne nous empêchera pas de l'aimer et de l'écouter. Il est le guide que réclamait notre misère: rien désormais ne saurait nous détacher de lui. Il nous a donné ce que nous désirions le plus: l'espérance. Nous ne l'oublierons pas parce qu'il est un des rares hommes qui nous aient aimés et qui nous l'aient prouvé.

1939

Le Comité des Amis de l'abbé Groulx, grâce à une souscription qui a rapporté \$8,000. put acheter et offrir à l'abbé Lionel Groulx la maison située à 261 avenue Bloomfield. Il y restera jusqu'à sa mort. Cette maison

est maintenant propriété de la Fondation Lionel Groulx, avec ses archives et ses collections précieuses.

Une mystique française, conférence, 11 avril. Publiée dans *Constance de vie*, 1967.

La bourgeoisie et le national, dans *L'Action nationale*, avril. Conférence prononcée au premier congrès de la Jeunesse indépendante catholique, 28 février.

Une opinion anglo-canadienne (F.-R. Scott), dans *L'Action nationale*, juin.

Le fait d'armes de la coulée Jean-Grou, lors du dévoilement du monument, 1er septembre. Reproduit dans *Le Devoir*, 9 septembre.

Jacques Marquette, dans *L'Action nationale*, décembre.

Nous voulons la collaboration, l'union nationale; mais nous voulons d'une collaboration où nous serons traités comme des collaborateurs; nous voulons d'une union où nous aurons pleine liberté de rester ce que nous sommes: des Canadiens français (Dans *Constances de vie*, p. 37). « Si l'on estime que les pouvoirs doivent être accrus, la sagesse commande, nous semble-t-il, d'accroître non ceux d'Ottawa, mais ceux des provinces » (p. 38).

André Laurendeau publie: *Nos maîtres de l'heure: l'abbé Lionel Groulx*, 66 pages.

Les PP. Richard Arès, s.j. et Jean Genest, s.j. suivront ses cours d'histoire du Canada, le mercredi après-midi, pendant deux ans et publieront en deux fascicules les notes prises. Celles-ci, diffusées auprès de la plupart des professeurs d'histoire du Canada dans les collèges classiques et les Ecoles normales, aideront à un meilleur enseignement jusqu'à la parution du cours d'histoire du Canada en quatre tomes que Groulx commencera à publier en 1950.

Fondation des Jeunesses laurentiennes (1939-1947) dont les principaux présidents furent M. Raphael Beaudette, Paul-Emile Robert et Rosaire Morin.

La Deuxième Grande Guerre commence le 1er septembre avec l'envahissement de la Pologne par les Allemands.

Pacte d'alliance pour le dépeçage de la Pologne entre la Russie et l'Allemagne. La Pologne avait été vaincue le 28 septembre. Hitler acheta la paix du côté de la Russie en lui offrant une moitié de la Pologne le 23 août. Il put ainsi tourner ses forces vers la France et l'Angleterre. Le monde entier fut écoeuré par ce pacte inouï.

Le cardinal Pacelli devient le Pape Pie XII (1939 à 1958).

Georges Goyau (1869-1939) fait paraître *Les origines religieuses du Canada français*.

Election provinciale où M. Maurice Duplessis cède le pouvoir à M. Adélarde Godbout, libéral. Ce dernier doit sa victoire à M. Ernest Lapointe, ministre fédéral de la Justice, et il consent à remettre, sous le prétexte de la guerre, l'administration des impôts directs que la Constitution réservait aux provinces, au gouvernement fédéral. Sous les effets centralisateurs de ces concessions, tout l'effort de Groulx semblera ruiné à jamais.

Terre des hommes, par Antoine de St-Exupéry.

1940

Ville-Marie, joyau de l'histoire coloniale, conférence à Outremont le 7 décembre 1939 et publiée en brochure en janvier 1940, 24 pages.

Pour un commencement de libération (par la coopération), dans *L'Action nationale*, octobre.

Le conflit religieux au lendemain de 1760, conférence publiée dans le *Rapport* de la Société canadienne de l'histoire de l'Eglise, 1939-1940, p. 11-26.

Le départ de Maisonneuve, extrait d'un cours, dans *L'Action nationale*, mars.

Nos problèmes de jeunesse, conférence, 12 novembre,

Nos problèmes de vie, conférence à Rouyn, 24 juin. M. Julien Morrissette, directeur de *La Frontière*, voulut la publier en brochure mais Mgr Rhéaume, o.m.i., évêque d'Haileybury, refusa *l'imprimatur*. Elle ne fut reproduite que dans *Constantes de vie*, lancé le jour même de sa mort, le 23 mai 1967.

J'entends les meilleurs juristes de chez nous déclarer qu'il y a péril et grave péril dans la demeure, et que si, par exemple, nous abandonnons au pouvoir central tout ou partie de notre législation sociale, c'est tout notre droit civil qui y passe et c'est toute notre organisation sociale, ce sont toutes nos conceptions sociologiques inspirées de l'enseignement romain qui pourraient être bouleversées (*Constantes de vie*, p. 50). Il rappelle un jugement terrible sur l'école du Québec d'où les jeunes sortent en disant, de partout: « Non seulement l'on ne fait pas de nous des Canadiens français; l'on ne fait pas même des hommes. » Et j'entends la rude boutade de ce père de famille, éploré devant ce qu'il appelait la pauvreté morale de ses fils: « Eh quoi, lui disais-je, est-ce qu'on ne leur a pas appris au moins à être Canadien français ? » Et qui me répondait: « On leur a surtout appris à ne pas l'être. » (*Constantes de vie* p. 62).

A propos de l'enseignement de l'anglais, dans *Le Devoir*, 9 décembre.

“C'est pendant cette période (1940-1960), dit M. Claude Ryan, que se consumma, par le développement de mouvements d'Action catholique à caractère fortement universaliste et social, la rupture de l'alliance traditionnelle entre le nationalisme et la religion, que fut définitivement brisé, par l'entrée en scène de disciplines nouvelles, un certain monolithisme intellectuel, que fut amorcée la déconfessionnalisation de plusieurs institutions sociales comme les syndicats.” *Le Devoir*, 24 mai 1967.

La R.C.M.P., semblable à une armée d'occupation en pays étranger, sous les ordres directs d'Ottawa, envoie au camp de concentration le maire de Montréal, la plus importante ville du Canada, M. Camilien Houde, sans procès, pour une parole osée contre la conscription. L'atmosphère était à la peur et la domination anglo-canadienne affichait plusieurs procédés qu'elle reprochait elle-même aux nazis.

La France vaincue demande un armistice à l'Allemagne et à l'Italie, qu'elle signe le 22 et 25 juin. Le régime Pétain commence à Vichy, et de Gaulle, de Londres où il connaît humiliation sur humiliation, continue la guerre.

1941

Ville-Marie, 1641-1942, 16 pages. Oeuvre des Tracts, no 271.

La Canadienne française, conférence, 27 pages.

L'inquiétude générale, conférence, 6 décembre.

Notre mission française, conférence, 9 novembre. Reproduite dans *Constantes de vie*, p. 69.

Paroles à des étudiants, brochure, 80 pages.

Votre génération n'a même pas eu, comme la mienne, la grande voix d'un Bourassa, d'un LaVergne, d'un Lamarche, pour la remuer jusqu'aux intimes profondeurs. Ses grandes émotions collectives, — et quelles émotions ! — notre peuple ne les éprouve plus, hélas, qu'au pied des tribunes électorales (p. 38).

Les grands problèmes de l'heure, conférence à la Saint-Jean-Baptiste, Québec, 28 mars.

Problème politique, dans *L'Action nationale*, octobre.

L'expédition du chevalier de Troyes, dans *L'Action nationale*, avril.

Le centenaire de l'Union des Canadas, dans *L'Action nationale*, novembre, p. 169-183.

La fondation de Ville-Marie, dans *L'Action nationale*, décembre.

L'émeute de 1849 à Montréal, article dans *Ville, ô ma ville*, publié par la Société des Ecrivains canadiens, sous la direction de Victor Barbeau, pour le 3e centenaire de la ville de Montréal, p. 179-206.

Le problème canadien-français, notes manuscrites pour deux conférences à des étudiants de l'Université de Montréal, 23 mars.

La revue *Relations* lance son premier numéro en janvier.

Le P. Richard Arès, s.j., publie *Dossier sur le pacte confédératif*, 102 pages.

Gonzague de Reynold commence une série de sept volumes : *La formation de l'Europe*.

Le 7 décembre, attaque des Japonais sur Pearl Harbour, Hawaï. Entrée des Etats-Unis dans la Deuxième Grande Guerre.

1942

La révolution nationale, conférence manuscrite sans date.

La jeunesse canadienne-française face à la vie, conférence à Sainte-Thérèse.

La situation religieuse au Canada français vers 1840, conférence au Séminaire de St-Hyacinthe, 6 octobre, publiée dans *Notre Maître le passé*, 3e série, p. 179-233.

Types sociaux de Ville-Marie, conférence, 30 avril.

Vers l'indépendance politique, conférence au Monument national, Montréal, 16 septembre.

L'histoire n'est pas conscriptible; elle n'est au service que de la vérité... (p. 1) Le gouvernement responsable de 1842, victoire canadienne-française... par l'indéfectible cohésion de leur parti, par leur passion de la liberté; ce sont leurs chefs, assez hauts d'esprit et de volonté pour ne pas troquer leur indépendance et l'avenir de leurs compatriotes pour un portefeuille de ministre (p. 32). Reproduit dans *Le Devoir*, 17 septembre.

Pour une politique nationale, dans *L'Action nationale*, septembre. Commentaires sur les belles études publiées par Esdras Minville dans la collection *Notre Milieu*.

Dans *Paroles à des étudiants*, Groulx disait aux étudiants: « Inscrivez-vous aux conférences qui se donnent, depuis deux ans, à l'École des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, sous la direction de M. Esdras Minville et qui ont pour thème général *Notre Milieu*. Sur notre problème économique et

social, je ne sais si l'on a offert à notre public, études plus opportunes, conçues avec plus de méthode et d'objectivité (p. 61).

20,000 personnes acclament Henri Bourassa au Marché Saint-Jacques, de Montréal, contre la conscription.

Le 27 avril, le plébiscite lancé par M. King sur la conscription donne 85% de NON chez les Canadiens français mais comme la conscription existait déjà sous la forme d'un "volontariat obligatoire" et comme le Canada anglais avait voté à une grande majorité OUI, les deux Canadas s'opposaient violemment. Tous les politiciens fédéraux Canadiens français furent des collaborationnistes. Radio-Canada aussi. Amertume profonde de ces années où chacun put sentir jusque dans sa chair ce que signifiait le fait d'être maître ou de ne pas être maître de sa destinée.

La R.C.M.P. opérait des descentes dans les foyers entre 3 et 5 heures du matin, sans cesser de ratisser les bois du Nord à la recherche de conscrits en fuite.

Le *Bloc Populaire*, nouveau parti politique dirigé par M. Maxime Raymond et M. André Laurendeau, est fondé en septembre. Le Québec se sent trahi par les deux partis traditionnels. Le cardinal Villeneuve intervient en faveur de la conscription pour sauver, disait-il, la civilisation menacée. Ce faux pas lui aliène toute la province exaspérée.

L'étranger, par Albert Camus.

1943

Pourquoi sommes-nous divisés ? Conférence à La Ligue d'Action nationale, 29 novembre, brochure de 30 pages. Reproduite dans *Constantes de vie*, p. 115. La brochure fut répandue à plus de 150,000 exemplaires en français et à 75,000 en anglais.

Ottawa ne respecte même pas le principe fondamental de la Confédération. La tendance générale de sa politique à l'égard des provinces, c'est de grignoter leur autonomie. Ottawa a

pris prétexte de la guerre pour la continuer avec une sorte d'entêtement sombre. Partout où il l'a pu, il a essayé d'étendre son ambition centraliste, centralisme, uniformisme, je n'ai pas besoin d'y appuyer, qui affecte surtout la province la plus différenciée, la plus originale, la province de Québec, met en péril ses institutions fondamentales, sa liberté d'action et par conséquent son avenir (p. 131).

Explication théologique d'un fait historique, conférence du 28 avril devant la Société historique de Montréal. *Ma mère*, manuscrit admirable du 13 octobre racontant l'histoire de sa mère :

Parmi les souvenirs ou les images que je garde de ma mère, trois ou quatre me sont plus chers que les autres. Je la revois d'abord, telle qu'elle se décrivait à nous dans ses rares ouvertures sur son enfance, en route pour l'école, petite de huit ans, la voici qui s'en va, un pas vif, sur le grand chemin, en robe d'indienne, en chapeau de paille attaché sous le menton, en souliers de bœuf, une ardoise, un livre ou deux, rarement deux livres à la main. On était pauvre chez elle. Elle faisait comme d'autres; elle empruntait les livres des plus riches. En sa première année d'école elle parlait de la terre de Fabien Desjardins, du rang des Chenaux sud (terre passée aujourd'hui à un M. Christie) où travaillait son père. La famille émigra bientôt à l'île Cadieux, île alors déserte, sur le lac des Deux-Montagnes. L'on y vivait seuls, comme une famille de Robinson. Le chemin vers l'école s'allongea, pour le coup, de plus de deux milles. Six milles à parcourir pour l'aller et le retour. Le grand-père Portelance traversait la fillette à la terre ferme, en canot... Le couvent ! quel souvenir elle avait gardé de ces religieuses de Sainte-Anne, dont elle fut aimée et qu'elle avait toutes aimées. La plupart des Sœurs s'étaient trouvées parmi les compagnes de la fondatrice. C'étaient, nous racontait mère, de pauvres et humbles filles qui écuraient elles-mêmes leur plancher, le balayant avec un balais de cèdre, faisaient leur savon leur pain (manuscrit).

1944

Notre Maître le passé, troisième série, 318 p.

N'insistons point. Nous croyons avoir montré sur quelles vues d'histoire fragmentaires, superficielles, et souvent fausses, s'est édifiée cette exégèse de la conquête de la Nouvelle-France *bienfait providentiel*. Aux vues incomplètes d'histoire est venue se joindre une autre influence et fort suspecte: celle

des propagandes de guerre dont nous savons, en tout temps, l'extraordinaire puissance de déformation (p. 161).

Louis Riel et les événements de la Rivière-Rouge en 1869-1870, conférence à St-Boniface le 11 novembre et à Montréal le 8 décembre. Brochure de 24 pages.

En ce temps-là, sans doute, comme aujourd'hui, des hommes portaient dans leur esprit, le rêve splendide, ambitieux, d'un Canada rayonnant de force et de jeunesse, plein de foi en l'avenir, terre fraternelle, terre de justice et de liberté... Mais si le rêve est mort au Canada, les Canadiens de race française peuvent au moins se rendre ce témoignage qu'ils ne sont pas ceux qui l'ont tué (p. 22-23).

D'où nous sommes partis, dans *Relations*, avril.

Bilinguisme, conférence du 9 avril, à la Société du Bon parler français.

Confiance et espoir, conférence à Sudbury, le 13 novembre. Parti de Montréal pour le Manitoba le 2 novembre, il est de retour le 14 novembre.

Il devient membre de l'Académie canadienne-française récemment fondée par Victor Barbeau.

J. Delos, o.p. publie *La Nation* (2 volumes) que Groulx citera souvent:

Je lui posais cette question: Père, dans toute l'histoire contemporaine, connaissez-vous beaucoup de petits peuples, placés en d'aussi dures conditions, qui, pour la défense de leur âme, aient accepté et gagné pareille partie? — L'éminent dominicain m'a répondu: Le fait est unique! (*Paroles à des étudiants*, 1941, p. 66).

Au pied de la pente douce, par Lemelin.

La civilisation de la Nouvelle-France, par Guy Frégault.

Iberville le Conquérant, par Guy Frégault.

Le mythe de M. le chanoine Groulx, par Guy Frégault, dans *L'Action nationale*, novembre, p. 163-173.

1945

Jeanne Mance, dans *L'Action nationale*, mars, p. 175-197.

M. Esdras Minville, dans *L'Action nationale*, janvier.

Neuf cours d'histoire du Canada, à Saint-Jean, manuscrit.

Vers l'indépendance, cours à la Semaine sociale (Liberté et libertés), 30 septembre, p. 316-344.

Le Canada, pays libre, conférence.

Langue et esprit national, causerie à CKAC, le 6 mai (manuscrit).

Le Survenant, par Germaine Guèvremont.

Bonheur d'Occasion, par Gabrielle Roy.

Notre question nationale, par Richard Arès. Comprendra trois tomes publiés. Oeuvre restée inachevée.

Suicide d'Hitler à Berlin le 30 avril. Fin de la guerre en Europe: capitulation de l'Allemagne le 8 mai.

Les Américains lancent la première bombe atomique au-dessus d'Hiroshima, le 6 août, et le Japon capitule le 15 août. Fin de la guerre mondiale.

La Charte des Nations-Unies, créant l'Organisation des Nations Unies est signée le 26 juin.

1946

A 68 ans il fonde, en novembre, l'*Institut d'histoire de l'Amérique française* pour inviter les historiens à travailler ensemble à des recherches scientifiques. Déjà en juin, au banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste, il en parle. Projet longtemps mûri.

L'idée d'indépendance à travers l'histoire canadienne, dans *L'Action nationale*, juin-juillet, p. 412-453.

Canadiens et Canadiens français, conférence, novembre.

Labeurs de demain, conférence à Shawinigan, 22 septembre.

Faut-il rester Canadiens français? Conférence, 24 octobre. A Chicoutimi. Reproduite dans le *Progrès du Saguenay* du 31 octobre.

Fils de France, où vas-tu ? Conférence, 2 novembre.

Message aux jeunesses laurentiennes, conférence au Cercle universitaire, le 28 février. Reproduite dans *Constantes de vie*, 1967, p. 155.

Mes jeunes amis, si vous avez un tant soit peu étudié le mouvement ouvrier depuis cent ans, une chose vous a paru manifeste: rien n'arrêtera plus la montée du prolétariat. Il reste à voir s'il montera dans l'ordre plutôt que dans la révolution. Allez dire à vos camarades des ateliers et des usines ce que l'Eglise veut et peut pour eux. Allez le dire avec des convictions de conquérants. Car j'incline à croire que si, chez nous, le communisme et autres philosophies perverses gagnent du terrain, la faute en pourrait bien être aux catholiques qui ne savent pas égaler la puissance de leur propagande à la valeur transcendante de leur doctrine sociale (p. 10).

L'éducation nationale à l'école primaire, conférence, le 13 avril.

L'orientation fatale, dans *L'Action nationale*, octobre.

A Carillon, discours du 24 mai. Reproduit dans *Le Devoir* du 25 mai. Réponse indirecte à M. Lucien Parizeau qui, devant l'Institut démocratique canadien, avait attaqué Groulx et sa conception de l'histoire :

Son école a faussé le sens de notre histoire et par son mépris du fait pur, son acharnement à soumettre la vérité à la doctrine nationaliste, elle a perpétué chez ses disciples le mépris souverain de la probité intellectuelle (*La Presse*, 13 avril).

Le citoyen canadien-français, par Esdras Minville.

Mort de Sir Thomas Chapais (1859-1946), auteur d'un *Cours d'histoire du Canada*, à l'Université Laval, que les conservateurs et les fédéralisants aiment opposer à l'oeuvre de Groulx.

La revue *Time*, du 18 mars, consacre à Groulx une colonne au style empoisonné. La déformation des faits et des oeuvres y est systématique. La revue n'a jamais été tendre aux Canadiens français, surtout aux nationalistes qui menacent l'unité du continent nord-américain anglo-saxon.

1947

Lancement de la *Revue de l'Histoire de l'Amérique française* (RHAF), 4 fois par an, 160 pages par numéro. Le premier paraît en juin.

Les devoirs du citoyen, conférence à Sherbrooke, 13 avril.

Capitulation de Montréal en 1760, dans *L'Action nationale*, janvier, p. 19-48.

Entre frères, conférence du 18 mars.

Le gallicanisme au Canada, dans RHAF, juin, p. 54-90.

Battle for acceptance, article sur la Confédération, dans le *Quartier Latin*, 12 décembre.

Jacques Cartier, par Gustave Lanctôt.

Gérard Filion devient directeur du *Devoir*.

La Peste, par Albert Camus.

1948

Par un décret en conseil de janvier, le drapeau fleurdelisé de Carillon est proclamé drapeau officiel de la province par le gouvernement de Québec. Groulx l'avait déjà proposé après en avoir fait l'historique le 2 juin 1944. Dans une conférence de presse, du 22 janvier, il déclare: "Le nouveau drapeau de la province de Québec est la plus belle affirmation du fait français au Canada depuis 1867".

Souvenir d'historien, conférence du 29 janvier.

Professionnels et culture classique, conférence à Ste-Thérèse, 2 mai. Reproduit en une brochure de 16 pages et dans *Pour bâtir*, 1953, p. 27-49.

Les collègues réformeront en se persuadant qu'en notre monde agité et fiévreux, une place fort honnête restera aux vieilles humanités et non pas diminuées mais renforcées... Le moule uniforme sera aussi dangereux dans un cas que dans l'autre... Il n'est pas démontré que les éblouissantes réussites de la technique aillent de pair avec un haussement de civilisation.

Par le savoir, écrivait-on récemment, nous sommes devenus des demi-dieux, par les mœurs nous avons rejoint les barbares (p. 11).

Le coureur de bois, type social, dans *L'Action nationale*, janvier.

Faillite d'une politique (1848-1948). — Rétablissement de la langue française. RHAF, juin.

Jeunes filles, ce qu'attend de vous le Canada français, conférence. Manuscrit.

Le 15 novembre, M. Louis Saint-Laurent (1879-) succède à M. Mackenzie King, comme premier ministre du Canada et chef du parti libéral fédéral. La pire offensive centralisatrice, depuis la fin de la 2e Grande Guerre, s'intensifiera jusqu'au 1er juin 1957 où M. Saint-Laurent connaîtra la défaite aux élections. Dès 1949, Groulx est comme saisi d'un doute sur l'efficacité et le rayonnement de toute son oeuvre. Scepticisme passager aussi sur les hommes qui ajustent trop, à son gré, leurs idées à leurs intérêts. Il parle même d'arrêter d'écrire. Hésitation d'un moment. Fléchissement moral semblable à une fatigue de vivre après avoir porté tout un peuple, si longtemps.

A L'Anse-Vaudreuil, Félix Leclerc présente sa première pièce, *Le P'tit bonheur*.

Mort de Gandhi (1869-1948), assassiné. Héros de l'indépendance nationale des Indes par la résistance passive. Il triomphe de l'impérialisme anglais. Il inspirera, également mais différemment, Groulx et le pasteur Luther King. Au Canada, on ne tue pas les apôtres de la liberté, on les isole et, par le jeu des propagandes, on les avilit.

1949

L'indépendance du Canada, recueil de discours, 176 pages.

L'éducation, premier de nos problèmes, conférence aux Scouts, 26 février.

Le nationalisme canadien-français, conférence, juillet. Brochure de 24 pages.

Sommes-nous des isolationnistes ? conférence à Valleyfield, 24 août. Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 13-27.

L'enseignement de l'histoire du Canada dans l'enseignement secondaire; L'éducation nationale dans nos collèges. Deux cours à l'École Normale d'enseignement secondaire, 11 octobre.

Les Canadiens français, conférence, 23 octobre.

Le 19 octobre, le chanoine Groulx prend sa retraite comme professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, après 34 années d'enseignement.

A partir du 4 décembre, au poste CKAC, Groulx donnera des cours réguliers d'histoire du Canada. Un quart d'heure chaque dimanche, de 4h. 30 à 4h. 45. Radio-Canada refusa de téléviser ces cours. La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal obtint alors les services du poste radiophonique CKAC. Grâce à son inscription sur disque, ce cours fit le tour de la province, visita l'Ontario, le Manitoba et l'Alberta, avant d'être mis en volume aux éditions Fides.

Terre-Neuve devient province canadienne.

Le Parlement du Canada acquiert le droit de modifier l'Acte de l'Amérique britannique du Nord, sans consulter les provinces, sauf en ce qui touche les droit provinciaux et les droits des minorités. Les appels au Conseil privé d'Angleterre sont abolis.

En octobre, Mao-Tsé-Toung devient maître de la Chine et instaure la répression.

Apologie pour l'histoire, par Marc Block. Cet auteur a aussi écrit une *Méthodologie* de l'histoire, que Groulx lira avec soin.

1950

Histoire du Canada français, en quatre tomes: 1950, 222 pages; 1951, 302 pages; 1952, 326 et 274 pages.

Manuel unique d'histoire du Canada, discours du 26 mars.

La formation nationale à l'école, conférence à Saint-Césaire, 7 février.

La génération de l'enracinement, dans *L'Action nationale*, avril.

Le manuel unique est-il conciliable avec l'histoire scientifique ? dans *L'Action nationale*, mai et dans *Le Devoir*, 28 mars.

Aux tournants de l'histoire, conférence manuscrite du 30 janvier. Reproduit dans *Relations* mars.

Colonisation au Canada sous Talon, *RHAF*, juin, p. 61-73.

Voyage à Rome pour la cérémonie de la béatification de Marguerite Bourgeoys, le 12 novembre. Départ par Air-France le 26 octobre et retour le 21 novembre :

Essaierai-je de décrire ce qui s'est passé en ce jour unique dans ma vie et j'oserai presque dire dans l'histoire de notre pays ? Nous avons déjà les Martyrs canadiens. Une autre bienheureuse vient de s'ajouter au catalogue de nos saints. Et cette béatifiée n'aura été autre chose qu'une maîtresse d'école et une fondatrice de communauté. L'Eglise l'a béatifiée pour l'héroïsme qu'elle a déployé dans son œuvre, pour les hautes vertus morales dont cette femme de France a fait preuve, elle qui fut l'une des fondatrices de Ville-Marie (manuscrit).

Il essaiera de rapatrier à Québec les restes de Jean Talon qui "mériterait d'être surnommé, après Champlain, le second fondateur de la Nouvelle-France". *Le Devoir*, 26 octobre.

Félix Leclerc devient vedette à Paris comme chansonnier.

La petite poule d'eau, merveilleux récit par Gabrielle Roy.

A propos de la querelle autour du manuel unique d'histoire, François-Albert Angers publie dans *Le Devoir*, 3 février, une excellente analyse : *S'agit-il là d'une histoire scientifique ?*

1951

Il consacre son année à la préparation des deux derniers volumes de son *Histoire du Canada français*.

L'aristocrate au Canada d'autrefois, dans *L'Action nationale*, juin.

Rapport de la Commission Massey-Lévesque sur la culture et les arts au Canada. Tentative d'une main-mise du gouvernement fédéral sur les universités et sur toutes les formes de culture au Canada. M. Maurice Duplessis s'y oppose.

1952

Mère Catherine de Saint-Augustin, brochure, 32 pages.

Crise de fidélité française, conférence, 23 juin, à l'Hôtel Windsor. Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 65-78.

Un redressement national, conférence à Chicoutimi, le 28 octobre. Manuscrit.

Pour une relève, conférence au Colisée, de Québec, lors du Troisième Congrès de la langue française, le 21 juin. Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 49-65, et dans *L'Action nationale*, août.

La pensée d'Henri Bourassa, causerie à la radio lors de la mort de M. Bourassa (manuscrit). Il démissionne de la Société Royale du Canada pour protester contre les déclarations du président de la section française de la Société, M. l'abbé Arthur Maheux, trop favorable au Rapport de la Commission Massey-Lévesque et à son esprit centralisateur. M. Maheux avait dit: "Il est certain que la Société royale du Canada trouve, dans ce Rapport, de quoi augmenter ses forces et ses travaux, ses désirs et ses ambitions." Les remous apparaissent dans *Le Devoir* 11 mars, 25 mars et 8 avril.

Le 10 décembre, prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal pour son *Histoire du Canada français* dont le quatrième tome venait de paraître en novembre. Le texte du discours de remerciement est dans *L'Action nationale* de décembre.

Mort d'Henri Bourassa, le 31 août, à 75 ans.

Vincent Massey est nommé gouverneur général. Il est le premier Canadien à ce poste.

Le Grand Marquis, par Guy Frégault.

1953

Pour bâtir, recueil de discours, 218 pages. En préface, le discours de S. E. le cardinal Paul-Emile Léger au banquet offert au chanoine Lionel Groulx pour son cinquantième anniversaire de sacerdoce :

Vous avez été un historien; vous avez formé des disciples; vous avez forgé des volontés... Ce soir, je vous apporte le merci de l'Eglise parce que vous avez été un ouvrier de la Rédemption.

Le discours de Groulx prononcé à cette occasion est dans *Pour bâtir*, p. 208-217.

La recrue de 1653, discours manuscrit, 15 novembre.

Cesser de servir le capital étranger, conférence, 25 juin.

L'agriculteur canadien-français, conférence à Bagotville, 26 août. Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 117-141.

L'Eglise, facteur de civilisation, dans *L'Action nationale*, février. Cours inaugural de la chaire de civilisation canadienne-française à l'Université de Montréal.

La paroisse, foyer de vie nationale, dans *Semaines Sociales du Canada*.

Où allons-nous ? Conférence au Plateau, 26 mars. Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 78-105.

Bourgeoisie et vie économique, conférence à l'Hôtel Queen's, 25 juin. Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 105-117.

Survivre ou vivre, Conférence à Québec, le 14 septembre, Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 141-150 et dans le journal *L'Action catholique* du 16 septembre.

Une économie, gardienne de la culture française, conférence à Montréal. *Le Devoir*, 23 novembre.

Catholicisme et action nationale. Conférence à l'Hôtel Queen's, 1er novembre. Dans *Pour bâtir*, p. 150-162.

Y a-t-il un avenir ? Conférence à Boston, 11 novembre. Dans *Pour bâtir*, p. 162-179 et dans *Le Devoir* du 12 et 13 novembre.

Restez femmes. Conférence au Collège Basile-Moreau, 25 octobre. Reproduit dans *Pour bâtir*, p. 179-204.

Qu'attend de vous le Canada français ? Conférence à Nicolet, 23 octobre. Dans *Pour bâtir*, p. 184-204.

Au Conseil de stratégie, conférence à l'Université de Montréal, 21 novembre. Dans *Pour bâtir*, p. 204-208. C'est à propos de cette réunion que M. Léopold Richer, dans le journal *Notre Temps*, 28 novembre, lance l'idée: *Quand le Canada français aura-t-il de véritables Etats généraux ?*

Une petite Québécoise devant l'histoire (Catherine de Saint-Augustin). Reproduit dans *Vie française* de mars (p. 321-336) et d'avril (p. 385-396).

La mission de la jeunesse canadienne-française, à l'A.C.J.C., 1er novembre. Publié dans *Vie française*, mars 1954. Et dans *Le Devoir* 2 novembre.

En mars, mort de Staline.

Eisenhower devient président des Etats-Unis.

1954

Jeanne Mance, brochure de 30 pages publiée par le Comité des Fondateurs de l'Eglise canadienne.

La co-existence, ses conditions, conférence à Verner, Ontario, mai (manuscrit).

D'une transmigration des Canadiens en Louisiane vers 1760, dans *RHAF*, juin, p. 97-118.

Le Globe and Mail, de Toronto, suggère le nom de Groulx comme sénateur. *Le Devoir*, 21 juillet.

Mort de M. Edouard Montpetit (1881-1954). Il fut un de ceux qui ont le mieux compris l'importance des réalités économiques dans la vie de notre peuple. Un humaniste charmeur.

Le 18 septembre, M. Louis Saint-Laurent, premier ministre du Canada, accuse le chanoine Lionel Groulx d'être séparatiste et il donne comme preuve son discours au deuxième Congrès de la langue française en 1937. Cri de guerre contre le Québec: il veut qu'elle soit une province comme les autres. Il affirme la supériorité du gouvernement fédéral. Il est appuyé par le R. P. Georges Lévesque, o.p. *Le Devoir*, 20 septembre. Surtout *L'Action catholique* où, le 9 et 10 novembre, M. Bruno Lafleur donne deux importants articles sur cette querelle.

Le fédéralisme canadien, par Maurice Lamontagne, PUL, 300 pages. Livre centralisateur où, à l'aide d'économistes, il essaie de prouver que la prospérité du pays dépend, avant tout, du gouvernement central. M. Maurice Lamontagne sera fait sénateur comme, d'ailleurs, Sir Thomas Chapais.

1955

Rencontres avec Dieu (retraite aux professeurs de l'Université de Montréal).

La montée d'un collège (le nouveau collège Basile-Moreau), 12 juin, discours manuscrit.

Sur une nouvelle interprétation de l'histoire au Canada français, article au *Devoir*, 17 et 18 août.

Mort d'Antonio Perrault. Article de Groulx dans *Le Devoir*, 22 janvier.

1956

Votre rôle de jeunes intellectuels, manuscrit.

L'inquiétude nationale de deux générations, conférence à Trois-Rivières, 26 mars. Manuscrit.

Nos raisons de survivre, dans *L'Action nationale*, janvier.

Une femme de génie au Canada (Mère d'Youville), conférence publiée en une brochure de 30 pages en 1957 par le Comité des Fondateurs de l'Eglise canadienne.

Réédition de l'*Appel de la race*, avec préface de 96 pages par Bruno Lafleur. Commentaire par Pierre de Grandpré, dans *Le Devoir*, 3 mars.

Déposition au premier procès informatif de Mère Marie-Anne (Esther Blondin, fondatrice des Soeurs de Sainte-Anne).

Mort d'Athanase Fréchette, notaire. Article au *Devoir*, 4 janvier.

Création de la *Fondation Lionel Groulx*, en vue d'assurer le rayonnement de son oeuvre, *Le Devoir*, 18 avril. *La Presse*, 16 avril.

Le Rapport de la Commission royale d'enquête sur les problèmes constitutionnels, dit Rapport Tremblay, du nom de son président le Juge Tremblay, remet son rapport (5 tomes) au premier ministre de la province, M. Maurice Duplessis. Cette Commission, sanctionnée le 12 février 1953, terminera ses travaux le 16 février 1956. Elle fit échec à la Commission fédérale Massey-Lévesque et déterminera une bonne part des reconquêtes faites durant la Révolution tranquille.

11 juin, voyage au Fort du Sault Sainte-Marie (narration manuscrite).

Dernier voyage en Europe. Départ de Québec dans la nuit du 19 au 20 août. Dans un manuscrit inachevé, il l'intitulera: *Voyage au pays des ancêtres*. Une photographie montre Groulx, à Rome, à côté de Pie XII qui le dépasse de toute sa tête. Ce voyage faillit connaître une fin tragique. A Assise, une prostrate aiguë l'obligea à s'hospitaliser. L'absence d'hygiène des hôpitaux italiens de cette époque faillit lui coûter la vie. Des amis organisèrent son retour en vitesse. Hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Montréal durant tout le mois d'octobre, il put se rétablir.

1957

La Vénérable Mère d'Youville, 30 pages.

La survivance de la nation canadienne-française, dans *Le Devoir*, 30 avril.

La France a-t-elle perdu ou abandonné le Canada ? dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, deuxième livraison.

Comment je suis venu à l'histoire ? Plans encore manuscrits qui lui servirent lors d'entrevues à la télévision, les 4, 11, 18, 25 mars. Animateur : André Laurendeau.

Sur la tombe d'Olivar Asselin, 16 novembre. Manuscrit.

Le 1er juin, M. John G. Diefenbaker défait M. Louis Saint-Laurent et devient premier ministre du Canada.

Prix Champlain conféré par Le Conseil de la Vie française.

Le 21 novembre, Groulx a une thrombose cérébrale, à sa demeure de la rue Bloomfield. En tombant il se brise le maxillaire supérieur et le nez.

En octobre, lancement de Spoutnik I.

1958

Notre grande aventure (L'empire français en Amérique du Nord, 1535-1760), 300 pages. Présentation par Jean-Marc Léger dans *Le Devoir*, 24 février.

Le rôle d'une société nationale, conférence du 19 octobre et il y développe l'idée suivante : "Le gouvernement d'Ottawa n'a nul droit d'usurper la fonction politique des provinces."

La crise des universités, dans *Le Devoir*, 27 septembre. Signé : Un qui ne démissionne pas. Allocution à la réunion du 24 mai, à Québec, de l'Institut d'histoire de l'Amérique française. Il reçoit le prix Champlain et, mis en cause par les jeunes historiens, il met en relief sa manière d'écrire l'histoire.

Je ne me cache point les déficiences et même les erreurs de ma génération. Elle n'a pas tout vu; elle n'a pas tout compris; elle n'a pas tout résolu. Rares privilèges qu'il faut abandonner, je pense, aux magiciens ou aux apprentis-sorciers d'aujourd'hui... Mon œuvre d'histoire vous l'avez cependant jugée digne d'un prix. Serait-ce pour y avoir discerné, ainsi

qu'on me l'a dit de temps à autre, un certain accent, une privauté que je n'ose dire amoureuse, envers notre petite patrie, quelque chose de l'inconsciente émotion du portraitiste qui dessinerait le portrait de sa mère. Je ne récuse ni cet accent ni cette émotion sous-jacente, c'est possible, en mes lèvres et en mon enseignement. L'avouerai-je à ma confusion ? Je n'ai pas même songé à me débarrasser de cette infirmité. Je ne me suis jamais cru, voyez-vous, un citoyen du monde avant d'être un citoyen de mon pays et d'abord de mon petit pays... Alors j'ai pensé, j'ai écrit et j'ai parlé sans me préoccuper de l'inspiration ni de l'accent qui pourraient animer mes pauvres œuvres. Tout simplement j'ai travaillé comme j'ai respiré, dans l'air de mon pays, de mon temps, de ma foi. Dans *L'Action catholique*, Québec, 26 mai. *Le Devoir*, 23 juin.

Condamné au repos par son médecin, le Dr Jacques Genest, directeur de l'Institut de Recherches cliniques et vice-président de la Fondation Lionel Groulx, il en profite pour rédiger ses *Mémoires*, en huit volumes, dont les deux derniers ne pourront être publiés que dix ans après sa mort.

Le cardinal Roncalli est élu Pape Jean XXIII (1881-1963).

En janvier, lancement d'Explorer I, premier satellite américain.

1959

Directives, recueil de discours, 270 pages.

Le fait français, conférence, avril.

Le nationalisme de ma génération, conférence au 13^e Congrès des Fédérations des Sociétés Saint-Jean-Baptiste du Québec à Saint-Hyacinthe, 30 mai. *Le Devoir*, 1, 5 et 6 juin.

Témoignage sur Bourassa, dans *L'Action nationale*, mai-juin.

Aussi un texte manuscrit de Groulx qui présente les disques édités par *L'Action nationale*, sur lesquels ont été enregistrés quelques discours de Bourassa lui-même.

Épître badine au cher Frère Clément Lockquell, dans *L'Action nationale*, mai-juin.

Choc des générations, à la télévision, 23 juin. Animateur André Laurendeau.

Mgr de Laval, article à *Relations*, septembre.

Film de l'Office national du film : Le chanoine Groulx, historien. Scénario par Pierre Patry. Il sera montré pour la première fois le 3 février 1960 lors d'une soirée organisée par la Fondation Groulx. Dans la préparation de ce film, on retrouve ces notes :

Les jeunes m'ont souvent dit que je leur avais donné une patrie. Au vrai j'ai été amené à clarifier certaines idées sur le complexe de patrie au Canada français... De cette vérité de droit et de fait, la primauté du Québec, foyer historique, culturel du Canada français, découlent, je pense, l'inspiration de ma vie, tout mon enseignement, toutes mes attitudes... De là mon espoir en la possibilité d'une civilisation originale dans le Québec: véritable destin du Canada français (manuscrit).

Le 7 septembre, mort de M. Maurice Duplessis, premier ministre du Québec, auquel succède M. Jean-Paul Sauvé. C'est le début de la révolution tranquille depuis longtemps préparée.

Réflexion sur le nationalisme, par Maurice Lamontagne, aussi professeur à l'Université Laval.

Le 25 janvier, Jean XXIII annonce son intention de réunir un Concile oecuménique.

1960

Dollard est-il un mythe ? Conférence du 27 avril, 58 pages. Grande répercussion.

Il faut un peu de courage, je ne me le cache point, pour affronter la terrible armada de tous les démolisseurs de Dollard (p. 7). ... Phénomène, hélas, d'une peuple décadent que cet acharnement à salir son lit et à détruire sa propre histoire (p. 8). ... Pour ma part, je le confesse, ni la peur d'être réactionnaire, archaïque, emmuré dans les mêmes convictions, ni l'envie morbide de paraître novateur, de me conformer à l'esprit *nouvelle vague*, comme on dit, ne m'influenceront à trahir ce que je crois être la vérité historique (p. 56).

Le 24 mai, à la manifestation au Monument Dollard, au Parc Lafontaine, il y a 2,000 personnes présentes. Durant trois minutes, les anti-Dollard, amis de la Revue Socialiste, font leur apparition, avec pancartes. Les gendarmes arrêtent M. Jean-Paul d'Amour et Raoul Roy qu'ils relâchent ensuite. Le journal *La Presse*, dont le directeur est M. Jean-Louis Gagnon, fait porter presque tout le compte rendu de la manifestation, sur l'esclandre d'une vingtaine d'individus. Groulx proteste et demande une rectification: *Le Devoir*, 30 mai, *La Presse*, 4 juin.

Allocution au banquet du cinquantenaire du Devoir, 31 janvier.

Le Canada français en Amérique latine, 28 pages.

Discours au dîner de la Fondation Groulx, 3 février, manuscrit.

Épître badine au P. Bernard Mailhot, o.p., dans *L'Action nationale*, février.

Rôle des Canadiens français dans la Confédération, conférence, 15 février.

Lettre à André Laurendeau sur le patriotisme, dans *Le Devoir*, 29 janvier.

Ma conception de l'histoire, dans *L'Action nationale*, avril, p. 603.

L'infirmière canadienne-française, 17 mai, manuscrit.

La crise du français au Québec, 16 décembre, manuscrit. *Le Devoir*, 24 décembre.

Richard Arès, s.j., dans *Relations* (janvier), apporte une mise au point à la thèse de M. Maurice Tremblay, directeur du département de science politique de l'Université Laval, lequel avait voulu condamner le nationalisme de Groulx. Même réfutation par Mlle Irène de Buisseret, docteur en droit, dans *L'Action nationale*: Psychanalyse de l'antinationalisme, octobre (p. 123), décembre (p. 311), mai 1961 (p. 844), juin 1961 (p. 961).

Mort de M. Jean-Paul Sauvé. Son successeur M. Antonio Barrette déclenche des élections et M. Jean

Lesage, libéral, est élu comme premier ministre de la province jusqu'au 5 juin 1966.

1961

De quoi ont-ils peur ? dans *L'Action nationale*, janvier.

L'enseignement de l'histoire, à l'Institut d'histoire d'Amérique française, 8 avril. *Le Devoir*, 10 avril.

Religion et humanisme, 20 mai, pour les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*.

L'indépendance du Québec, paru dans *Le Devoir*, 27 mai.

La conquête missionnaire de l'Arctique, conférence du 6 juin à la Société canadienne d'histoire de l'Église. Reproduit dans le *Rapport* de l'année, no 28.

Le Canada français en Amérique latine, conférence, 9 juin. *Le Devoir*, 10 juin.

Mort de M. Maxime Raymond, article au *Devoir*, 17 juillet. *L'Action nationale*, septembre.

Le 25 décembre, Jean XXIII convoque le Concile de Vatican II. Première session le 11 octobre 1962.

1962

Jean Ethier-Blais écrit un hommage à Groulx: *Le Devoir*, 12 mai 1962 et 30 mai 1964.

Le 19 février, médaille d'or du Conseil des Arts.

Doctorat en droit *honoris causa* de l'Université Saint-Jean, Terre-Neuve.

Etablissement du ministère des Affaires culturelles, pour la province de Québec.

Le 11 octobre, le Concile officiellement ouvert, se terminera le 8 décembre 1965.

1963

Présence de Victor Barbeau, manuscrit.

Allocution, à l'Institut d'histoire, 27 avril,

Dollard des Ormeaux, dans *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 5 juin.

Mort de M. Omer Héroux, article dans *Le Devoir*, 6 mai.

Le 2 novembre, l'ACFAS lui décerne la médaille Léo Parizeau.

Prix Pfizer et prix du Grand jury des Lettres pour son oeuvre.

Hospitalisation en novembre pour sciatique et athéromatose de l'aorte, à l'Hôtel-Dieu.

Décès de Jean XXIII, le 3 juin. Election de Paul VI, le 21 juin.

Assassinat de John F. Kennedy, président des Etats-Unis, le 22 novembre.

1964

Chemins de l'avenir, 164 pages. Présentation du volume dans *L'Action nationale*, janvier 1965, p. 474-483.

Au premier abord la solution de l'indépendance paraît séduisante. Elle flatte l'orgueil national... Qui n'y voit, par surcroît, l'acheminement normal, logique, de toute l'histoire du Canada français ? ... (Mais) l'indépendance, on le voit, pose des problèmes dont il ne faut pas se dissimuler la gravité. Tant et tant que l'on en vient à se demander si la solution des Etats associés que nous avons appelée la solution moyenne ne serait pas la solution au moins temporaire. Elle serait plus qu'une étape vers l'indépendance; elle suppose déjà l'indépendance, ne retenant au plus, au-dessus des deux groupes d'Etat qu'une ombre de lien fédéral... Entre un Québec constamment forcé d'afficher une désagréable dissidence et un Québec associé, mais traitant avec l'autre sur le pied de l'Etat souverain et pour un minimum de sujets, de quel côté, vers quelle solution et dans l'intérêt de tous, ne pas pencher ? (p. 113-116).

« Le jour où le Canada français aura acquis la nette conviction qu'il ne peut, sans l'indépendance, s'épargner le suicide, il n'aura plus qu'à ramasser ses énergies et à faire face au défi » (p. 117).

Discours au banquet de l'Institut d'histoire, 25 avril.

Préface à la Vie de Mère Jane Slocombe, par Estelle Mitchell, 12 mars.

Doctrine de vie, conférence, dans *L'Action nationale*, octobre. Allocution à la Fédération des S. S. Jean-Baptiste, à Québec.

Orientation, conférence, 7 juin, 14 pages.

Jamais nous n'avons voulu d'un Etat central fort, investi du pouvoir de nous gruger ou de nous broyer dans ses serres. Jamais nous n'avons eu le goût du carcan, encore moins de la camisole de force. Nous avons exigé le régime fédératif et, en définitive, nous l'avons imposé aux autres qui n'en voulaient point, sauf l'Ontario, parce que nous en espérions une amélioration de notre vie nationale, un accroissement de notre liberté. Peu importe que nos chefs politiques ne l'aient pas toujours compris et que, pendant cent ans, ils aient fait trop souvent à Québec la politique d'Ottawa (p. 6).

En décembre, hospitalisation pour broncho-pneumonie.

1965

Sur l'enseignement de l'histoire d'après le Rapport Parent; *Le Devoir*, 16 janvier; *L'Action*, 19 janvier.

Si l'on prenait à la lettre la conception de l'histoire, de sa rédaction, de son enseignement, tels que proposés par le Rapport Parent, il ne serait pas excessif d'y voir l'offensive la plus astucieuse jamais conçue pour dénationaliser les Canadiens français.

Commentaires par Gérard Pelletier, *La Presse*, 20 janvier; Claude Ryan, *Le Devoir*, 21 janvier; *La Presse*, 20 décembre.

Entrevue avec le chanoine Groulx, dans *Servir*, mars-avril. Revue des chefs scouts.

Discours à la réunion de l'Institut d'histoire, 1er mai.

Deux rencontres avec les étudiants en histoire du Canada, à l'Université de Montréal pour commémorer le cinquantième anniversaire de son premier cours universitaire.

Ma conception de l'histoire, 24 novembre.

1966

Une grande dame de notre histoire, Marie de l'Incarnation, brochure.

Sur le Rapport Parent, RHAF, décembre et *L'Action nationale*, mai 1967.

1967

Constantes de vie, livre qui fut lancé le jour même de la mort du chanoine Lionel Groulx.

Le 22 mai, à 89 ans, à Vaudreuil, il passa une partie de son après-midi à replanter des géraniums. Vieux besoin d'enraciner les choses et les gens qui l'avait conduit toute sa vie. Faire prendre racine.

Le lendemain, 23 mai, à 8 h. du matin, thrombose coronarienne aiguë. Il garde sa conscience jusqu'à la fin et montre par sa foi tranquille qu'il sait bien que la dernière attaque est arrivée. L'ambulance arrivera en retard. Il est exposé dans le grand hall de l'Université de Montréal.

Obsèques d'Etat à l'église Notre-Dame de Montréal, officées par le Cardinal Paul-Emile Léger qui prononça le panégyrique.

Jour de deuil officiel du Québec.

Projet d'une édition nationale de ses oeuvres par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

Il est inhumé au cimetière de Vaudreuil, le 27 mai.

Conclusion

Ce travail, énorme, doit beaucoup à Madame Juliette Lalonde-Rémillard. Avec Mlle Madeleine Dionne, elle a publié la bibliographie de l'oeuvre du chanoine Groulx, grâce aux bons soins de M. Victor Barbeau, dans les Cahiers de l'Académie canadienne-française, 1964, 198 pages. M'ont beaucoup aidé aussi Mlle Jacqueline Trépanier, de la bibliothèque Saint-Sulpice et Mlle Marie Bayon, de la bibliothèque Municipale.

Ce travail — de bénédictin — n'a qu'une valeur transitoire parce que nous n'avons pu utiliser les huit volumes des *Mémoires*, le *Journal* tenu par Groulx depuis sa rhétorique, ses *Notes de retraite* et son énorme *Correspondance*. Toutefois nous avons mis à profit la quinzaine de volumes du spicilège.

Nous espérons seulement avoir déblayé le chemin à d'autres oeuvres plus importantes et aider tous les futurs biographes de Lionel Groulx, notre historien national.

Nous avons dû relire presque toute son oeuvre déjà publiée et une grande quantité de manuscrits et nous nous sommes rendu compte que cet homme, plus on s'en rapprochait par une connaissance profonde, plus il prenait sa véritable stature qui est celle d'un saint prêtre et d'un génie d'une rare fécondité et d'une rare droiture intellectuelle. Heureuses les nations qui ont de tels phares, ne fût-ce qu'une fois par siècle. Cet homme nous a toujours aimés.

CHATELAIN, René :
L'histoire des arts plastiques, 279.
Traité de la sculpture moderne, 282.
Commentaires à l'École-Carroll, 2-101.
Traité de la sculpture moderne, 2-102.
L'art et notre temps, 2-103.
AGUIR, François :
Études de sculpture des siècles, 283.
BERGLANG, André :
Le 14 juillet de notre jeunesse, 192.
Les années 1914-1918, 277.
Le Québec d'aujourd'hui, 2-104.
A propos de la terre, 2-105.
BOUYE, Michel :
De l'art au spectacle, 284.
Impressions de l'ère contemporaine, 2-106.
Le 14 juillet français, 2-107.
Un siècle artistique, 2-108.
DORVILLE, Maurice :
Les Arts visuels, 2-109.
Cronique de l'art contemporain, 285.
Peintures contemporaines, 2-110.
Le secteur culturel de l'administration, 286.
Mouvements de l'art moderne, 287.
La scène des arts de l'éducation, 2-111.
La scène des arts de production, 2-112.

2-113. 1967 à juin 1968.
DALLAIRE, Michel :
A l'heure de la loi, 288.
DUBOIS, René-François :
Les Impressionnistes, 2-114.
FERGUSON, James :
Les Saisons de L. G. Groulx, 289.
GÉRALD, Jean :
Les Arts plastiques, 287.
Peinture 1914-1918, 2-115.
A propos des Arts visuels, 288.
Les Arts plastiques, 2-116.
Peinture 1914-1918, 2-117.
L'art et notre temps, 2-118.
L'art et notre temps, 2-119.
Introduction à l'histoire de l'art, 2-120.
L'art et notre temps, 2-121.
DUBOIS, René-François :
L'art et notre temps, 2-122.
L'art et notre temps, 2-123.
DUBOIS, René-François :
L'art et notre temps, 2-124.
L'art et notre temps, 2-125.
L'art et notre temps, 2-126.
L'art et notre temps, 2-127.
L'art et notre temps, 2-128.
L'art et notre temps, 2-129.
L'art et notre temps, 2-130.
L'art et notre temps, 2-131.
L'art et notre temps, 2-132.
L'art et notre temps, 2-133.
L'art et notre temps, 2-134.
L'art et notre temps, 2-135.
L'art et notre temps, 2-136.
L'art et notre temps, 2-137.
L'art et notre temps, 2-138.
L'art et notre temps, 2-139.
L'art et notre temps, 2-140.

L'ACTION NATIONALE

INDEX DES AUTEURS ET DES MATIÈRES

Septembre 1967 à juin 1968

Note. — A cause des numéros spéciaux, la numérotation forme deux tomes: le premier, de septembre 1967 à janvier 1968 inclusivement, va de la page 1 à 600; et le deuxième va de B-1 février 1968 à B-1200 (juin 1968).

A — TABLE DES AUTEURS (les chiffres indiquent les pages)

ANGERS, F.-A. :

- La visite de de Gaulle, 1.
- Pour préparer l'avenir, 11.
- L'heure de la foi, 29.
- Le coeur et l'humanité des syndicats, 38.
- Épilogue au général de Gaulle, 175.
- Déception de l'Union nationale, 181.
- L'oeuvre des États généraux, 209.
- Réflexions sur la conférence féd.-prov., B-623.
- Commentaires à Radio-Canada, B-663.
- Commission Laurendeau-Dunton, B-678.
- L'âge de notre nation, B-757.

AQUIN, François :

- Exprimer la conscience d'un peuple, 505.

BERTRAND, André :

- Le 5e festival du cinéma canadien, 192.

Les cinéastes associés, 577.

Le cinéma d'objectif, B-582.

A propos de 60 cycles, B-823.

BOUTET, Odina :

- Un contrat aliénateur, 41.
- Incorporation de nos caractéristiques, B-527.

La vie en français, B-629.

Un statut spécifique, B-814.

CERCLES D'ÉTUDES :

- Les États associés, 89-199.
- L'ampleur de l'action coopérative, 94.
- Perspectives économiques, 201.
- Le secteur coopératif de consommation, 204.
- Emparons-nous de l'industrie, 589.
- Le secteur coop. de distribution, B-607.
- Le secteur coop. de production, B-713.

CINQ MARS, Edmond :

- Un certain ton, 46.
- La députation fédérale can.-fr., 535.
- L'année noire du Conseil sup. de l'Éduc., B-513.

CLEMENT, Marcel :

- Guerre révolutionnaire, B-752.

DALLAIRE, Didier :

- A l'heure de la foi, 555.

EUGENE, Jean-Paul :

- Les magnifiques, B-826.

FRECHETTE, Jean :

- Les Signets de J.-E. Blais, 569.

GENEST, Jean :

- Les États généraux, 487.
- Notre merci à M. Angers, 101.
- A propos des États associés, 105.
- Les États généraux, B-289.
- Pour que le Canada s'écroule? B-501.
- L'école multiconfessionnelle, B-535.
- Enfin, Radio-Québec, B-611.
- Institutions indépendantes au Québec, B-637.
- Appel à des hommes libres, B-717.

GUISE, Gaston de :

- Poèmes, B-569.

HERTEL, François :

- De Gaulle a-t-il gaffé? 51.
- Cinq petites éléphantes, B-577.

JULIEN, P.-André :

- Problématique économique d'un Québec indépendant, B-775.

LAMARCHE, Jacques :

- Témoignage, 552.

LAPLANTE, Laurent :

Un curieux virage, 549.

LEMIRE, Maurice :

Les avatars de notre nationalisme, 509.

LEVESQUE, Albert :

Un problème canadien de sémantique, B-785.

MATTHEWS, Roy :

Le Canada, nation internationale, B-546.

MORIN, Rosaire :

Le statut particulier, illusion d'optique, 111.

Les Etats généraux (documents de travail), 213.

Les Assises nationales, B-1 à B-380.
Constitution et économie du Québec, B-725.

PAQUIN, Raymond :

Ne serait-ce pas à M. Pearson?, 52.

POTVIN, Fernand :

Option Québec, B-673.

RAINVILLE, Clotilde :

Apoutiapiac (conte), B-588.

ROY, Léo :

De la barbarie à la civilisation musicale, 74.

L'Inde musicale, B-600.

La vérité sur Sabatier, 707.

TETREAU, Jean :

Réponse sur la philosophie naturelle, 57.

Marcelle Maltais, 81.

Notes et observations, 561.

Dialogues impossibles, B-699.

THERIAULT, Jacques :

Le jazz moderne, 187.

B — TABLES ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Acte de l'A.b. du Nord, 124. (Voir constitution)
Agriculture, 387, - B-76.
Angers, F.-A., 101, - B-39.
Arbitrage, 417, - B-78.
Arcand, Denys, 583.
Arès, Richard, 118.
Association des parents, 557.
Banque, 403, - B-77.
Beaudin, D., 502.
Bilinguisme et bicultur, B-678.
Blais, J.-E., 569.
Brault, Michel, 578.
Canada international, B-546.
Canadiens-Français, 271, - B-61, - B-785, - B-814.
CEGEP, B-517.
Cinéma canadien, 192.
Commerce, 343, - B-71.
Commission Laurendeau-Dunton, B-678.
Confédération, B-766. (voir Constitution)
Conférence féd.-prov., B-501, - B-623.
Conscience d'un peuple, 505.
Conseil sup. de l'Ed., B-513.
Constitution, 124, — 417, - B-78, - B-725, - B-766.
Conte esquimau, B-588.
Contrat, 41.
Coopératisme, 94, - 204, - 589, - B-565, - B-607, - B-713.
Cosmologie, 57.
Culture, B-785.

Dansereau, Jean, 580.
De Gaulle, 1, - 10, - 46, - 51, - 52, - 175, - B-524.
Démocratisation de l'ens., 20.
Députation fédérale, 535, - B-533.
Dubuc, Denise Laporte, B-525, - B-535.
Durham, Lord, 519, - B-760.
Ecole multiconfessionnelle, B-535.
Ecole polyvalente, 21.
Economique, 98, - 201, - B-74, - B-725, - B-775.
Eglise, B-646.
Eglise du Québec, B-650.
Enseignement, 217, - B-56.
Etat, B-785.
Etats associés, 89, — 105, - 199.
Etats généraux, 209, - 489, - 549, - B-225, — B-231.
documents de travail, 209 à 486.
assises nationales 23-26 nov. 1967), B-1, à B-381.
Famille, 213, - B-70.
Fédéral, 10, - 535, - B-725, - B-750.
Fierté, B-750.
Finances, 343, - B-71.
Fisc., 359, - B-73, - B-731.
Foi, 29.
Gosselin, Bernard, 579.
Groulx, Gilles, 581.
Groulx, Lionel, B-11 et tout le numéro de juin 1968.
Hébert, Pierre, B-584.

- Humanisme, 24.
 Immigration, 291, - B-66.
 Impôts, 359, - B-73, - B-731.
 Indes, B-600.
 Indépendance, B-775.
 Industrie, 589.
 Institutions indépend., B-525, - B-637.
 Jazz, 187.
 Kierans, 534.
 Labrecque, J.-P., B-823.
 Langue française, 233, - B-57, - B-629.
 Lapointe, Renaude, 53, - 557, - B-750.
 Leduc Jacques, B-583.
 Lefebvre, J.-P., 193, - B-583, - B-585.
 Lesage, Jean, 113.
 Lessard, Alphonse, B-766.
 Lévesque, René, B-673.
 Liberté intérieure, B-717.
 Maltais, Marcelle, 81.
 Minorités, B-660.
 Monnaie, 403, - B-77.
 Morin, Jacques-Y., 119, - B-12.
 Morin, Rosaire, B-17.
 Musique, 74, - B-600.
 Nation, B-757, - B-785.
 Nationalisme, 509, - B-757.
 Option Québec, B-673.
 Paul VI, 33.
 Pavillon du Québec, 551.
 Philosophie naturelle, 57.
 Planification, 375.
 Poésie, B-826.
 Pouvoirs, 457, - B-81.
 Québec, 445, - 465, - B-80, - B-667, - B-725, - B-775.
 Radio, 247, - B-601.
 Radio-Canada, B-507.
 Radio-Québec, B-611, - B-665.
 Rapport, B-B., B-678.
 Rapport Parent, B-640.
 Recherche, 217, - B-56.
 Relations internat., 465, - B-82.
 Révolution scolaire, 17.
 Revue, 11, — B-617.
 Robarts, John, 116.
 Roy, Albert, 552.
 Ryan, Claude, 120, - B-534, - B-661.
 Sabatier, Charles, B-707.
 Sécurité sociale, 319, - B-69.
 Séparatisme, B-775, - B-673.
 Société, B-785.
 Statut particulier, 111, - 138, - 149, - 155, - B-814.
 Syndicats, 38.
 Système scolaire, 17.
 Taylor, Charles, 115.
 Télévision, 247, - B-60, - B-507, - B-611, - B-665.
 Territoire du Québec, 445, - B-80.
 Travail, 279, - B-64.
 Trudeau, P.-Elliott, 53, - B-503, - B-510, - B-526, - B-533, - B-636, - B-663, - B-750.
 Union nationale, 181.
 Vietnam, B-752, - B-774.

ANNÉE EXCEPTIONNELLE POUR LA REVUE PAR L'AMPLEUR DES TÂCHES ACCOMPLIES :

- 1 — Au mois d'octobre, par Rosaire Morin, l'étude la plus approfondie sur le statut particulier pour la province de Québec. (75 cents)
- 2 — Les mois de novembre-décembre consacrés aux documents de base sur lesquels ont travaillé les 2000 délégués aux Etats généraux. (\$3.00)
- 3 — Les Assises des Etats Généraux, 23-26 novembre 1967. Délibérations, interventions, votes, commentaires des journaux, noms des délégués par région. Extraordinaire document sur l'état de fait du nationalisme canadien-français. (\$3.50)
- 4 — Mois de juin entièrement consacré à Lionel Groulx: une vingtaine de collaborateurs et 32 photos en héliogravure illustrant la vie de Groulx. (\$5.00)

Pour s'abonner à la revue (\$7.00 par an)
 ou pour se procurer un de ces numéros spéciaux,

S'adresser à :

L'Action Nationale,
Casier Postal 189, succursale N,
Montréal ou

235 est, rue Dorchester, — Suite 504, Montréal,
Téléphone de 2 à 6 h, P.M. : 866-8034.

DISQUES HENRI BOURASSA

Pour faire face à une demande constante, nous avons fait rééditer cent collections des disques Bourassa.

Un document historique que toutes les institutions d'enseignement devraient avoir dans leur discothèque.

- Quatre disques long jeu 12".
- Commentaires de M. le chan. Lionel Groulx.
- Une conférence et un discours de Bourassa, les seuls jamais enregistrés, où on retrouve par un heureux hasard, l'expression par lui-même et ses principales idées, du sens de son oeuvre, et son genre inimitable à la fois comme conférencier et comme orateur.
- Un album en héliogravure avec explications, photos de Bourassa conférenciant, et reproduction de manuscrits significatifs dans sa carrière.

\$25.00 à L'ACTION NATIONALE

Nos annonceurs participent à la vie de la revue...
Nos lecteurs sont tous intéressés à leur succès...
Ils les consultent d'abord...

RÉPERTOIRE DES RUBRIQUES

Assurances générales

Assurance-vie

Automobile

Distilleries

Editions

Hôtellerie

Imprimerie

Librairies

Machinerie

Opticiens d'Ordonnance

Papeterie

Photographie

Placements

Quincaillerie

Tondeuses

NOS ANNONCEURS

GROUPE



EDITIONS

RÉPERTOIRE DES NOMS

Alliance Mutuelle-vie	Lanthier, Roger
Brochu, T.	La Saint-Maurice
Canadienne Mercantile	La Sapinière
Canadienne Nationale	La Sauvegarde
Chevrier, Normand	La Solidarité
Distilleries Melchers Ltée	Lauzier, papetier
Dubé, Oscar & Cie Inc.	L'Économie
Ecto Photo Color Ltée	Lebeau, G.
Fides	Les Placements Collectifs
Générale de Commerce	Marchand, Sarto
Groupe Commerce	Pilon, librairie
La Familiale	Roy, Edouard
Langlois, Thomas	Thérien Frères

60 ANS AU SERVICE DU QUÉBEC

\$31 MILLIONS DE PRIMES SOUS-
CRITES ANNUELLEMENT

\$57 MILLIONS D'ACTIF

+ 570 EMPLOYÉS

UNE GRANDE FIERTÉ D'ÊTRE CANA-
DIEN FRANÇAIS ET LE GROUPE LE
PLUS IMPORTANT DU QUÉBEC.

Les Compagnies d'Assurance

**GÉNÉRALE DE COMMERCE
CANADIENNE MERCANTILE
CANADIENNE NATIONALE**

Siège social St-Hyacinthe, Qué.

GROUPE



Commerce

ASSURANCES GÉNÉRALES

LA ST-MAURICE
Compagnie d'Assurances Générales
Siège social: angle rues St-Pierre
et St-Jean
Trois-Rivières

Consultez
ROGER LANTHIER
à
671-4828 **671-1953**

ASSURANCES-VIE

HOMMAGES
DE

La Sauvegarde

**COMPAGNIE D'ASSURANCE
SUR LA VIE**

Siège social: Montréal





- ASSURANCE-VIE
- ASSURANCE COLLECTIVE
- RENTES VIAGÈRES
- CAISSE DE RETRAITE

L'Économie Mutuelle d'Assurance suit le rythme de plus en plus accéléré de l'évolution du Québec. Elle est consciente du rôle qu'elle doit jouer dans l'économie du Canada français, c'est pourquoi ses plans sont réellement adaptés aux besoins d'aujourd'hui.

L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE

41 ouest, rue St-Jacques, Montréal

845-3291

Montréal - Québec - Joliette - Saint-Jean - Sherbrooke - Ottawa

PRÉVOIR POUR DEMAIN...



...C'EST PENSER AUJOURD'HUI

La Solidarité
COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

*qui sème chez soi,
récolte pour soi*

AUTOMOBILES

G. LEBEAU LTÉE

Rembourseur d'autos, Housses, Vitres,
Capotes d'autos

5940, rue Papineau, Mtl.
CR. 4-3503

Ouvrages de LIONEL GROULX

Dans la collection **Fleur de Lys**

**HISTOIRE DU CANADA
FRANÇAIS DEPUIS LA
DÉCOUVERTE**

Tome I : régime français

Tome II : régime britannique

Relié \$5.00 chacun

**LA DÉCOUVERTE DU CANADA
JACQUES CARTIER**

Relié \$5.00

NOTRE GRANDE AVENTURE

Relié \$4.50

**LE CANADA FRANÇAIS
MISSIONNAIRE**

Relié \$6.00

Dans la collection **Bibliothèque économique et sociale**

CHEMINS DE L'AVENIR

\$2.50

CONSTANTES DE VIE

\$2.00

En vente
dans toutes
les librairies

FIDES

245 est, boulevard Dorchester, Montréal

* 861-9621

Métro : Champ-de-Mars

HÔTELLERIE

HOTEL *La Sapinière*

VAL DAVID, P.Q.

Jean-Louis Dufresne,

dir. propriétaire

Tél.: Val-David : 322-2020

Montréal : 866-8262

IMPRIMERIE



388-5781

8125, rue Saint-Laurent
Montréal 11, Qué.

LIBRAIRIES

F. PILON INC.
Fournitures de bureau

MACHINERIE

**Convoyeurs et Machines
Victory Inc.**
Dollard Mathieu, président
Machinerie générale - Manufacturiers
de convoyeurs et monte-charges.
250, rue Rose de Lima, Montréal
● 933-1138

NOTAIRES

Yvon Groulx, L.P.H., LL.L.
Gilles Cadieux, LL.L.
GROULX & CADIEUX
NOTAIRES
4416, boul. Pie IX, Montréal
Tél. : 254-9435

OPTICIEN D'ORDONNANCES

NORMAND CHEVRIER
10 - 12 A.M. — 2 - 6 P.M.
Le soir, lun. mer. et ven. 7 - 9 P.M.
537 Cherrier, Montréal

Prescriptions d'oculistes Bureau 845-2673
Lentilles cornéennes Rés. : 334-5832

PAPETERIE

THOMAS LANGLOIS
Président

Papeterie Lauzier Limitée
9550 Boul. Ray Lawson
Ville d'Anjou, Montréal 5.

352-9940

QUINCAILLERIE

EDOUARD ROY & FILS LTÉE
Quincaillerie en gros
exclusivement
4115 est, rue Ontario, Montréal 4
Tél. : LA. 4-7541

TONDEUSES

Téléphone : 695-5500
T. BROCHU
Spécialiste en équipement pour
terrains de golf.
Distributeur de la Tondeuse
"RANSOMES"
151, rue Cartier Pointe-Claire

PHOTOGRAPHIE

Roméo Côté, président

ETCO PHOTO COLOR Ltée

Développement
Impression et duplicata des films
en couleurs
Ansochrome - Ektachrome
Ferraniacolor - Kodacolor

Pour qualité et satisfaction garanties, insistez toujours pour notre service auprès de votre marchand.

2345, rue Lapierre, LaSalle, P.Q.
Tél. : 366-2870

PLACEMENTS

Pour l'achat d'obligations consultez

Oscar Dubé & Cie Inc.

925, Chemin St-Louis,
Québec, 527-2518

Albert Boulet
527-8222

vous êtes client de plusieurs
grandes compagnies!
pourquoi n'en être pas aussi
propriétaire et en partager
les bénéfices par

LES FONDS COLLECTIFS

Distribués et administrés par



LES PLACEMENTS COLLECTIFS INC.

Bureaux à: Hull, Montréal, Québec, Rimouski, St-Hyacinthe,
St-Jérôme, Sherbrooke, Trois-Rivières.

L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE (sauf en juillet et août)

DIRECTION

PATRICK ALLEN — JEAN GENEST — ROSAIRE MORIN

Rédaction et administration: C.P. 189, Station N, Montréal
ou 235 est, rue Dorchester, ch. 504. Tél. de 2½ à 6½ :
866-8034

Abonnement : \$7.00 par année. Au coût réel : \$10.00

Les articles de la revue sont répertoriés dans le CANADIAN PERIODICAL INDEX, publication de l'Ass. Can. des Bibliothèques, l'INDEX ANALYTIQUE de la bibliothèque de l'Université Laval et du service des bibliothèques de la Fédération des Collèges Classiques, et dans la revue CULTURE.

LA LIGUE D'ACTION NATIONALE

PRÉSIDENT : M. François-Albert Angers

1er VICE-PRÉSIDENT : M. René Chalout

2e VICE-PRÉSIDENT : M. Dominique Beaudin

SECRÉTAIRE : M. Théophile Bertrand

TRÉSORIER : M. Rodolphe Laplante

DIRECTEURS : MM. C.-E. Couture, Richard Arès, S.J., Albert Rioux, Alphonse Lapointe, Jean-Marc Léger, Gaëtan Legault, Mario Dumesnil, Luc Mercier, Jean Genest, Patrick Allen, Jean Mercier, Claude Trottier, Michel Brochu, Yvon Groulx, Rosaire Morin, Jean Marcel, Mme Julia Richer.

Où trouver L'Action Nationale ?

À MONTRÉAL : Fides, 245 est, rue Dorchester
Librairie Déom, 1247, rue St-Denis
Librairie Hachette, 554 est, rue Ste-Catherine

À QUÉBEC : Librairie Garneau, 47, rue Buade
Librairie de l'Action Sociale Catholique,
place Jean-Talon

À OTTAWA : Librairie Dussault, 366, rue Dalhousie

À TORONTO : Librairie L'Alouette, 651, rue Yonge

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.



Lt. Col. Sarto MARCHAND,

E.D., A.D.

président de

LA FONDATION
MELCHERS LTÉE

LES DISTILLERIES
MELCHERS LTÉE

président ex-officio du

CONSEIL D'EXPANSION
ÉCONOMIQUE INC.

"Nous sommes convaincus qu'au Québec le succès en affaire n'est pas conditionnel aux compromis et à l'anonymat; c'est vrai aujourd'hui et demain, ce sera encore plus évident."

Hommage de

LES DISTILLERIES MELCHERS LIMITÉE

Les seules distilleries canadiennes-françaises au pays.

Au service du Québec depuis 1898